

Η ΠΟΛΙΟΡΚΙΑ
ΤΟΥ
ΜΠΙΖΑΝΙΟΥ
1912-1913

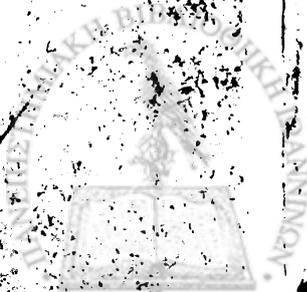


ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ—ΕΚΔΟΤΗΣ ΜΙΧ. ΣΑΛΙΒΕΡΟΣ

BKI

I 19 - 1-3

Handwritten signature or initials.



Αριθ. εστ. 141.591

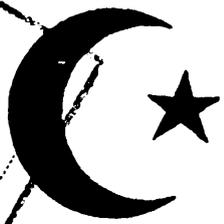
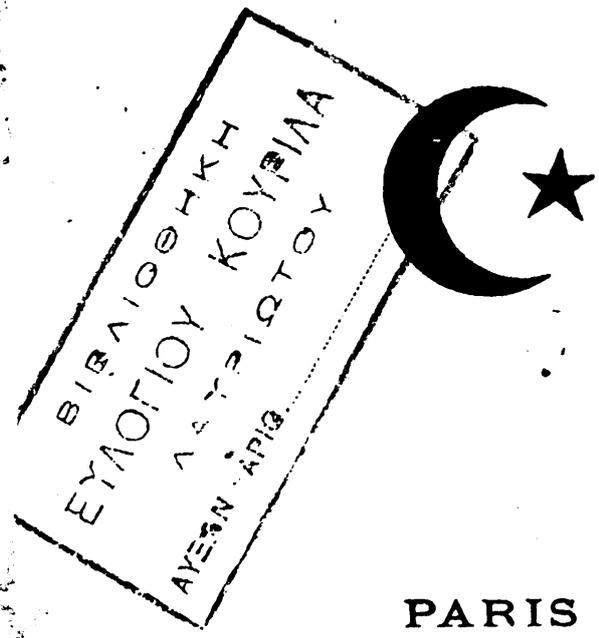
BKL
I 19.1

Général IZZET-FUAD PACHA

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE OTTOMANE
ANCIEN COMMANDANT DU III^e CORPS MIXTE
A L'ARMÉE DE THRACE

Paroles de Vaincu...

APRÈS LE DÉSASTRE — AVANT LA REVANCHE



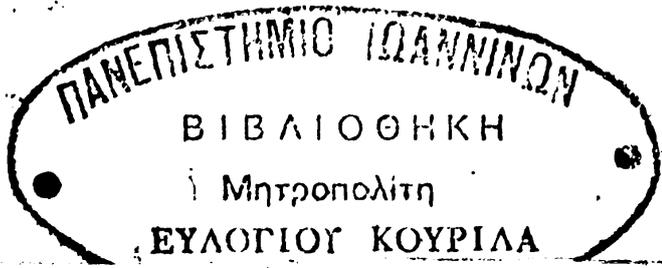
PARIS

LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS

30, Rue Dauphine, VI^e (Même Maison à NANCY)

1913



BKL
I 19.1

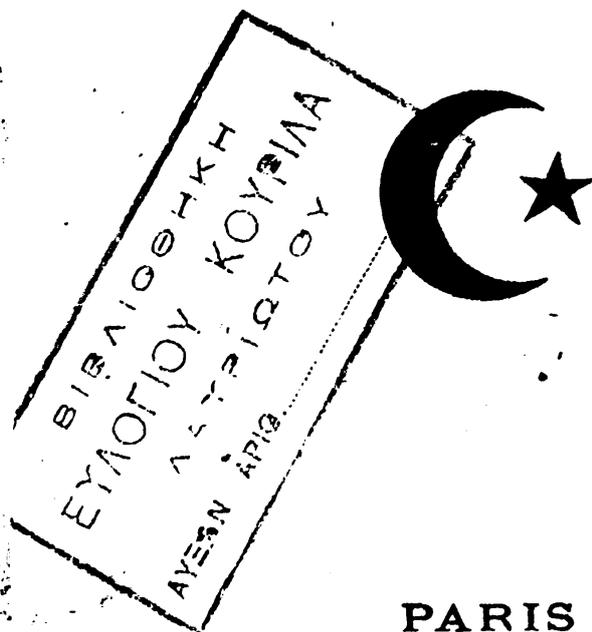
Αριθ. ερω. 141591

Général IZZET-FUAD PACHA

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE OTTOMANE
ANCIEN COMMANDANT DU III^e CORPS MIXTE
A L'ARMÉE DE THRACE

Paroles de Vaincu...

APRÈS LE DÉSASTRE — AVANT LA REVANCHE



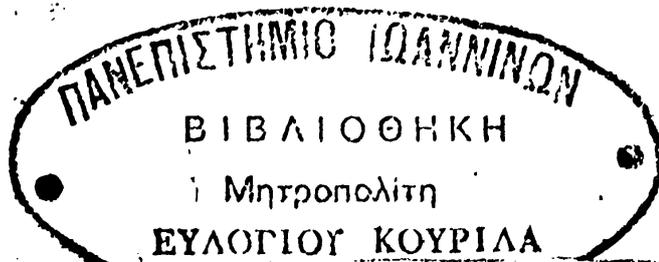
PARIS

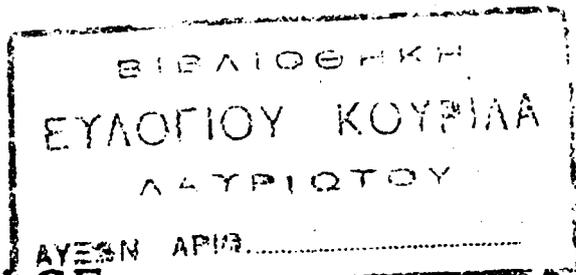
LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS

30, Rue Dauphine, VI^e (Même Maison à NANCY)

1913





PRÉFACE

Les premiers revers de cette campagne de l'Est, dont nous allons essayer d'étudier les causes, ont surpris tout le monde et, plus que tout le monde, nos adversaires.

On pensait, sans doute; — et j'étais de ceux-là avec quelques-uns de mes camarades — qu'une lutte contre quatre adversaires à la fois — alors que notre armée venait à peine de sortir d'un régime absolu et que nous pataugions depuis quatre ans dans le plus horrible gâchis politique, dû à une Constitution mal équilibrée, était chose périlleuse!

Mais, de ces différents pronostics à ce que fut le début des hostilités, il y a très loin.

Cette première « tourmente » n'est pas une guerre! Non! ce n'est pas une guerre; c'est un ensemble de faits inouïs, de contradictions idiotes, d'invraisemblances renversantes.... Le naufrage du bon sens!... La faillite de la logique!... C'est une série de surprises; une succession d'affolements inédits; une chevauchée de haridelles et de Rossinantes fourbues et



rendues, marchant, sous un régime de privations inexplicables et insensées, à travers un immense vide de toutes choses vitales!... Ce sont des fils de géants qui fuient honteusement devant des ombres qui ne sont même pas chinoises! C'est l'enchevêtrement de paniques sans raison avec des faits du plus admirable héroïsme!... Ce sont le choléra et le typhus qui rivalisent de cruauté avec les balles, rendant des points aux shrapnels! C'est une danse macabre où Satan conduit l'orchestre!

C'est la ruine avant la lettre! C'est la défaite sans combats!

Non! ce n'est pas une guerre : c'est l'égorgement de tout un peuple endormi dans les bras de la fée *Insouciance!* Hélas! c'est la lutte inégale d'une longue convoitise et d'agissements prémédités contre les incohérences et les gâtés d'une impudique administration!...

C'est le triomphe brutal de la boue d'un pays sans direction, sur l'homme, rendu impuissant par des difficultés qui ne sont plus de nos temps! C'est « le chaos aux entrailles fécondes »... Ce sont des foudres accumulées au ciel, qui tombent à la fois sur nos têtes! C'est l'acharnement de toutes les fatalités! C'est l'abîme mouvant et attractif C'est le vertige!



C'est une muette mais formidable coalition déguisée qui conduit un macabre cotillon! C'est l'irréparable ruine! Ce sont des hécatombes! C'est une orgie de choses et de forces perdues! Ce sont des torrents de larmes et de douleurs qui coulent parmi les torrents de sang humain! Oh! non, ce n'est pas la guerre, c'est une insondable Fatalité!

Devant cet immense et incalculable désastre, on ne saurait nier les fautes commises! Personne ne chercherait, d'ailleurs, à se soustraire à la responsabilité morale, plus effrayante — pour un honnête soldat — que toutes les punitions matérielles....

Oui, sûrement, il y a eu des fautes! Mais il serait puéril, injuste même de chercher à leur créer des paternités, et si à ces fautes d'aujourd'hui, qui sont les produits mathématiques de celles d'hier, une généalogie, une descendance pouvait être établie, le père en serait le Séraskiérat (1)... et la mère, la Sublime-Porte, d'alors.

Les responsabilités particulières et partielles s'effacent vite devant l'ensemble formidable des monceaux de fautes accumulées. Les imprévoyances, su-

(1) Ministère de la guerre.



perposées comme la lave éteinte des volcans, pèsent sur cette malheureuse campagne, tantôt associées à notre incurable insouciance, tantôt chevauchant isolément pour se retrouver de nouveau lorsqu'une occasion se présente de mettre toutes leurs pièces en batterie contre la logique en désarroi et tous les intérêts vitaux du malheureux pays, abandonné à *des volontés contradictoires....*

On suivrait donc une fausse route en ne faisant pas la part des régimes subis et celle de notre désespérante bureaucratie.

Et notre plus grande faute a été de croire qu'en quatre années, au milieu de troubles et de révolutions, nous avons pu réparer des siècles d'erreurs et d'imprévoyance!...

I. F.

Quartier général de Hadji-Iliasly, près Hadem-Keuy,
le 22 novembre 1912.



Β ΒΑΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΑ
ΛΑΥΡΙΩΤΟΥ
ΑΥΕΣΝ ΑΡΙΘ.

Paroles de Vaincu...

CHAPITRE I

État d'âme

En 1899, après avoir terminé mon livre *Les Occasions perdues*, il a fallu trouver le moyen de l'expédier à Paris : c'était chose fort difficile, car, au bureau de poste d'Alep, on aurait fait fortune en expédiant le manuscrit, non pas à mon éminent éditeur, M. R. Chapelot, à Paris, mais tout simplement au sultan Abdul-Hamid, qui ne voulut jamais entendre parler de critique, à tel point que lorsque je fis paraître *Les Occasions perdues* à Paris, en 1900, alors que j'étais ministre à Madrid et que je ne pouvais pas être atteint par le célèbre Despote, j'avais reçu un télégramme chiffré du Palais, dans lequel on m'annonçait que, si je ne retirais pas de la circulation ce livre, qui critiquait les opérations de la guerre turco-russe de 1877-78, je serais dégradé.

Abdul-Hamid, qui a toujours eu peur de moi — je ne sais vraiment pas pourquoi — rengaina sa menace, et le livre courut à travers le monde. Pour l'expédier de mon lieu d'exil, j'avais eu recours à la très précieuse amitié d'un habitant d'Alep, M. André Marcopoli, consul



de Portugal en cette ville, et c'est sous la soutane d'un frère franciscain que le manuscrit voyagea d'Alep à Alexandrette, où il fut confié à la poste française : il était sauvé.

Maintenant, je dois dire la raison pour laquelle j'ai fait cet ouvrage en français et non pas dans ma langue maternelle.

J'avais — durant les premières heures d'exil — écrit, en langue turque, un livre très important pour notre cavalerie, qui, à ce moment-là, était l'arme la plus négligée chez nous. J'envoyai le manuscrit à la chancellerie impériale, qui en refusa la publication : un exilé n'avait pas le droit d'écrire.... Mais comment se faisait-il que cet exilé fût le commandant en chef de toute la cavalerie de la Syrie du Nord ?

D'abord, parce que tous les fonctionnaires civils ou militaires de cette province, comme de presque toutes les autres, étaient des « éloignés de la capitale » pour une raison ou pour une autre. Ainsi, à Alep, le gouverneur général, le très remarquable Raïf pacha, était un exilé.... Le maréchal Edhem pacha (1) était un exilé. Le général Aly Mouhsin pacha était un exilé. Et que d'autres, et que d'autres !

C'était une situation excessivement gênante, car, pour être sûr de rester à Alep, qui, relativement, était une excellente garnison, on devait faire croire au Sultan que l'on se surveillait les uns les autres, pendant que, d'autre

(1) Qui, un peu plus tard, devint commandant en chef de l'armée de Thessalie pendant la guerre turco-grecque.



part, des fonctionnaires richement entretenus nous surveillaient à leur tour (1).

Et voici ce que l'on me fit pour éloigner encore mon lieu d'exil et me prendre mon commandement.

Cet incroyable événement, ce scandale militaire, fournira une explication à ce qui se passe aujourd'hui; car, quand une armée — la meilleure du monde — a subi durant trente années un régime pareil, elle ne peut se relever facilement et se mettre au niveau des autres armées civilisées en quelques petites années.

J'avais donc été exilé à Alep par le sultan Abdul-Hamid. Mais, bientôt, je fus nommé commandant en chef de toute la cavalerie de la Syrie du Nord.

Le plus grand adoucissement à mes peines d'exilé ne pouvait être que ce commandement. J'avais ressenti une joie délirante!

Mais j'avais trouvé la cavalerie impériale dans un état pitoyable. Les soldats sans bottes, même sans chaussettes, recevant leurs vêtements d'été l'hiver et ceux d'hiver l'été; et, par contre, ne recevant jamais ou presque leur paye! De nombreux officiers, dépravés et avilis par le métier de « percepteur » qu'on leur faisait faire, métier lucratif s'il en fût, surtout pendant l'insurrection arménienne! Les chevaux sans bride, sans selles, mourant de vieillesse et de faim. Les officiers honnêtes, les officiers diplômés persécutés, torturés....

(1) Dans un livre qui paraîtra bientôt, je parle de tout cela en détail.





Au bout de trois mois, je traversais les rues d'Alep à la tête de ma cavalerie — qui avait la tenue la plus parfaite — et souvent je reçus les félicitations enthousiastes du gouverneur, général Raïf pacha, qui était intelligent et intègre. Les consuls des grandes puissances doivent se rappeler cette belle troupe, qui leur inspirait tant de confiance pour la sécurité de la nombreuse population chrétienne d'Alep : ils savaient bien que je ne permettrai à qui que ce fût de massacrer de pauvres innocents!

Mais cela — comme on l'a deviné — devait me faire des ennemis en masse et servir de prétexte pour attirer de nouveau toutes les foudres de Yildiz Kiosque sur moi!

Le fait d'avoir réuni les escadrons à Alep ne devait pas plaire à ceux qui se faisaient entretenir par le peuple pendant leurs tournées à travers « le pays arabe, ce pays des soupirs et de la désolation », et ces messieurs devaient agir, en sourdine, contre celui qui les dérangeait. Donc, on chercha, par tous les moyens, à me ravir mon commandement, et, parmi les mille moyens que l'on inventa pour me faire tomber, Abdul-Hamid choisit celui dans lequel j'ai failli perdre la vie, mais où lui, empereur des Ottomans, perdit sûrement sa dignité de souverain!



Il y avait huit mois que j'habitais le château de Djenghyïé, à 3 kilomètres de la ville, lorsque, par une belle matinée d'automne, une de ces matinées exquises comme



on n'en voit qu'en Syrie, j'étais parti avec ma cavalerie dans la vallée de Nirab, qui s'étend à perte de vue vers l'Euphrate. Nous avons fait du « service en campagne », comme on n'en peut faire que dans un pays où le propriétaire est privé du droit d'empêcher que l'on marche dans ses champs.

Rentré tard dans l'après-midi, je déclarai chez moi que, très fatigué, je n'avais pas l'intention d'aller en ville, selon mon habitude, et, à 10 heures, je me retirais dans ma chambre.

A 2 heures du matin, je fus réveillé par des coups que l'on frappait à ma porte : il y avait des gens dans la cour du château, demandant que l'on ouvrît les portes. En regardant de la fenêtre, je vis, à travers la lueur des torches, quelques personnes qui stationnaient là. Je ne compris pas d'abord ce qu'elles étaient venues faire.

Après un court examen, je reconnus dans les deux visiteurs qui se tenaient en tête Chahabeddin pacha, major de la place, et un certain Abid pacha, général de division, que l'on avait exilé de Constantinople — un an avant moi — parce qu'il portait ombrage au ministre de la Guerre, Riza pacha.

Ces messieurs me demandaient de les laisser pénétrer chez moi, et, malgré l'incorrection du costume dans lequel je me trouvais, je descendis l'escalier, l'esprit envahi par toutes espèces de suppositions, toutes loin, bien loin, des vrais motifs d'une visite aussi étrange qu'inattendue!





J'étais, en effet, à cent lieues de me douter de la cause réelle de cet événement. En voyant deux pachas à cette heure, je ne pouvais que penser qu'il s'agissait d'une chose extraordinaire et qu'on venait me l'annoncer.

L'événement était, en effet, extraordinaire, car il s'agissait, ni plus ni moins, d'un iradé impérial (rendu à la suite du rapport de l'un des nombreux mouchards militaires d'Abdul-Hamid), iradé enjoignant aux autorités civiles et militaires de perquisitionner chez moi afin de découvrir des caveaux, d'où l'on m'accusait d'extraire des armes de guerre et des brochures séditeuses, afin de révolutionner la Syrie au profit de la France....

J'avoue que tout Oriental et tout habitué que j'étais aux amabilités du maître, j'eus un mouvement d'incrédulité; je ne voulais pas croire ce que me disaient ces messieurs à voix basse,... et pourtant c'était le motif de la perquisition. Oui, il paraît que je voulais révolutionner les populations de la Syrie du Nord et du bassin de l'Euphrate pour le compte du gouvernement français. C'est le bassin de l'Euphrate qui a dû s'étonner en apprenant cela!

Quand les deux généraux, mes collègues, manifestèrent le désir d'entrer dans mon domicile, j'ouvris moi-même la porte du harem, mais en leur signifiant, le revolver à la main, que les tchavouchs et les rédifs qui les accompagnaient resteraient dehors.

Chahabeddin et Abid regardèrent partout, depuis nos armoires à linge jusqu'à la cuisine, et, en fait d'armes,



ils virent d'abord les batteries de cuisine, puis, sur un mur, une panoplie d'armes, parmi laquelle pendait, — honteux pour son ex-propiétaire, — un fusil que le Sultan m'avait donné, de la main à la main, un jour qu'il était de bonne humeur; et, en fait de papiers et de brochures, ces messieurs, confus et gênés, n'aperçurent que mes nombreux travaux militaires, épars sur ma grande table, lesquels pouvaient, aux yeux de Yildiz, paraître séditieux et nuisibles, puisqu'ils étaient utiles à la Patrie, dont on avait juré la ruine (1). Je les priai alors de me permettre de continuer mon sommeil, auquel l'accomplissement, peut-être exagéré, de mes devoirs m'avait donné certains droits, sans toutefois protester, ni même demander d'où tout cela venait, sachant d'avance que Yildiz-Kiosque devait être le point de départ.

Les envoyés d'Abdul-Hamid me déclarèrent, en outre, mais avec encore plus de gêne, il est vrai, que leur mission n'était point encore terminée et qu'ils avaient également l'ordre de m'emmener avec eux.

— Où?

— Au Vieux-Château..., à la citadelle!

C'était le bouquet!

Au Vieux-Château? Moi qui sortais d'en prendre! Encore une détention arbitraire. Etre traité comme un ennemi, comme une bête!

Ah! non!... Cette fois, je commençai à me fâcher un peu! Car, jusque-là, il ne s'agissait que de supporter —

(1) Sur ma table se trouvaient tous les papiers concernant les *Occasions perdues*, dont j'avais entrepris à cette époque les premiers travaux.



en militaire soumis — l'un de ces caprices du Grand Despote, auquel j'avais eu le temps de m'accoutumer.

Mais aller au Vieux-Château, m'y faire manger morceau par morceau par les reptiles, ou mourir à petit feu sous les kizguins-machas (1) des « maîtres brûleurs » de l'inquisition hamidienne;... ou bien être abandonné — comme ce malheureux Jeune-Turc (2) souffrant d'une pneumonie — sur les dalles humides de l'annexe de la citadelle sous l'accusation d'être un fou dangereux! Non! mille fois non! pour rien au monde je ne me serais livré à cette nouvelle sauvagerie....



Comme les pachas insistaient toujours, je fus obligé de les flanquer à la porte avec tous les honneurs dus à leur rang!... Et, immédiatement, avec ma femme, trois servantes chrétiennes et une vieille intendante malade, nous nous mîmes à barricader les portes et les fenêtres en y plaçant tous les meubles et toutes nos malles, sachant parfaitement que le Sultan ne s'arrête jamais à mi-chemin lorsqu'il a décidé de supprimer un serviteur auquel il ne tient plus... lorsqu'il pouvait piétiner sur l'amour-propre des officiers....

J'étais décidé, absolument décidé, à en finir, et j'aimais mieux sauter là, avec les miens, — comme Alemdar —

(1) Pince en tôle rougie à blanc.

(2) Ce malheureux jeune homme est le fils de Mustapha Aassim pacha, que nous avons vu, de nos yeux vu dans ce triste état. Entré là l'esprit sain, il y devint fou de peur et de misère.



plutôt que de tomber entre les mains des assassins gaulonnés et chamarrés du sultan Abdul-Hamid.

*
**

Je ne m'étais pas trompé : aux premières lueurs du jour, comme ces malheureuses femmes affolées et moi nous avions à peine terminé les travaux de défense, nous vîmes à travers les arbres du parc des nuées de soldats qui avaient cerné le château et qui, déjà, dressaient leurs tentes, comme s'il s'agissait d'un ennemi réel, dont on organiserait le siège!

De mémoire de criminel, un scandale pareil n'a dû noircir la réputation du plus féroce des potentats.

Comment, sur un rapport, un simple rapport de vil espion, un général commandant la cavalerie d'une province aussi importante, un homme dont, quinze jours après, on fut obligé de déclarer l'innocence officiellement, au prix de la plus dégradante humiliation pour le gouvernement, était traité comme le dernier des criminels, et cela sans le moindre jugement!... Voilà comment on préparait l'armée à une future grande guerre!

*
**

Nous avions, dans le château, ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, et les malheureuses, que le hasard obligeait à partager mon terrible sort, en prirent leur parti : on décida, d'un commun accord, de ne sortir de ce siège qu'avec des garanties suffisantes pour l'avenir.



car nous savions bien que si nous parvenions cette fois à échapper à la mort, ce ne serait que pour tomber, plus tard, dans une aventure encore plus terrible..., et ce siège d'un général innocent par des troupes turques dura quatorze jours.



Quand tout fut en place pour une défense à outrance, quand je me mis à la fenêtre et vis nos braves fantassins pieds nus et débraillés, mais valeureux et honnêtes, je pensais à ce que serait pourtant cet empire s'il était gouverné par un homme instruit, honnête et progressiste. Que ne ferait-on pas avec un peuple aussi bon et un pays aussi beau, si l'un et l'autre n'étaient à ce point livrés à l'ignorance?...

Ma pensée se porta surtout vers cette France, que j'osais tant et si sincèrement aimer, malgré le courant anti-français qui courait depuis longtemps dans toutes les classes du pays, et pour le compte de qui l'on me faisait l'honneur de croire que j'allais révolutionner tout le bassin de l'Euphrate.... Ma sympathie pour la France pouvait-elle me détourner de mon devoir?



Le sixième jour du mémorable siège, on m'envoya, pour parlementer, un de mes bons amis, le lieutenant-colonel Monastirly-Rifat bey, chef d'état-major de la 10^e division.

Le bon Rifat ne réussit pas à briser ma détermination



de résister; le Sultan, qui commençait à s'apeurer de cette affaire scandaleuse, résista pourtant, selon son habitude, jusqu'au moment psychologique, jusqu'à la crise aiguë, comme toujours.... Et pendant des jours et des nuits, toute la ville d'Alep s'attendit à des combats entre la troupe et un général enfermé dans une tour, avec, autour de lui, de malheureuses femmes qui montaient la garde à tour de rôle.

Enfin, à Constantinople, on finit par comprendre qu'il fallait céder, et l'on céda : je reçus, le quatorzième jour du siège, une dépêche du Sultan et une autre du ministre de la Guerre, dans lesquelles on me donnait, en même temps que toutes les satisfactions morales que j'avais demandées, des assurances formelles pour l'avenir. Ces engagements furent tenus autant qu'Abdul-Hamid sut tenir ses serments.

Ainsi se termina une aventure sans précédent, pas même dans les honteuses annales des temps les plus cruels de l'histoire du moyen âge! Et de cette aventure à Kirk-Kilissé on peut jalonner la défaite....

*
**

Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire mes ouvrages intitulés *Les Occasions perdues* et *Le Contact*, parus chez Chapelot, se souviendront aisément des conseils que j'y donnais à mes chers camarades de l'armée. Beaucoup d'entre eux, je le sais, ont suivi ces conseils et nombreux sont ceux qui n'en avaient sans doute pas besoin. Mais, hélas, que pourrions-nous dire des autres, de ceux — et



ils sont malheureusement légion — qui poussaient l'orgueil et la suffisance à de tels confins que rien n'eût et ne pouvait avoir de prise sur leur absolue croyance en leurs illusoire capacités. J'avais surtout écrit ces différents ouvrages pour indiquer les fautes nombreuses de l'ancien régime et afin que ceux qui lui succéderaient ne les recommencent plus. J'avais prêché dans le désert....

Or, dans notre pays, l'absolutisme n'a pas seulement vécu et régné au sein des palais et du gouvernement, mais aussi dans l'esprit du haut commandement de l'armée, aveuglant, piétinant et inutilisant les intentions les meilleures et les plus avisées, décourageant les plus travailleurs et éloignant des affaires ceux dont les capacités étaient notoires.... Et cet absolutisme n'a cessé ni avec la disparition du grand Despote, ni avec l'établissement de la Charte constitutionnelle : au lieu d'un despote, aujourd'hui nous en avons cent! (1).

Depuis l'apparition de mes ouvrages, qui ont été si bienveillamment accueillis dans les milieux militaires occidentaux, jusqu'à ce jour, de nombreux officiers jeunes et travailleurs de notre armée ont — j'en ai les preuves — acquis et lu mes livres, et ceci jusqu'au grade de colonel; mais les pachas qui m'ont fait cet honneur forment une toute petite minorité, dont jamais, au surplus, je ne reçus le moindre témoignage d'estime dans le genre de ceux qui me vinrent, en grande quantité, tant de nos jeunes camarades que des milieux étrangers.

(1) Je ne serais nullement étonné si le présent ouvrage était tout aussi mal vu par les grands d'aujourd'hui, que le furent les *Occasions perdues* par ceux de l'ancien régime.



Si je disais à ces derniers que durant les jours qui précédèrent la mobilisation et la déclaration de guerre aux quatre Etats balkaniques, de nombreux conseils se tinrent, tant à la Sublime-Porte qu'au ministère de la Guerre, que des pachas, qui ne firent jamais campagne, que l'on ne vit que dans les medjliss (1) et jamais à la tête des troupes, furent invités, et que pas une fois — mais pas une — l'auteur des *Occasions perdues* ne le fut, le croiraient-ils?... Et pourtant cela est.

Je sais que les Bulgares, quand ils le sauront, seront les premiers à s'en réjouir....

Et cela est, surtout parce que je ne suis pas de l'école allemande.... On pourrait, à ce propos, se demander pourquoi aucun des élèves du célèbre von der Goltz pacha ne put mettre sous les yeux du monde militaire un seul ouvrage stratégique important, du genre de ceux que l'élève des grands maîtres militaires français a produits et auxquels l'auteur de *La Nation armée* consacra des conférences et des préfaces tellement élogieuses?

Eh bien, cela fait partie d'un état de choses qui, une fois que nous l'aurons établi, donnera les raisons de la faillite des méthodes et des missions allemandes en Turquie et de l'éloignement de tout ce qui n'était pas de cette école....

Oui! on a voulu nous germaniser.... J'ai été peut-être le seul qui, depuis plus de vingt-cinq ans, se soit rebuté et très ouvertement déclaré contre ce mouvement : ceci n'a pas été sans me valoir d'infinies difficultés au cours de ma carrière.

(1) Conseils.



Je dois dire que ce n'est ni ma sympathie, ni ma profonde admiration pour la France qui m'ont guidé dans tout ceci; non, ce n'est pas cela : c'est ma conviction que le caractère turc et la raideur allemande ne pourraient jamais faire bon ménage ensemble, et que, par contre, et le caractère et les allures des Ottomans se confondent et se concilient depuis des siècles, et surtout depuis la guerre de Crimée, avec ceux des Français. En un mot, j'ai la conviction que nous avons fait de la très mauvaise imitation allemande, tandis que nous aurions pu continuer à nous assimiler tous les progrès qui nous arrivaient de France, progrès que la similitude des caractères, l'ancienneté et la fréquence des relations introduisaient chez nous très naturellement, sans choquer nos idées, nos oreilles, nos regards et nos finances....

Evidemment, Goltz a fait du bien chez nous, et, certes, ce n'est pas la faute des missions allemandes si nous n'avons pas profité de leur présence parmi nous : c'est la faute de l'incompatibilité des deux races.... Il y a là une question d'assimilation forcée et d'acquisitions naturelles.... Et la preuve, c'est que malgré toute la graine d'allemand qu'on a semée depuis un quart de siècle dans ce pays et dans cette armée, tout le monde sait plus ou moins le français; par contre, la liste de ceux qui connaissent l'allemand est fort restreinte.



Jamais, depuis que le Monde existe, le sort des batailles n'a été aussi injuste, aussi inconséquent qu'il vient de l'être pour nous!



On dirait que, depuis quelque temps, il y a dans le ciel des Ottomans une usine qui ne fait que fabriquer des malheurs et les lancer sur nous!...

On verra, dans la suite de cette étude, que les facteurs de la défaite — puisque défaite il y a — sont multiples : mauvaise administration du pays, déplorable intendance, politique dans l'armée, embauchage, bref, toute la lyre, toute la série noire, nous avons tout eu. Rien ne nous fut épargné! De la cendre du régime défunt, alors que nous espérions voir surgir l'oiseau du Paradis, est sorti, hideux, un monstre larmoyant, à la gueule saillante!

*
**

Les défaites d'une armée sont normales ou anormales : les nôtres, en cette guerre, sont de cette dernière catégorie. Nous allons tâcher d'en établir les causes. Mais il faut remonter un peu plus en arrière : quand on m'annonça que nous venions enfin d'avoir une Constitution, je sortais à peine d'un emprisonnement arbitraire!

Quelle joie! Quel retour à l'espérance! Et quelle allégresse partout! Que de visages rayonnants! que de bannières! Que de fois le mot « Patrie », répété par des milliers et des milliers de gens, assoiffés de ce mot de Patrie, banni de partout et rayé même des dictionnaires....

Emporté moi-même au galop dans cet irrésistible élan vers d'enchanteresses illusions, je bâtissais, comme les plus naïfs, des châteaux en Espagne, d'autant plus que j'en arrivais....

Mais ces rêves n'ont pas duré longtemps chez moi : j'ai vu les choses aller mal, j'ai vu les erreurs, les entête-



ments et les fanatismes continuer; j'ai fait paraître, dans toute la presse, une série d'articles, intitulés *Vérités amères*, personne n'y fit attention, les articles politiques seuls et les querelles de partis, et les potins, et les personnalités intéressant le public bien plus que tous les dangers qui le menaçaient.

Mes mémoires, qui paraîtront bientôt, et un autre livre, que j'ai terminé tout dernièrement, montreront mes angoisses et mes prévisions. Hélas! elles se sont toutes réalisées!

Rien au monde n'est plus atroce que de voir le précipice et de ne pouvoir empêcher ceux que l'on aime de s'y jeter aveuglément à corps perdu! Et, ce qu'il y eut de plus décourageant, c'est que, chez les plus avisés, chez ceux-là mêmes sur lesquels je fondais quelque espoir, était ancrée la croyance insensée que l'on ne peut rien nous faire....

Quand j'appris l'acte d'Agadir, nous étions réunis à la ferme d'Angouria (1), chez des amis, pour la chasse annuelle des cailles. En lisant le journal qui parlait de ces événements, j'ai dit à toute l'assistance qu'il en sortirait pour nous une affaire en Tripolitaine et que l'Italie irait à Tripoli. Toute cette élégante réunion eut un sourire plein d'incrédulité; mais, à un autre rendez-vous, à quelques jours de là, ceux-là mêmes qui m'avaient regardé de travers quand j'avais lancé ce pronostic vinrent me dire que j'étais un prophète.

(1) Ferme appartenant aux petits-fils du grand Rechid pacha, où les cailles abondent pendant le passage de ces oiseaux.



Il n'était pourtant pas nécessaire de monter si haut pour prévoir cela : la politique de compensation s'emmanchait avec une précision mathématique, et, de tous les pays, celui que l'affaire intéressait le plus — puisque c'est avec nos œufs qu'on devait faire cette omelette — resta indifférent, à tel point que je me vis forcé de donner un rapport à notre président de la Chambre, Ahmed-Riza bey, croyant encore à ce moment-là que j'avais quelqu'un en face de moi.... La seule réponse qu'il me fit — verbalement d'ailleurs — fut que, dans tout ce que je disais, il y avait du vrai, mais que mes idées n'étaient pas applicables.

Voilà! voilà la vraie cause de nos malheurs : chaque fois que des gens comme nous ont dit des vérités, la même réponse que me fit Ahmed-Riza bey leur fut opposée.

Et pourquoi, dira-t-on?

Oh! mon Dieu, c'est bien simple : pour garder une position acquise! La théorie du « cramponnement »! La colle! Les joies du pouvoir! Les délices d'une existence inespérée!... Cet Ahmed Riza, ce libéral d'avant la constitution est aujourd'hui le champion du plus noir despotisme (1)!

Et toute cette manière d'être ne peut guère se résumer que par une expression un peu triviale, mais bien appropriée à la situation : le *j'm'enfoutisme*....

Nous l'avons vu à la manière dont le Président intègre

(1) Cela nous est très pénible et si nous parlons d'Ahmed Riza bey, c'est qu'il nous avait — sous le régime despotique — paru comme le prototype du Jeune-Turc.



dirigeait les débats et égorgeait l'opposition à la Chambre!



L'opposition!

Est-ce que l'opposition peut exister dans un milieu qui a faim? Une opposition qui, si on ne lui payait pas ses appointements, mourrait d'inanition?

Pour bien combattre le parti de l'opposition il a fallu recourir à un élément, qui pouvait, seul, donner des forces au Comité Unioniste perdant du terrain dans l'opinion publique : l'armée!

C'est ainsi que l'armée devint nécessairement un instrument de politique et de discorde. Mais le patriotisme des officiers et leur dignité devant les scandales que l'on connaît eut bientôt le dessus et la grande majorité de nos camarades comprit qu'ils faisaient fausse route.

Les dernières élections surtout mirent le comble à l'écœurement général, et, afin d'empêcher certains politiciens de précipiter le pays dans un abîme insondable, l'armée s'est vue de nouveau dans la nécessité absolue de se jeter dans la politique : de là, une nouvelle intervention de sa part.



Quelle a été l'influence de ces fluctuations psychologiques sur l'esprit des officiers et la mentalité de la troupe?

Enorme!

Le simple conscrit, le plus naïf des réservistes, voyaient de près les injustices et pensaient : Est-ce là ce qu'on appelle un gouvernement libéral et juste?... »



Et au lieu de faire briller à leurs yeux une administration destinée à faire exécuter l'ancien régime, on leur en imposa un qui mit le comble à leurs désespoirs....

On peut dire que, de toute façon, les différents partis politiques ont, non seulement anéanti toute hiérarchie, toute discipline et toute cohésion; mais en outre, le système qu'ils ont établi devait forcément détruire cette chose essentielle dans une armée : la confiance dans le supérieur et *vice versa*...!

A chaque instant, soit sur la demande de l'officier « unioniste » ou « ententiste » en quête de la garnison gaie ou confortable, soit par suite de nécessités politiques, l'officier changeait de région et ne restait que fort peu de temps à la tête de son élément : ce qui est néfaste, on le comprend.

*
**

Comment Osman pacha a-t-il pu, en 1877, arrêter à Plewna, avec une toute petite armée de 25.000 hommes, le gros de l'armée russe; comment a-t-il obligé le Tzar de toutes les Russies à implorer le secours des troupes roumaines et comment, malgré tout cela, est-il arrivé à faire une campagne dont le seul souvenir — à l'heure terrible d'aujourd'hui — peut encore être un garant des vertus guerrières de notre race?

Comment? C'est bien simple : le héros de Plewna, avant son inoubliable défense en Roumélie, avait fait campagne en Serbie. Il était entré dans ce pays du côté de Palanka et, chassant les Serbes devant lui, les avait battus sans répit devant Zaïtchar.



A la suite de cette campagne, il prit ses quartiers d'hiver à Widdin avec les mêmes troupes et les mêmes officiers. Durant de longs mois, il resta avec eux. Il les connut en marche, en stationnement, au combat! Les capacités et les défauts de chacun n'étaient pas un mystère pour lui. Il savait à la lettre ce qu'il pouvait attendre de chacun, et, de leur côté, les sous-ordres et la troupe elle-même connaissaient à fond leur chef... De là, confiance mutuelle. Et cette confiance, c'est le secret du succès que l'on peut obtenir avec si peu de monde. Osman pacha et Ghazi A. Mouktar avaient une fois de plus établi cette vérité fondamentale que *ce n'est pas dans la quantité mais dans la qualité* qu'il faut chercher la valeur guerrière d'une troupe!

Or, quand nous avons donné l'ordre d'une mobilisation générale pour une guerre avec les quatre Etats balkaniques, nous nommâmes les chefs de nos grandes unités vingt-quatre heures avant ou même quelques jours après la déclaration de guerre..... Ce n'est pas avec cette pâte là qu'on fait des Plewnas!... (1).

(1) Quelques jours avant la dernière guerre Balkanique on présenta au Sultan, qui était venu au ministère de la Guerre, tous les pachas qui n'avaient jamais commandé de leur vie ni à un peloton, ni à une escouade. A notre sortie de la grande salle où la présentation avait eu lieu, je les montrai à Hourchid pacha (chef de l'armée de réserve dont faisait partie mon XXIV^e corps d'armée) et je lui dis: « Ces messieurs nous mènent à un désastre...! » Il ne pouvait en être autrement.



CHAPITRE II

Influences funestes !...

Les peuples qui rêvent sont des peuples malheureux!... Malgré nos institutions, malgré nos écoles, malgré nos nombreux compatriotes qui ont vécu en Occident, nous sommes restés des asiatiques et des rêveurs....

Il faut chercher là aussi l'une des causes de nos désastres actuels. Aussi paresseux d'esprit que de corps, nous ne nous sommes jamais donné la peine de savoir pourquoi et comment nous sommes restés si loin de la belle et bonne civilisation et chaque fois que l'on a voulu nous mettre au pied du mur, nous y avons opposé un argument irréductible : la religion!

On m'assure, et je veux bien le croire, que l'esprit du Coran ne repousse ni le progrès, ni la civilisation, mais on en a fait jadis une arme si formidable pour combattre les idées nouvelles que rien ne saurait — pas même le désastre actuel — vaincre les influences funestes et les croyances absurdes créées par des siècles de négligence mentale. Il est trop tard pour établir des vérités et ouvrir quelques clairières dans les forêts d'erreurs; beaucoup trop de gens, d'ailleurs, y perdraient des privilèges sans nombre, auxquels ils tiennent essentielle-



A la suite de cette campagne, il prit ses quartiers d'hiver à Widdin avec les mêmes troupes et les mêmes officiers. Durant de longs mois, il resta avec eux. Il les conduisit en marche, en stationnement, au combat! Les capacités et les défauts de chacun n'étaient pas un mystère pour lui. Il savait à la lettre ce qu'il pouvait attendre de chacun, et, de leur côté, les sous-ordres et la troupe elle-même connaissaient à fond leur chef... De là, confiance mutuelle. Et cette confiance, c'est le secret du succès que l'on peut obtenir avec si peu de monde. Osman pacha et Ghazi A. Mouktar avaient une fois de plus établi cette vérité fondamentale que *ce n'est pas dans la quantité mais dans la qualité* qu'il faut chercher la valeur guerrière d'une troupe!

Or, quand nous avons donné l'ordre d'une mobilisation générale pour une guerre avec les quatre Etats balkaniques, nous nommâmes les chefs de nos grandes unités vingt-quatre heures avant ou même quelques jours après la déclaration de guerre..... Ce n'est pas avec cette pâte là qu'on fait des Plewnas!... (1).

(1) Quelques jours avant la dernière guerre Balkanique on présenta au Sultan, qui était venu au ministère de la Guerre, tous les pachas qui n'avaient jamais commandé de leur vie ni à un peloton, ni à une escouade. A notre sortie de la grande salle où la présentation avait eu lieu, je les montrai à Hourchid pacha (chef de l'armée de réserve dont faisait partie mon XXIV^e corps d'armée) et je lui dis: « Ces messieurs nous mènent à un désastre...! » Il ne pouvait en être autrement.



CHAPITRE II

Influences funestes !...

Les peuples qui rêvent sont des peuples malheureux!... Malgré nos institutions, malgré nos écoles, malgré nos nombreux compatriotes qui ont vécu en Occident, nous sommes restés des asiatiques et des rêveurs....

Il faut chercher là aussi l'une des causes de nos désastres actuels. Aussi paresseux d'esprit que de corps, nous ne nous sommes jamais donné la peine de savoir pourquoi et comment nous sommes restés si loin de la belle et bonne civilisation et chaque fois que l'on a voulu nous mettre au pied du mur, nous y avons opposé un argument irréductible : la religion!

On m'assure, et je veux bien le croire, que l'esprit du Coran ne repousse ni le progrès, ni la civilisation, mais on en a fait jadis une arme si formidable pour combattre les idées nouvelles que rien ne saurait — pas même le désastre actuel — vaincre les influences funestes et les croyances absurdes créées par des siècles de négligence mentale. Il est trop tard pour établir des vérités et ouvrir quelques clairières dans les forêts d'erreurs; beaucoup trop de gens, d'ailleurs, y perdraient des privilèges sans nombre, auxquels ils tiennent essentielle-



ment. Et ceux-là sont bien plus réfractaires au progrès que les vrais croyants, avec lesquels des accommodements sont possibles, parce qu'au moins ceux-là sont sincères.

Ni les uns ni les autres n'abdiqueront dans une question vitale que je mets en toute première ligne : la situation sociale de nos femmes....



Dans un pays où la femme est reléguée au second ou au troisième plan, comme chez nous, il n'y a pas de mère, partant pas de société, et sans une société une nation ne peut plus vivre qu'en Asie... et encore!

Cette grande vérité n'a pas pu pénétrer dans nos cerveaux, et je me demande si jamais elle y trouvera accès.... De sorte que — à moins de faire peau neuve — nous resterons toujours dans l'antichambre de la civilisation... De grâce sortons-en et marchons en avant!



Nous avons, nous Turcs, de grandes qualités, que même nos plus grands ennemis nous reconnaissent; mais, comme tout le monde, nous avons aussi les défauts de nos qualités..., et justement, le plus frappant de ces défauts, c'est celui de ne nous en reconnaître aucun. Je ne sais d'où nous vient cet orgueil et comment?

A force de nous considérer comme une société parfaite, nous n'avons pas senti le besoin de nous perfectionner.

Cet état d'âme n'est autre chose que le reflet d'une longue période d'absolutisme, lequel n'admit jamais la



moindre critique, la plus petite observation.... Alors, c'est dans le sang, c'est atavique : c'est fatal....

J'avais pensé que cela disparaîtrait avec le régime nouveau : il n'en a rien été. Je dirai même que chez nos gouvernants nouveaux — qui sont d'ailleurs en grande partie les détritrus de l'ancien — on peut observer à l'œil nu une aversion très marquée pour la critique; la plupart du temps, si vous avez le malheur de signaler le moindre des abus ou la moindre des erreurs, on vous taxe de ne pas aimer votre pays; vous êtes un révolutionnaire, un nuisible, un dangereux!... Ceux qui vous jugent ainsi n'ont jamais su comment on aime son pays, jamais.

*
**

Heureux ceux qui croient!...

Il y a des gens très bornés qui se croient des génies, comme certaines femmes laides s'imaginent être belles! La terre appartient à ceux-là et à celles-là....

Jusque-là, ce ne serait rien; l'opinion des masses, malheureusement, octroie à certaines personnalités des vertus, décerne à certains pachas des capacités extraordinaires, dont la renommée se perpétue à travers les dangers nationaux sans jamais se ternir, malgré toutes les gaffes que les faiseurs de légendes eux-mêmes n'ont pas l'impudence de méconnaître. C'est très méridional, c'est très tarasconnais, mais c'est comme cela.

C'est ainsi qu'avant la déclaration de guerre, alors que l'on parlait de mobilisation, on nous annonça que tels ou tels pachas venaient d'être nommés au commandement



en chef de toutes les troupes qui devaient composer l'armée de l'Est, et l'on citait ainsi Abdoullah pacha.

J'avoue que quand j'appris cela, malgré que je reconnaisse à Abdoullah pacha beaucoup de qualités, j'eus une secousse morale très pénible, comme il m'est arrivé souvent, hélas, d'en avoir; à ceux qui me demandèrent ce que j'en pensais, je n'ai pu cependant rien répondre, d'abord parce que je passe pour un homme qui n'apprécie personne...; ensuite, comment eus-je pu juger mal un général auquel von der Goltz donnait de l' « abdila » gros comme le bras? J'eus d'ailleurs été fort embarrassé si l'on m'avait dit : « C'est très bien, mais qui mettriez-vous à sa place? »

Quand Goltz disait à son cher Abdoullah : « Abdila! Abdila! », tout le monde s'inclinait jusqu'à terre et toutes les harmonies du ciel se taisaient; les autres — ceux qui n'étaient pas des « Abdila » — n'existaient pas!

Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que Goltz aussi est un homme, et que, comme tous les hommes, il était susceptible d'être aveuglé par une sympathie personnelle.

Abdoullah pacha avait été mis à la disposition de Goltz pacha, tout au début de sa carrière chez nous; il avait été son factotum et son débrouilleur à travers les nombreuses difficultés et chicanes que l'entourage du Sultan créait sans cesse au pacha allemand.

D'après moi, Abdoullah pacha n'était pas à la hauteur de la tâche, ainsi que les événements l'ont démontré.

J'ai constaté son insuffisance durant les premières et les dernières manœuvres d'Andrinople, et tout dernièrement, quelques jours avant la déclaration de la guerre,



j'eus plusieurs occasions de confirmer dans mon esprit la médiocre opinion que j'avais de sa mentalité. Voici dans quelles circonstances : j'étais, à ce moment-là, fort en retard pour mon inspection annuelle des brigades de cavalerie de la région Andrinople - Kirk-Kilissé. Je dois donner — pour l'intelligence de tout ceci — la raison de ce retard.

Je m'étais adressé, quelque temps auparavant, à Mahmoud Chevket, alors ministre de la Guerre, pour lui demander l'autorisation de partir pour mon inspection. Il lut ma requête et me dit très nerveusement : « Ce n'est pas le moment de faire une inspection..., l'Italie veut faire des débarquements, il faut rester ici... », et, d'une main plus nerveuse encore, il mit au bas de la pièce : « Ce n'est pas le moment! »

L'Italie était un prétexte : il avait peur que là-bas, dans ma sphère d'inspection, je ne fisse de la propagande contre lui et contre les Unionistes! C'était d'autant plus gratuit, d'autant plus inutile que, quelques jours auparavant, on m'avait — et ceci est de l'histoire — pendant des manœuvres près des Eaux-Douces, proposé de me mettre à la tête des troupes afin d'aller renverser le cabinet Saïd : j'avais catégoriquement refusé, ne voulant pas me mêler de politique et étant, en pareille circonstance, contre l'action directe — qui eût occasionné une effusion de sang — malgré que la nécessité de balayer ce gouvernement fût reconnue par beaucoup d'officiers, à tort ou à raison.

Mais il faut croire que Mahmoud Chevket pacha avait raison de se méfier, puisque, deux heures à peine venaient



de s'écouler depuis notre entretien, qu'il fut contraint de se démettre de ses importantes fonctions, alors qu'on le nommait « le ministre éternel ».

Plus tard, je m'adressai à l'inspecteur général de la 1^{re} armée, qui était alors Abdoullah, pour lui réitérer la demande faite auprès de Mahmoud Chevket et qui était restée lettre morte. Eh bien! le croirait-on, celui-là aussi m'a catégoriquement refusé de partir pour mon inspection.... Cette fois, la raison du refus n'était plus l'Italie : c'était la mobilisation pour une guerre avec la Bulgarie.

« Mais, Excellence, — lui ai-je dit, — je ne comprends pas votre refus; s'il y a mobilisation, c'est une raison de plus pour que je sois là-bas.... Je donnerai des conseils, des directives, je ferai compléter les choses manquantes, etc., etc. ».

Il refusa encore, et comme je revenais à la rescousse, il me dit de son air le plus despotique : « Un supérieur ne répète pas plusieurs fois de suite le même ordre.... »

Alors, je ne pus retenir un cri du cœur, et je lui dis : « Mais c'est du despotisme, cela! Et celui qui vous parle n'est pas un lieutenant! »

Et savez-vous ce qu'il m'a répondu? Il m'a répondu : « Le despotisme doit toujours régner au sein d'une armée. »



Les despotes du régime hamidien ne sont pas devenus des libéraux sous celui-ci et ne sauraient le devenir puisqu'ils ont trouvé un terrain encore plus despotique que



le précédent! Ils continuent à confondre la *discipline* avec le *despotisme*, et rêvent d'une armée de brutes non pensantes! Cela n'est plus de nos temps, Messieurs Abdoullah et C^{ie}...; au lieu de m'empêcher d'aller remplir mon devoir à l'armée, vous auriez dû me prier, me forcer de m'y rendre et user de vos droits de supérieur dans le sens contraire; mais, en fait de sens, c'est surtout le bon qui vous manquait à tous : vous en avez donné des preuves sanglantes en laissant derrière vous le champ libre aux étonnements du monde entier et à toutes les malédictions de cette malheureuse nation!

On dit que quelques-uns sont devenus fous! Ils l'étaient avant, et c'est leur seule excuse! leur seul refuge!



Et cependant, ces pachas tellement partisans de la discipline dans l'armée, si opposés à l'introduction de la politique parmi les militaires, avaient à leur tête, depuis quatre ans, Mahmoud Chevket pacha!

Je demanderai à Mahmoud Chevket pacha lui-même : « Dites-moi, sur votre âme et conscience, quel est le général qui fit plus de politique que vous? »

En quatre années d'inspection, je n'ai jamais pu obtenir du Ministre éternel un entretien d'une demi-heure : au bout de cinq minutes, il fallait se retirer, n'ayant pu placer que le quart ou la sixième partie de ce que l'on avait à dire.... Quant aux rapports, personne ne les lisait jamais!... C'est bien plus simple....

On avait adopté pour toutes les armes le système des



de s'écouler depuis notre entretien, qu'il fut contraint de se démettre de ses importantes fonctions, alors qu'on le nommait « le ministre éternel ».

Plus tard, je m'adressai à l'inspecteur général de la 1^{re} armée, qui était alors Abdoullah, pour lui réitérer la demande faite auprès de Mahmoud Chevket et qui était restée lettre morte. Eh bien! le croirait-on, celui-là aussi m'a catégoriquement refusé de partir pour mon inspection.... Cette fois, la raison du refus n'était plus l'Italie : c'était la mobilisation pour une guerre avec la Bulgarie.

« Mais, Excellence, — lui ai-je dit, — je ne comprends pas votre refus; s'il y a mobilisation, c'est une raison de plus pour que je sois là-bas.... Je donnerai des conseils, des directives, je ferai compléter les choses manquantes, etc., etc. ».

Il refusa encore, et comme je revenais à la rescousse, il me dit de son air le plus despotique : « Un supérieur ne répète pas plusieurs fois de suite le même ordre.... »

Alors, je ne pus retenir un cri du cœur, et je lui dis : « Mais c'est du despotisme, cela! Et celui qui vous parle n'est pas un lieutenant! »

Et savez-vous ce qu'il m'a répondu? Il m'a répondu : « Le despotisme doit toujours régner au sein d'une armée. »



Les despotes du régime hamidien ne sont pas devenus des libéraux sous celui-ci et ne sauraient le devenir puisqu'ils ont trouvé un terrain encore plus despotique que



le précédent! Ils continuent à confondre la *discipline* avec le *despotisme*, et rêvent d'une armée de brutes non pensantes! Cela n'est plus de nos temps, Messieurs Abdoullah et C^{ie}...; au lieu de m'empêcher d'aller remplir mon devoir à l'armée, vous auriez dû me prier, me forcer de m'y rendre et user de vos droits de supérieur dans le sens contraire; mais, en fait de sens, c'est surtout le bon qui vous manquait à tous : vous en avez donné des preuves sanglantes en laissant derrière vous le champ libre aux étonnements du monde entier et à toutes les malédictions de cette malheureuse nation!

On dit que quelques-uns sont devenus fous! Ils l'étaient avant, et c'est leur seule excuse! leur seul refuge!

* * *

Et cependant, ces pachas tellement partisans de la discipline dans l'armée, si opposés à l'introduction de la politique parmi les militaires, avaient à leur tête, depuis quatre ans, Mahmoud Chevket pacha!

Je demandrai à Mahmoud Chevket pacha lui-même : « Dites-moi, sur votre âme et conscience, quel est le général qui fit plus de politique que vous? »

En quatre années d'inspection, je n'ai jamais pu obtenir du Ministre éternel un entretien d'une demi-heure : au bout de cinq minutes, il fallait se retirer, n'ayant pu placer que le quart ou la sixième partie de ce que l'on avait à dire.... Quant aux rapports, personne ne les lisait jamais!... C'est bien plus simple....

On avait adopté pour toutes les armes le système des



inspections, et les inspecteurs avaient tous le même sort que moi, avec une nuance cependant, et cette nuance est fort curieuse, elle vaut la peine que l'on s'y arrête.

Dès les débuts de notre malheureuse Constitution, le ministère de la Guerre fut doté d'un conseil supérieur de la guerre. Mais personne ne sut exactement quelles étaient ses vraies attributions. Le conseil se mit à étudier des commandes d'armes, des choix d'uniformes, de matériel, d'équipements, etc. On y attendait anxieusement Goltz pacha, qui devait en devenir le vice-président, la présidence étant réservée au ministre lui-même.

Le ministre d'alors, comme ceux, d'ailleurs, qui se succédèrent, y compris Mahmoud Chevket, étaient tous des germanophiles et des admirateurs de von der Goltz. « goltzistes », comme les appelle un maréchal

Avant l'arrivée du célèbre maréchal allemand, on fit imprimer un règlement organique du nouveau conseil, dont un exemplaire me fut envoyé officiellement.

Un article de ce curieux document, qui me concernait directement, attira mon attention. Il était ainsi conçu : « Tels X, tels directeurs, tels inspecteurs, tels commandants de corps d'armée, etc., sont membres permanents du conseil supérieur; quant à l'inspecteur de la cavalerie, il ne sera appelé qu'en cas de nécessité et à titre consultatif.... »

Etrange! étrange! Tous les intéressés sont là en bloc et en permanence et le défenseur des intérêts de la pauvre cavalerie ottomane, l'avocat — pour ainsi dire — de l'arme, est mis à l'écart.... C'était la faillite de toute logique, mais ne parlons pas des absents...; très naïvement,



j'en demandais la cause à Goltz, qui arriva à quelques jours de là, et qui me donna — après une gracieuse enquête — la réponse la plus abracadabrante que l'on puisse imaginer.

Comme j'ai une entière confiance dans la bonne foi du maréchal, je suis certain que celle-ci a été surprise.

On aurait dit à Goltz pacha que ma présence au sein du conseil supérieur de la guerre choquerait certaines idées, et cela à la suite des potins qui avaient circulé, lors de la fameuse mutinerie du 31 mars, sur mon compte comme sur celui de Mahmoud Mouktar. En effet, on avait affirmé aux mutins que nous voulions supprimer le fameux fez et le remplacer par le chapeau, voulant ainsi « démusulmaniser » la troupe!

C'est avec un sérieux et une bonne foi admirables que von der Goltz m'a débité cette histoire à dormir debout! Tout en admettant sincèrement la véracité de ce racontar, le maréchal savait aussi que les pachas réunis autour de la grande table du conseil préféraient la marchandise allemande à toute autre et que ma présence eût été gênante.

En cela, les uns et les autres avaient parfaitement raison, car je n'aurais jamais accepté toute la camelote dont on a doté l'armée; c'est très ouvertement et avec beaucoup de raisons que j'aurais recommandé la marchandise française, la bonne marchandise française (1).

(1) Au moment où ces feuilles étaient imprimées à Paris nous achetâmes en Allemagne, pour la somme énorme de 28.000 livres turques — 700.000 francs, — un dirigeable qui est tombé à la première ascension et qui ne peut s'élever à plus de 1.100 mètres:



Et voilà quatre ans que pas une fois la nécessité de consulter l'inspecteur général de la cavalerie ne s'est fait sentir, puisque, pas une demi-fois, je n'eus l'honneur d'être appelé au sein de l'honorable compagnie.

*
**

A ce conseil supérieur de la guerre, on ne s'est jamais soucié de ce que doit être une armée moderne. Je sais que, dans l'esprit de la plupart des grands pachas qui ont siégé dans la salle du conseil, on a toujours rêvé d'une armée non pensante, d'une armée de brutes.... Oh! qu'on ne vienne pas me dire le contraire aujourd'hui! (1).

Il n'y a pas à sortir de là : ou vous instruisez les masses, et vous n'avez pas une armée de brutes; ou bien vous les laissez dans les ténèbres et vous avez, non seulement une armée composée de non-pensants, mais aussi la plus ignorante et la plus arriérée des nations....

Votre rêve serait réalisable si l'on pouvait séparer l'une de l'autre, ce qui n'est plus possible de nos jours....

Ce conseil et tous les conseils auraient dû plutôt chercher à obtenir — pour non seulement les masses, mais aussi bien pour les classes élevées du pays et de l'armée — *l'unification des courants sociaux*....

Nous avons une ligne de démarcation terrible entre nos fanatiques et nos non-croyants, nos instruits et nos ignorants, qui ne peut pas être comparée à ce qui existe d'analogue dans les autres pays. Chez nous, toutes ces

c'était un dirigeable réclame absolument inutilisable en guerre et avec cette somme on eût acheté d'excellents et nombreux avions qui eussent rendu des services incalculables!

(1) D'ailleurs les plus civilisés s'en vantent encore....



différentes classes se détestent et se méprisent foncièrement. Ni entente, ni union, ni camaraderie, ni communauté d'idées et d'intérêts ne sont possibles entre elles. On est séparé par trop de sentiments différentiels, par trop de vues divergentes....

Comment cet équilibre — si nécessaire pourtant — eût-il pu être établi parmi les éléments, petits et grands, d'une armée non pensante?

Ce pays se meurt de l'hétérogénéité de ses races et de ses idées.

Le plus grand danger qui plane sur nous provient de la *décision prise* par nos ennemis, sur une connaissance parfaite des divergences de vues qui font dépérir la société ottomane....

*
**

Les peuples à légendes sont des peuples à idoles.... Ne pouvant, dans leur majorité indolente et non pensante, trouver les forces vitales pour diriger, ils se font des idoles qu'ils placent dans des niches et desquelles ils attendent tout avec abnégation : bonheur ou malheur, c'est kif-kif!... Que les « grands » arrangent les choses....

Chez ces peuples, tout est « inchangeable ». Les légendes durent des siècles et les idoles qui les représentent sont éternelles. C'est ce que j'appellerai « la perpétuité des aberrations!... »

*
**

Les Saïd, les Kiamil, les Hakki, les Mahmoud Chevket, les Nazim, sont nos idoles : des idoles nées de légendes, vaporeuses et compliquées....



On les a subies avec bonheur, on les subira encore et l'on ne se demandera jamais comment, sous ces idoles, en quelques années, et, en dernier lieu, en quelques semaines, tout un immense territoire, un empire dont on pourrait faire dix royaumes, s'est volatilisé entre leurs doigts?...

Ces hommes à légendes, ces idoles, s'enracinent tellement dans notre bonne terre de Turquie que l'on attendra de leur bon vouloir le moyen de tout ramener à la surface de l'eau après la tourmente! C'est ainsi que, depuis des siècles, nous marchons de tempêtes en tempêtes, de naufrages en naufrages, avec une curieuse aversion de la *stabilité*, un amour incroyable du précaire et de l'insécurité!... attirés, hypnotisés, par l'abîme vers lequel nous nous précipitons avec, on dirait, joie et bonheur....

Et aussitôt cette dernière tourmente passée, nous oublierons nos malheurs avec rapidité, sans le souci de « l'Avenir »... Et malheur! aux malheurs qui oseraient s'abattre de nouveau sur nous....



CHAPITRE III

La préparation à la guerre

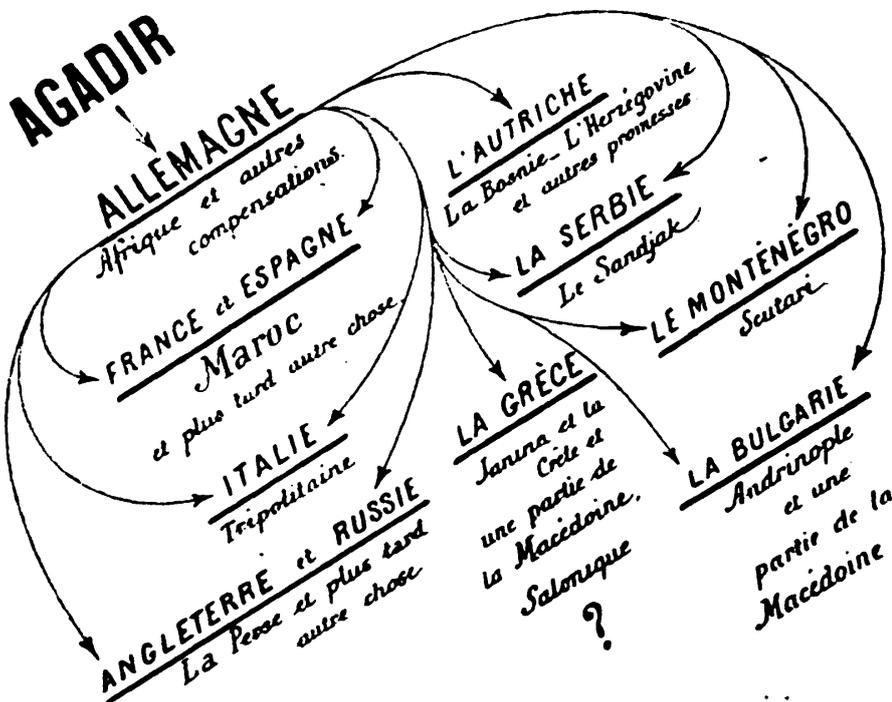
Personne, dans nos différents milieux, ne croyait à la guerre avec la Bulgarie, encore moins contre les quatre Etats balkaniques. On disait de tous côtés : C'est un bluff!... Et pourtant, cela sautait aux yeux depuis longtemps. Ces petits Etats, tout autant que la Russie et l'Autriche, ne pouvaient nous laisser des loisirs pour que nous arrivions un jour à être très puissants.

Si le régime d'Abdul-Hamid avait continué, la guerre n'eût pas eu lieu, parce que les hommes d'Etat de ces petites et grandes puissances savaient parfaitement que ce régime nous menait très rapidement au résultat rêvé par eux.

De toutes manières, un prétexte quelconque devait, d'un jour à l'autre, déchaîner la guerre, d'autant plus que l'accord avait été établi entre les grandes puissances occidentales sur « la politique des compensations ». Et



cette politique se présente, dans sa première phase, sous la forme schématique suivante :



De toutes les manières — sans ou avec la guerre — nous devons, à cause de notre faiblesse et de tous nos torts vis-à-vis de la civilisation occidentale, présumer un remaniement radical de notre situation politique et géographique. Sans la guerre, le partage de nos territoires n'eût pas été sanglant, mais le résultat pouvait être bien plus désastreux, car il eût impliqué un accord complet quant à la part revenant à chacun; ce qui n'est point le cas aujourd'hui.

A cette guerre, qui devait éclater un jour ou l'autre, comment nous préparions-nous?

Le premier mot à dire est la condamnation terrible



de ceux qui nous gouvernent. En 1877, lorsque la guerre éclata entre nous et le colosse du Nord, malgré les gâchis, les caprices de l'absolutisme, les ingérences et le très grand désordre financier et administratif, nous étions — chose étrange — bien mieux préparés pour une guerre, non pas contre une Bulgarie, mais contre la grande Russie, que maintenant, malgré les 44 millions de livres turques dépensées pour l'armée en quatre petites années, somme qui dépasse de beaucoup tout ce que l'imagination dépensière du gouvernement d'Abdul-Aziz avait pu gaspiller en quinze ou vingt ans.

Cette fois, on nous a dit — comme le maréchal Lebœuf en 1870 — : « Il ne manque pas un bouton aux guêtres.... » Or, tout manqua, tout, même le pain.

Je vais citer au hasard :

Il y avait à peine quelques méchantes voitures par régiment et fort peu de chevaux de transport.

Pendant des jours et des nuits, hommes et chevaux devaient rester sans manger. Et cela non pas loin du pays, mais à deux pas de la capitale, à San-Stéfano.

On avait acheté des mitrailleuses, mais il n'y avait pas de bâts pour les placer sur les mules.... On avait bien acheté des avions, qui eussent rendu des services incalculables, mais il n'y avait ni les voitures pour les transporter, ni les pièces de rechange. On avait surtout acheté 680.000 fusils Mauser petit calibre, et, dès le début de la guerre, on a failli manquer de fusils....

On a payé très cher à l'Allemagne des cuirassés usés et démodés. Ils n'ont rien pu faire pendant la guerre avec l'Italie et juste au moment où ils auraient dû faire quel-



que chose contre les navires grecs on les a envoyés dans les docks de l'arsenal! Sauf le *Hamidié*, qui fut admirable, le plus haut fait d'armes a été d'avoir coulé deux méchants petits torpilleurs dans la mer Noire et deux insignifiantes sorties en mer au large des îles..., mieux vaut ne pas en parler....

Des tentes coniques, il y en avait à peine pour le quart des troupes que l'on avait mobilisées. Mais il n'y avait pas de *pieux*.... Quant aux tentes portatives individuelles, l'étoffe en était tellement inférieure qu'elle s'effiloçait au premier usage. Cependant, je dois avouer qu'elles ont rendu de très grands services dans les cantonnements-bivouacs et même pour couvrir les transports.

Les voitures pour les colonnes de munitions, ainsi que pour les vivres, étaient si peu nombreuses qu'on a dû former des commissions d'achats en vue de s'en procurer; les voitures qu'on se procurait ainsi étaient ce que nous appelons des « mouhadjirs », qui se détraquaient au bout de quelques heures de marche, tandis que les Bulgares réquisitionnaient, eux, des voitures dont ils avaient imposé le modèle aux populations dès le temps de paix. Les chevaux que l'on achetait au ministère de la Guerre à des prix assez élevés étaient tous, ou presque, de vieux carcans qui avaient été déjà réformés et vendus comme impropres par nos régiments à vil prix et les bons disparaissaient au fur et à mesure qu'on les achetait.

A l'heure où j'écris ces lignes, pour l'une des divisions de mon corps d'armée, on me demande à grands cris — à cause du froid qui s'est mis de la fête — 1.600 capotes qui manquaient à cette division; l'intendance me fait



savoir qu'elle ne peut m'en fournir que 800.... Il faudrait donc couper chaque capote du milieu pour que tous les hommes aient au moins un demi-paletot à se mettre sur le dos. Et les champs autour de nous ressemblent tristement à ces papiers attrape-mouches qui se couvrent de morts et de mourants à vue d'œil.

Encore un détail typique qui donne bien la mesure des incroyables négligences et du gâchis : de grandes quantités de bâts avaient été confectionnées pour les chevaux destinés au transport des effets et munitions des nombreux bataillons; mais on avait oublié — comme par hasard — de leur ajouter des sangles..., de sorte qu'il n'y avait pas moyen de fixer les bâts sur toute cette armée de rossinantes.

Aucun four de campagne n'avait été donné aux troupes : le pain qu'elles confectionnaient en plein air et sur de la pierre chauffée était cru et contribuait en grande partie à développer les maladies. Le soldat, mal nourri, était bientôt dégoûté des mêmes aliments et en arrivait à marauder dans les champs, autour des villes et des villages, des poireaux et des choux, qu'il mangeait crus.... C'est ainsi que la maladie s'est propagée avec une effrayante rapidité.

On peut affirmer d'une façon absolue que ce mal qu'on nomme le choléra — dans ces conditions — n'est que la maladie des mal nourris, des ignorants et des irréfléchis, car, sur des milliers et des milliers de cas, on compte à peine 1/2 p. 1.000 d'officiers. Il faut noter également les ablutions en plein air à l'eau froide.... Le Coran les prescrit rigoureusement, mais pas à l'eau froide en plein air



et en campagne! Pour réparer l'impureté réelle ou survenant en rêve..., la loi religieuse admet — en guerre — le « téyemum », qui est l'ablution par la pensée!... Des religieux ont été envoyés à l'armée pour prêcher en ce sens, mais, pour beaucoup, sans succès! Rien n'est plus difficile à déraciner qu'une fausse croyance.

L'ignorance, cette belle-mère de tous nos malheurs, a creusé dans toutes les classes de la nation des sillons si profonds qu'entre le paysan portant l'uniforme, qui mange des légumes crus, et nos compatriotes qui pour le triomphe de leurs idées — si c'est vrai comme on le dit — empoisonnaient ces soldats à la veille des batailles de Kirk-Kilissé et autres en leur disant : « Malheureux, pourquoi versez-vous votre sang? le gouvernement a vendu le pays!... », je me demande quel est celui qui est à plaindre et celui que l'on doit traîner dans la fange.

Mais qu'espéraient donc ces gens? Par quelle aberration croyaient-ils pouvoir dépouiller encore ce malheureux sol piétiné par l'ennemi et sur lequel ne devait plus pousser, hélas, le généreux blé turc?



Maintenant, nous avons encore à parler de la préparation et des préparatifs.

Quand nous fûmes à mon quartier général de Sazli-Bosna, j'ai demandé une potion à notre très actif et très aimable chef du service médical Salaheddin bey. Dans la journée, le flacon envoyé par le docteur est tombé par terre et s'est brisé. J'en avais fait réclamer un deuxième.



Salaheddin me fit dire qu'il était désolé, mais qu'il n'en restait plus. Notre service de santé — à notre départ du ministère de la Guerre — n'avait reçu, en tout et pour tout, que sept flacons!...

L'intendance disait : « Il y a de tout!... » Oui, peut-être, mais, comme dans l'histoire des flacons, en si petites quantités, en quantités tellement insuffisantes qu'on peut dire qu'il n'y avait rien.

Cet exemple des flacons est applicable à tout au début de la guerre : il faut avouer que, dans la suite, Mahmoud Chevket a remédié à tout cela.

*
**

Voyons aussi de quelle manière on préparait l'armée à une future grande guerre. On disait qu'Abdul-Hamid défendait toutes grandes manœuvres, car il n'entraît pas dans ses idées qu'on fît des rassemblements de troupes, qui auraient pu le prier de quitter ce trône auquel il tenait tellement. Il était toujours hanté de l'histoire du célèbre Alemdar. Mais, depuis, ses successeurs, pourquoi n'en ont-ils pas fait fréquemment et avec méthode?

Au début de la Constitution, pour l'armée comme pour la nation, il y eut une lucur.... Mais c'était un soleil d'hiver pâle et trompeur! Nous avons cru qu'on ferait tout méthodiquement, tandis que tout était une triste et vulgaire comédie.

On fit de petites manœuvres insignifiantes autour de Stamboul, — des manœuvres à amuser les badauds; — puis aux environs de la place d'Andrinople, à trois re-



prises et avec des forces différentes on fit des manœuvres de divisions et de corps d'armée pour montrer que les missions militaires étrangères faisaient quelque chose. A l'une d'elles, à la troisième, des soldats, dans un village, mangèrent du miel avec des tomates crues, remplirent leurs gourdes de cette composition, la burent avec délices et en moururent quelques heures après, donnant ainsi prise au choléra, qui, venant d'Asie, s'était glissé déjà dans certains régiments : les manœuvres furent critiquées par toute la presse du pays et cela en fit d'autant plus pâlir la mode que d'autres circonstances, comme l'expédition du Yémen, celle du Hauran et le fameux châtiment des provinces albanaises vinrent détourner vers d'autres objets l'attention publique et l'activité des troupes.

De ces trois malheureuses affaires, la première et la dernière ont englouti les meilleures troupes que le nouveau régime avait pu organiser, et certes, si elles avaient été là, aujourd'hui, les choses se seraient passées bien autrement.

A ces tentatives aux environs d'Andrinople on ne pouvait pas donner raisonnablement le nom de manœuvres : c'était un essai et cet essai fut concluant. Nous y vîmes toutes les incapacités, toutes les ignorances, tous les vides, tous les abîmes du commandement supérieur jusqu'aux plus petits détails de l'intendance et des services de l'arrière.

C'est sous l'œil complaisant de von der Goltz que ces manœuvres avaient été dirigées et Abdoullah pacha — par une de ces fatalités que le hasard réservait à notre mal-



heureuse destinée — dirigeait, de son côté, l'armée bleue, qui s'avancait justement sur cette même ligne Kirk-Kilissé - Andrinople.... A très peu de choses de détails et de kilomètres près, l'armée d'Abdollah pacha voulait faire à l'armée rouge ce que les Bulgares ont fait tout dernièrement à l'armée de l'Est, commandée par le même Abdollah. Comment ce pacha ne s'est-il pas souvenu de sa propre manœuvre, non plus que de la manière dont il eût agi à la place des Bulgares, puisque ce fut plus ou moins la sienne pendant ces manœuvres? Et que de fois avant la guerre on avait songé à cette avalanche bulgare et combien de fois l'on avait décidé que l'on se concentrerait derrière l'Erguéné....

Il faut toujours — dit un proverbe militaire — pénétrer dans la tête de son adversaire et penser avec lui!

Il ne pensait à rien, parce que, quand on est arrivé à être un grand pacha, on ne daigne plus se donner la peine de penser à quelque chose.... Mais n'anticipons pas: nous parlerons des fautes stratégiques et tactiques quand le moment sera venu.

En dehors de ces essais de grandes manœuvres, que faisait-on?

Du pur charlatanisme et des enfantillages....

Sur les mêmes hauteurs devenues classiques sous Abdul-Hamid, on réunissait quelques régiments — hâtivement — et on y rabâchait des thèmes à peu près identiques, que les chefs de corps, à l'exception de Mahmoud Mouktar et de Zéki pacha, laissaient fabriquer aux petits Erkianharbes (officiers d'état-major), parce que, d'abord, cela les ennuyait furieusement de s'en occuper, et qu'ils les



considéraient comme étant des détails indignes de leur haute situation. Tout cela se ramenait à une promenade en automobile et à une critique finale interminable et assommante destinée à faire croire au génie de leurs Excellences. Et les badauds, ceux toutefois que l'on n'écrasait pas, se disaient en voyant filer comme le vent nos kakis aux cols rouges : « Fichtrel comme on s'occupe de notre défense nationale ! Vivent les pachas ! »

Les deux dernières petites manœuvres qui se déroulèrent sous mes yeux peuvent donner une idée de ce que nous faisons pour nous préparer à la guerre.

Dans la première, on avait placé une brigade indépendante de cavalerie à côté d'une division d'infanterie. Cette division d'aile droite — au sud de Tchobantchmé — formait le pivot d'une armée dont l'aile gauche, l'aile stratégique, devait faire une conversion ou plutôt un rabattement vers la droite....

Dans la seconde, on avait donné *un pli cacheté* — comme à un commodore d'escadre — au chef d'une brigade de cavalerie que l'on faisait rassembler, à 8 heures du matin, un peu au nord de la petite ville de Makri-Keuy sur la Marmara. Le pli devait être décacheté à 8 h. 30. J'étais là quand la curieuse opération eut lieu. On disait à ce chef de cavalerie : « Vous devez vous porter rapidement vers Bébek ou Arnaout-Keuy (sur le Bosphore) et vous opposer à la marche d'un ennemi qui a réussi à débarquer vers Sténia ou Balta-Liman, en attendant l'arrivée des colonnes d'infanterie de l'armée bleue, à laquelle vous appartenez. »

Entre l'ouverture du petit poulet et le départ de la



brigade — 8 h. 30 — le chef de la cavalerie ne possédait que trente petites minutes pour lancer des officiers et des patrouilles de découverte. Et comme on lui disait d'aller rapidement, le malheureux était condamné à courir derrière la queue de ses pointes, privé de toute reconnaissance préalable. Il y avait mieux : on lui avait donné deux batteries d'artillerie et, détail fort curieux, ces batteries étaient des batteries montées et non à cheval, de sorte que si le chef de la brigade, dite indépendante, de cavalerie avait accéléré sa marche — ce qui était nécessaire pour atteindre son but — il aurait laissé ses canons derrière lui et n'eût pas rempli efficacement sa mission; ou bien, s'il avait voulu absolument déboucher sur les lieux avec son artillerie, il serait arrivé également trop tard, comme les carabiniers d'Offenbach!

C'était tout le temps des fantaisies de ce genre, et chaque fois que j'avais le malheur de les critiquer, on avait l'air de me dire : « Toi, tu es de l'école française..., tais-toi! »

Eh bien! nous venons de la voir, la fameuse école allemande..., et à l'heure où j'écris ces lignes, je sens de tous côtés se hérissier des fautes, et des fautes qui ne sont pas françaises.... Mais ma voix se perd dans cet océan de présomptions, d'idées fausses et d'idées préconçues....

Ils sont là, enfermés dans des wagons, à Hadem-Keuy, et continuent à rester confinés dans la même atmosphère maladive!





Je dois dire aussi un mot — avant de terminer ce chapitre déjà trop long — de nos « Taalimguiah » ou camps d'instruction....

En principe ces espèces de camps de Châlons sont susceptibles de rendre des services à l'armée. Mais savez-vous ce qu'on en a fait, chez nous? On y a mis comme instructeurs de jeunes lieutenants ou capitaines, qui instruisaient des officiers supérieurs..., et ces derniers, par patriotisme, par l'envie de se perfectionner, marchaient sur leur amour-propre et obéissaient à ces subalternes! L'idée était bonne d'une part et défectueuse de l'autre, car elle détruisait toute hiérarchie et toute dignité.

Ce ne sont pas, du reste, les seules épreuves par lesquelles passèrent nos malheureux officiers, quand on leur disait surtout : « Toi, tu es de l'ancien régime, va-t'en! » Que d'excellents officiers ont été renvoyés dans ces conditions absurdes. Il en a été même ainsi pour beaucoup d'excellents civils....

Nous avons voulu avoir aussi des régiments modèles, imitant en cela je ne sais qui, car en Allemagne et en France il n'y en a point.

J'avais proposé, dès le début, une école de cavalerie genre Saumur ou Hanovre; mais c'est tout dernièrement que cette idée — maniée, remaniée, modifiée et atrocement mutilée — fut mise à exécution sous la direction de Bop bey, officier allemand fort consciencieux et très



capable, qui eut toutes les peines du monde à créer un « à peu près » très médiocre, très incomplet, malgré tout ce que j'ai fait moi-même pour obtenir un résultat.

Et cependant, un argent assez considérable fut dépensé pour la venue au monde de cet avorton! De malheureux officiers quittèrent leurs escadrons depuis Bagdad et Erzindjian et vinrent grelotter de froid et de misère dans une médiocre maison louée à Makry-Keuy, avec leur directeur, qui mendiait dans tous les coins du ministère des chevaux, des selles et un manège!

Et pendant ce temps-là, on maintenait l'élégant régiment de lanciers, commandé par le lieutenant-colonel allemand Feit bey.

Puisque l'on avait jeté les bases de l'Ecole de cavalerie, ce régiment modèle, qui, de l'aveu même de von der Goltz pacha, n'avait aucune raison d'être, devait redevenir un régiment quelconque. Eh bien! chez nous, la logique ne l'entend pas ainsi : non seulement le régiment de Feit bey resta un régiment modèle, mais encore l'officier allemand fut nommé instructeur général de tous les régiments du 1^{er} corps d'armée présents à Constantinople!...

J'y mis partiellement le holà, et Feit ne vint au quartier de cavalerie de Davoud pacha qu'une ou deux fois, à la grande humiliation de nos commandants de régiments, et vraiment c'en était trop pour ces malheureux, car enfin, si depuis le règne de Sélim III que nous avons recours à des officiers instructeurs étrangers, nous n'avons pas su créer des commandants de régiments de cavalerie, ce n'est pas la peine de continuer.... Les événements, d'ail-



leurs, viennent de démontrer largement que ce ne sont pas les jeunes officiers, mais leurs supérieurs, qui ne savaient rien! Dans tous les cas, au lieu d'humilier ces colonels en les mettant sous l'élégante, très sportive et très affectueuse tutelle d'un étranger, il n'y avait qu'à les remplacer par de plus capables.



De tout temps, dans toute bonne armée, l'un des plus sûrs facteurs de la discipline et de l'ordre, ce fut le *sous-officier*. Cette vérité, reconnue chez nous aussi par les vieux officiers, a été très négligée. Sous l'ancien régime et sous le nouveau, on créa des écoles à cet effet. On peut dire que les résultats obtenus au point de vue *instruction* furent merveilleux; mais quant au but visé, on en resta fort, fort éloigné.... En effet, quelle influence, quel ascendant pouvaient avoir sur une troupe si peu disciplinée des jeunes gens de 16, 17, 18 et 20 ans? Erreurs sur erreurs; illusions sur illusions.

Et cela nous rappelle ces mots d'un livre de Clausewitz : « Par elle-même, une pareille armée est incapable de rien produire; elle ne prend de valeur qu'en raison de la direction qui lui est donnée. Il la faut conduire avec une extrême prudence jusqu'à ce que, peu à peu grandies par les efforts et confirmées par la victoire, ses forces morales l'élèvent enfin à la hauteur du rude labeur et de la lourde tâche qu'elle doit accomplir. Il faut donc bien se garder de prendre les sentiments exprimés par une armée pour l'expression réelle de l'esprit dont cette armée est animée. »



CHAPITRE IV

Mobilisation et plan de campagne

I. — MOBILISATION

Le 9 octobre 1912, en parcourant les journaux turcs, j'ai lu, dans le *Yény-Gazetta*, que l'on devait exécuter aux environs d'Andrinople des manœuvres sur une très grande échelle. Cela me parut drôle, et à quelques jours de là je lisais une dépêche dans laquelle on parlait de la protestation du gouvernement bulgare. Au ministère de la guerre, on parlait, non d'une manœuvre, mais de la mobilisation générale de l'armée, et c'est à ce moment-là — si l'on s'en souvient — que le général Abdoullah pacha me refusait d'aller en inspection à Andrinople.

Autour de la grande table où je le vis avec un nombreux état-major, il consultait, avec des airs importants, des cartes, et c'est presque comme un chien dans un jeu de quilles que j'étais reçu par cet aéropage!

Il s'est passé là quelque chose d'assez curieux; je demandai à Abdoullah s'il s'agissait de manœuvres ou bien d'une mobilisation de l'armée. Il m'a répondu : « Il s'agit de mobilisation... », et, se tournant vers l'un de ses officiers favoris, il lui dit : « A propos, faites donc dé-
« mentir dans les gazettes cette nouvelle concernant les



manœuvres.... » Il y avait quatre jours que cette nouvelle avait paru dans les journaux.... N'est-ce pas colossal?... La séance était levée; nous restâmes seuls, et alors, en frappant sur le tapis vert, il s'exclama : « Admirable! admirable! cette mobilisation est vraiment admirable! c'est un chef-d'œuvre! »

Oui! un chef-d'œuvre; oui, il faut l'avouer, très remarquable sur le papier..., mais ne tenant aucun compte de toutes les difficultés matérielles de voirie et autres inhérentes au pays. Un chef-d'œuvre qui devait mourir avant même d'avoir vécu.



A partir de l'heure où le décret de mobilisation fut signé par le Sultan, ce fut un continuel va-et-vient dans tous les vastes corridors du Séraskiérat et une orgie de conseils à la Sublime-Porte et au ministère de la Guerre.

Bientôt, la guerre fut déclarée, surtout à cause de l'incident de la Sublime-Porte, où des milliers d'étudiants et d'unionistes étaient venus crier : « La guerre! la guerre! nous voulons la guerre! » sans savoir dans quel état se trouvait l'armée....

Deux jours après, j'avais été aux bureaux du *Yiény-Gazetta* voir mon ami Safféty-Zia bey, directeur politique de ce journal, et, à de nombreux amis qui étaient réunis chez le directeur, je donnais les assurances les plus formelles sur l'heureuse issue de la campagne; un peu plus tard, en quittant ces braves gens, j'ai dit très confidentiellement, dans les escaliers, à mon ami Safféty, qui



m'avait reconduit : « Mon vieux, nous sommes fichus!... »

Ouil j'étais sûr que nous serions battus, parce que tous les calculs de probabilités basés sur ma connaissance parfaite du gâchis et du désordre dans lequel nous nagions depuis quatre ans me forçaient à voir clair dans la situation. Cependant, j'étais l'un des premiers à vouloir la guerre. Je me mettais en contradiction avec moi-même. Je me disais : « Oui, nous ne sommes pas en état de tenir tête à quatre ennemis à la fois », sachant surtout que les gros bonnets du pays feraient faire des gaffes aux commandants de l'armée, mais je ne pouvais m'empêcher de laisser vivre un espoir en mon cœur de soldat, et cet espoir grossissant, grossissant, me faisait aller jusqu'à Sofia.... *Malgré tout*, oui, malgré tout, si l'on m'avait fait l'honneur de me consulter et de ne pas adopter le système néfaste des petits paquets, on y serait allé sûrement, mathématiquement! Et si l'on n'y est pas allé, si l'on fut honteusement battu partout, c'est à cause de tous ces interminables conseils à la Sublime-Porte, où de toutes les têtes d'incompétents sortirent des opinions multicolores : de toutes ces opinions de gens n'entendant rien à l'art de la guerre est sortie la défaite.... Et nous voici dans l'obligation de condamner les pachas d'aujourd'hui avec encore plus de force que ceux de 1877-78, car les leçons d'alors auraient dû servir à Messieurs les gouvernants d'aujourd'hui.... Mais quelles sont les leçons qui nous servirent jamais?

Les occasions perdues en la présente guerre sont — en s'en apercevra, hélas! bientôt — infiniment plus dangereuses et bien plus mortelles, sachons-le bien, que



celles que j'avais signalées dans mes précédents ouvrages....

•
*
*

La période de la mobilisation la plus intéressante fut celle de l'arrivée des recrues et surtout des rédifs complémentaires d'Asie Mineure. Je parlerai ici des Ikma-liés (1), à l'arrivée desquels j'ai assisté à San-Stéfano.

Le premier convoi arriva en bateau à minuit, venant de l'embarcadère de Haydar-Pacha, terminus de la ligne ferrée d'Asie Mineure.

Il pleuvait à verse.

Les hommes débarqués étaient presque sans vêtements, ne portant que leurs guenilles de paysans pauvres.

Ils passèrent la nuit dans les rues de San-Stéfano, sous la pluie, n'ayant rien mangé depuis deux jours.

Pas un officier ne les accompagnait, pas un!

Un second convoi arriva le lendemain, puis un troisième, plus nombreux que les premiers. Les uns portaient des vêtements soi-disant militaires et les autres étaient déguenillés. Leurs effets et leurs pains restèrent des jours sur la jetée battue par les vagues du vent de Sud, et personne ne vint les enlever.

Toujours pas d'officiers à leur tête : aucun!

Ce fut un envahissement de la coquette petite ville de San-Stéfano dont la population s'épeura et se mit à émigrer.

J'ai dû intervenir. Une commission composée de deux

(1) Réservistes.



jeunes officiers — peu débrouillards — représentait seule l'autorité militaire. Je demandai à ces capitaines la raison de toutes ces choses navrantes, surtout pourquoi ces malheureux restaient à la pluie sans aucun autre abri que le ciel?

La réponse qu'ils me donnèrent est certes une des raisons initiales de nos maux :

« Nous avons prié, supplié, par dépêche, par lettre, verbalement, de toutes les manières, qu'on nous fît parvenir 500 tentes coniques. Nous en avons reçu, ce matin, cent seulement, et avec ces cent tentes on ne nous expédia que dix pieux... de sorte que l'envoi se résume à 10 tentes!.... » C'est stupéfiant!

Et alors, un moment, les onze mille hommes réunis autour de la station, dans des champs atrocement détrempés, se mirent à murmurer : les nombreux politiciens qui habitent notre San-Stéphano se mirent immédiatement en campagne pour sonder certains rédifs. Un jour deux d'entre eux montèrent sur des escabeaux et commencèrent à crier : « Voyez cette misère! Est-ce pour nous tuer par des privations que l'on nous a fait venir ici! Camarades, ça ce n'est pas une guerre de religion ni de Padichah, c'est une guerre de Millet (1)... »

Comme il n'y avait pas un officier présent le discoureur ne fût pas pris, mais ses paroles firent le tour de ce camp de débandés, à tel point, que j'envoyais un télégramme au ministre de la Guerre en attirant son attention sur tout cela. Le lendemain j'allais le voir moi-même

(1) Nationaliste.



et essayais — devant Abdoullah qui était là aussi — d'arriver à améliorer la situation qui portait en elle les plus graves dangers.

Ils parurent y attacher une certaine importance et me demandèrent de m'aboucher avec un certain général Memdough pacha qui venait d'être nommé commandant de la place de Constantinople. Ce très brave homme — ancien système — n'était nullement à la hauteur et je ne sus rien en tirer, à tel point que le lendemain étant un vendredi et quoique je ne sois jamais allé au Sélamlik depuis quatre ans — y ayant été beaucoup trop souvent, hélas! sous l'autre régime — je m'y rendais, sachant que j'y rencontrerais, et le Memdough pacha en question, et le ministre de la Guerre lui-même.

Memdough n'attacha aucune importance à ce que je lui débitais, car les pachas de cette mentalité n'ont jamais pu sentir ceux de la mienne. Quant au ministre, j'ai le regret d'écrire ici ce qu'il a répondu en quelques paroles nerveuses, en me laissant au bas de l'escalier qui conduit au Mahvil impérial, où sans doute des choses *très importantes* l'attendaient. O pauvre Pays!... Il m'a dit :

« Je connais de longue date Memdough! C'est un homme excessivement capable et ce qu'il fera sera bien fait... »

Il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle! Et c'est ainsi que la hideuse défaite d'une armée ainsi recrutée commença à San-Stéfano, avant même qu'elle eût combattu nulle part!



Les réservistes qui devaient compléter les vides attendirent et gémirent ainsi, des jours et des semaines, sous



la pluie! Il y en a qui ont attendu à la station de San-Stéfano dans des fourgons à bétail, à ciel ouvert, des trois et quatre jours; c'est avec ces impressions, cette force morale et ce découragement initial qu'ils attaquèrent les rangs ennemis à Kirk-Kilissé.

A quoi devait-on s'attendre? Et, franchement, que pouvait-on faire avec des éléments pareils???

*
**

Examinons rapidement, maintenant, l'état de ces réservistes chez eux, avant leur arrivée parmi nous.

Je ne parlerai pas ici de l'organisation de nos classes de réserves et de territoriales : ce serait en dehors de ce que nous avons à étudier.

Je tiens à montrer seulement la mentalité et l'éducation socio-militaire de ces rédifs et de nos réservistes.

Dans nos lamentables et toujours malheureuses campagnes, dépourvues de tout, ces braves gens — quand ils sont tout petits —reçoivent une instruction tellement élémentaire qu'en quittant l'école ils sont loin de pouvoir lire ou même d'épeler un journal... Dans cette pauvre école du village un professeur (un hodja) d'une ignorance crasse leur fait lire plusieurs fois de suite le Coran en arabe.

L'école est située près de la modeste mosquée dans la petite cour de laquelle, en un coin, repose le « tabout », ce cercueil culotté par le temps, imbibé de microbes laissés par les morts de toutes maladies.

L'enfant qui joue « au bateau » avec ce cercueil ouvert, s'accoutume ainsi à la chose finale de ce monde, et



dès lors il ne songe qu'à cette vie future pleine de promesses et dont tantôt le hodja, un hodja agressif et ignorant, fera luire à ses yeux les récompenses éternelles ou les terribles brasiers.... Sur le mur mal blanchi à la chaux de l'unique salle d'école, le pauvre petit regardera avec terreur l'instrument de correction des hommes, le « falaca », en attendant ceux de l'Enfer! Il apprendra par cœur, comme un perroquet, quelques versets du Coran, qui doivent lui faire ouvrir les portes du Paradis et lui assurer des baklavas (1) éternels, versets dont il ne comprendra pas la moindre signification, tout comme le hodja lui-même, car, malgré ses années de Médressé (2), le hodja n'apprend jamais l'admirable et riche langue arabe suffisamment pour comprendre le livre sacré écrit dans la plus pure et la plus exquise des littératures! Le hodja est donc un terrible ignorant, un « abrutisseur ».

Quand l'abrutissement du pauvre petit sera à son comble, les parents le dirigeront vers les champs, où, durant de très longues années, ses yeux se fixeront, en labourant péniblement, sur les queues pleines de bouse des deux malheureux buffles traînant la plus primitive des charrues! C'est dans ces conditions qu'un beau jour il partira pour l'armée....

Mais le petit revient et entre un jour dans la classe des « Ihtiats » ou des rédifs, où il restera encore dans une ignorance noire de ses devoirs militaires et sociaux.

(1) Pâtisseries.

(2) Écoles universitaires où l'on apprend l'arabe et les sciences morales et qui furent jadis d'excellents établissements où l'on étudiait également les sciences mathématiques.



Nous les avons vus aux manœuvres : ils ne savaient rien et paraissaient mortellement tristes.

Leurs cadres, sous les différents ministères, ne purent jamais être complétés et les officiers existants ne pouvaient avoir aucun ascendant sur leurs hommes, déjà d'un certain âge, et auxquels, la plupart du temps, ils devaient de l'argent... Dans tous les misérables cafés, des villages, on les voyait jouant ensemble au tric-trac et aux cartes. On les voyait allant ensemble au bain et dans les lieux de plaisir des villes de garnisons.

Les rédifs et autres hommes de complément qui arrivaient sur le théâtre de la guerre tellement dépourvus d'éducation, n'avaient, d'autre part, aucune connaissance de l'arme perfectionnée qu'on leur donnait à manier. Ce n'étaient pas des soldats, c'étaient des hommes armés de fusils, mais autant dire de bâtons.

Nous avons exposé que les hommes débarquaient sans officiers et ce n'est que plusieurs jours après — au soleil du champ de bataille — qu'ils se faisaient connaître de ceux qui devaient les mener à l'ennemi; de la sorte, quand le moment psychologique arrivait, les chefs d'unités — grands et petits — perdaient tous liens tactiques et ne possédaient aucun pouvoir sur leurs troupes, parce que, entre eux, ne s'était pas établie une confiance mutuelle : la moindre panique pouvait être un prétexte à débandade; c'est ainsi — comme nous l'avons dit plus haut — *que le germe de la défaite était dans l'ordre naturel des choses.*

Il faut ajouter à tout cela le ravitaillement en munitions et en vivres : les fusils et les canons ouvraient leurs



bouches pour des projectiles et les hommes pour du pain..., et rien n'arrivait à temps! Jusqu'aux capotes et aux gourdes des troupes, qui suivaient par derrière en des colonnes interminables, qui ne savaient où rejoindre leurs unités. Partout on rencontrait des groupes ou des isolés affolés, qui vous disaient : « Effendi! où est mon tabour (bataillon)? »

Les uns étaient sincères et d'autres voulaient excuser ainsi leur isolement!

Je suis très fier et très heureux de consigner ici ce fait que, depuis le commencement de la campagne jusqu'à la fin, la cavalerie ne donna pas un seul jour ce spectacle navrant.

Mais revenons à nos braves rédifs.

A des malheureux qui n'avaient jamais porté un sac considérablement alourdi déjà par des effets personnels, on avait fait faire des marches et des contre-marches, car les ordres et les contre-ordres pleuvaient dans toutes les directions avec une intensité désolante.

Au havresac, déjà lourd par lui-même, du soldat, nous ajoutons la marmite énorme en cuivre, cette gamelle commune et malpropre, bannie depuis longtemps de toutes les armées, de sorte que l'homme, déjà impotent par lui-même, car il n'est assoupli par aucun sport dans son village, avait toutes les peines du monde à marcher sur ces routes infâmes, que les ministres ne construisirent jamais.... Dans ces conditions, l'homme le plus soumis perd toute contenance et devient une brute, s'il ne l'est déjà!



Telle n'était pourtant pas cette courageuse nation turque.... D'où vient donc cette dégénérescence?

Nous dirons, comme Alfred de Musset : d'Amérique! C'est le 606 qui nous vaut cette débâcle de notre race anatoliote, sûrement!

En ne faisant pas visiter médicalement les maisons de tolérance, sous prétexte qu'elles ne sont pas tolérées par la religion et par les us et coutumes, on a littéralement empoisonné toute la race, à tel point que les beaux types anatoliotes de mon jeune temps ont presque totalement disparu, faisant place à des types dont la mentalité comme la physionomie est repoussante! Seuls les Laz du littoral de la mer Noire sont restés intacts. Nous aurons l'occasion de parler de ces hommes, aussi beaux que valeureux.

Qu'il nous soit permis, maintenant, de faire une remarque dont la portée est très grande. Nous avons vu, dès l'ordre de mobilisation générale et aussitôt les mots de « guerre » prononcés, tous les souverains des quatre Etats balkaniques, et même des reines et des princesses, s'empressez de se mettre à la tête de leurs armées.... Il nous semble que la présence de S. M. I. le Sultan au grand quartier général aurait donné un grand élan aux troupes, et certes, sous l'œil du plus paternel souverain-khalif, l'armée se serait conduite bien autrement!

Et à l'heure où j'écris ces lignes, pendant les pourparlers d'armistice, si S. M. le Sultan nous avait fait l'honneur de venir parcourir ces lignes, où va se jouer le sort de l'empire ottoman, quelle joie eût été pour nous?

Son Altesse le prince héritier est venue passer quelques heures à Hadim-Keuy. L'endroit et l'état lamentable où



l'on se trouvait alors, lui ayant fait saigner le cœur, Son Altesse est rentrée dans ses appartements de Dolma-Bagtché.

II. — PLAN DE CAMPAGNE

A l'état-major général, les grandes lignes d'une mobilisation, tracées par nos meilleurs officiers, paraissent fort adroitement combinées, et — sur le papier — elles se présentent vraiment sous un jour fort rassurant. Mais — ainsi que nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, cette mobilisation, qui — avant les malheurs — avait arraché des cris d'admiration au général Abdoullah pacha, était tout simplement un beau conte des Mille et une nuits....

Cependant, aucune des mille et une difficultés matérielles, ni les désespérantes lenteurs de l'administration civile n'avaient été prévues dans ce chef-d'œuvre de mobilisation....

Il en a été de même des plans de campagne. Mais ici, ce ne sont pas seulement les côtés pratiques qui font défaut, mais aussi les combinaisons savantes qui pèchent par la base. Je connais la stratégie allemande : ce n'est pas celle-là non plus....

Il n'est peut-être jamais venu à l'idée de personne que nous ferions la guerre, dans le même temps, à quatre royaumes à la fois, et j'ai tout lieu de croire qu'un plan général dans ce sens n'a été combiné que devant le fait accompli et hâtivement, sans recourir à l'opinion de ceux qui pouvaient donner un avis précieux.



Je sais, et tous les résultats confirment mon opinion, qu'on a surtout tenu compte de considérations secondaires et voulu couvrir des points géographiques sur des étendues énormes, sur des étendues de près de deux cent mille kilomètres carrés....

C'était là une très malheureuse idée, contraire à toutes les théories napoléoniennes et moltkiennes.

Le premier objectif devait être l'armée la plus forte! Or, dans le cas qui se présentait, c'était, sous tous les rapports, l'armée bulgare!

L'attaquer là où seraient ses gros, après avoir bien réuni les nôtres....

Voilà le seul plan, l'unique combinaison qui pouvait nous sauver....

Oui! faire concourir toutes les forces sur le point décisif, après avoir bien choisi ce point par tous les moyens, et ceci se pouvait faire par le choix de la zone de réunion.

Or, tous les plans savants, toutes les combinaisons merveilleuses de notre grand état-major prévoyaient des résistances partout.... C'était le fâcheux système des petits paquets....

Kirdja, Aly, Comanova, Djumayi, Bala, etc., tous ces points, autour desquels se sont incrustées des troupes précieuses, auraient dû *ne retenir* personne..., personnel

Il ne fallait chercher à séparer ni les Serbes des Bulgares, ni les Grecs des Serbes : il fallait TOUT mettre contre les Bulgares, les écraser et se retourner ensuite contre les autres.... Voilà!

Les officiers de mon quartier général se souviendront que je l'ai dit à ce pauvre Nazim pacha dès le commen-



gement de la guerre, et je dois dire qu'il semblait partager cette opinion; mais comment la faire partager à tous les ministres, ses collègues?

Les fruits de cette guerre de *détachements*, de cette guerre de petits paquets, sont là : qu'a-t-on gagné à vouloir tout couvrir?...

Mais cette grande vérité stratégique, cette vérité que Moltke a fait facilement comprendre avant la guerre de 1870 à ses coassociés en mettant toutes les forces prussiennes et autres dans le Palatinat, cette vérité si vraie devait paraître *invraisemblable* à certains gros bonnets et devait les effrayer au point de faire chanceler les tendances de Nazim et de certains de ses collaborateurs....

Les Prussiens s'étaient souvenus de la faute commise en 1866, qui avait consisté à expédier la deuxième armée prussienne sur la Neisse....

Nos pachas se souviendraient-ils de nos fautes de 1877 et renonceraient-ils à se faufiler dans les combinaisons de l'état-major?

Un membre très instruit du cabinet d'alors m'affirma que lui et ses collègues n'influençaient en rien! Matériellement, oui; mais moralement?... J'en étais sûr à tel point que, pour juger de l'effet, je lui parlais de dégarnir *tout* et de *tout* mettre contre les Bulgares!

Il aurait fallu voir comment cet homme si intelligent et tellement instruit protesta et me regarda de travers!...

C'était, pour moi, la confirmation du poids terrible que les ministres — sans le vouloir sans doute et bien malgré leur bonne foi — faisaient peser sur les interminables



conseils, tenus soit à la Sublime-Porte, soit au ministère de la Guerre!

*
**

Oui! la seule, l'unique zone de rassemblement pour nous, c'était la Thrace! La Thrace méridionale et pas ailleurs.... Et là, après des rassemblements méthodiques et pratiques, commencer par la *défensive stratégique* et occuper — ainsi que nous en parlons par ailleurs — *une position centrale en attente stratégique!*

N'ayant qu'une seule grande et une petite ligne de chemin de fer, ne possédant aucune route praticable, nous devons surtout chercher à bien garder nos seules communications avec la capitale. Or nous avons cette ligne à la gauche de l'armée de l'Est, et, ainsi qu'on le verra, hélas! nous faillîmes la perdre; s'il n'en fut pas ainsi, ce n'est point à nos savantes combinaisons que nous le devons, mais à la poursuite lente et maladroite de nos adversaires, qui, dans toute cette campagne, n'osèrent jamais profiter de nos fautes....

*
**

Ce plan, qui nous fait tomber dans les bras de l'adversaire par une offensive non préparée, n'est sans doute pas celui qu'on attribue au maréchal von der Goltz : on se creuse la tête alors à se demander la raison pour laquelle ses amis-élèves l'ont adopté.

Nous ne connaissons pas exactement le plan de Goltz pacha et nous nous demandons si l'illustre maréchal alle-



mand avait, *a priori*, préconisé un plan quelconque arrêté.... Le maréchal, bien sûrement, est trop homme de guerre pour avoir conseillé un *plan schématique* sans élasticité... une recette médicale pouvant servir à *tous les cas*! Nous nous refusons à le croire, et nous avons le sentiment que le très précieux et très sincère ami de notre chère armée a dû ressentir une profonde douleur en voyant que les principes qu'il avait inculqués à tant d'élèves semblaient dans le naufrage de toutes nos espérances!

Mais je le dis encore : n'accusons personne. Accusons le système tout entier!



Le plan de notre grand état-major eût dû prévoir la réunion d'une *grande armée* de 350 à 450 mille hommes en deux masses d'écrasement, divisées par groupes pouvant se réunir en 48 heures sur le point le meilleur, afin de frapper le *coup décisif*!

Après cela, la bonne promenade vers Sofia, puis vers Athènes, que nous avons tous rêvée, eût été certainement réalisable! Mais, hélas, les troupes étaient tellement divisées que l'on peut se demander si cela était possible?



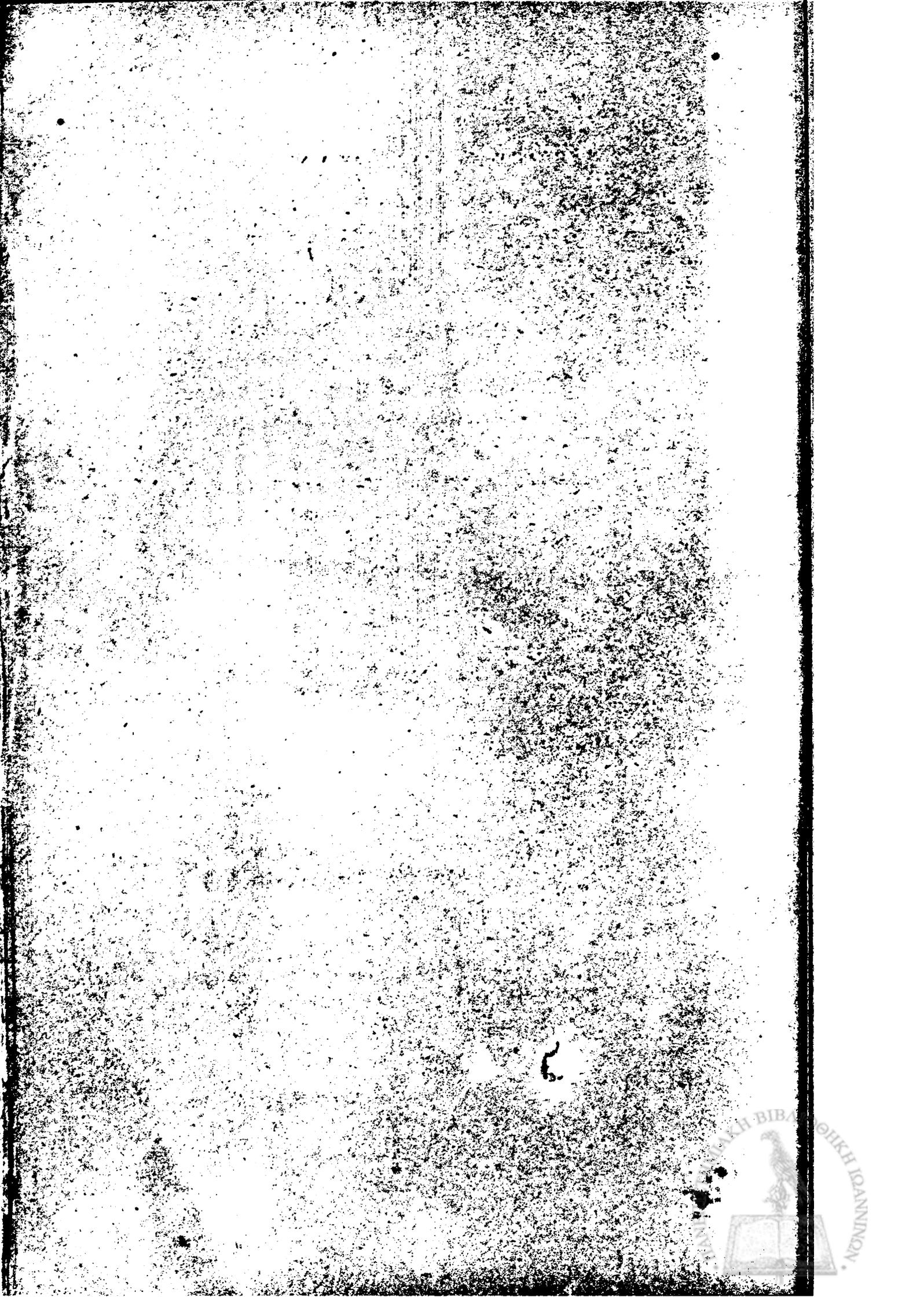
Derrière les escadrons et des bataillons de couverture, un ou deux corps en avant-garde stratégique auraient pu servir d'appeau, afin d'attirer ou d'arrêter par étapes



l'armée bulgare, qui, ne sentant pas nos forces principales devant elle, eût été fort hésitante : nos CORPSTAMPONS se seraient retirés sur nos masses *en formations régulières*, contenant l'ennemi afin de donner le temps à ces masses — séparées pour vivre — de se retirer, soit derrière l'Erguéné, soit sur une autre position d'attente stratégique, et tout cela bien avant que les Bulgares n'aient pu être ralliés par des contingents serbes qui valent la peine qu'on s'en occupe....

Et voilà comment nous aurions compris ce mécanisme, et nous voudrions bien savoir si nous avons tort.





CHAPITRE .V

Gouvernement et Armée

Ah! que de tristes choses à dire encore dans ce chapitre!

Gouvernement et armée!... Chez nous, c'est une séparation de corps, sinon de biens!

Nous pensons généralement que, quand le gouvernement et les Chambres ont accordé de grosses sommes à l'armée, ils n'ont plus à s'occuper autrement de la défense nationale!

C'est une très, très grosse erreur. Croire que cette armée, à elle seule, peut remplir sa mission pendant la guerre, sans que certaines branches de l'administration civile aient préalablement participé à la préparation, serait encore une croyance fort dangereuse, ainsi qu'elle le fut d'ailleurs!

Le succès des opérations dépend entièrement de l'état dans lequel se trouve le théâtre des opérations.... Ainsi, par exemple, en première ligne, on doit placer le rôle du ministère des travaux publics et celui des gouverneurs et sous-gouverneurs des provinces.

La rapidité des concentrations, la régularité des « auf-



marsch » (1) et la cohésion dans les manœuvres sont en proportion directe de l'état des routes, chemins, ponts, etc.

Et justement, pendant une des chaudes journées de la mobilisation, rencontrant Pertew pacha, qui déjeunait sur le pouce dans un petit restaurant du Bazar, je lui parlais anxieusement de tout cela. Il me répondit qu'on s'était adressé, à cet effet, très sérieusement, à l'administration compétente! Que tout était prévu et ordonné!...

Ah! mon cher Pertew, vous m'auriez fait plus de plaisir en me disant que vous vous étiez adressé au gouverneur de Yokohama! Et vous êtes parti, avec votre mutisme japonais (2) sur les lèvres, sans me laisser le temps de placer en votre cœur ami une larme nouvelle; d'ailleurs, cela soit dit entre nous, pouvait-on vous dire quelque chose, aux uns ou aux autres? Nous, inspecteurs généraux ou chefs de corps, nous nous inclinions devant votre manière d'agir, pensant que cela devait être ainsi dans la méthode allemande... ou japonaise! Nous pensions aussi autre chose, sachant que ce n'est pas ainsi dans la méthode allemande ni dans aucune méthode, — vous pouvez le croire —; mais nous vous aimions trop pour vous le dire, certains d'avance, par surcroît, que cela n'aurait pas *démonopolisé* les phénix du grand état-major.

Dans les sphères gouvernementales, comme au sein de l'armée, la foi absolue dans tout ce qui est allemand était

(1) Terme générique allemand, correspondant aux termes français : « concentration » et « déploiement ».

(2) Pertew Pacha a fait la campagne japonaise et en est revenu avec une grande admiration pour les Nippons.



telle que je me serais converti en Imam et, mettant un turban, j'aurais voulu dire des vérités, même allemandes, (car je les admire aussi), dans les mosquées, que ç'eût été prêcher dans le désert : je n'étais pas des vôtres : je n'avais aucune chance d'être écouté...

Seulement, je voudrais me permettre de demander aux uns et aux autres : « Voyons, les amis, franchement, pouvons-nous faire comme les Allemands? »

*
**

Au village de San-Stéfano, où j'avais pour voisins des Allemands, je voyais tous les jours passer dans ma rue, toujours à la même heure, une dame allemande qui marchait comme un soldat! Avec elle une jeune fille de dix ans qui marchait aussi comme un soldat! Derrière elle, une bonne d'enfant, qui, tout en poussant une voiture de bébé, marchait comme un soldat, et dans la voiture, qui marchait droite, elle aussi, un petit bébé, qui avait l'air d'un tout petit soldat.... Pendant que des enfants turcs, grecs et autres jouaient et criaient dans la même rue, lançant des jurons et mêmes des pierres aux passants, la petite famille allemande, elle, ne regardait ni à droite ni à gauche, et allait droit devant elle comme un régiment qui passel... Les enfants ne se mettaient à jouer qu'une fois dans la prairie et vers les falaises du phare de San-Stéfano, où ils ne gênaient personne, ne lapidaient pas les passants, et où, enfin, ils faisaient ce qu'ils avaient reçu l'ordre de faire.... C'était admirable!

Pouvez-vous — avant de vouloir imiter une telle race



spéciale, droite dans ses principes comme dans sa démarche, farouche dans ses actes comme dans ses allures depuis des siècles — fabriquer des mères, des bonnes, des voiturettes et des bébés qui soient réglés comme des chronomètres et roides comme des minarets?... Le pouvez-vous?... Donnez d'abord cette éducation aux enfants et nous verrons ensuite!

Un grand philosophe allemand a dit : « Un Français, mort depuis quinze jours, est plus gai qu'un Allemand vivant! »

Oui, certes, tout en admirant sincèrement les Allemands, je pense que nos gouvernants ont eu tort de vouloir nous donner des allures et des idées spéciales....

Mais, pour être plus véridique, nous devons avouer que ceux qui nous dirigent ne nous ont donné aucune idée et que j'aurais été fort heureux si nous avions franchement celles de nos amis les Allemands ou de tous ceux qui en ont de bonnes! Mais nous aimons mieux les nôtres!



Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que l'armée seule ne pouvait pas obtenir la victoire et que d'autres facteurs devaient y concourir : nous avons mis en première ligne le ministère des Travaux publics et les gouverneurs de provinces.

Ceci est une vérité indéniable.

Prenez notre carte d'état-major au 210.000°, et, d'après la carte, donnez à deux corps d'armée l'ordre de se porter d'un point A à un point B, à un ou deux jours de



là. Les distances étant bien calculées, vous croirez être à peu près certain que tous les éléments arriveront aux points indiqués pour assister à la bataille. Eh bien! il n'en sera pas ainsi, parce que, sur les quinze ou vingt petits et grands ponts qui se présenteront sur les lignes de marche de vos divisions, quelques-uns, soit au centre, soit aux ailes, seront dans un état tel que les éléments forcés de les utiliser seront considérablement retardés : alors que vous compterez sur leur présence pour cette bataille, vous aurez des vides qui pourront vous être néfastes..., car il est certain qu'en guerre il n'est pas possible — chez nous surtout — de faire reconnaître tous les ponts dont la carte montre l'existence, mais qui, en réalité, n'ont jamais été réparés sérieusement.

Il en est de même des routes, non pas pour une bataille, mais pour toutes les opérations et pour toute la durée de la campagne et en tous sens. Une armée ne peut ni aller de l'avant, ni manœuvrer, ni reculer en bon ordre, sans un réseau de routes de tout premier ordre. Ceci, c'est l'A B C de la guerre.

Un illustre ministre des Travaux publics, que nous vîmes un jour de solennité à la Chambre étaler un gilet de velours noir à pois rouges, avait cassé le couvercle de plusieurs pupitres pour convaincre les turbulents membres de l'opposition qu'il était en train de doter l'empire de 10.000 kilomètres de routes! A peine si l'on en a construit 200 depuis trois ans que fut faite cette tapageuse promesse. Ce ministre — nous devons le reconnaître toutefois — fit quelques routes : depuis, non seulement on n'en fit point, mais personne n'alla voir aux portes



de la ville si la grande route construite par la compagnie française est praticable ou non?



Les gouverneurs ou sous-gouverneurs de provinces qui ont abandonné leurs postes, en voyant venir l'armée bulgare, ont fait plus de mal au pays que les batailles perdues, car enfin ces revers eussent pu être réparés, sur un point ou sur un autre, tandis que l'émigration de la population entière, encouragée par l'attitude des autorités, sera néfaste pour nos futures prétentions; on pourra nous dire que pas un seul Turc n'est resté en Roumélie.

Est-ce que les Français, en 1870, ont émigré devant l'armée allemande envahissante? Si l'on émigre, c'est que l'on n'a pas grand'chose à regretter derrière soi. Les vrais patriotes sont ceux qui sont restés chez eux malgré les atrocités bulgares.



CHAPITRE VI

Espoirs envolés !

En 1900, au moment où j'écrivais *Les Occasions perdues*, je ne croyais pas que la fin du régime despotique fut si peu éloignée de nous. Je savais bien que tôt ou tard l'armée devait se ressentir des effets d'un long esclavage moral et matériel; mais je n'ignorais pas aussi que la solide autocratie d'Abdul-Hamid avait des racines profondes et des moyens défensifs de tout premier ordre; l'espoir d'un changement me paraissait comme une pâle chimère, d'autant plus que les grandes masses de la nation pensaient de plus en plus que tous leurs malheurs avaient une origine céleste!... Yildiz le voulait ainsi. Cela leur suffisait.... Dans ces conditions, l'armée, l'armée seule, plus instruite sans doute et plus pensante, pouvait tenter une révolution. Elle eut lieu sans effusion de sang. Elle fut admirable et admirée, du reste, d'un bout du monde civilisé à l'autre bout. Et malgré mon pessimisme habituel et tout le scepticisme dont je suis atteint, je fus un des premiers emballés! J'ai rêvé — oh, oui, j'avoue que j'ai rêvé — progrès, civilisation, grandeur, victoires, industrie, commerce, arts, théâtre, musique, une presse admirable, des journaux excellents, un



Palais et une Cour de la dernière distinction, des ministres intègres et modern-style, des députés patriotes et enfin une armée de tout premier ordre!

Sous le régime hamidien, le service d'espionnage et les officiers espions avaient fait de grands ravages. Tout esprit de camaraderie était mort, ou, plutôt, n'avait jamais existé au sein de cette armée, où l'on se détestait foncièrement et mutuellement! Il fallait aviser au plus tôt. Je pensais que le meilleur moyen était de créer un cercle militaire. Dans une réunion très imposante de plus de 300 officiers supérieurs, l'idée, qui avait été lancée par mon homonyme Izzet pacha, Mahmoud Mouktar et moi, fut acceptée avec enthousiasme.

Avec une unanimité dont je ne me sentais pas digne, je fus élu président effectif du cercle militaire de Stamboul.

Le cercle fut installé dans les meilleures conditions possibles. J'y transportais, de ma bibliothèque, plus de six cents volumes et des quantités d'atlas et de cartes murales. J'ornais le salon principal de magnifiques glaces de Venise et de statues.... Le cercle s'abonna à une foule de journaux de tous pays. De vastes salles à manger, des salles d'escrime, de gymnastique, d'hydrothérapie, de billard, furent installées, ainsi qu'une belle salle de conférences. Je faisais venir aussi des « Kriegspiel » et même un jeu de guerre japonais.

Tout alla très bien pendant quelques mois, sauf le goût de la lecture, qui ne pouvait s'installer chez nos camarades et surtout chez les officiers supérieurs. Tout le monde était enchanté. Puis vint la fameuse mutinerie —



la contre-révolution — que nous appelons : l'affaire du 31 mars 1909.

Cet événement inattendu marqua la fin de toutes nos premières illusions et de mes pauvres rêves! Le pays et son armée reculèrent alors d'un demi-siècle... si ce n'est plus. Et cela enleva au monde civilisé toutes les sympathies que notre belle révolution avait fait naître chez ceux-là même qui nous accablaient le plus!

Cette douloureuse affaire, qui fut très heureusement conjurée et réparée par une seconde intervention de l'armée, ne put pas relever les torts de tous genres que l'on avait eus envers le cercle militaire. Personne n'y vint plus : le goût du travail et de nos si utiles conférences s'évanouit du jour au lendemain. Parmi les grands chefs, Nazim et Abdoullah n'y mirent pas les pieds une seule fois; Mahmoud Chevket, qui venait de temps à autre y prendre ses repas, prit notre club en grippe. Et un jour, sans me prévenir, on le supprima pour y installer des bureaux. D'ailleurs, cette armée de Salonique, dont l'attitude fut admirable, n'a pas suffisamment balayé le terrain et les erreurs. Elle aurait pu, avec l'autorité dont elle disposa, établir un régime franchement progressiste; elle se contenta de demi-mesures, de ces demi-mesures qui ont, de tout temps, perdu ce pays et d'où naquit un régime politico-militaire qui devait devenir néfaste. Avec son pouvoir d'une part, l'état de siège et le conseil de guerre permanent de l'autre, l'armée de Salonique eût imposé sa volonté, une de ces volontés qui sauvent les nations.... Un homme supérieur, un homme à la hauteur des nécessités urgentes, aurait fait ce qu'il aurait voulu,



tandis que la molle dictature de Mahmoud Chevket pacha ne s'exerça qu'à soutenir un parti politique et à faire changer tout le temps de noms aux journaux de l'opposition. L'erreur était dans l'homme et l'homme était dans l'erreur! Très adroit, très fin, très actif, il fut la victime de sa propre finasserie. A une critique qu'il fit à la fin d'une grande manœuvre près d'Andrinople, j'ai compris qu'il était très insuffisant comme chef d'armée, tout en reconnaissant son inlassable activité et ses capacités administratives. D'ailleurs, Goltz pacha — son grand ami — qui était à côté de lui, tiqua à plusieurs reprises. On me dit qu'il est très fort en pyrotechnie, en obus et en cartouches : c'est possible. Dans tous les cas, c'est un grand veinard, car vraiment il faut l'être pour s'être trouvé à Salonique au moment où l'armée fut lancée vers la capitale. Il eût sauvé ce pays, si le général avait été doublé de l'homme d'Etat.

C'est de San-Stéphano — après un déjeuner chez moi — que Mahmoud Chevket et ses sous-ordres sont partis pour châtier la mutinerie du 31 mars : de ces événements devait résulter le détronement d'Abdul-Hamid.... Il faut vraiment que ce monarque ait été bien naïf pour s'être cru tellement invulnérable durant une éternité. Cette assurance, qui lui a coûté — qui nous a coûté — des milliards, n'était qu'une dent branlante que le dentiste le plus maladroit pouvait arracher....

Son insécurité personnelle valait l'insécurité collective de son empire. Maître absolu du désordre, il est tombé à la renverse dans son propre gâchis. Possédant des défenseurs deux fois plus nombreux que ceux qui mar-



chaient sur son Yildiz — imprenable —, il n'eut pas un homme capable de diriger les opérations des imbéciles auxquels il avait confié son trône et sa vie : son blockhaus était tellement entouré de kiosques et de casernes que tous les champs de tir étaient masqués et qu'il était surtout entouré d'angles morts : c'étaient sans doute des choses dont on ne lui avait jamais parlé, du reste.... Il ne savait pas davantage que si — douze heures avant l'entrée de l'armée de Salonique dans Stamboul — il avait lancé toute la troupe qui lui était fidèle sur San-Stéfano, il culbutait tout, il empêchait tout; qui sait si, à l'heure qu'il est, après avoir cédé bien des choses à bien des gens, il ne serait pas très confortablement étendu sur son sofa du harem impérial et nous sur les nôtres?

Mais qui pourra nous dire jamais si ce qu'il eût fait depuis n'eût pas été meilleur que ce que le sort nous réserva? Ceci peut s'expliquer, tout aussi bien que paraître invraisemblable, par ce raisonnement très oriental: ce qui — selon toute logique — devait être constitutionnellement bon pour le pays ne le fut pas, et que le mauvais pourrait devenir bon!...

Mais nous ajouterons à cela que *la plus détestable des constitutions est préférable à la meilleure des autocraties sous la forme hamidienne*. Si jamais l'incroyable et très capricieuse destinée de ce pays voulait que l'ombre d'Abdul-Hamid se reprofilât artistiquement et avec tous ses avantages sur les murs de Yildiz la blanche, on peut être certain que l'ex-sultan mettrait en batterie sa formidable roublardise pour paraître, aux yeux de tous, comme sincèrement libéral, voire même socialiste, laissant sur



ce terrain derrière lui les plus avancés en ces matières....

Que l'on se méfie! Oh, que l'on se méfie!... Car je ne serais pas étonné que les nouveaux partis qui se forment, paraît-il, autour de nos malheurs, venant à créer à leur tour dans ce pays une situation politique intenable, une grande puissance, que nous connaissons beaucoup, ne désigne aux autres puissances occidentales la chétive silhouette d'Abdul-Hamid comme détenant la plus forte et la plus stable solution des difficultés intérieures de notre malheureux pays.

Est-ce à ces résultats que devaient aboutir tous les nobles efforts de notre armée?

Espoirs envolés, reviendrez-vous encore?



CHAPITRE VII

Ordres et contre-ordres

Le généralissime Nazim pacha et moi, nous sommes entrés dans la carrière militaire le même jour et du premier au dernier jour nous avons fait ensemble la campagne de 1877-78.

J'espère donc qu'on ne me taxera pas de partialité si je ne lui adresse que des reproches amicaux. Du reste, les faits sont là et la Postérité est seule juge suprême : Elle jugera.

Nous avons vu l'autre jour dans le *Matin* un entretien de M. Stéphane Lauzanne avec Nazim pacha, entretien qui nous a surpris au dernier degré... Entre autres choses fort curieuses, notre vieil ami Nazim dit au rédacteur du journal parisien qu'il a été élève de l'école de Saint-Cyr. Cela n'est pas exact et ne prouverait rien, d'ailleurs, en faveur de notre généralissime, car nous savons comment travaillaient nos différents compatriotes et de quelle manière, à titre d'étrangers, ils obtenaient de gracieux diplômes; mais ici, en ce qui concerne la qualité de Saint-Cyrien attribuée à Nazim pacha, M. Lauzanne a sans doute mal saisi. Quant à ce qu'il dit de la présence du pacha aux grandes manœuvres d'Arras, c'est parfaitement



exact. D'ailleurs, j'étais attaché militaire à Paris à ce moment-là, et c'est avec moi que Nazim pacha a suivi ces manœuvres du Nord.

Et pour montrer que je ne veux pas épargner un vieil ami, je dirai à Nazim qu'il a eu tort de mettre presque exclusivement des officiers d'état-major partout... Il a fait une armée d'Erkian-Harb (d'officiers d'état-major).

Je n'ai nullement l'intention de dénigrer, ici, MM. nos camarades de l'état-major; mais, chez nous, jusqu'à présent, pour la plupart, ces officiers étaient restés dans les bureaux et les conseils et n'avaient pas exercé de commandements effectifs. Chose étrange; les maréchaux Ibrahim et Tatar Osman, qui ont passé leur vie entière au contact des troupes, et tous deux sortant de l'état-major, n'ont pourtant pas reçu de commandement!...

Le grand malheur, le malheur extraordinaire, le coup inexorable du Ciel qui frappe notre armée, frappe surtout notre corps savant, notre corps d'état-major. Le généralissime, les commandants de groupe d'armées, les chefs de corps, tous sont de l'état-major.

Evidemment, et personne ne le niera, des erreurs considérables ont été commises et se perpétuent encore aujourd'hui. Mais, sauf les fautes initiales de la première période qui sont imputables au premier commandement de l'armée de l'Est, les autres étaient réparables; sûrement, notre chère armée n'aurait pas ressenti cette douleur atroce qui nous accable tous aujourd'hui, si des monstres n'avaient mordu la troupe et si l'administration et l'intendance n'avaient été aussi terriblement défectueuses.



*
**

Le haut commandement a eu encore un tort capital : c'est de n'avoir pas su utiliser notre seule ligne de chemins de fer à voie unique.

Cette ligne aurait dû être exclusivement consacrée au service des vivres et des munitions et de l'artillerie.

Toutes les troupes à pied, tous les rédifs réservistes et autres, arrivant d'Anatolie, auraient dû, au lieu d'échouer et de se démoraliser à San-Stéfano, aller directement, selon leurs destinations de rassemblement, aux trois stations maritimes de Silivri, Eregli et Rodosto en Marmara. De ces trois points, les contingents auraient rejoint leurs corps en deux et tout au plus trois marches; cela les eût habitués un peu plus aux marches de guerre et le chemin de fer, dès lors bien plus libre et non encombré, les eût mieux alimentés. Autre avantage qui n'est pas à dédaigner : les troupes ne seraient pas restées pendant de longs jours au contact de gens qui, profitant de tout, et même des dangers qui menaçaient la Patrie, leur mettaient dans la tête des idées politiques et dans le cœur les virus infâmes de la défaite!

Comment oublier tout cela?...

*
**

J'écris ces pages tristes de mon quartier général de Hadji-Iliasly. Le choléra nous obligea à quitter nos tentes et nous voici dans des cabanes qui sont bien plutôt des écuries immondes.



Le typhus intestinal est partout, mais surtout dans les camps ouverts.

Grâce à une grande sévérité, j'ai réglé la nourriture de mes hommes et les cas sont plus rares depuis deux jours.

Ce village, c'est la grandissime misère... C'est sans doute la misère finale, car ce pays s'enrichira ou bien il ne sera plus... Nous sommes à la limite de toutes les négligences : Sa Majesté le Désordre ne peut plus faire un pas!... Ouvrons les yeux et conservons notre pays!

Je couche dans une dégoûtante chaumière à côté de l'écurie où j'entends tout le temps piétiner mes chevaux incommodés, eux aussi, par des monceaux de bouses de vaches accumulées depuis qui sait combien de temps...; par les fenêtres pourries, l'air entre avec un bruissement sinistre; des fissures du plancher, tout le jour, toute la nuit, ce sont des senteurs inimaginables qui montent vers moi....

Les pourparlers pour l'armistice font trembler nos cœurs d'une profonde tristesse et planer un silence de mort sur les 150.000 hommes que nous sommes là. Cet armistice n'est-ce pas pour gagner du temps? Cela m'en a tout l'air.... Toutes ces pensées au milieu de cette accalmie me glacent le sang. Et tantôt, en jetant l'œil sur un *Matin* et sur des *Figaro*, tardivement venus de Péra, j'ai vu qu'on jouait *L'Habit Vert* aux Variétés....

Variétés, ô théâtre que j'aimais tant!

Amis de Paris, amis de cette France que j'aime, pensez à moi, pensez à cette pauvre Turquie qui vous aime malgré tout et n'oublie pas que vous êtes le flambeau de



la plus merveilleuse civilisation qui a de tout temps inondé de lumières nos tristes ténèbres.

*
**

Mais je dois encore parler du haut commandement.

Quand je me vis enlever cette cavalerie (12 régiments) pour laquelle je m'étais fait tant de mauvais sang, je me suis mis à mendier un corps d'armée et, à force de supplier Nazim pacha, j'en obtins un : le vingt-quatrième....

C'est le troisième jour de l'ordre de mobilisation générale que je recevais du ministre de la Guerre la communication suivante :

« Une armée dite de réserve vient d'être formée, sous
« le commandement du général de division Hourchid
« pacha, aide de camp de S. M. I. le Sultan et membre
« du Conseil supérieur de la Guerre. Le commandement
« du XXIV^e corps qui fait partie de la dite armée vous
« ayant été donné, je vous prie de vous adresser à
« S. E. Hourchid pacha.

« NAZIM,

« *Ministre de la Guerre et généralissime.* »

Au premier moment, dans ma joie délirante, je ne fis pas attention à ce n° 24 : j'avais un corps d'armée... Ah! je l'avais, c'était tout ce que je voulais. Le numéro m'importait peu... Je l'avais : je serrais dans ma poche l'enveloppe du décret avec délice et par la pensée je m'élançais déjà vers les rangs ennemis avec ce cher vingt-quatrième....



Mais bientôt la réalité se dressa farouche et accablante devant moi, me cassant bras et jambes, me mettant la mort dans l'âme... On avait bien voulu me donner un corps d'armée, mais ce corps d'armée était pour le moment à l'état de gaz, de vapeur! Voilà ce que l'on avait daigné me donner....

Ce sont des difficultés incalculables qu'il me fallut surmonter pour la formation de ce corps. Qu'il me suffise pour le moment de dire ce qu'était ce vingt-quatrième corps, ce que j'arrivai, malgré tout, à en faire et ce que le haut commandement en fit dans la suite....

Dans la pensée de ces Messieurs, le 24^e était un corps mixte, composé des 29^e et 30^e divisions de Nizam, de la 3^e inspection (Asie Mineure - Erzeroum - Erzindjian - Baïbourt) et d'une division de rédifs de Trébizonde, les unes et les autres des troupes excellentes de tout premier ordre. Mais il fallait, dans une saison déjà mauvaise en ces parages, dans un pays sans routes, pouvoir compléter les vides de toute cette armée, la faire venir jusqu'à ses ports d'embarquement : Trébizonde et Samsoun, et enfin avoir des mers propices pour pouvoir les embarquer en ces points du littoral où jamais nous n'avons songé à construire des ports.

Il y avait de quoi être découragé, il y avait de quoi crier, pleurer, et se retirer. Je n'en fis rien, et aussitôt je me mis à transformer au ministère de la Guerre mes bureaux de l'Inspection de cavalerie en quartier général de ce corps d'armée encore à l'état d'embryon....

Comme il est dit plus haut, ce corps d'armée faisait partie de ce qu'on avait nommé l' « armée de réserve »



en formation derrière l'armée de l'Est et qui était en train de se concentrer dans la zone Andrinople - Kirk-Kilissé - Lulé-Bourgaz.

Deux autres corps, également en formation, les XVIII^e et XXIII^e, devaient faire partie de cette armée de réserve, dont le but et les attributions sont restés d'ailleurs jusqu'à sa dissolution naturelle complètement indéfinis.

Le lendemain de ce bienheureux jour, le chef d'escadron d'état-major Abdurrahman bey, de la section topographique de l'état-major général, se présenta à mon bureau d'inspecteur général de la cavalerie où j'avais établi mon quartier général, et me remit les pièces par lesquelles on l'attachait à l'état-major de mon quartier général dont le chef d'état-major, le lieutenant-colonel Djémal Eddin bey, se trouvait encore au X^e corps, à Erzindjian.

Dans ces conditions, à la date du 3 octobre 1912, mon quartier général ne se composait que d'Abdurrahman bey, de mon ancien aide de camp Ruchdi effendi et de moi.

Mon officier d'état-major, s'étant adressé au grand quartier général, obtint l'ordre de bataille de l'armée de réserve et celui du XXIV^e corps.

D'après les ordres de marche, le onzième jour de l'ordre de mobilisation la division de rédifs de Trébizonde devait se trouver à son point de concentration. Eh bien! malgré tous les efforts que nous déployâmes, mon état-major et moi, c'est le 25^e jour que cette division arriva à San-Stéfano et cela avec la moitié de son effectif réglementaire!

Voilà bien une chose qui démontre à quel point la



ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE RÉSERVE

Tableau de l'armée de réserve suivant le projet n° 5, contre la Bulgarie, la Serbie, le Monténégro et la Grèce.

NUMÉROS des corps d'armée	DIVISIONS	BATAILLONS		POINT de débarquement	LIEU de concentration	OBSERVATIONS
		Nizamlié	Rédif			
XVIII ^e CORPS HANI PACHA	Yozgad (rédif)	0	9	LULÉ BOURGAZ		
	Kayseri —	0	9			
	Antalié —	0	9			
	Total : 27 bataillons.					
XXIII ^e CORPS OSMAN RIFAT PACHA	26 ^e Alep-Nizam	10		STAMBOUL		(*) Le 8 ^e fusilier
	Adana (rédif)	3 (*)	9			
	Alep —		12			
	Total : 34 bataillons.					
XXIV ^e CORPS IZZET-FUAD PACHA	29 ^e Erzeroum N.		10	LULÉ-BOURGAZ		
	30 ^e Bayburt N.		10			
	Trebzonde (rédif)	9				
	Total : 29 bataillons.					



mobilisation se faisait difficilement et cela, grâce aux impardonnables négligences des autorités civiles qui n'ont jamais construit de routes.

Vers le 10 octobre, quelques officiers d'ordonnance furent mis à ma disposition.

D'après l'ordre du jour du commandant de l'armée de réserve, mon corps d'armée devait se concentrer aux environs de Sinekly, ce qui m'indiquait qu'il y avait des probabilités sur un changement des points de concentration dans l'ensemble de la mobilisation générale. Je donnai en conséquence à chacune de mes divisions en formation l'ordre suivant :

Ordre n° 1

Votre division doit faire partie du XXIV^e corps d'armée dont le commandement m'est confié.

Ordre n° 2

Une clef chiffrée pour la correspondance secrète avec le corps d'armée est jointe à la présente.

Ordre n° 3

Aussitôt la présente reçue, tout en me faisant connaître promptement vos effectifs réels, vous déploierez toute votre activité et vos sentiments patriotiques bien connus, en vue d'activer votre mobilisation et de vous trouver le plus vite que vous pourrez à vos points de concentration.

Constantinople, le 9 octobre 1912.

I. F.



Dans une autre communication très pittoresque du commandant de l'armée de réserve, on nous faisait savoir que mon corps d'armée devait se procurer lui-même les bêtes qui devaient former son dépôt de chevaux, que les vivres devaient être assurés par les colonnes de vivres qui se trouvaient à Hayré-Boly (1). Or, mon corps d'armée se trouvait dans l'impossibilité de se procurer des bêtes, puisque tous les chevaux du pays étaient réquisitionnés par une commission spécialement installée dans la cour du ministère à cet effet; la fameuse colonne de vivres de Hayré-Boly avait été confisquée par le commandant de l'armée de l'Est! Quant à nos colonnes de munitions d'artillerie, il était impossible de les créer, car tous ces éléments n'existaient que sur le papier...

Les fours de campagne (2), les compagnies sanitaires, celles du génie, ainsi que les ambulances militaires, tout ceci également n'existait que dans l'imagination très fertile d'ailleurs de ces Messieurs du haut commandement. Et malgré tout cela, mes deux officiers d'état-major, Abdourrahman et Kémal bey, ainsi que mes officiers d'ordonnance (3) et mon aide de camp, Ruchdy effendi, se sont mis au travail avec un acharnement surhumain, au-dessus de tous éloges. Avec des riens, des vides, des réponses toujours vagues et malveillantes,

(1) Voir la carte de la Roumélie pour se rendre compte de la distance où se trouvait ce point de Sinekly....

(2) Sans fours de campagne, les soldats faisaient sur la pierre un pain si peu cuit que la plupart du temps ils en étaient malades.

(3) Le capitaine de cavalerie Riza-Chavky; le lieutenant de cavalerie Fuad; le capitaine d'infanterie Galib; le capitaine Izzet; le lieutenant Feltah; le capitaine Djémal et les deux volontaires Ahmed et Beha-Eddin beys.



luttant nuit et jour contre des monceaux de difficultés inénarrables, se butant à des invraisemblances à devenir fou! Oui, avec toutes ces impossibilités nous créâmes un magnifique corps d'armée, le plus beau sans doute de tous (1)!

Et voulez-vous savoir, cher lecteur, de quoi l'on s'occupait, dans un pareil moment, en haut lieu? Je vous le donne en mille. Eh bien! On nous faisait parvenir — après de longues délibérations — un ordre du jour enjoignant à tous les officiers d'avoir à porter des bélière de ceinturons dorées au lieu des chaînettes à la française!

Etrange! — le mot suffit-il? — Le mot étrange suffit-il pour donner une idée de notre écoëurement! Oui, à la veille d'événements d'une telle gravité, à la veille de partir en campagne, nos pensées doivent se porter sur une niaiserie pareille; la bourse du jeune lieutenant qui ne reçoit que 8 francs de frais de route pour gagner son bataillon, doit verser, entre les mains d'un marchand juif de galons démodés, 10 francs pour cette fantaisie dorée!

Ce qui était encore aussi sinon plus étrange, c'était la bureaucratie du ministère. Cela devait être ainsi dans les temps les plus reculés de l'administration chinoise et cela n'est même plus ainsi en Corée ou en Mandchourie.

Pour n'importe quoi, pour n'importe quelle demande, au lieu de vous dire de suite : « Oui » ou « Non », votre demande écrite fera le tour de vingt bureaux et finale-

(1) Ce sont les éléments de ce corps qui ont arrêté les Bulgares le 17 décembre à l'aile droite de l'armée de Tchata'dja.



ment vous reviendra avec un refus formel Histoire de voiler les vides par une dépense colossale de papier, d'encre, d'argent et de temps.

Devant le néant des choses, devant les vides, pas le moindre responsable! Et c'est ainsi que se faisait notre mobilisation!

Mais les malins ne manquaient pas dans cette intendance. Ils avaient surtout inventé une formule qui les sauvait, ne fût-ce que pour quelques instants. Ils vous disaient imperturbablement : « Oui! Vous avez raison; mais les corps de première ligne en ont plus besoin que vous; quand nous les aurons entièrement équipés, nous vous donnerons ce qu'il restera..... ».

Ils ne se préoccupaient nullement de l'immoralité de de ce : « ce qu'il restera..... ».

Bref, tous les membres de mon quartier général que je lançais à travers les bureaux du ministère, et moi-même, nous étions non des solliciteurs, mais bien de vrais mendiants qu'on « expédie », tandis que je recevais de mes divisionnaires des dépêches dans le genre de celle-ci :

« Pour que ma division puisse normalement se mettre
« en route j'ai besoin de 14 sous-lieutenants de 22 lieu-
« tenants, de 4 capitaines, d'un commandant de quartier
« général, de 3 secrétaires civils, d'un médecin-major,
« de 3 pharmaciens, d'un vétérinaire, etc., etc. »

Entre temps, ainsi que nous l'avions prévu, un changement survenait concernant nos points de concentration. Je reçus le 12 octobre du quartier général de l'armée de réserve l'ordre que voici :



« Votre corps d'armée doit se concentrer entre Tchorlou et Silivri. »

Ce changement n'eut pas du tout le don de me plaire, car je me voyais éloigné de l'aile stratégique de l'armée que j'ai toujours placée à droite.

Un des exemples les plus curieux du désarroi de cette période de mobilisation, c'est le retard extraordinaire que mit le 5^e escadron du 7^e régiment de cavalerie à rejoindre mon corps d'armée qui ne m'arriva de Rodosto que le 45^e jour de la mobilisation... et dans quel état ?

Et dans ce quartier général qui était devenu pour moi une famille chère et unie, sur toutes les lèvres il n'y avait qu'un mot : « En avant ! » et dans tous les cœurs, qu'un désir : « La victoire ! ».

Mais hélas ! que de lenteurs en tout, et que de microbes partout !

Il fallut s'adresser directement à Nazim pacha qui, il faut l'avouer, donna des ordres très sévères ; mais ces ordres du ministre-généralissime tout-puissant se perdaient dans l'océan des « Yok » (1), tout autant que nos propres réclamations ! Ce qui fit le plus sourire le chef de l'intendance, c'est l'automobile que je réclamais — timidement du reste — à la fin de la liste que le ministre avait pourtant approuvée..... J'avoue que c'était excessivement naïf de ma part.

A ce moment-là — vers le 20 novembre — commença la période des « grandes folies ».

(1) Expression qui veut dire : Il n'y a pas ! — Ça n'existe pas ! — Non !



On me dit, dans un ordre qui a passé par l'armée de réserve où mon ami le colonel d'état-major Tewfik bey a dû sentir des frissons, d'expédier une partie de mes troupes à Midia, dans la mer Noire.

Voici cet ordre qui dénote qu'on ne tient compte ni du temps, ni des distances, ni des éléments, ni de l'état de la mer Noire en cette saison équinoxiale où un débarquement à Midia est chose aussi problématique qu'une tombée de neige en plein mois de juillet.

« D'ordre du généralissime de l'armée, vous devez expédier à Midia, sur la mer Noire, votre division de Rédifs de Trébizonde qui est en train de terminer partiellement sa mobilisation. »

Ainsi que je l'ai dit, cette combinaison, qui sur la carte se présentait comme une manœuvre savante, était impossible à exécuter dans des conditions efficaces... C'est ce qui arriva d'ailleurs.

Et ce fut le commencement de l'émiettement de ce corps d'armée que j'avais eu tant de peines à organiser et à mettre sur ses béquilles!

Toute la logique, toutes les vérités militaires que je criais dans l'oreille d'Abdollah pacha, qui se trouvait à Tcherkes-Keuy, et par téléphone et par tous les moyens possibles, n'eurent même pas le don de remuer son entêtement incarné; mais encore il demanda que tout le corps d'armée fût débarqué à Midia, comme si Midia était un port de mer permettant à coup sûr ce débarquement. Or, c'était si peu, si peu sûr que Nazim pacha, dans un autre ordre, me disait, *si le débarquement à Midia n'était*



pas possible, de faire débarquer la division à Erégli sur le littoral de la mer de Marmara!

C'était infiniment plus rationnel, ainsi que nous l'avons dit, dès le début. On remarquera combien cette question que l'on me pose : « Si le débarquement est possible? » est tout ce qu'il y a de plus adorable : Comment et qui peut savoir si tel jour ou de tel jour à tel jour, un débarquement en mer Noire sera possible? Les troupes arrivant devant cet endroit, ne pouvant débarquer durant des jours et des jours, se seraient balancées à la surface des flots et qui sait si elles n'eussent été jetées sur la côte en accomplissant, de la sorte, le désir de Leurs Excellences devant la volonté desquelles tout, les éléments eux-mêmes, devaient courber leur échine!

Et la stratégie?

Il n'en est pas question. Ce sont les règles abdoullahistes et nazimiennes qui priment tout, à l'étonnement de Goltz pacha, qui, là-bas, tombant des nues, doit voir tomber à chaque instant ses binocles en lisant les gazettes....

A la suite du dernier ordre, j'envoyai un télégramme à Trébizonde et les régiments Laz furent embarqués pour Midia. Seul, celui de Polothané put être débarqué. Mais que d'hommes et de chevaux périrent et que de caisses de munitions tombèrent à l'eau....

Aussitôt, d'ailleurs, qu'on sentit à Midia la retraite de l'armée de l'Est vers Lulé-Bourgaz, le régiment de Polothané dut brûler ses vivres, abandonner ses munitions et se disloquer. Beaucoup de ses officiers durent regagner, à



Hadem-Keuy, les débris du régiment en passant par Strandjà et... San-Stéfano.

Un jour, faisant une tournée aux environs de mon village, je vis 300 chevaux qu'on avait attachés dans les vignes de Galataria : C'étaient les bêtes du régiment de Polothané!

Dans cette période de folie, les ordres et les contre-ordres tombaient comme rafales de neige, glaçant terriblement ce qui nous restait de nerfs et de raison.



Le 3 novembre, j'installe mon quartier général à San-Stéfano dans la plaine située près de ma maison.

Dans la nuit du 4 au 5 j'apprends incidemment que l'un de mes régiments Laz, qui était parvenu, après mille dangers en mer, à l'embouchure du Bosphore, a été expédié à... Boulaïr! qu'en dites-vous, chers stratèges et tacticiens qui me lisez? Que pensez-vous de ces morcellements, de ces incohérences, de ce manque absolu de liaison et de toute logique et surtout de ce sans-façon??? On prend tout un régiment à un chef de corps sans se donner la peine de le prévenir?



Nous allons énumérer en passant tout ce qui manque à l'un quelconque de mes bataillons, de ceux qui me sont arrivés, pour établir dans quel état se trouvait cette armée



à laquelle, d'après beaucoup de gens, il ne manquait rien :

	<i>Nombre :</i>
Grandes capotes.....	150
Couvertures	150
Vêtements.	30
Jambières.	400
Sacs.	300
Tentes-abris portatives.....	330
Bonnets kaki.....	50
Bottes (brodequins).....	100
Cartouchières.	300
Sacs pour lit.....	250
Chaussettes.	520
Fanaux	25
Clairons	12
Ceintures	520
Couvertures en laine.....	520
Havresacs.....	30
Couvertures de chevaux.....	9
Brancards	4
Chevaux de bât.....	25
Etc....	

*
**

A cette date, le lieutenant-colonel Djémal-Eddin bey, mon chef d'état-major, arriva de Trébizonde à San-Stéfano avec une grande partie des officiers et employés civils de mon quartier général.

Djémal-Eddin bey et ses camarades avec une partie de nos troupes, ayant reçu — en mer — ordres et contre-ordres, avaient failli périr à trois reprises.

Djémal-Eddin bey est un officier fort distingué et très au courant du service d'état-major et surtout de tous les dessous et de toutes les finasseries de notre administration militaire.

Il a amené avec lui un fonctionnaire civil, originaire



d'Erzeroum, nomme Husny bey, qui est un fonctionnaire vraiment étonnant.

Tous mes officiers furent plus ou moins bien installés chez moi à San-Stéfano et ma maison prit des airs de caserne.

Ma 29^e division et un des régiments de la division de Trébizonde qu'on m'avait laissé, non pas par raisonnement, mais par suite d'erreurs télégraphiques, étaient là près de moi... Ah! comme on s'est aimé de suite! Du matin au soir, je faisais faire des exercices à toute cette admirable troupe.

Dans les rues de San-Stéfano des patrouilles à pied et à cheval faisaient régner un ordre dont on se souviendra toujours dans mon village.

*
**

Dans la nuit du 10/11 novembre, on invita, du grand quartier général de Hadem-Keuy, mon chef d'état-major à venir à l'appareil télégraphique et on lui fit savoir que... vraiment, cher lecteur — je n'ose pas dire chère lectrice — qui que vous soyez, de crainte de vous faire sauter au plafond, j'hésite à vous dire ce qu'on avait décidé là-bas, dans les wagons dorés. Eh bien! il le faut : voilà! On avait décidé de disloquer mon XXIV^e, mon cher XXIV^e... et on me donnait le commandement du II^e corps d'armée mixte... qui se composait de la 30^e division de Nizam, et des divisions de rédifs d'Amassia, de Samsoun, de Yozgad et d'Adana et de quelques bataillons de volontaires...



Chez moi, à cette nouvelle aussi ahurissante qu'inattendue, nous sommes tous tombés d'un premier, dont se compose ma villa, et nous avons tous rendu grâce au ciel de ne nous être pas trouvés en Amérique dans un dix-septième étage, en admettant toutefois qu'en Amérique un fait pareil pût se passer ?

Mais, ainsi que je l'ai dit dans le précédent chapitre, le bonheur d'aller combattre pour mon pays avait effacé toute l'amertume de ce nouveau procédé qui se passait de tout commentaire; avec mon quartier-général qu'on me laissait, heureusement, nous nous étions mis de suite, par le téléphone et par le télégraphe, en contact avec tous nos nouveaux éléments et nous correspondions depuis 24 heures, lorsque je reçus, de Nazim pacha, le télégramme ébouriffant, télégramme qui me disait que j'étais nommé commandant du III^e corps d'armée mixte et de me rendre immédiatement à Sazli-Bosna, près Hadem-Keuy.

*
**

.....
.....

Quand on a assisté à tout cela, on ne peut plus prétendre que les sports n'existaient pas dans notre armée; car, enfin, on ne peut donner à tout ceci d'autre appellation : c'est du foot-ball, du lawn-tennis, du croquet où les balles, sous forme d'ordres et de contre-ordres, pleuvent, même quand l'ennemi se tait...





L'une de mes divisions nouvelles, celle d'Afyoun-Kara-Hissar, avait fait parler d'elle lors de la première affaire de Kirk-Kilissé; quand j'appris qu'après tout ce que j'avais dépensé d'énergie et de cœur pour me faire de belles troupes, on m'affublait de ce qui avait provoqué la fameuse et inoubliable panique, j'avoue que j'eus un long moment de désespoir et que, me cachant de ma suite et même de ma femme, j'allai pleurer longuement, comme un enfant, dans un coin.... Mon Dieu, mon Dieu, quelles heures nous avons traversées....



Le commandant de cette division d'Afyon-Kara-Hissar est Chuky bey, qui me parut être un excellent colonel d'état-major. D'après lui, il serait possible de réhabiliter ses bataillons et il existerait beaucoup de circonstances atténuantes en leur faveur....

Maintenant, pour pouvoir donner une idée exacte des autres troupes qu'on avait eu l'extrême bonté de me donner, en m'enlevant toute possibilité de réussir, je vais consigner ici quelques passages d'un rapport que je me suis fait donner par l'un de mes divisionnaires, le chef de la division de Sélimié (Scutari), le général Idriss Pacha.

Voici : « Le 12 octobre, n. s., quand je reçus l'ordre
« de partir avec ma division afin d'aller compléter les
« travaux de défense de Hadem-Keuy, je ne possédais



« *ni un homme, ni un fusil, ni quoi que ce soit pour former cette division....*

.....

« Plus tard, après la réunion de la division, je m'aperçus que les cartouches qu'on m'avait données avaient vingt ans d'existence... Les hommes ne possédant ni cartouchières, ni même de sacs à pain, portent les cartouches dans leurs gilets... Les colonnes de vivres sont dans un état tel que les bataillons ne pourront rien amener, ni vivres, ni bagages, avec eux...

« Dans toute la division — sur neuf bataillons — 3.707 hommes seulement ont fait des exercices... A leur allure, à leur tenue vis-à-vis de leurs officiers, on voit que ce sont des malheureux auxquels on ne peut donner le nom de soldats... L'autre jour, pendant que quelques-uns étaient en train de creuser des fossés de tirailleurs, l'ennemi dirigea de leur côté un insignifiant feu d'infanterie : ils lâchèrent tous leurs pelles et leurs pioches et, malgré la présence de leurs officiers, abandonnèrent les travaux. »

Je ne parle de tous ces changements que pour établir encore une fois la mentalité et les capacités de ceux qui avaient entre leurs mains les destinées de ce malheureux Empire!

De l'ensemble de ces faits, plus extraordinaires les uns que les autres, le lecteur conclura que ce ne sont pas les Bulgares qui nous ont vaincus et aux quatre puissances contre lesquelles nous avons combattu, il faut en ajouter une cinquième : l'incapacité notoire de notre haut



commandement... Malheureusement tout ce que j'avais prévu dans mes « Occasions perdues » arriva, hélas! avec une précision mathématique : en conviendra-t-on?

Le 14 novembre, j'arrivais près de Sazly-Bosna où je faisais dresser les tentes de mon quartier général.

Le lendemain, j'allais voir le généralissime dans les wagons-lits transformés en quartier général de l'armée. J'ai dit, par ailleurs, mes impressions sur cette entrevue.



Pour la grande journée de bataille du 17 novembre, j'ai concentré ma seule division disponible, celle d'Afyon-Kara-Hissar, au centre de la ligne de bataille, les deux autres ayant passé la nuit à compléter les travaux de défense. Ces deux divisions ont rendu de la sorte plus de services que si elles eussent combattu.

Durant toute la journée du 17, je lançai dans toutes les directions des pointes d'officiers qui me renseignaient heure par heure sur ce qui se passait de tous côtés, soit au moyen d'estafettes, soit en utilisant les lignes téléphoniques déjà existantes et au moyen de celles que j'avais fait installer en arrivant dans la région.



Et vous pensez sans doute, vous qui me lisez, que nous sommes au bout de nos misères... Détrompez-vous : ce n'est pas encore fini, attendez le dessert.

Il y a trois jours (le 26 novembre v. s.), pendant que



toute la division d'Afyon-Kara-Hissar était en train de faire des exercices sous l'intelligente direction de son chef, j'ai reçu l'ordre de l'expédier immédiatement à Stamboul d'où l'on devait l'embarquer pour Boulaïr (Maydos).

Encore Boulaïr! Que grand bien leur fassel!

Mais je sens qu'avec ces aventures en Marmara, ils finiront par aboutir à de nouveaux désastres.

Et voilà! Et nous voilà veuf pour la troisième fois!

Il me reste pour tout potage, une vingtaine de mille hommes, les 300 braves de mon quartier général, une compagnie de télégraphistes et... mes ordonnances; de nombreux officiers, des secrétaires, des médecins, des infirmiers, mais toujours pas de flacons pour les potions... pendant que le choléra et le typhus font des ravages et que les habitants de la capitale se divertissent dans les borgnes cafés-chantants de Péra....





CHAPITRE VIII

Emploi de la cavalerie

Le 18 octobre 1912, à la gare de Stamboul, je guettais le départ d'un convoi militaire afin de pouvoir rentrer chez moi, les trains ordinaires ne circulant plus entre San-Stéfano et Constantinople. J'aperçus sur la terrasse de cette gare Aadil bey, chef d'escadron d'artillerie à cheval, que j'estimais beaucoup, ayant reconnu en lui de très réelles capacités pendant les manœuvres d'Andrinople. Aadil était occupé de l'installation de ses canons et de ses hommes. Je m'approchai de l'officier. Il était très triste et ses yeux étaient rouges. On voyait que le brave garçon avait pleuré. Je le questionnai. Il me montra dans son calepin toutes les choses essentielles qui lui manquaient, et, parmi elles, des chevaux capables de traîner ses pièces..., ce qui faisait que ses batteries à cheval n'étaient plus que de médiocres batteries montées. Il n'avait presque pas, non plus, de munitions....

Ces batteries étaient celles de la division indépendante de cavalerie!

Aadil venait, en dernier lieu et comme dernière ressource, d'implorer directement la haute protection du commandant en chef de l'armée de l'Est, lequel, sans



daigner écouter une minute le rapport de cet excellent officier, le chassa de sa présence, et cela parce que, équipé pour un départ en guerre, il n'avait pas enlevé son manteau en se présentant devant lui! Qu'importait donc l'étiquette en un pareil moment, même devant un chef d'armée..., qui, dans tous les cas, aurait pu daigner écouter le rapport de l'officier.... Cela nous étonna beaucoup de la part d'Abdoullah pacha, malgré son absolutisme excessif, et nous ne pûmes attribuer cet accueil qu'à l'énervement occasionné par les débuts terriblement difficiles de son commandement.

Mais, heureusement, nos bons officiers, sachant supporter avec abnégation les procédés déprimants des grands pachas, peuvent se débrouiller et créer d'eux-mêmes ce que la coupable négligence des grands chefs ne sut jamais normalement et méthodiquement préparer....

La division, dite indépendante, de cavalerie — qui dépendait pourtant de tant de choses — composée des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e régiments de ma première inspection, partit pour Lulé-Bourgaz.

Quel était son effectif à cette division indépendante?

J'ose à peine le dire : mille quatre cents sabres au très grand maximum! Et quels étaient ses chevaux?... Des rebus de haras hongrois!

Ceux qui ont lu mes nombreux rapports du temps de paix devaient savoir qu'il ne devait pas en être autrement en temps de guerre!

Malheureusement, en temps constitutionnel tout comme sous l'autre régime, nous avons nagé dans un



océan d'irresponsabilités, d'illogisme et de criminelles négligences....

Mais les événements viennent de nous montrer que — pour la première période de la campagne — cette cavalerie, à laquelle d'autres régiments se sont joints dans la région d'Andrinople, était plus que suffisante pour réduire à néant celle des Serbo-Bulgares, qui n'osa jamais se mesurer sérieusement avec la nôtre....

Ce n'est cependant pas cela que nous avons rêvé : nous avons rêvé d'une très nombreuse cavalerie en avant et sur les ailes.

Ce n'est pas du tout pour me vanter, mais j'ose penser que les Bulgares ont dû supposer que l'auteur des *Occasions perdues* et du *Contact*, qu'ils ont traduit dans leur langue, se trouvait à la tête de cette cavalerie. Et j'avoue très franchement que de plus jeunes et de plus actifs que moi ont fait — matériellement surtout — ce dont je n'aurais peut-être pas été capable d'accomplir à mon âge....

J'aurais cependant mieux aimé savoir que dans toute notre cavalerie on avait lu de plus près un ouvrage que j'ai écrit en langue turque — après le *Contact* — sur le rôle des divisions de cavalerie indépendantes, et j'estime que si les chefs supérieurs de l'armée s'étaient suffisamment occupés de ces questions si importantes, ils n'eussent pas perdu aussi facilement les deux grands facteurs « temps » et « espace » et eussent conservé leur « liberté d'opération et de manœuvre ».





Comme le plus ancien chef de notre cavalerie, il nous est fort agréable de constater que ses détracteurs, ceux qui prétendaient que cette cavalerie s'occupait de politique et non de ce qui devait le plus l'intéresser, ne peuvent nous montrer de ces cas inouïs, inédits, ahurissants de désertions en masses, d'actes d'insubordinations incroyables, des fautes de manœuvres grossières, de soldats filant en arrière avec les chevaux des officiers qu'ils avaient assassinés! Des hommes coupant les traits des attelages pour s'enfuir juchés sur les chevaux. Les bagages des chefs pillés, saccagés.... Bref, on ne saurait nous montrer un escadron ou un régiment qui se soit conduit en dehors de nos prescriptions et de celles de l'honneur!

Ah! que n'a-t-on pas dit pourtant — avant la guerre — de ma chère cavalerie? Mais à ceux qui mettent la politique et la religion partout, je demanderai par quelle audace, par quels sentiments mesquins ils ont indiqué aux soldats — dans certaines circonstances — nombre de nos camarades, en leur disant : « Voyez-vous ceux-là, ce sont des Kiefirs (mécréants, non religieux), qui mangent du porc (1) et qui vous vendent aux Kiefirs! » (que nous prononçons : Guiavour).

Et comment se fait-il, Messieurs, qu'aucun de ces chefs

(1) Mahomet avait très sagement prohibé le porc pour les pays chauds et un bon musulman ne doit pas en manger.



ou officiers qui vous paraissent peu croyants, n'ait daigné prendre le chemin de la honte devant une poignée de Bulgares et souvent devant des Bulgares imaginaires?... Et comment expliquez-vous que ces Bulgares, guiavours, n'aient pas pris la fuite devant vos plus fervents croyants? Et comment se fait-il que les Japonais, qui n'ont pas une religion comme en Europe, aient vaincu des Russes très religieux, qui nous avaient battus, que des Musulmans très croyants — les turcos à Wissembourg en 1870 — se soient fait tuer jusqu'au dernier pour l'honneur d'une armée de guiavours?

Donnez à nos hommes la foi, mais la vraie! Cela ne peut que leur faire du bien! Mais cultivez chez eux le point d'honneur et faites-leur aimer leur patrie. Or, on aime ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est fort, ce qui est grand!... La Patrie d'aujourd'hui, ce n'est plus les déserts, les villages pauvres, les routes défoncées, sachez-le. Et ne cherchez pas, Messieurs, à briser les élans des meilleurs ouvriers de la Nation par des mesquineries, en mêlant la religion et la politique à vos aspirations haineuses et irréfléchies, et n'oubliez pas que pendant que nos ennemis non musulmans s'unissaient dans un embrassement sincère et fraternel, vous, Messieurs, vous poussiez vos compatriotes turcs, vos coreligionnaires, à se désunir devant le danger formidable...; le jour où, de nouveau, vous aurez le pouvoir entre vos mains, ne recommencez pas!... Nous ne voulons plus des officiers unionistes, ni ententistes! Nous n'en voulons plus!... Ce que nous voulons, Messieurs, ce sont des frères! C'est l'union! C'est l'amour *pur et simple* de la Patrie... Mais non pas un amour com-



mercial et financier avec des convoitises et des arrière-pensées!

On a voulu, et on veut peut-être encore que devant le danger formidable nous nous séparions en deux camps... alors que nos ennemis font creuser des fossés de tirailleurs jusqu'aux vieillards, jusqu'à leurs femmes, pour y enterrer nos rêves de gloire et toutes nos espérances!

Enfin, Messieurs les civils politiques (1), sachez que si vous aviez pu être ce que nous vous avons cru, vous seriez ce que vous vous croyez!



Les Bulgares que je tiens comme les plus importants et les plus sérieux de nos quatre ennemis, n'ont pas cherché une campagne savante, raffinée. Ils nous ont fait la guerre bourgeoisement, commercialement.

Pas de cavalerie : on s'en passera! Pas de stratèges, ni de stratégie : on s'en passera aussi!

Pendant que nous mettions sur le papier des choses difficilement réalisables, eux couraient vers des *possibilités*.

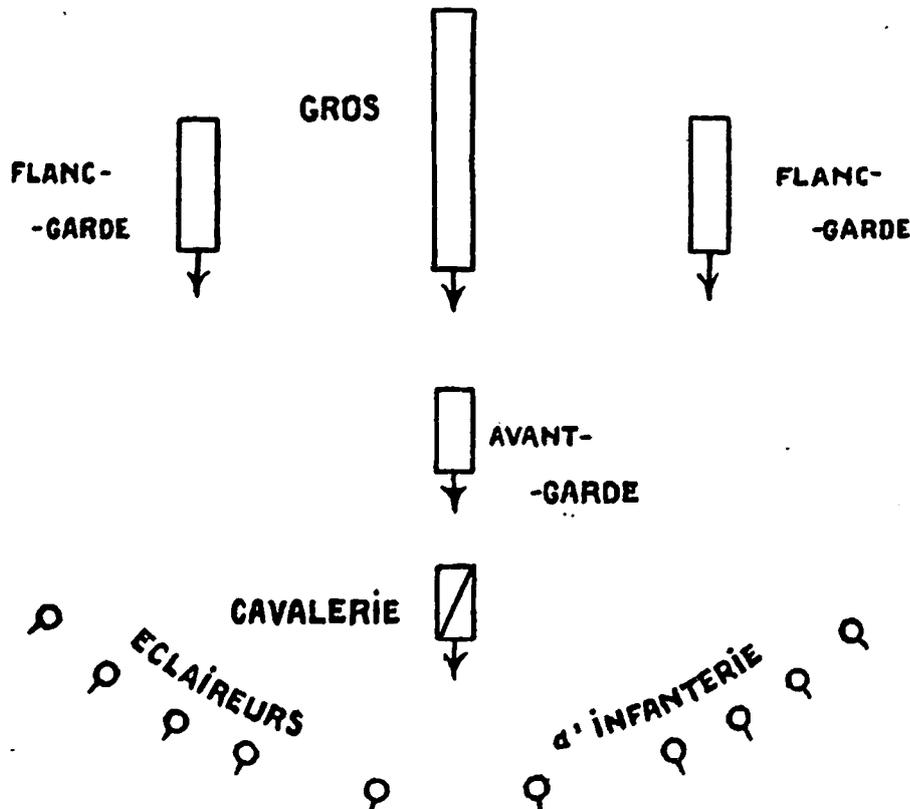
Sentant leur cavalerie trop faible pour se mesurer avec la nôtre, ils ont prosaïquement renoncé à cet honneur : à quoi bon la perdre entièrement en quelques charges inutiles et à quoi cela eût-il servi?

En prenant énergiquement l'offensive, ils n'ont pas couru le risque d'un Reischoffen.

(1) Ne confondons pas avec les « réformistes » dont nous sommes.



Dans cette façon bourgeoise d'employer leur cavalerie — très près de leur infanterie — les Bulgares prenaient le dispositif suivant, même quand ces colonnes étaient flanquées ou encadrées :



De cette façon de faire la guerre, il résulte pourtant de très grands dangers. Quand on se contente de quelques fautes tactiques de l'adversaire pour se confiner dans des résultats tactiques, on risque un retour offensif de l'ennemi et la perte de tout le fruit des premiers succès.

Cette tactique bulgare provient également de ce qu'ils ne s'attendaient nullement ni à tant de bonheur pour eux, ni à un si grand changement de nos habitudes guerrières!

Cet étonnement a été tel que, se croyant attirés dans



un piège, dans un « Sedan », ils n'osèrent pas nous poursuivre une seule fois... Et cependant s'ils l'eussent fait, il y a longtemps qu'ils seraient rentrés chez eux...



Nous saurons sans doute un jour pourquoi — en plus des raisons que nous connaissons déjà — nos excellents soldats, malgré l'état lamentable de l'intendance et tout ce qui a pu déprimer leur moral ont, dès les premières concentrations, abandonné les champs de batailles dans des conditions que renient les annales de notre glorieuse histoire.

Ce qu'il faut établir d'ores et déjà, c'est que toutes les causes de la défaite se ramènent à deux essentielles : la mentalité des troupes, le dégoût avec lequel elles sont parties pour cette campagne, et l'insuffisance du haut commandement, l'incohérence absolue de ses ordres. Ces deux causes agissent tantôt isolément... et tantôt elles se confondent, se marient et marchent la main dans la main.

Il n'y avait entre les différents éléments ni unité de vue, ni entente tactique et stratégique. Après tant d'écoles et d'instructeurs chèrement payés, c'est à peine croyable!

Dans mon ouvrage « Le Contact » (page 77), j'ai dit :
« Les armées bien préparées de nos jours étonneront
« le monde par leur attitude si différente des armées d'au-
« trefois; mais la stratégie napoléonienne sera toujours
« la source féconde et précieuse où nous puiserons les
« secrets de l'art et malheur à ceux auxquels la prépara-
« tion fera défaut!... Gare à ceux qui n'auront pas bien



« établi dans leur armée la discipline de manœuvre, la discipline de marche, la discipline de feu... et le système des ravitaillements... »

Ce n'est la faute de personne si, dans nos sphères, on n'a tenu aucun compte de tous ces avertissements...

Ce n'est la faute de personne si les demi-dieux des sphères qui nous étaient inaccessibles se croyaient au-dessus de nos conseils...

*
**

Le chef des deux régiments légers, Ibrahim bey — qui est certainement l'un des meilleurs officiers de cavalerie de notre armée, sinon le meilleur — reçut à Andrinople, où il était en garnison, l'ordre, dès les premiers bruits d'une guerre avec la Bulgarie, d'explorer et de couvrir la zone comprise entre la « Toundja » et la « Maritza ».

Ces deux rivières forment un secteur classique dont l'arc est de 50 à 60 kilomètres ayant pour centre la place d'Andrinople.

C'est un terrain qui serait des plus intéressants, si on pouvait admettre un seul instant que l'armée principale bulgare irait tête baissée sur Andrinople. Cela n'étant nullement probable, il ne fallait pas inutiliser, dans cette zone secondaire, cette excellente brigade; d'ailleurs elle ne le fut pas longtemps. Le 15 octobre, elle reçut l'ordre suivant :

« Une partie de l'armée doit se concentrer sur la ligne
« Kirk-Kilissé - Baba-Eski et l'autre sur l'Erguéné. La di-



« vision indépendante de cavalerie doit s'avancer à l'Est
« de la Toundja et reconnaître l'ennemi qui progresse
« dans cette direction. La brigade d'Ibrahim bey doit
« d'abord franchir la frontière entre la Maritza et la
« Toundja; après avoir reconnu l'ennemi qui se trouve
« en cette direction, elle se reportera sans perdre une
« minute à l'est de la Toundja. Une fois que la brigade
« aura passé à l'est de cette rivière, elle prendra le con-
« tact avec l'ennemi, gagnera successivement la gauche
« de l'armée et se mettra en liaison avec la division indé-
« pendante de cavalerie, qui se trouve à Sul-Oglou. »

Ibrahim bey écrivit ce qui suit au commandant en chef de l'armée de l'Est :

« J'ai acquis la certitude que les forces principales de
« l'ennemi ne se trouvent pas à l'ouest, où l'on a remar-
« qué la présence d'un contingent serbe. Il serait diffi-
« cile de passer la Maritza. Nous avons dans cette direc-
« tion deux escadrons de ma brigade en observation et
« reconnaissance. D'ailleurs, la 11^e division d'infanterie
« se trouve également dans cette direction. Il serait donc
« préférable que je passe dès à présent à l'est. Salih
« pacha, dont la division indépendante est très faible,
« manifeste également ce désir. »

La proposition fut acceptée. Dès lors, les deux forces de cavalerie, réunies sous le commandement de Salih pacha, vont pouvoir évoluer ensemble en avant des gros de l'armée. Si la proposition avait été refusée, les deux forces de cavalerie n'auraient pas pu agir d'un commun accord, car l'ennemi devait les séparer en deux. Et alors, Ibrahim bey eût été obligé de descendre au sud d'Andri-



nople pour remonter ensuite vers la division indépendante.

Il faudrait bien fixer où commence et où finit la permanence de l'indépendance, et si, en tout cas, l'on pouvait donner à notre cavalerie l'appellation d' « indépendante ».

Je ne le crois pas : d'abord parce qu'elle était sous la tutelle des uns et des autres, et ensuite à cause des espaces trop restreints à explorer et à couvrir.

Ce que la cavalerie devait apprendre, on le savait déjà : on savait que l'ennemi se concentrait vers Yamboli-Zagra; on savait qu'il pénétrerait par où il a pénétré et qu'il s'engagerait de manière à prendre le contact des gros entre Andrinople - Kirk-Kilissé, ou un peu plus au sud. Dans ces conditions, que devait faire notre cavalerie?

Se réunir en un seul bloc de quatre brigades réunies et se jeter *en trombe* sur une des têtes de colonne de droite ou de gauche de l'ennemi, dans une direction *oblique* à la ligne de marche; la direction d'attaque, l'action ultérieure auraient été déterminées par les précieux renseignements qu'eussent pu fournir nos avions, qui, dans les moments les plus psychologiques, sont restés dans des caisses à San-Stéfano!



Je me suis rendu un jour chez Abdoullah pacha, spécialement pour lui dire tout cela, et il m'a répondu : « Les avions français ne valent rien, absolument rien. Nous allons expédier à Kirk-Kilissé des allemands! »



— « Mais, Excellence, les aéroplanes sont nés en France.... Blériot... et tant d'autres.... Comment pouvez-vous, Excellence, refuser aux Français jusqu'à leurs aéroplanes.... C'est universellement reconnu.... »

Il fut inébranlable..., à tel point que j'ai presque admiré cette ténacité! D'ailleurs, peu m'importait que ce soient les Français ou les Allemands qui aient les meilleures machines aériennes : ce que je voulais, c'était que nos machines fussent là le plus tôt possible. Et elles n'y furent pas, ou du moins, si elles arrivèrent en gare de Kirk-Kilissé, elles y restèrent sous la pluie, et les étrangers qui devaient les monter trouvèrent cent et un prétextes pour ne pas s'envoler.... Mais il y avait aussi des officiers turcs pilotes et observateurs, pourquoi ceux-ci n'ont-ils pas poussé ces étrangers à faire leur devoir?



A propos de ces aviateurs étrangers, je vais consigner ici, en passant, un fait assez curieux : l'un de ces messieurs ressemble si bien à un Bulgare que mon aide de camp, qui lui avait donné l'hospitalité une nuit à notre quartier général, lui fit cette remarque et apprit que son père était Allemand, mais que *sa mère était Bulgare...*



Si l'armée de l'Est, qui avait pris, avec très peu de forces, l'offensive contre les Bulgares, qui venaient, eux,



avec toutes les leurs, avait été renseignée un peu mieux qu'elle ne le fut, la catastrophe eût été sans doute évitée.

Il n'est pas absolument nécessaire d'attendre pour bien établir les responsabilités : d'ores et déjà, l'on peut signaler tristement cette étrange *offensive en ligne*, très décousue, sans base d'opérations, sans liaison et alors que les éléments de queue de la plupart des corps d'armée se trouvaient encore en Asie Mineure! Pas de ligne d'opérations ni de retraite; nos chefs actuels ont fait exactement ce que nous reprochions si amèrement aux pachas de 1877-78, et surtout à Suleyman pacha dans l'affaire de Philippopoli, où il avait pris sa ligne de retraite — qui devait être vers Andrinople — sur son flanc droit.

Et c'est pour moi un double regret, car je me demande pourquoi je me suis donné tant de peine pour un travail si ardu, afin d'établir les grandes fautes qui devaient nous servir d'exemple et de leçons vécues....

Mais n'anticipons pas et revenons à la cavalerie. Nous l'avons laissée au moment où la brigade Ibrahim fut autorisée à se porter vers l'est de la Toundja, le 15 octobre.

Le 17 octobre, les quatre brigades de cavalerie : Ibrahim, Zia, Moustapha et Sélim, sous les ordres de Salih pacha, premier aide de camp de S. M. I. le Sultan, se trouvaient exactement le 1^{er} à « Lahana-Pacha », le 2^o à Vaysal, le 3^o à « Sary Danichmeud » et le 4^o à « Hadji-Danichmeud ».

A cette date, Ibrahim bey a reçu la mission de se porter en éventail (voir la carte n^o 2) dans la triple direction



de « Vakif » - « Kizil-Yénidjé » et de « Aadjil-Oglou » - « Issa-beyli ».

Les trois autres brigades reçurent vers la droite de ce dispositif des missions analogues.

L'idée aurait été bonne, si l'ennemi avait été loin... Or, celui-ci prenait l'offensive deux jours après.

La mission de la cavalerie d'exploration avait cessé depuis longtemps : car on ne lance pas une division indépendante pour reconnaître un ennemi *qui ne se cache pas*.....

Les multiples rôles de la cavalerie indépendante — à cette date — s'étaient réduits. Il ne restait que trois choses à faire : 1° tomber *en trombes* sur une des colonnes de flanc, ainsi que nous l'avons déjà dit; 2° choisir la plus dangereuse de ces colonnes et la harceler, revenir à la rescousse et la harceler encore et tout le temps; 3° se retirer sur un des flancs de l'armée, éclairer et protéger ce flanc. *C'est tout*. Et malheureusement notre cavalerie ne put remplir que cette troisième mission qui est évidemment la moins riche en résultats.

Pour ce qui est des toutes premières reconnaissances qui furent exécutées, nous avons compris au dire de nos camarades d'Andrinople que celles-ci eussent donné de meilleurs résultats si les détachements d'infanterie de couverture et la 10° division qui se trouvaient sur la frontière avaient aidé nos cavaliers durant leurs premières missions : c'était élémentaire!...

La cavalerie, non soutenue et dont le rôle stratégique venait d'être achevé, n'avait plus qu'à se retirer : c'est ce qu'elle fit, cependant avec plusieurs retours offensifs



très énergiques. Nous donnons sur la carte (n° 2) l'itinéraire suivi par nos différentes brigades. Ces mouvements prouvent qu'elle n'est pas restée inactive et que, mieux employée, elle aurait donné des résultats inappréciables. Elle cessa donc d'être indépendante et devint cavalerie d'armée.

Le 21/22 octobre, alors qu'aucun lien, qu'aucune cohésion n'existe encore entre les différents corps d'armée, alors qu'on sait toute l'armée bulgare en marche dans des directions faciles à deviner, l'ordre de prendre l'offensive générale est donné à toute cette armée très sommairement concentrée. Ce même jour, la division de rédifs d'Ismid, du 4^e corps (Andrinople), est attaquée par l'ennemi à Guetchkinly, et avec l'appoint de la cavalerie réunie là, elle lutte une grande partie de la journée avec succès — contre l'aile droite de la 1^{re} armée bulgare, pendant que la 2^e division du corps d'armée auquel elle appartient arrive seulement le soir non pas à « Guetchkinly » comme on pourrait le croire... oh! non, à « Gabiler », à 12 ou 15 kilomètres du lieu de combat... alors que la 3^e division est... on ne sait où, à Amassia ou à Samsoun en Asie Mineure, probablement!... Voilà notre offensivel

On dirait Wissembourg à très peu de chose près.

Où allait cette division isolée?

A la panique!

Cela devait être : cela fût; la nuit, nos cavaliers qui avaient campé un peu plus loin, virent des groupes qui filaient en arrière... Ils ne comprirent pas d'abord ce que cela voulait dire et bientôt la fâcheuse réalité éclata à leurs yeux ahuris.....



La division de gauche du 1^{er} corps et celle d'Ismid, du IV^e se prenant, dans la nuit, mutuellement pour l'ennemi, se sont tiré des coups de fusils, d'où naquit la panique.

Eh bien! j'aime encore mieux cette explication que toute autre : car les « on dit » sont panachés...

La division de cavalerie passa la nuit du 22 au 23 octobre à « Gabiler » où était arrivée la 2^e division du IV^e corps dont la 1^{re} division (la division d'Ismid) avait battu en retraite dans le plus grand et le moins inexplicable des désordres...

On resta là jusqu'au 23, date à laquelle fut donné l'ordre à toute l'armée de se retirer, car des malheurs — dont nous parlerons dans la suite — d'une gravité exceptionnelle étaient arrivés à l'aile droite et au centre de l'armée.

Cependant nous avons là le dessus du panier : Mahmoud Mouktar, Chevket, Torgout, Omer Yaver, Ahmed Abouk... Ils ont été sans doute victimes de toutes les fautes initiales : on ne peut expliquer cela autrement...

Généralement quand l'ennemi a pris vigoureusement l'offensive, on ne l'imite que si : 1^o l'on se sent plus fort que lui; 2^o si le terrain d'attaque est propice; 3^o si l'on peut continuer stratégiquement cette offensive. Dans le cas où ces trois facteurs n'existent pas, l'art le plus élémentaire de la guerre n'ordonne la contre-offensive qu'après avoir défensivement fatigué l'ennemi : c'est-à-dire la défensive stratégique. Or, ce qui a été fait chez nous semble contredire toutes ces règles.



*
**

Après cette première affaire à laquelle la cavalerie avait prêté son aide, celle-ci reçut l'ordre de couvrir la retraite de l'armée, sur l' « Erguéné ». La brigade Ibrahim se rendit à « Kocaldja », la brigade Sélim à « Taptik » et le gros de la division à « Koulé ». Et le 25, toute la cavalerie était descendue sur la ligne « Baba-Eski » - « Lulé-Bourgaz », tandis que la brigade Ibrahim, détachée du gros de la division, reçut, le 26, l'ordre de se mettre à la disposition de Mahmoud Mouktar pacha, qui se trouvait à « Vizé ». A ce moment la brigade légère se compose de 9 escadrons, 1 batterie à cheval et de 2 mitrailleuses.

Le 27 octobre, après avoir passé par « Satikeuy », « Imranly », « Ahmed-bey », « Tatarly », il arrive à « Tcheuvenly » où la brigade passe la nuit; Ibrahim bey se rend à « Vizé » auprès de Mahmoud Mouktar afin de prendre ses ordres. Ni le 27, ni le 28, le II^e corps d'armée n'était encore présent; sa tête de colonne arriva à « Topdji-Keuy » le 28 au soir, Mahmoud Mouktar est à ce moment-là commandant du 2^e groupe de l'armée de l'Est; quoique ayant donné à la brigade légère d'Ibrahim l'ordre de prendre du repos, il se voit dans l'obligation de se battre sur les deux côtés nord et sud de la route de « Bounar-Hissar » - « Vizé », et le lendemain il donne à la brigade de cavalerie l'ordre de se porter immédiatement avec toutes ses forces par les défillements du ruisseau de « Sogoudjak » de sa droite où elle avait été appelée, à la gauche du XVII^e corps, en vue de remplir le vide existant entre ce corps et le II^e qui est toujours en retard....



En effet, Mahmoud Moukhtar pacha n'avait que faire de la cavalerie à sa droite et l'idée tactique qui le guida en cette circonstance en envoyant sa cavalerie remplir cette mission est on ne peut plus juste; ce qui advint de cette bonne manœuvre est tout ce qu'il y a au monde de plus extraordinaire. Quand la brigade d'Ibrahim arriva dare-dare pour remplir le vide prévu par Mahmoud Moukhtar, il y avait sans doute beau temps que le II^e corps s'était retiré près de « Topdji-Keuy » puisque tout le monde y était installé et qu'on y faisait même la cuisine!... Le petit vide était devenu un grand désert... Il n'y manquait qu'un cinématographe!

Donc manque absolu de cohésion; aucune mesure pour conserver — ainsi que le désira Mahmoud Moukhtar — la liaison, la sainte liaison comme disait le regretté général Langlois.

Or, le chef de ce II^e corps passait pour être l'un de nos meilleurs généraux.

Le 1^{er} novembre, le XVII^e corps se ressaisit et reprend l'offensive concentriquement avec le II^e vers « Tchongra ». La cavalerie reçut alors l'ordre de protéger la gauche de la division Osman, du II^e corps; pendant que nos cavaliers couvrent la retraite en restant à « Tcheuvenly », la division d'Osman pacha se retira (le 2 novembre) à « Muslim-Keuy » — au lieu de courir au canon!.. Cet Osman fut jadis, à Constantinople, chef du I^{er} corps, qui, du reste, perdit beaucoup sous ce commandement. Tandis que le gros est à « Youvaly », le lendemain il se retire encore plus au sud, la cavalerie a charge de protéger sa



gauche vers ce dernier village : toutes ces « couvertures », qui sont très intéressantes au point de vue cavalerie, mais peu flatteuses pour Osman, se font très méthodiquement.

Le 3 novembre, deux jours après la bataille de Bounar-Hissar - Lulé-Bourgaz, Ibrahim, remplissant cette dernière mission, se retira à « Sinanly », où il eut la très grande surprise de trouver le I^{er} corps d'armée... A ce moment-là, l'effectif complet de ce corps est de *deux mille cinq cents hommes*....

La mission de *protection* continuant, la brigade de cavalerie passe maintenant au service du malheureux I^{er} corps, qui lui ordonne à son tour (le 4 novembre) de rester à « Sinanly » et de couvrir, à lui aussi, sa retraite pour se retirer ensuite, après avoir brûlé ledit village, vers Séraïl, par Karli-Keuy; le 6 décembre, Mahmoud Mouktar donna l'ordre à tous les corps de battre en retraite. Celle-ci commença le même jour, sous la protection de quelques arrière-gardes et de la brigade de cavalerie.

*
**

A la suite de la retraite générale de l'armée, la division indépendante de cavalerie Salih, selon l'ordre du haut commandement, descendit au sud, prit part à de nombreux combats pendant les journées de Bounar-Hissar - Kara-Agatch - Lulé-Bourgaz. Elle combattit à cheval, à pied; arrêta les têtes de colonne de la 1^{re} armée ennemie; conserva toujours le contact avec ces colonnes, donna de l'air à notre infanterie et recueillit des milliers de fuyards;



finalement, sur un nouvel ordre du haut commandement, elle se retira à Tchoulou, par Méchinly, Ohlas-Tchiflik, Elvan (Osmanli), Tchiflik et Carahassan, d'où Saliî pacha, en allant prendre une position d'attente vers le village de Féner, livra combat à une division ennemie aux environs du village d'Erméché.

Bref, nous pouvons ajouter, avec une grande satisfaction, que depuis le premier jour jusqu'au moment de la dislocation de la division — le 9 décembre — celle-ci couvrit tout le temps nos colonnes d'infanterie, au milieu de circonstances exceptionnellement pénibles.



Les documents officiels manquent à l'heure qu'il est sur la reprise des batailles après la première retraite de Kirk-Kilissé. D'après les Bulgares c'est l'attaque de nuit d'une brigade d'infanterie de la III^e armée sur le centre de notre ligne générale de bataille qui décida du sort de ces six journées de combats à outrance. Les nôtres n'en parlent et n'en conviennent pas : les nôtres ont battu en retraite sans ce coup de force....

Dans un chapitre spécial, nous reprendrons le récit détaillé des événements à partir de la première affaire de Kirk-Kilissé jusqu'au moment où les Bulgares, malgré la victoire que des hasards insensés et tragi-comiques leur ont octroyée, ne pouvant nous poursuivre afin d'arriver à « l'événement », nous font cadeau du temps le plus précieux qu'il nous fallait pour leur opposer une résistance qui a anéanti du coup toutes leurs convoitises....



CHAPITRE IX

Premier désastre. — L'affaire de Kirk-Kilissé Armée de l'Est

Nous avons vu, dans la relation des premières journées de cette douloureuse campagne, notre cavalerie opérant en avant, en cavalerie plus ou moins indépendante, puis se plaçant, comme cavalerie d'armée, à l'aile gauche et en avant de la ligne de bataille. C'est ainsi que, le 22 octobre, elle avait assisté, à l'aile gauche, au combat de Guetchkinly, aidant la division d'Ismid dans ses efforts et infligeant des pertes à l'ennemi par ses combats à pied. Nous avons dit aussi l'étonnement profond dans lequel elle fut plongée en voyant, cette nuit-là, l'infanterie se débander, alors que le résultat de la journée ne nous avait pas été défavorable. Et, à la fin de cette relation, nous avons exprimé l'assurance que ce qu'on avait dit de la méprise de la nuit nous était plus agréable à noter que toute autre chose.

*
* *

Nous allons parler, en nous appuyant sur des données officielles, des événements de Kirk-Kilissé, qui eurent une si funeste influence sur le sort de cette campagne.





Abdoullah pacha arrivait, le lundi 20 octobre, à Kirk-Kilissé, et l'ordre d'offensive arrivait le soir du 21, pour la journée du 22 octobre. Notre première impression avait été contre Abdoullah pacha. Nous lui avons imputé entièrement l'idée préméditée de ce mouvement en avant d'une armée sans ligne d'opération, sans une ligne de retraite naturelle et, pour ainsi dire, sans une solide base d'opérations! Aujourd'hui, nous savons que le chef de l'armée de l'Est fut poussé à cette manœuvre par d'autres influences; cette idée hâtive, décousue, anémique — on dirait même « tuberculosée » — n'émana pas entièrement d'Abdoullah pacha. Je ne sais cependant jusqu'à quel point cette version peut mettre à l'abri de la critique la responsabilité morale du commandant de l'armée de l'Est. Car, même dans ce cas et en admettant que l'ordre soit venu de plus haut, ne devait-il pas — de tout son pouvoir, qui était grand — insister en disant que son armée n'était pas prête, qu'il fallait la rassembler bien plus en arrière et ne prendre l'offensive qu'au moment psychologique? Ne devait-il pas montrer tous les dangers d'un front si étendu pour une armée dont l'effectif ne dépassait pas 75.000 hommes?

Au point de vue du pays et de l'armée, le nom du responsable importe peu : ce geste malheureux restera malheureux et toujours impardonné, de quelque part qu'il vienne!...





Nous aussi, nous sommes de l'école de « l'en avant! »; mais de « l'en avant » réfléchi, possible, mûr! De « l'en avant » napoléonien (1)!



Au moment de cette offensive générale, l'armée était loin d'avoir achevé ses concentrations et ses rassemblements. Elle avait eu, par les expéditions maladroites du Yémen, du Hauran et de l'Albanie, toute son organisation très fortement ébranlée! On avait recours aux réservistes et à tout ce que l'on pouvait ramasser pour compléter les vides des bataillons de l'armée régulière, où, parmi quelques hommes valides, on voyait des vieillards à barbe blanche! L'armée jeune, l'armée active, la seule bonne armée qu'on avait pu organiser, s'était effondrée.

Si parmi ces braves gens il s'en trouvait qui allaient à l'ennemi la chanson sur les lèvres et la gaîté au cœur, la plupart avaient l'âme tendue vers la chaumière abandonnée et la misère de leurs infortunés vieux parents esseulés! Ces hommes, qu'on appelait « de complément », ne complétaient rien : ils encombraient bien plutôt. Je sais qu'Abdoullah pacha en a renvoyé 10.000 en bateau à Constantinople, de ceux qui avaient débarqué à Gallipoli et qu'il ne pouvait pas habiller....

(1) « L'en-avant » Moltkien n'est pas pour nous. Il exige des masses que nous n'avons pas.



Et c'est avec ces troupes, qui n'avaient jamais vu un fusil de guerre de leur vie; c'est avec ces brebis égarées dans toutes les directions que les chefs de l'armée voulaient marcher contre des troupes bien organisées!

C'était un crime! C'était un crime à ce moment-là surtout.... Ce n'est pas l'armée ottomane qu'on envoyait à la guerre, mais de vieux cultivateurs inexercés, habillés en soldats, que l'on poussait vers un sort qui ne pouvait être inconnu!



Dans la nuit du 20 au 21 octobre 1912, Abdoullah pacha dîne avec Mahmoud Mouktar à Kirk-Kilissé. Le général en chef de l'armée de l'Est parle d'une défensive aux environs de Kirk-Kilissé, et M. Mouktar approuve cette idée (1). Tous deux reconnaissent les dangers, à ce moment, du mouvement en avant, dont l'ordre venait de Constantinople. Ceci est un point capital à retenir....

Durant quatre jours, de très sérieux travaux défensifs venaient d'être exécutés au nord et au nord-ouest du village de Raklidja — en avant de Kirk-Kilissé.

Au III^e corps, on juge que l'on peut, de cette façon, retarder le mouvement de l'armée bulgare en marche et permettre aux autres corps de terminer leur concentration, très en retard, et de combler leurs vides de toutes

(1) Aujourd'hui les détracteurs de M. Mouktar affirment que c'est ce dernier qui a poussé Abdoullah à donner l'ordre d'offensive.... Mais une fois l'armée concentrée là, sur cette ligne, que pouvait-on faire? L'offensive ou la retraite générale s'imposaient! La grande faute, c'est d'avoir été là! de s'être mis dans cette posture contraire à toutes les règles de l'art!



natures. Nous ne sommes pas de cet avis : Kirk-Kilissé est trop près de l'ennemi.

Mais la résolution de l'offensive est prise inopinément par le commandant en chef durant sa visite à Kavakly aux chefs des autres corps, et l'ordre d'offensive, qui n'est basé sur aucune nécessité stratégique immédiate, est envoyé à Mahmoud Mouktar pacha le soir du 21 octobre (1).

C'était un suicide en bloc! C'était une irréparable folie!



Malgré le manque de temps, les ordres sont donnés tant bien que mal aux commandants de divisions, qu'on réveille la nuit. Ces malheureux n'avaient jamais vu la figure de ceux auxquels ils allaient commander quelques heures plus tard. Aucun lien n'était établi entre eux : c'étaient des prises de commandements dans les ténèbres! Et les uns dans la nuit, d'autres à l'aube, partent dans des directions à peine explorées. Ce sont des aveugles qui sont conduits par des borgnes....

A l'extrême droite du corps d'armée se trouve pourtant une excellente division : la 7^e. Elle est commandée par le colonel Hilmy bey, qui passe pour un officier de tout premier ordre : c'est un tacticien très apprécié, et sa division est peut-être la seule qui soit très forte. Il possède :

(1) Mahmoud Mouktar, qui est en sous-ordre, ne pouvait pas donner l'ordre général d'offensive, ainsi que le soutiennent ceux qui faisaient partie de l'état-major d'Abdollah pacha.



- 10 bataillons de Nizam, à 1.000 hommes chacun;
- 12 batteries à tir rapide;
- 18 obusiers et 36 mitrailleuses (1).

En outre, Hilmy bey doit connaître tout ce pays admirablement, puisqu'il y est en garnison depuis plus de trois longues années, et cela doit augmenter considérablement la valeur tactique de son commandement.

Le cadre de cette étude de critique stratégique ne nous permet pas d'entrer dans les détails de notre dernière organisation, qui met les divisions à 3 régiments en supprimant les brigades et en augmentant démesurément le nombre des corps d'armées! En fait, avec ce nouveau système génial, nos corps sont des divisions, nos divisions des brigades et nos brigades, si elles avaient existé, seraient des régiments; ceci contre un ennemi dont les divisions sont d'un effectif peut-être supérieur à celui de la plupart de nos corps d'armées! Celui de Mahmoud Mouktar qui est l'un des plus riches, représente 30.000 combattants.

Les trois autres divisions du III^e corps ne sont nullement à comparer à la 7^e division, ni comme hommes, ni comme valeur combative.

La 9^e division n'avait reçu ses réservistes et ses hommes complémentaires que *dans la nuit où l'ordre de l'offensive générale vint tomber au milieu du corps d'armée* comme une incohérence, en vol plané.... Son chef, Hassan-Izzet pacha, qui arriva le soir même et qui

(1) Il eût mieux vailu posséder quelques batteries de montagne pouvant se mouvoir sur nos abominables routes.



eut, durant les quatre dernières années constitutionnelles, la meilleure division du I^{er} corps d'armée, à Constantinople, se trouve dépaysé complètement, ses anciennes troupes ayant été abimées et dispersées dans les aventures albanaises. Quant à la pseudo-division d'Afyon-Carahissar — « la mère de la panique » — elle était arrivée, avec un effectif de 6 bataillons seulement, la veille même du mouvement général.

La 8^e était tout simplement à l'état embryonnaire et ne possédait que quatre bataillons! Et voilà, sans contredit, notre meilleur corps d'armée (1)! Mais, il possède quatre-vingt-quatre canons à tir rapide et dix-huit obusiers!... Les quelques officiers de cavalerie qui lui furent affectés sont si mal montés qu'ils envoient de mi-chemin des rapports, non pas sur l'adversaire, mais pour dire que leurs montures sont claquées et qu'ils ne peuvent faire un pas de plus en avant (2).

Voilà dans quelle situation se trouvait le corps d'armée de Mahmoud Mouktar pacha. Selon les directives données, la 7^e division était à la droite du dispositif, la 9^e à la gauche de celle-ci; puis venait la division Afyon-Carahissar. La 8^e, avec ses 4 bataillons..., formait, soi-disant, la réserve générale.

Ces divisions ont pour objectifs — de l'est à l'ouest — les villages de Erikler, Eski-Boloz, Tchechmé-Keuy.

(1) Voir ci-après l'ordre de bataille officiel du III^e corps d'armée.

(2) Que l'on veuille bien se souvenir en haut lieu de mes rapports au sujet de notre race chevaline. Ah! Si sur les 44 millions de L. T. on en avait affecté seulement un demi!



ORDRE DE BATAILLE DU III^e CORPS D'ARMÉE

Commandant : le général Mahmoud-Mouktar pacha, Ministre de la Marine (1)

7^e Division, Colonel Hilmy bey.
Rég^t Chas^s n° 3: Mitrailleuses.

— — — — —
Rég^t n° 20:

— — — — —
Rég^t n° 21:

— — — — —
Bata^o élèves sous-off.
Compagnie de l'école de tir.
1 escadron du 2^e rég^t.

7^e rég^t d'artillerie:

Obusiers:

Une compagnie du génie.
d'équipages de pont:
 Service médical.

8^e Div. Col^t d'État-maj. Fuad Zia bey.
Rég^t n° 22:
Rég^t n° 23:

— — — — —
— — — — —

N'a rejoint
le Div^o qu'à Vizé.

Bata^o chasseurs n° 8:
1 peloton de cavalerie.

Artillerie:

Deux batteries de montagne:

Une compagnie du génie.
Une section de pontonniers:
 Ambulances.

9^e Div. Général Hassan Izzet pacha:
26^e rég^t:

— — — — —
27^e rég^t:

Rég^t Angora (rédits):
Rég^t Kingari:

— — — — —
1 bata^o du 23^e:

1 rég^t de cavalerie (n° 3):

9^e rég^t d'artillerie:

Une compagnie du génie.
Section de pont:
 Ambulances.

Div. Rédif Alyon Csrahlissar.
Com^t Col^t d'État-major Chukry boy.

— — — — —
— — — — —

1 peloton:

Une compagnie du génie.

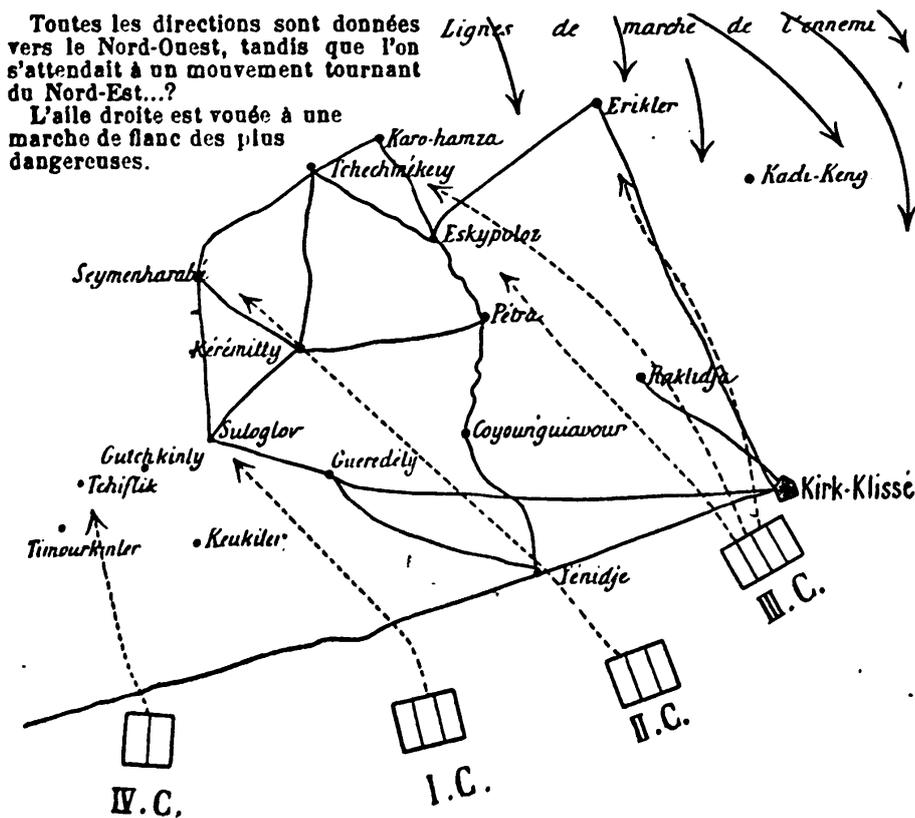
Les 23^e et 24^e rég^ts ont rejoint le corps d'armée à Vizé, et ces rég^ts, dont les 1^{ers} bataillons se trouvaient au Yemen, n'en possédaient que deux chacun.

(1) Le général était ministre de la Marine à l'ouverture des hostilités.



L'objectif principal donné à Mahmoud Mouktar, en dernier lieu, est jalonné par ce Tchechmé-Keuy et Sary-Talichman...

Cet ordre extraordinaire, cet ordre inouï, émane du grand quartier général.... On veut faire faire au III^e corps une marche de flanc, qui aurait eu des conséquences



funestes, désastreuses, si elle avait été exécutée. (Voir le croquis n^o 1 et le croquis A hors texte.)

Quant aux autres corps, voici leurs positions respectives :

Le II^e corps (Chevket-Torgout pacha) doit se placer à la gauche et sur l'alignement du III^e, en prenant pour objectifs Coyounguiavour - Kirémityly.



A la gauche du II^e prend place le I^{er} corps (Yaver pacha), qui doit diriger ses divisions dans la direction des villages de Yénidjé, Guérédély, Sul-Oglou, Keukiler, Dé-mirhanly.

Quant au IV^e corps (Abouk-Ahmed pacha), il devait s'orienter sur Guetschkinly, ayant la division de cavalerie Salih à sa gauche, vers le « Tchiflik ». (Voir la carte n^o 1 de la région Andrinople - Kirk-Kilissé; carte de l'état-major turc et celle de l'état-major autrichien, et croquis n^o 1.



Dans l'ordre général d'offensive, la mission de la 7^e division était de couvrir et protéger le flanc droit dans la direction générale de Erikler - Devletly - Agatch. Mais, le 22 octobre, elle rencontre une force ennemie évaluée à 16 bataillons, et un vif combat s'engage dès le matin.



D'après le commandant de la 7^e division, que j'ai consulté à cet effet, la mission à lui confiée aurait consisté à couvrir le flanc droit du dispositif général de toute l'armée. D'après nous, ce n'est point cette division, mais bien tout le III^e corps qui devait remplir cette mission. On verra d'ailleurs, à la fin de ce chapitre, les desiderata du chef de la 7^e division.



Ici se placent des événements excessivement curieux : pendant que Hilmy est engagé au sud de Pétra, Chukry



est arrivé vers son objectif Esky-Poloz, mais ne s'y maintient pas, parce qu'il n'est pas en liaison avec son artillerie, qui se trouve à 8 kilomètres au sud de Kirk-Kilissé, en train de s'associer aux travaux défensifs que l'on continuait à y effectuer; ne pouvant la faire venir à lui, il se décide à se retirer plus en arrière. Le chef de la 7^e division, Hilmy, qui voit ce mouvement de troupes, croit que c'est l'ennemi...; heureusement, il reconnaît vite son erreur et ne tire pas sur les troupes de son camarade de gauche....

Ceci nous montre clairement qu'entre toutes ces différentes unités, on ne pensait pas une minute à établir des liaisons....

La 9^e division, qui ne reconnaît pas le terrain, déploie difficilement à la droite de la 7^e, dans un rétrécissement du terrain, quatre de ses bataillons seulement, tandis qu'il a un champ magnifique à gauche (croquis n^o 1 et n^o 2) (1).

Le 22 octobre, tout allait bien au III^e corps, mais, vers 1 heure, se produit encore un événement extraordinaire : Hilmy bey aperçoit tout à coup un détachement de 5 bataillons ennemis qui descend vers sa droite : aussitôt il replie son avant-garde, engagée à fond et avec succès, déprimant ainsi très inutilement le moral de ses troupes.... Et sa cavalerie, qu'avait-elle fait jusqu'à cette heure avancée? Pourquoi n'avait-elle pas renseigné? C'est extraordinaire....

(1) Le croquis n^o 2 est hors texte.



*
**

Nous avons succombé à des séries de maladresses de la part de ceux-là mêmes sur lesquels la nation tout entière avait fondé le plus grand espoir....

*
**

Vers le soir du 22, l'action, qui, de toute la journée, n'avait été qu'un long engagement d'artillerie, cessa, et l'on passa la nuit au contact de l'ennemi. Rien, absolument rien d'anormal ne se produisit, le résultat de la journée ayant été plutôt favorable au III^e corps d'armée. Il n'en était pas ainsi, malheureusement, aux autres corps : tant s'en faut.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre, le commandant en chef écrivait ce qui suit au commandant du III^e corps :

« Le détachement qui fit une sortie de la place d'Andri-
« nople a refoulé l'ennemi; mais ce dernier, en grandes
« forces, obligea la division d'Ismid, du IV^e corps, aux
« environs de Guetchkinly, à battre en retraite. Il n'a
« pas été possible de se renseigner sur les combats livrés
« par nos I^{er} et II^e corps d'armée. J'attends avec la plus
« vive impatience que vous me fassiez savoir que la divi-
« sion ennemie d'Eski-Poloz a été démolie et que vous
« accélériez votre mouvement en avant (1).

« Le 9/22 octobre, de Guérédelly.

« ABDOULLAH,

« *Commandant en chef de l'armée de l'Est.* »

(1) Que pouvait être ce mouvement en avant ? Comment pouvait-on souhaiter un mouvement en avant du III^e corps quand on avoue ne rien savoir de ce qui se passe au I^{er} et au II^e corps ?



*
**

Avant d'aller plus loin, nous devons dire que deux points de cette dépêche nous ont un peu surpris :

1° Comment se fait-il qu'au début même des opérations le commandant en chef soit sans nouvelles aucunes de deux de ses plus importantes unités, alors surtout que chaque corps possédait un officier d'état-major du grand quartier général, mesure qui était excellente? 2° le IV° corps ayant subi un échec, aucune nouvelle n'étant connue des combats livrés par le I^{er} et le II°, comment le III° peut-il accélérer son mouvement en avant?

*
**

Voici maintenant une dépêche du commandant du III° corps à Abdoullah pacha, parlant de l'action engagée par sa 7° division :

« De Pétra, 9/22 octobre, 11 h. 30 matin.

« Ma 7° division est engagée contre un ennemi ren-
« contré sur les plateaux nord de Sir-Suvatdéré. Une re-
« connaissance signale la marche en avant sur la ligne
« Kara-Hamza - Erikler d'un détachement ennemi de 12
« à 16 bataillons. Aucune confirmation d'une marche de
« l'ennemi venant de Devlety-Agatch. Au sud de Kara-
« Hamza, on a aperçu deux batteries ennemies (1).

« MAHMOUD MOUKTAR. »

(1) On voit que Mahmoud Mouktar aussi est insuffisamment renseigné.





Mahmoud Mouktar avait reçu, le 9/22, d'Abdollah, cette autre dépêche :

« 1. — Dans le cas où, au cours de cette journée, l'ennemi ne serait pas rencontré, les corps d'armée passeront la nuit sur les emplacements suivants :

« III^e corps : avec sa colonne de droite, aux environs d'Erikler. Le gros de son aile gauche à Eski-Poloz et environs. Son avant-garde à Tchechmé-Keuy. Son quartier général à Eski-Poloz.

« II^e corps d'armée : le gros à Kirémitly et environs. L'avant-garde aux ruines de Seymen. Quartier général à Kirémitly.

« I^{er} corps d'armée : le gros sur la ligne Sul-Oglou - Guetchkinly. Quartier général à....

« IV^e corps d'armée : avec ses avant-gardes, sur la ligne Tchiflik et ouest de Guetchkinly. Son gros à Timourhanly.

« 2. — Le grand quartier général passera cette nuit à Guérédély.

« 3. — Afin de prendre les ordres, les officiers d'ordonnance doivent se présenter aujourd'hui à 5 heures (après-midi) au grand quartier général.

« ABDULLAH. »



Premièrement, il nous semble, à la lecture de cet ordre, qu'il n'est pas laissé aux chefs de corps une liberté d'action suffisante : on les traite en adolescents....



Deuxièmement, nous ne saisissons pas la nécessité de placer l'avant-garde du III^e corps à Tchehmé-Keuy, qui est très à gauche du front d'opération de ce corps, en l'exposant aux pires dangers....

Troisièmement, on ne peut nier la volonté du haut commandement de pousser en avant..., alors que tout est dans les ténèbres...?

*
*
*

Le 23 octobre, alors que rien ne faisait prévoir une retraite du corps d'armée, l'ordre en arriva à Pétra, où se trouvait Mahmoud Mouktar. Cet événement, tellement inattendu, avait été motivé par des paniques survenues la veille parmi les troupes des I^{er} et IV^e corps d'armée.

Ce matin-là, de bonne heure — avant toute panique chez ses troupes — Mahmoud Mouktar est si peu hanté par ces terribles événements qu'il prépare une manœuvre consistant à laisser sur la défensive, vers Poloz, les divisions Chukry et Hassan-Izzet, et de marcher, avec la 8^e et la 7^e, sur le détachement de l'aile gauche bulgare. C'était là une sorte de manœuvre procédant des « lignes intérieures » (1).

Cependant, à la gauche du III^e corps, un grand malheur venait d'arriver : vers 5 heures du matin — dans la nuit — un détachement bulgare s'approche à portée de la voix.... Les soldats s'en aperçoivent, mais les sol-

(1) C'était sans doute une idée dans cette pénurie d'idées ; mais dans cette posture rien ne pouvait sauver cette armée.

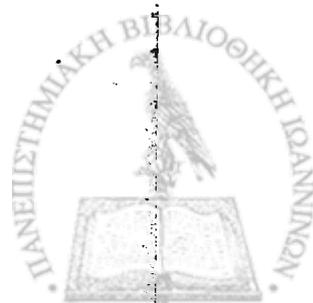


datés ennemis se mettent à crier : « Padichahim-tchok-Yacha! (Vive longtemps le Sultan!)... » Les nôtres veulent tirer.... Leurs officiers, persuadés que ce sont des troupes amies, les en empêchent! Les Bulgares en profitent pour s'approcher davantage..., et, tout à coup, presque à bout portant, exécutent des feux meurtriers qui provoquent une panique épouvantable, qui gagne automatiquement tout ce qui est là et aux alentours.... C'est le plus hon-teux sauve-qui-peut général.

La folle déroute fut telle que cette troupe n'était plus entre les mains de personne! De personne! pas même de Dieu, car on lui parla au nom d'Allah, et cela même ne produisit plus aucun effet....

La déroute avait commencé vers 6 h. 30 du matin. Une demi-heure après, en avant de Pétra, Mahmoud Mouktar parvient à l'arrêter un bon moment. Avec sa suite, revolver en mains, sabre au clair, ce chevalier sans peur fait des efforts surhumains; à deux kilomètres en avant de ce village, il parvient à reprendre position. L'artillerie se met en batterie; la division Hassan-Izzet bat régulièrement en retraite et, de chaque côté du village de Pétra, les troupes prennent d'excellentes positions. Vers 10 heures, afin de parer à toute éventualité au sud de Pétra, une position d'appui est créée avec trois batteries à tir rapide. (Voir croquis n° 2.)

Pendant que tous ces faits remplissent de nouveau les cœurs d'espérances, tout à coup l'on apprend que, sans aucune raison plausible — sans aucune — sans la moindre pression de l'ennemi, — à l'extrême gauche — un nouvel affolement s'était produit, plus terrible et plus



honteux que le premier! On eût dit que les troupes ottomanes, qui, de tout temps, surent courir unies vers la victoire, s'étaient donné le mot pour quitter le champ d'honneur par suite de raisons inadmissibles et déconcertantes!

*
**

Les Russes ont eu aussi une formidable panique en 1877, après la deuxième bataille de Plewna; mais celle-ci s'excuse par le fait d'une terrible et glorieuse défaite.... Mais là?... Mais ici?... Quelle est l'excuse?

*
**

S'il y a une excuse à tout cela, c'est l'isolement complet dans lequel se trouvait la gauche de la division d'Afyon-Karahissar, sans le moindre contact avec une troupe voisine! Et voici pourquoi : le II^e corps d'armée, qui devait prendre la gauche immédiate du III^e corps — en cas d'un rassemblement pour la bataille — avait laissé un vide de près de 7 kilomètres entre lui et son voisin de droite; car on lui avait donné comme objectif principal le village de Kirémitly.... Nous sommes donc obligés de chercher toujours dans les fautes des petites unités l'empreinte des gaffes initiales!

Nous devons noter en passant que l'artillerie postée en avant de Pétra eût une conduite admirable et s'est fait décimer....



A propos d'artillerie, il est à noter également que, pour prendre l'alignement dans l'ordre de marche, le II^e corps d'armée, ne possédant pas de munitions, dut emprunter 1.800 obus à son voisin le III^e.... Au début de la campagne : le premier jour!



Je savais fort bien, et je l'ai écrit au commencement de ce livre, que les rédifs et autres troupes non exercées, non disciplinées, avec des cadres médiocres et insuffisants, dépourvus de toute force morale, partaient pour la guerre avec le germe de la défaite en eux; mais, de ceux-ci à ceux qui ont donné à un tel troupeau, à « une pareille agglomération d'hommes armés de fusils » l'ordre de prendre l'offensive, quels sont les plus coupables? Qu'on le dise : quels sont les plus coupables?

Offensives! Une offensive sur un front de 65 kilomètres, qui rappelle si douloureusement celle que l'on imposa au généralissime Mehemmed-Ali en 1877, sur le Lom! Une offensive en ligne..., contre un ennemi dont la force n'est que trop connue...

Mais, en 1877, nous avons accusé les stratèges de Yildiz; ici, qui devons-nous accuser?

Décidément, Saïd pacha peut trouver dans tout ceci de quoi promener sur nous son sourire machiavélique et chercher à prendre une bonne revanche!



*
**

A l'aile gauche du III^e corps, certains faits, des fantômes, des Djins provoquent la fameuse panique. Mais, à l'aile droite, à la 7^e division, pourquoi se retire-t-on en débandade, puisque jusqu'à ce que l'on arrive à Kirk-Kilissé — et durant un jour et demi encore — aucun Bulgare ne nous poursuit?

Pourquoi Hilmy bey n'a-t-il pas sa belle division en mains et ne cherche-t-il pas à l'installer dans la position défensive créée vers Raklidja? Au lieu de cela, c'est lui qui vient à la rencontre de son chef pour lui apprendre que sa division s'est volatilisée et que, à Kirk-Kilissé, il ne trouvera personne de son quartier général; tout le monde, en effet, avait filé; les domestiques du commandant du corps d'armée en emportant tout ce qu'il avait dans sa voiture, et cela dans la direction de Lulé-Bourgaz, qu'il ne devait suivre en aucune façon dans sa retraite!

Tandis que domestiques, gourdes, conserves, casseroles, confitures, biscuits, lits de camp, fantassins à cheval, cavaliers à pied, officiers pleurant silencieusement et simples soldats ordonnant la marche, oui, tandis que des guerriers mêlés aux femmes, qui écrasent leurs enfants pour échapper, pour échapper à ce danger qui n'existe pas, prennent deux directions folles, qui les mènent vers des X terribles, les Bulgares ne voient pas ce qui se passe dans les coulisses et ils s'attendent si peu, si peu à ce qui arriva, qu'ils hésitent à poursuivre durant trente-six heures.... Ils avaient même — pensant s'être trop avancés —



retiré légèrement en arrière celles de leurs troupes qui étaient devant Hilmy bey!

Qui poursuivait donc les nôtres? Qui?...

L' « étonnement » de l'ennemi, mais pas l'ennemi lui-même!

Mais alors, devant qui fuyaient les nôtres, devant qui? Devant leur propre frousse! Ils fuyaient en abandonnant à la boue leur magnifique artillerie et leur historique renommée! Ils couraient comme des fous vers la honte! Ils avaient perdu toute notion de patrie et de dignité : ils ne savaient plus qu'ils étaient des Turcs..., de ces Turcs qui ont été si glorieux et si admirés autrefois! Une chose innommable avait remplacé en eux l'âme humaine!

L'homme était parti bien avant eux, ne laissant là que la brute..., cette brute qui, en quelques petites heures, sème la désolation sur des millions de malheureux! Cette brute qui entraîne dans la faillite de ses sentiments la faillite de tout un immense empire, répandant partout la misère, les maladies, les immondices, la famine et le déshonneur!



On ne saurait dire assez que les fautes du haut commandement, de l'intendance et des désorganiseurs de l'armée ne sont pas moindres que celles des subalternes. Je me demande même si celles-ci ne sont pas nées de celles-là!...

La fameuse offensive fut entamée contre une armée dont on ne savait rien, si ce n'est qu'elle avançait réso-



lument à la suite d'une longue et méthodique préparation.

Quant à la nôtre, on devait mettre sur elle cette étiquette :

EXCELLENTE, MAIS NON PRÉPARÉE

*
**

Tous ces soubresauts de nos sentiments révoltés nous ont un peu éloigné des autres événements de la journée du 22 octobre en ce qui concerne les I^{er} et IV^e corps d'armée.

Le I^{er}, qui se trouvait également dans la période affolée de sa pénible et emphysémateuse concentration, ne tenant aucun compte de son état, lance à des distances impossibles sa 2^e division, commandée par le prince Aziz-Hassan, d'Egypte.

M. Stéphane Lauzanne, dans son livre *Au Chevet de la Turquie*, est très peu renseigné, et son livre — qui est charmant, du reste — est écrit un peu hâtivement. M. S. Lauzanne croit qu'Aziz pacha fait partie du III^e corps et il lui fait faire une sortie! D'où pouvait donc sortir le malheureux prince? Il place celui-ci aux environs de Pétra, alors qu'il en est à... une distance telle qu'entre lui et Pétra se trouve le II^e corps, avec, de chaque côté, des espaces tellement exagérés qu'ils furent en grande partie la cause du triste sort réservé aux deux journées.



Là où la relation de M. S. Lauzanne est fort exacte, c'est quand il dit que « deux bataillons d'Aziz pacha se perdirent dans la nuit ». Mais sont-ce les deux tabours qui ont tiré l'un sur l'autre ou bien les hommes d'Aziz pacha ont-ils été pris pour des Bulgares par ceux de la 12^e division du IV^e corps, qui, de son côté — par des erreurs et des incohérences identiques — avait lancé vers Guetchkinly cette malheureuse 12^e division (1) ?

Nous avons vu déjà, en parlant de la division de cavalerie, que cette unité avait fort honorablement combattu, toute la journée du 22, sur la ligne Démirhanly - Guetchkinly.

Nous avons vu également que cette division, lancée très maladroitement à 12 kilomètres, sans soutien, sans cohésion, avait profité de la nuit pour se retirer....

Des fautes tactiques identiques avaient fait naître *partout* des états d'âmes analogues.... Grâce à l'incohérence des ordres trop hâtivement donnés et mal compris, d'ailleurs, dans un milieu où l'on ne se connaissait pas et où chacun regardait son camarade de travers, soit du fait du manque d'unité, de méthode, soit du fait des criminelles idées que l'on avait semées dans l'armée, soit aussi du fait du manque de confiance, tout le monde assistait à ce spectacle unique dans son genre sans pouvoir y remédier. De là ce front très exagéré de l'armée, ses zigzags terribles, rompant de toutes parts les liens stratégiques et tactiques.

(1) Afin de mettre leurs responsabilités à couvert, certains pachas ont rejeté les fautes sur le prince Aziz qui, d'après nous, est un excellent officier.



*
**

Si la retraite forcée n'avait point eu lieu, le chef de l'armée de l'Est voulait faire prendre à cette armée une position défensive de Raklidja vers Yénidjé;... Mahmoud Mouktar, de son côté, eût désiré, avec 10 bataillons et 6 batteries, aller au-devant des Bulgares, frapper un coup et se retirer dans cette position.

D'après nous, il n'était plus possible de rester dans la position précitée, beaucoup trop proche de l'ennemi comme position de rassemblement. C'eût été un plus formidable désastre (1).

D'ailleurs, ni au commencement de la campagne, ni après, ni jamais il n'est tenu compte des immuables maximes de Napoléon, et surtout de la deuxième : « C'est un principe *qui n'admet pas d'exception* que toute jonction des corps d'armée doit s'opérer en arrière et loin de l'ennemi. »

*
**

A proprement parler, il n'y eut pas de bataille les 22 et 23 octobre : les divisions, lancées comme des torpilles, sans aucune liaison, combattirent chacune pour son propre compte et sans but; aucune d'elles ne savait, en somme, ce qu'elle faisait.... C'était une tactique de Polichinelle!

On allait avec un 7 d'atout dans son jeu contre un ennemi qui les avait tous, au lieu de l'attendre avec la fourchette sentimentale en mains!...

(1) Pousser une offensive dans le but de protéger la retraite était encore une bonne combinaison.



Et aujourd'hui on cherche à savoir quels sont les responsables : les coupables!

Que m'importent les coupables et leurs noms! Penché douloureusement sur la brutalité des faits, je pleure le pays, je pleure notre histoire!

Les responsables??? C'est nous tous! C'est le pays tout entier — sans en excepter un — du plus grand jusqu'au plus petit!



Après la guerre de Serbie et celle avec les Russes, on parlait très dédaigneusement des chefs d'alors, sans nullement se souvenir des Ahmed-Eyoub à Alexinatz et à Jounis, des Osman à Plewna, des Ahmed-Mouktar à Guédikler, et de tous ceux qui, dans toutes ces belles campagnes, aidèrent si utilement ces trois hommes de guerre! Et alors, que conclure? Nous devons conclure que les élèves et les partisans des missions françaises, depuis la guerre de Crimée, étaient meilleurs que ceux des missions qui leur ont succédé....

Cela ne veut dire nullement que les méthodes allemandes soient plus mauvaises que celles des Français : cela prouve seulement que les gens du Midi se laissent mieux perfectionner par les seconds que par les premiers.

Notre fusil, par exemple, qui est allemand, est incomparablement supérieur au fusil bulgare, mais les canons de fabrication française que nous eûmes en face de nous étaient bien supérieurs aux nôtres sous tous les rapports.



**

Après Kirk-Kilissé et la bataille de cinq jours, la capitale était plongée dans un mystère insondable : on sentait bien les malheurs, mais rien de précis ne venait les définir. Au moment de ces terribles événements, le pays compris entre l' « Erguéné » et Constantinople ressemblait à une grosse éponge à travers laquelle les fuyards s'infiltraient sans qu'on pût savoir de quel trou ils sortaient.

Chaque jour, l'armée fondait comme la glace au soleil d'août; cet état de choses diminuait d'un côté ses effectifs et, de l'autre, poussait vers la capitale les germes du choléra et du typhus intestinal. Constantinople et ses environs tremblaient à la vue de ces indisciplinés, dont le nombre augmentait à chaque heure, au point que les grandes puissances envoyèrent à Constantinople des navires de guerre pour protéger leurs nationaux. Rien n'était cependant plus facile que d'arrêter ce mouvement : il n'y avait qu'à jeter un regard sur la carte pour constater une particularité que présente le terrain : pour entrer dans la banlieue de Constantinople, en effet, on est obligé de passer par le pont de Kutchuk-Tchekmédjé, par celui de Yarim-Bourgaz ou ceux des Eaux-Douces.

Comme à ce moment-là je recevais chaque jour des contingents d'Asie Mineure pour mon corps d'armée, à San-Stéfano, je plaçais des détachements aux deux ponts du Lac : la garnison de Stamboul en posta en d'autres points, ce qui arrêta du coup la hideuse infiltration.





Le mystère cabalistique planait toujours sur les événements de la guerre. Au ministère même, on ne savait rien ou presque de ce qui se passait à l'armée. Le malaise était partout.... Autour de moi, mes amis de San-Stéfano n'osaient pas me questionner ni même me regarder dans les yeux, car ils y apercevaient des larmes retenues.... Pourtant, une fois, les amis me sautèrent au cou de joie, quand je me mis à leur expliquer militairement ce que pouvait bien signifier la dépêche de Nazim, qui disait que la jonction de l'armée était faite. A cette dépêche, peu claire et d'un langage peu militaire, d'ailleurs, j'avais cru comprendre que la 1^{re} armée de l'Est, séparée de la seconde, avait fini par opérer sa jonction, ou *vice versa*. C'est ce qui avait eu lieu, mais dans quelles conditions?... En tout cas, c'était une nouvelle dont on pouvait se réjouir, puisqu'elle laissait entendre que les deux armées n'étaient pas réunies jusque-là : ce qui constituait un réel danger.

Hélas! cette joie ne dura pas longtemps : un silence d'une incommensurable durée commença de nouveau à tourmenter les esprits; des groupes d'inquiets se formaient, silencieux, pendant que des indéliçats, dans les salons des bateaux de San-Stéfano, lisaient à haute voix des journaux d'Occident qui parlaient de nos revers. Et ces terribles angoisses durèrent du 26 octobre au 1^{er} novembre.... Le 2, nous avons compris que ce silence était l'annonce du second désastre.... Ah! comme on est lent à comprendre ce qui ne fait pas plaisir....



Mais quel était ce nouveau désastre?... Pourquoi encore un malheur? Pourquoi, grand Dieu?... Au ministère de la Guerre, on chuchotait, on disait une chose par ci, une autre par là, mais sans rien préciser : on nous arrachait le cœur....

Cependant, à travers des lèvres officielles, de nouveau sortaient les mots de « panique! », « déroute », « retraite », « Vizé », « Tchongra », « Lulé-Bourgaz », « Tchorlou », « Tcherkess-Keuy », « Tchataldja »... Et ces simples noms de petites villes ou de pauvres villages m'en disaient, hélas! bien plus long que toutes les dépêches de nos quartiers généraux.... Sans le dire à personne, je conclusais qu'une fois encore tous les efforts, toute la science, tous les héroïsmes des bons chefs, car il y en avait aussi de bons, avaient sombré dans une terrible collision avec l'incapacité offensive et manœuvrière d'une masse humaine qui pouvait tout entreprendre — à ce moment-là — excepté la guerre!

.....

COMMENTAIRES

1. — Quand Abdoullah pacha a vu qu'il n'était plus possible de réaliser le rêve de l'offensive, et quand surtout, de tous côtés, il sentit que ses éléments les plus importants s'effiloçaient les uns après les autres, il donna l'ordre d'un rassemblement de tous les corps sur une ligne Yénidjé - Kirk-Kilissé.

Mais la panique avait imposé aux troupes des directions de retraite telles que ce rassemblement devint impos-



sible; d'après nous, il ne correspondait nullement, en outre, aux nécessités de la situation stratégique-tactique. Cette position, en effet, en plus qu'elle était trop près de l'ennemi, eût été une renonciation complète à la seule ligne d'opérations, qui, quoique défectueuse, était constituée par la ligne du chemin de fer et la route de Constantinople. C'était, en outre, une invitation au mouvement tournant, le seul auquel pouvaient songer les Bulgares, car, quoi qu'on en ait dit, il n'y avait pas d'autre manœuvre que celle-là, ainsi que cela sera facilement reconnu de ceux-là même qui ne sont pas du métier.

En nous tournant par notre aile droite — ainsi que l'a toujours pensé Abdoullah pacha, qui attira tout le temps l'attention du III^e corps sur Uskub — l'adversaire n'eut rien gagné : au contraire, c'était ce qui pouvait nous arriver de moins mauvais. Tandis qu'en nous séparant d'Andrinople, de la ligne du chemin de fer et de la route de Stamboul, de tous les débouchés de la mer de Marmara, on nous eût mis dans la plus fâcheuse de toutes les situations! Tant pis si les Bulgares ne l'ont pas compris.

2. — Et, puisque dans les hautes sphères de l'état-major on avait presque la certitude que les Bulgares nous déborderaient par notre aile droite, à supposer que cela fût conforme aux vues de l'adversaire, il ne fallait pas hésiter — dès le début — à organiser de ce côté-là tout un réseau de renseignements.... C'était clair. Or, il n'y en avait presque pas à cette aile, pas plus d'agents de renseignements que de pointes d'officiers et de cavale-



rie.... On me répond à cela que c'est un terrain impossible.... Et alors, comment y faites-vous passer toute une armée avec canons et bagages? Il me semble que ces raisonnements ne tiennent pas debout.

3. — Au I^{er} et au IV^e corps, tout ce qui est envoyé comme avant-garde prend des distances telles que ceux qui les envoient ou ceux qui les dirigent ne savent pas ce qu'on attend d'une avant-garde.

Abandonnées, non secourues, elles sont vouées à la déroute.

4. — La veille du mouvement en avant, dans plusieurs corps, les fusils, et dans d'autres les munitions manquent.

5. — Les colonnes de vivres et celles des munitions manquent de chevaux.

6. — Avant de commencer la campagne, les chevaux manquent de nourriture.

7. — Dans de très nombreux bataillons, les deux tiers des cadres sont incomplets!...

8. — Comme on avait eu le très grand tort de renvoyer de l'armée — en bloc — tous les anciens officiers, les tout jeunes mektéplis (officiers nouvellement diplômés) ne possédaient nulle autorité sur des hommes — la plupart du temps — bien plus âgés qu'eux.

9. — Bien entendu, aucune discipline de marche, de sorte que, dans certaines divisions, les colonnes sont démesurément profondes; leurs éléments se perdent et ne peuvent plus se retrouver....

10. — Point de discipline de feu non plus...; de là des dépenses extraordinaires de munitions, d'autant plus que



nous ne savons pas encore comment on alimente les lignes de feu et de quelle manière sont ravitaillés en munitions les champs de bataille.

11. — Sur les lignes de combat, le service des ambulances et des brancardiers est presque nul. Nos braves docteurs et chirurgiens, d'un dévouement à toute épreuve, n'ont jamais assisté à des manœuvres; leurs élans ne servent à rien. Avec des aides non accoutumés, ils ne peuvent appliquer le système des fiches de diagnostic et les pour cent de pertes — par suite d'hémorragies internes — sont inhumainement énormes!

Ce sont toujours et tout le temps des forces perdues!



En terminant ce chapitre, nous allons marquer notre étonnement au sujet de certains de nos compatriotes qui veulent parler de la guerre, émettre des opinions, critiquer même les meilleurs chefs avec aussi peu de connaissances de l'art de la guerre que de notre propre pays.... Ainsi, ces jours-ci, nous avons eu sous les yeux un chef-d'œuvre de critique stratégique, où il est dit, comme dans le livre de M. Stéphane Lauzanne, que : « Le prince Aziz, du 3^e corps d'armée, qui se trouvait aux environs de Pétra, ordonna une sortie.... »

Quelle sortie?

Le prince est à de très nombreux kilomètres de Pétra et sa division appartient — entre autres erreurs — au 1^{er} corps....

La phrase est copiée de M. Lauzanne, qui n'a d'ailleurs aucune prétention de stratège!



Et, un peu plus loin, nous lisons : « Tout le III^e corps était donc dans une situation critique et mettait les autres aussi, etc.... » Cela est juste : le III^e était très malade, mais les autres l'ont été 24 heures avant lui et sans qu'il y ait aucune confraternité dans ce malheur.

Mais là où notre compatriote — qui devrait connaître son pays — perd une admirable occasion, c'est quand il fait se suivre ces appréciations : « Si un combat préma-
« turé n'avait pas livré Kirk-Kilissé.... Et ce n'est pas
« seulement la forteresse de Kirk-Kilissé.... Kirk-Kilissé
« était la clef de l'Empire ottoman!... L'armée ottomane,
« en s'enfuyant, ne songea même pas à s'arrêter à l'abri
« des fortifications de Kirk-Kilissé. Le commandant du
« III^e corps d'armée n'aurait-il pas dû laisser dans les
« forts suffisamment de troupes, non seulement pour se
« défendre contre l'ennemi, mais encore pour arrêter les
« fuyards par la menace de ses canons?... Mahmoud
« Mouktar pacha n'aurait-il pas dû songer à la colonne
« bulgare qui s'avançait de Tirnovo sur Kirk-Kilissé pour
« confier, dans cette position fortifiée, à une division ou
« même, au pis-aller, à une brigade, le soin de protéger
« cette place? » (Et plus loin encore) : « La bataille de
« Kirk-Kilissé.... La forteresse de Kirk-Kilissé.... »

Si celui qui a signé ces lignes avait été un étranger, cela ne nous eût fait aucune peine, mais de la part d'un compatriote, qui, il est vrai, n'a jamais commandé, même à dix hommes, cela nous a fait beaucoup de peine!



**Les desiderata de Hilmy bey commandant à l'aile droite
la 7^e division du III^e corps d'armée.**

(Traduction.)

« Le 9/22 octobre 1912, le départ ne put avoir lieu
« qu'à 8 heures du matin.

« A 11 h. 30, au moment où mon avant-garde arrivait
« au sud d'Erikler, le rapport de la cavalerie me fit savoir
« que ce point était occupé par un régiment d'infanterie
« avec de l'artillerie. Aussitôt, je donnai l'ordre de pren-
« dre l'offensive. Je m'aperçus alors que l'ennemi n'était
« pas un régiment, mais une brigade. J'eus alors beau-
« coup de pertes surtout à cause du retard que l'artil-
« lerie a mis à ouvrir le feu. Sur ces entrefaites, la ca-
« valerie m'annonça l'arrivée, à Elmadjik, d'un autre
« régiment ennemi.

« Dans ces conditions, je dus préférer la défensive et
« me retirer au point d'intersection des chemins d'El-
« madjik - Erikler. Dans ce mouvement de recul, nous
« eûmes des pertes sensibles...

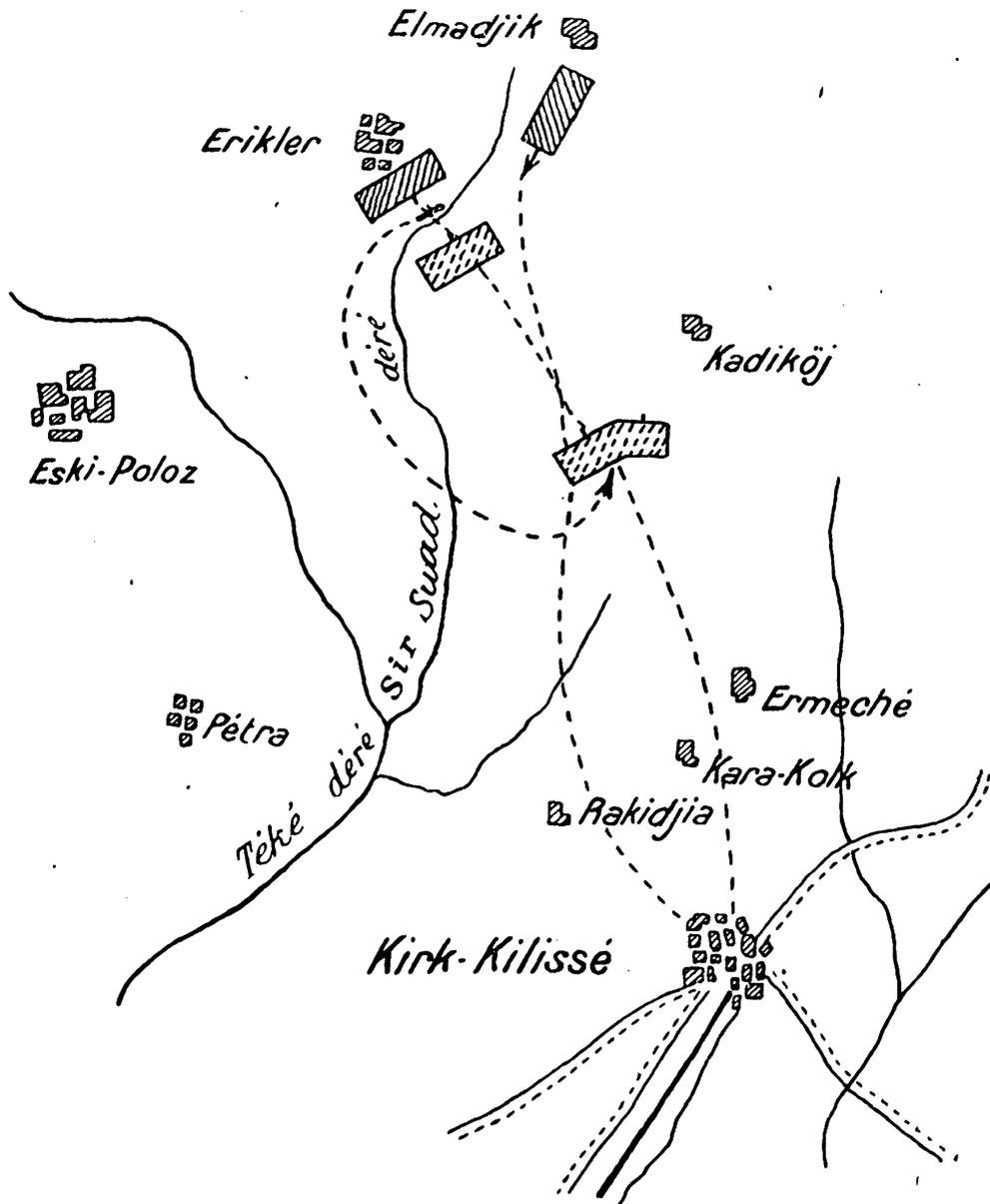
« La nuit fut passée dans cette position.

« Vers minuit, je reçus un ordre du commandant du
« corps d'armée me disant que l'ennemi avait pénétré
« entre les troupes qui combattaient vers Pétra et moi (1).
« Aussitôt, je donnai l'ordre au 21^e de se diriger en ce
« point avec deux batteries.

(1) N'est-il pas étrange que le commandant du corps d'armée qui est en arrière apprenne ce fait au commandant de la division qui est en avant ?



« Ce détachement se mit en marche de bon matin et
 « à peine avait-il fait 1.500 mètres qu'il se trouva au



Croquis n° 3.

« contact de l'ennemi. Comme le colonel du 21^e ne
 « m'inspirait aucune confiance, je détachai auprès de lui
 « mon officier d'état-major. Pendant que celui-ci cher-



« chait des emplacements défilés pour les batteries, il
« perdit de vue le fameux colonel ***, bey du 21^e, et ne
« le revit plus jamais de toute l'affaire; par conséquent,
« c'est l'officier d'état-major qui dirigea le détachement.
« Quant au colonel *** bey, on le vit — dit-on — durant
« toute l'action, occupé à donner des ordres abracada-
« brants, à contrecarrer et à défaire toutes les bonnes
« dispositions que l'officier d'état-major Husrew bey
« avait prises....

« En cette journée du 23, l'ennemi nous occupa d'a-
« bord par un faible feu sur le front, mais dans la suite,
« voyant que je renforçais mon aile gauche, il augmenta
« l'intensité de son feu. — Dans le rapport reçu après-
« midi de la cavalerie divisionnaire, il est dit que l'en-
« nemi, qui se trouve à Elmadjik, s'est déployé, et, dans
« un autre rapport, elle fait savoir que huit bataillons
« ennemis avec de l'artillerie s'avancent de Kokdjaguiz
« au nord d'Elmadjik. — A ce moment, il était 2 heures
« de l'après-midi. Je me suis disposé alors à contre-
« attaquer le flanc de cette colonne.

« Au centre, c'était un combat trainant d'artillerie et
« de mousqueterie.

« Je voyais très exactement la gauche avancer avec
« succès. Et sur la demande qui en a été faite, je dirigeai
« encore un bataillon sur cette aile, tandis que, vers
« 3 heures, je reçus du commandant du corps d'armée
« l'ordre de battre en retraite. »



*
**

Il ne faut pas oublier que cet ordre était le résultat des déroutes survenues aux I^{er} et IV^e corps dans la nuit du 22 au 23 et de celles qui eurent lieu dans la matinée du 23 à l'aile gauche du III^e, ce dont le chef de la 7^e division ne se doute même pas... Par conséquent, celui-ci, qui commande d'excellentes troupes, a des Nizamiés admirables, est contraint de renoncer au combat par la faute — en série — des autres... Mais, il ne faut pas non plus perdre de vue que tout le système nerveux de cette armée se trouve détraqué par suite des fautes initiales du Haut Commandement : une offensive entamée dans de pareilles conditions eût désorienté l'armée la mieux préparée....

Fermons cette douloureuse parenthèse... et laissons parler Hilmy bey.

*
**

« L'ordre de retraite fut aussitôt communiqué à tous
« les éléments de la division.

« Lorsque cet ordre leur parvint, mes éléments de
« droite avaient ouvert depuis une demi-heure le feu
« contre l'adversaire. Je montrai alors à trois batteries
« et aux deux bataillons de réserve que j'avais sous la
« main, une position de repli : j'ordonnai au reste de
« mes troupes de se retirer vers Kirk-Kilissé et d'occuper
« toutes les tranchées que chacune de ces troupes avaient
« préalablement creusées.



« Et tout d'abord — à cause de leur poids — j'ai retiré
« les trois batteries d'obusiers.

« Ma droite se retirait en très bon ordre. Mais, à cause
« du contact très rapproché dans lequel se trouvait mon
« aile gauche avec l'ennemi, je n'espérais pas que cette
« aile pût en faire autant.

« Et qu'est-ce que j'apprends? ...Le fameux colonel
« du 21^e s'est rendu entièrement coupable de ce que
« j'avais redouté de sa profonde incapacité : *il avait expé-*
« *dié — sans aucune raison sur la ligne de feu — les*
« *troupes que Husrew bey, mon officier d'état-major*
« *avait disposées en réserve à l'aile gauche.... »*



Que cela vous serve de leçon, ô futurs défenseurs de
notre malheureux pays et de tous les pays!...

Bien entendu cette précieuse réserve ne se trouva plus
sous la main au moment psychologique et, en plus, un
grand vide se produisit à l'aile gauche....



« Le colonel ne s'était pas contenté de cette gaffe : il
« fit avancer sans aucune utilité sa batterie de mitrail-
« leuses, sans tenir aucun compte des observations techni-
« que du commandant de cette batterie et enfin, affir-
« mant que la colonne ennemie qui venait tourner l'aile
« gauche — venant de Eski-Poloz — *n'était pas une*
« *colonne ennemie, IL NE FIT PAS TIRER SUR ELLE?...*

« Bien entendu, quand la colonne ennemie arriva à



« une certaine distance des nôtres, le régiment se mit à
« battre en retraite et le colonel enfourchant sa monture
« a dit à ceux qui le virent filer qu'il allait à ma re-
« cherche.

« Nous vîmes, à ce moment-là, des colonnes denses
« ennemies qui descendaient d'Erikler vers Eski-Poloz :
« nous en étions à une distance d'environ 5 kilomètres ou
« 5 kilomètres et demi.

« Le feu de notre artillerie, — surtout de nos obusiers
« — avait causé de très grandes pertes à ces troupes
« ennemies. On voyait fort bien les dégâts parmi les
« colonnes qui flottaient et que l'on revoyait raccourcies.
« Avant leur retraite, ces pièces rendirent de grands ser-
« vices.

« Le premier jour — le 22 — ma division était tombée
« presque dans une embuscade, car les rapports de la
« cavalerie n'arrivèrent qu'au moment où les combats
« commencèrent... La raison qui m'en a été donnée est
« que les trois fortes reconnaissances de cavalerie qui
« devaient se diriger sur Kokdjigaz - Devletly-Agatch et
« Kara-Hamza, ne se mirent en route qu'à 7 heures du
« matin... et elles ne purent aller au delà d'Erikler où
« elles s'arrêtèrent.... »

*
**

J'ouvre immédiatement une parenthèse ici :

Le commandant de la cavalerie de l'aile droite de l'armée, Essad bey, est certes l'un de nos meilleurs officiers de cavalerie. Il avait sous ses ordres de bonnes troupes



dont je suis très fier. Mais, je ne dois pas fermer les yeux sur ce défaut remarqué, autant en campagne qu'en manœuvres, que nos cavaliers ne sont presque jamais à l'heure....

Mais si, d'autre part, nos braves cavaliers n'étaient pas bien montés, ce n'était pas de leur faute, ni de la mienne non plus!



« En plus de cela : la cavalerie d'avant-garde ne se
« présenta qu'après la mise en marche de la colonne.
« Et par la faute du commandant de l'avant-garde, il
« fut ordonné à cette cavalerie de marcher à 2 k. 500
« de la pointe. Les estafettes, qui devaient être fournies
« pour le quartier général de la division, furent oubliées...
« Et comme aucune liaison n'avait été établie avec la
« colonne de gauche, on ne put apprendre l'intrusion
« de l'ennemi entre les deux colonnes — de droite et de
« gauche!

« Bref, le premier jour, il ne fut fait aucun emploi
« utile de la cavalerie.... »



Ici, avant d'aller plus loin, nous allons encore arrêter le récit de Hilmy bey, pour ouvrir une nouvelle parenthèse.

La cavalerie, là, comme un peu partout, durant toute la campagne, quand elle se trouve détachée parmi des troupes d'infanterie, et lorsqu'il s'agit du service de sûreté,



n'est pas à la hauteur de sa tâche : elle est mal guidée par les officiers d'infanterie.

Nous avons prévu tout cela avant la guerre et nous l'avons consigné dans nos nombreux rapports. Et en dépit de tout ce qui a été dit et réclamé, rien n'a été fait... S'il n'est trop tard, qu'on lise ces rapports!

Quant au service en campagne : en quatre années, on n'en a fait sérieusement qu'une dizaine de fois.... Et au lieu de faire faire du service en campagne pur et simple, — que tous pouvaient comprendre — c'étaient des combinaisons tellement savantes que j'avoue, pour ma part, que je ne les ai jamais comprises....

*
**

« Bref : après avoir donné l'ordre de retraite, désigné
« la position de repli, et afin d'avoir les ordres du com-
« mandant du corps d'armée, je me suis retiré à Kirk-
« Kilissé.... »

*
**

Il nous est impossible de suivre Hilmy bey dans sa marche vers Kirk-Kilissé, sans lui dire quelques mots encore :

- 1° Il devait assurément rester avec son arrière-garde (1);
- 2° Dans tous les cas, il aurait dû donner cette tâche à son officier d'état-major, en cas même où il se crut

(1) Ou, tout au moins, veiller sur le mouvement de recul de son monde !



obligé d'aller prendre les ordres du commandant du corps... *Dans des circonstances pareilles, on ne va pas quêter des ordres et des dispositions, on les donne, on les prend de sa propre initiative de chef de division.*

Cela me rappelle un de nos bons pachas qui, pendant la guerre de Serbie en 1876, au lieu de charger avec sa belle division de cavalerie l'armée de Tchernaiëff en débandade dans la vallée de la Morava, envoya son aide de camp auprès du commandant en chef, MENDIER l'ordre de charger et d'achever ainsi *la belle bataille d'Alexinatz* qui finit en queue de poisson....

*
**

« En route, j'appris encore que l'ordre général de la
« retraite avait été donné. Un peu plus loin, un employé
« civil de la sous-préfecture de Kirk-Kilissé vint me dire
« que le généralissime Nazim pacha voulait communi-
« quer avec moi.

« En me rendant vers le bureau télégraphique, je don-
« nai l'ordre à Husrew d'aller placer chaque élément
« dans ses retranchements. Il est venu me rejoindre au
« télégraphe, où je passai une heure.... »

*
**

Faute grave : une heure à cette heure-là, c'est un siècle!

*
**

« Celui qui m'attendait n'était pas le généralissime :
« c'était un jeune officier d'état-major qui voulait, de



« la part de Nazim pacha, savoir ce qui se passait de notre
« côté.... »

* *

Faute encore plus grave de la part du grand quartier
général : on ne retient pas — dans un pareil moment —
un chef de division pendant une heure sous le fallacieux
prétexte de lui demander des renseignements...

* *

« Lorsque je quittai le bureau du télégraphe, le soleil
« venait de se coucher. Je me rendis au quartier général :
« je n'y trouvai personne et pendant que je me dispo-
« sais à aller à Tachetabia, je rencontrai Mouktar pacha.
« Tout le monde s'était retiré. Mes soldats étant en
« grand nombre des villages avoisinants, avaient tous
« profité du désarroi pour se débander. Les officiers, qui
« avaient leurs familles en ville, coururent pour la sau-
« vegarde des leurs.... »

* *

Comment aviez-vous permis qu'au moment d'entrer
en campagne, les officiers eussent leurs familles à Kirk-
Kilissé?

* *

« J'envoyai mon aide de camp pour voir ce que l'on
« faisait dans les tranchées. Il ne revint pas... Mais j'ap-



« pris par un autre officier qu'elles étaient vides! J'appris
« aussi que les troupes que j'avais envoyées pour secou-
« rir le 21^e se débandèrent comme lui.... »



Cela ne devait pas manquer puisque ces troupes ne possédaient aucun chef, et que vous n'étiez pas à l'arrière-garde... Il ne fallait pas quitter les troupes!



« L'aide de camp, lui-même, ne put jamais me retrou-
« ver.... »



Un excellent officier de cavalerie, le chef d'escadrons Essad bey, que nous venons de retrouver à l'aile droite de l'armée de Tchataldja, nous a fourni l'explication d'un grand mystère qui planait jusqu'ici au sujet de la pénurie de renseignements concernant la marche des Bulgares sur notre aile droite, à Kirk-Kilissé.

Le III^e corps d'armée avait à sa disposition le 8^e régiment de cavalerie commandé par Essad bey. Il fut affecté à la 7^e division et la 7^e division, au lieu de le lancer en avant, l'affecta à son avant-garde, laquelle lui *intima l'ordre de ne pas s'avancer à plus de deux kilomètres de la pointe....*

Cette faute du commandant de l'avant-garde en question, qui ressemble tellement à toutes les fautes commises en cette campagne, peut être mise à l'actif du colonel



Hilmy bey, car le colonel Hilmy bey, dans le cas même où il aurait jugé que sa présence était plus utile ailleurs qu'à son avant-garde, aurait dû être renseigné sur cette *énormité*, et la corriger immédiatement. Mais nous aurions mieux aimé que cette cavalerie fût lancée le 19, au plus tard 20 octobre — puisqu'on ne l'avait pas fait dès la déclaration de la guerre — vers les directions dangereuses Devletly-Agatch - Cokdjégaz.

Le colonel Hilmy se plaint de ce que les rapports de la cavalerie lui sont parvenus trop tard. Cela provient de ce que le commandant de la 7^e division est parti très tard de Kirk-Kilissé et que lui-même est très en arrière.

Mais toutes ces erreurs, tous ces tâtonnements, toute cette obscurité, proviennent surtout du haut commandement qui entama aveuglément cette inqualifiable offensive!

Ainsi que nous l'avons déjà dit au début des opérations du III^e corps, Hilmy bey est un officier de tout premier ordre et si nous le voyons commettre des fautes de cette nature, nous ne pouvons que les imputer à une légitime nervosité, née du triste état pathologique dans lequel se trouvait toute l'armée.

Dans les hautes sphères du gouvernement, on s'imaginait que parce que l'armée avait, en quatre années de constitution, absorbé 32 millions de livres turques (736 millions de francs environ), qu'elle ne manquait de rien... Or, tous les vides, dont nous avons parlé dans le cours de cette étude, montrent combien on se trompait, combien on vivait d'illusions... A Kirk-Kilissé, parmi les choses qui manquaient, on nous signale les chevaux de



ce 8^e régiment, qui en reçoit 197 la veille du jour où il part en guerre... et ces 197 chevaux arrivent au régiment sans être ferrés... Il eût fallu deux jours rien que pour les mettre en état de pouvoir marcher! Bien entendu, ils partirent sans fers... et dans quel état!

Cette incroyable précipitation à prendre l'offensive est d'autant moins explicable qu'Abdollah pacha qui est contre cette offensive un jour avant, ne l'est plus quelques heures après... après qu'il s'est entretenu à Kavakly (près Kirk-Kilissé), dans la nuit du 20 au 21 octobre, avec les généraux Chevket-Torgout et Yaver pachas, qui ont dans la suite montré plus d'empressement à rester inactifs qu'à se lancer en avant et il va jusqu'à menacer Abouk-Ahmed pacha parce qu'il lui fait sagement savoir qu'avec son corps d'armée (le IV^e) — qui n'était pas prêt — on ne pourrait marcher en avant!

L'esprit de suite et la logique avaient, en ces journées insensées, abandonné les têtes, pareils à ces oiseaux de passage, migrateurs prévoyants, qui cherchent des régions tempérées....

(1) Respectivement commandants des II^e et I^{er} corps d'armée.



CHAPITRE X

Bataille de Bounarhissar-Kara-Agatch-Lulé-Bourgaz

Second désastre

On sait qu'après l'affaire de Kirk-Kilissé les corps d'armée, du 24 au 25 octobre, prirent deux directions différentes dans leur mouvement de retraite et de recul : les uns vers Vizé, les autres dans la direction de Baba-Eski - Lulé-Bourgaz, en opérant d'eux-mêmes, ce que les Bulgares désiraient tant qu'ils fissent... c'est-à-dire la séparation en deux groupes de l'armée de l'Est.

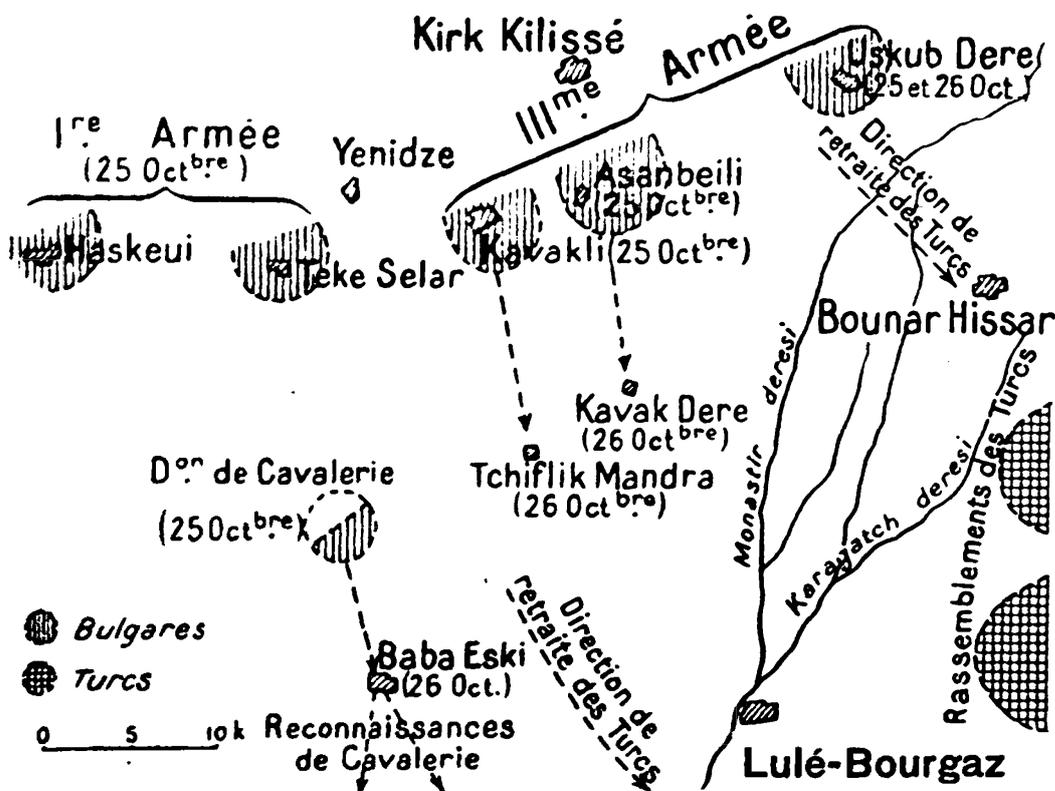
Si ce fait avait été le résultat d'une *entente stratégique* préalable entre les deux groupes, il eût révélé une certaine idée de manœuvre toujours dangereuse, mais qui pouvait avoir une excuse : or, ici, point ! C'étaient les circonstances et le manque absolu de *liaison* tactique qui avaient imposé la solution.

Un ennemi plus hardi, avec une bonne cavalerie, et plus assuré de ses premiers succès, que ne le furent les Bulgares, n'eût jamais permis à ces deux groupes d'armées de se remettre de leurs premières surprises, de se reconstituer, tant bien que mal, et de s'aligner pour combattre de nouveau !

Seul, Mahmoud Mouktar possédait une ligne d'opéra-



tion perpendiculaire à son front (croquis n° 4) qui lui rendait la retraite moins dangereuse que ne l'était celle du groupe descendant vers Lulé-Bourgaz par une ligne oblique et une marche de flanc des plus périlleuses... Cela



Croquis n° 4.— Situation générale les 25 et 26 octobre, après la bataille de Kirk-Kilissé.

nous indique d'une manière concluante que le commandant en chef de l'armée de l'Est n'avait jamais songé à une ligne d'opérations, donc à une ligne de retraite.

Mais — nous le répétons — l'adversaire était encore plus étonné d'un succès aussi facile que nous d'un revers aussi inattendu. Ne sachant pas, au fond, ce qui se passait au sein de notre armée, il supposa un bon moment —



juste celui qu'il faut à une armée pour se ressaisir, — que c'était, de notre part, une manœuvre préparée d'avance, d'autant plus qu'il avait été question d'une idée de ce genre, idée que l'attaché militaire bulgare, le rusé Topalkowitch avait sans doute signalée depuis longtemps à Sophia et, qu'à tort, on attribuait à Goltz.

Du 24 au 26 octobre, la 3^e armée bulgare s'avança dans la direction de Bounar-Hissar par la route Vizé - Kirk-Kilissé, qui traçait l'itinéraire de son aile gauche; *mais elle ne poursuivit pas...* à peine si elle avait conservé un faible contact sur les deux directions (croquis n^o 4).

Le 26, à l'aile gauche de la 3^e armée bulgare, les troupes du général Christof rencontrèrent, vers Bounar-Hissar, des détachements de Mahmoud Mouktar, dont les gros ne se mirent en marche que le lendemain vers la ligne de Soudjak-Déré.

Déjà le 26 et le 27 octobre, des petits détachements bulgares — ainsi que nous l'avons vu en parlant des mouvements de notre cavalerie — avaient obligé Mahmoud Mouktar, qui se trouvait en plein travail de réorganisation de ses unités débandées, à combattre malgré l'ordre de repos qu'il avait voulu donner. Ces petits engagements étaient le prélude de la bataille de Bounar-Hissar - Kara-Agatch - Lulé-Bourgaz.

Cette ligne, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, avait une étendue de près de 40 kilomètres (Bounar-Hissar - Lulé-Bourgaz).

On pourrait comparer ici ces journées de bataille à celles de Gravelotte, Mars-la-Tour, Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes, les 16 et 18 août 1870.



Les effectifs engagés ne sont pas tout à fait aussi importants, mais peu s'en faut néanmoins.

Je voudrais établir une comparaison entre les efforts et les pertes de ces deux journées de 1870 et ceux des batailles dont nous parlons.

Ici, le choc va durer cinq jours. En 1870, il n'en dura que deux.

Ici, l'on est au sixième jour de la prise effective du contact. En août 1870, on en était au quatorzième.

En 1870, les Allemands ont eu, en ces deux journées, 34.339 hommes et 1.600 officiers hors de combat; les Français, 27.871 hommes et 1.432 officiers. En 1912, du 28 octobre au 2 novembre, les Bulgares ont eu ... hommes et ... officiers et nous ... hommes et officiers hors de combat (1).

Ces chiffres, qui sont excessivement éloquents, nous obligent à dire : ou bien qu'aujourd'hui, avec la nouvelle tactique, la tactique du mouvement abrité, on se cache mieux et que l'on se fait tuer moins, ou bien que l'esprit nouveau des hommes, beaucoup plus conservateur de nos jours, les fait s'exposer moins....

C'est guidé par ces considérations que nous allons pouvoir mieux comprendre comment une ligne de fer, tissée d'Ottomans, a coûté si bon marché à l'ennemi, tandis qu'en trois jours de bataille, les Russes eurent devant Plewna, près de 20.000 hommes hors de combat!

(1) Ces chiffres n'ont pu encore être établis, mais ils sont très insignifiants si on les compare aux pertes franco-allemandes en 1870, à celles des Russes devant Plevna et des adversaires en Mandchourie.



*
**

Après Kirk-Kilissé, Mahmoud Mouktar pacha s'était retiré à Vizé. Il eut toutes les peines du monde à y rassembler son monde et cela grâce à son énergie, car, sans lui, ses hommes, affolés, sans raison, ne se seraient jamais arrêtés si près des lieux qui virent leur panique.

Outre le III^e corps dans la région de Vizé, Mahmoud Mouktar eut à sa disposition le XVII^e corps, et un peu plus tard, les fragments du XVIII^e corps dont les éléments furent déversés dans différentes autres formations pour combler les vides.

Cette masse était en somme douée de très peu de capacités combattantes, surtout en raison de la pénurie de canons : nous les savons non pas pris par l'ennemi, mais abandonnés, figés dans une impitoyable boue : son action cependant eût pu être encore écrasante si ce qui avait manqué six jours auparavant avait existé alors : l'unité de vue et l'unité des efforts.

La situation tactique de l'armée de l'Est va nous le démontrer.

Le 27 octobre, à Vizé, on entendit le canon vers le sud-ouest et l'on comprit qu'à l'aile gauche de l'armée la bataille avait commencé. Donc, la cavalerie bulgare qui avait perdu un si facile contact après Kirk-Kilissé, venait enfin de le reprendre.

Le soir de ce jour, le généralissime Nazim pacha, qui prend à Tcherkess-Keuy le commandement de l'armée, donne l'ordre au III^e corps de couvrir l'aile droite de l'armée.



Mahmoud Mouktar pacha, chef de ce corps, est à Vizé, où au milieu de pires difficultés, il cherche à reconstituer son armée et, le 26 au soir, il ne possède que huit bataillons convenables, les autres éléments ne constituant qu'une masse informe... Dans ces conditions, l'offensive se présente comme une nouvelle et très grosse erreur. A ce moment-là, il n'y avait qu'une seule chose à faire : se retirer derrière l'Erguéné, en position de REPLATRAGE et de la sorte reprendre sa liberté d'opération....

Au lieu de cela, on veut pousser en avant une armée qui n'a qu'une jambel....

Et l'on est sans nouvelles du commandant de l'armée de l'Est, Abdoullah pacha.

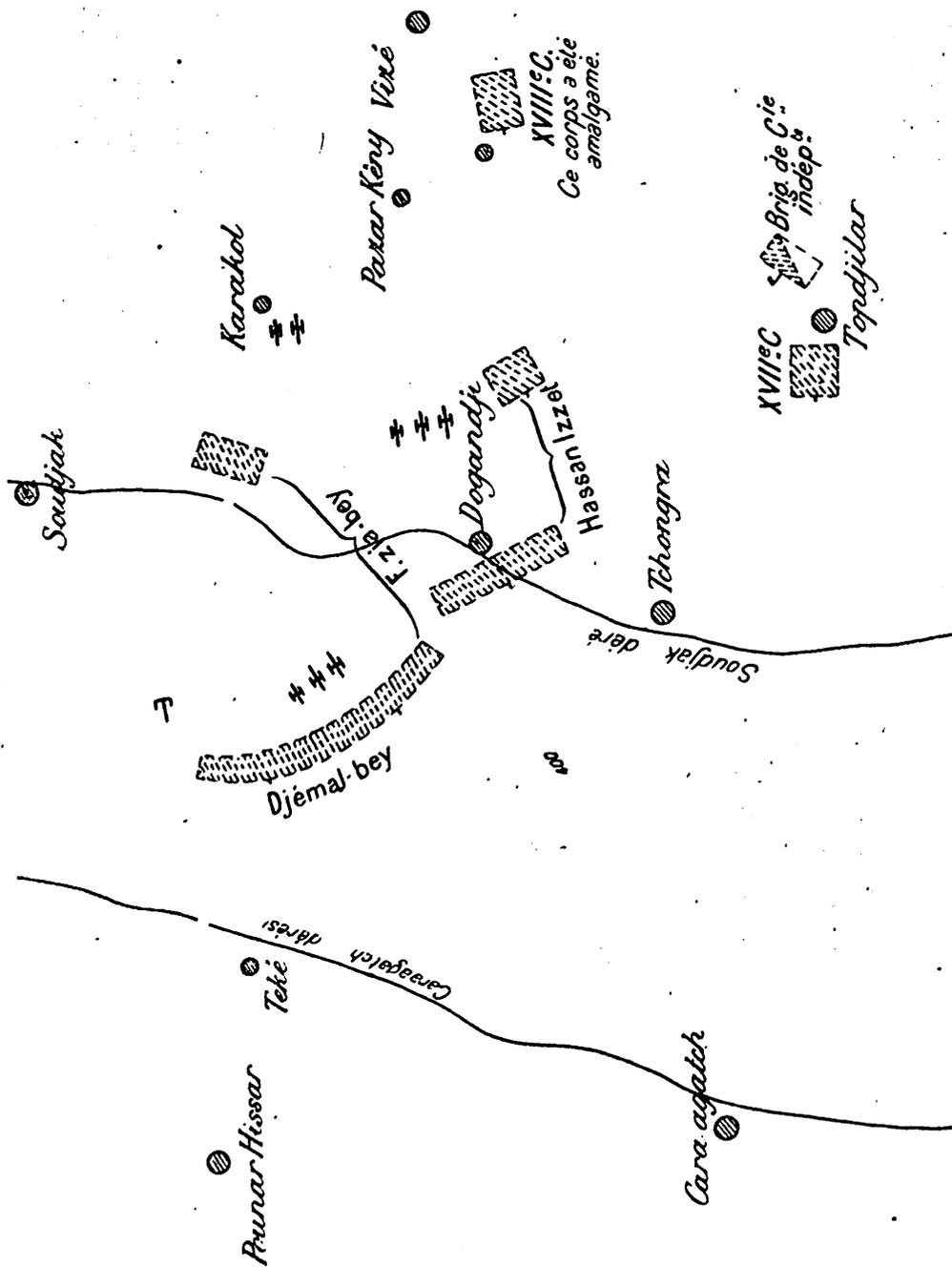
Où est-il? Que peut-il? Qui commande à tout ce monde en désarroi? Nazim qui vient d'arriver et Tcherkess-Keuy est à une distance énorme comme poste de commandement!

D'une dépêche, qui parvient le 27 au soir, on doit conclure qu'un nouveau groupement est combiné et que l'on en donne le commandement, à droite à un Hamdi pacha, à gauche à Ahmed-Abouk, commandant du IV^e corps. Ce dernier refuse et Hamdi ne parvient pas à se faire obéir; d'ailleurs, il fait des gaffes et se retire. Ceci implique que Mahmoud Mouktar est sans commandement... C'est la Tour de Babel... Mais cela dure un seul jour!

L'ordre donné à Mouktar pour le 29, dit :

« Vous devez prendre part à une action générale commencée sur la ligne Tchongra - Kara-Agatch - Lulé-Bourgaz. » On l'avertit que le XVIII^e, avec trois batteries et





Croquis n° 5. — Développement du 29.

neuf bataillons, s'est mis en marche de Séraïl sur Vizé et que le XVII^e également a reçu l'ordre d'avancer par Azbach.



Mouktar pacha fait partir le matin du 29, de Vizé, trois divisions auxquelles il convient mieux de donner le nom de « détachements ». L'un de ceux-ci marchera par la chaussée de Bounar-Hissar; le second de Yény-Keuy vers Dogandi; et le troisième sur Pazar-Keuy.

Le groupe de droite est la division de Djémal-bey qui a été affectée au III^e corps (1) après Kirk-Kilissé. A la droite de Djémal, se trouve, en détachement de flanc, un régiment d'infanterie commandé par un certain Djafer bey auquel on donne la mission très importante d'occuper les crêtes qui se trouvent entre Euren Beyli et Téké-Tchiflik. Mais ce colonel de rédifs suit le vallon de Sogoudjak-déré et s'en retourne tout tranquillement sur la grand'route... Cette faute est irréparable, car l'ennemi s'empare de cette importante position d'où les 30, 31 octobre et le 1^{er} novembre il harcèle tout le temps Mahmoud Mouktar.

Le soir du 29 octobre, Mahmoud Mouktar fait parvenir l'ordre du jour suivant à ses différents éléments :

« Le résultat des combats qui ont été livrés toute cette journée a été que l'ennemi, sur le centre, a battu en retraite et qu'il a évacué Tchongra.

« Le XVII^e corps se trouve à l'ouest d'Azbah vers la cote 271. La tête du XVIII^e est arrivée cette nuit à Tchery-Keuy.

« Hassan Izzet pacha doit retirer le détachement de sa division qui était en face de Tchongra.

« Mon quartier général sera sur la route de Kirk-Kilissé - Bounar-Hissar. »

(1) Les 20^e, 21^e et 27^e régiments d'infanterie. 6 batteries de campagne et 2 de montagne.



*
**

Le 30 octobre, toutes les troupes composant la 2^e armée de l'Est se mettent en mouvement à 7 heures du matin. Mahmoud Mouktar n'en est pas encore le chef officiellement.

Les forces pour la journée sur toute la ligne de cette armée se composent de la façon suivante :

1^o Le III^e corps; la division Djémal; celle de Hassan-Izzet;

2^o Le XVII^e corps (8 bataillons);

3^o La 3^e division (Osman pacha);

4^o Le 4^e régiment (Djafer bey).

Vers Lulé-Bourgaz : la division de cavalerie [Salih pacha]. (Croquis n^o 6, hors texte.)

A cette date du 30 (sur laquelle nous ne sommes pas d'accord avec certains reporters et avec M. A. de Penennrun), à l'aile gauche de l'armée, les II^e, I^{er} et IV^e corps battus n'existent presque plus et l'armée de Mahmoud Mouktar se trouve complètement en l'air.

Néanmoins, le 30, les troupes de Mahmoud Mouktar avancent victorieusement lorsque vers midi — devant de légères contre-attaques des Bulgares — toute la division de Djémal bey se met en débandade, surtout à droite!

Grâce à 5 bataillons arrivés du XVIII^e, les troupes de Djémal sont secourues et leur chef les ramène. Quatre fois dans cette journée l'effort se renouvelle, et chaque fois un renfort les soutient et les repousse en avant!

Tous les chefs font des prodiges pour ne pas laisser échapper la victoire, car tous ont l'impression que l'en-



nemi, qui a subi des pertes très sensibles, est en pleine retraite. Ce sentiment était conforme à la réalité des faits puisque tous ceux qui se trouvaient avec nos adversaires le reconnaissent dans leurs récits de la campagne de l'Est. Un bon moment, la droite du général Christoff se trouva dans une situation des plus critiques.

*
**

La gauche de l'armée est en pleine retraite, tandis que c'est par sensation, c'est par la plus grande pression de la III^e armée bulgare qui peut disposer de tout son monde contre notre aile droite, que cette retraite s'apprend à cette aile... Il n'y avait aucune velléité au grand quartier général de se mettre en communication avec l'aile stratégique de l'armée. Un agent de liaison, le général Pertev pacha, y vint pour assister à la débâcle. Il y vint en automobile et s'en retourna à cheval après avoir, dit-on, brûlé l'auto pour ne pas l'abandonner sans doute à l'adversaire... ce qui est fort sage, mais ce qui l'eût été davantage, c'était la visite de cet agent de liaison très important, bien avant *la crise stratégique*....

*
**

Nous sommes au 31 octobre, c'est la journée du mouvement tournant de la 2^e armée de l'Est, dont le commandement est confié à Mouktar pacha : le succès sur la division du général Christof eût amené la rupture de toute l'aile gauche bulgare; dans ce but, le centre de gravité de notre 2^e armée de l'Est est porté sur son aile gauche vers Tchongra et toute l'artillerie y est placée.

Aujourd'hui encore, cette manœuvre nous paraît d'au-



tant plus pratique qu'à cette date du 31 le pivot de l'armée n'existant plus à Lulé-Bourgaz, le grand mouvement de conversion sur pivot fixe n'est plus faisable... Il est même impossible surtout dans l'ignorance où se trouvait Mouktar pacha de ce qui se passait vers sa gauche, et si par hasard Mouktar pacha eût essayé la grande conversion, son armée ne serait jamais parvenue à Tchataldja pour couvrir Constantinople; il est plus que probable qu'elle eût pris un bain dans la mer Noire entre Midia et Karabournoul

*
**

Dans la matinée du 31, le chef de la 2^e armée de l'Est persuadé que l'ennemi est en pleine retraite, organise un détachement de poursuite composé de 4 bataillons, d'une batterie de campagne, de la brigade de cavalerie avec sa batterie à cheval dont le mouvement devait également faciliter le débouché sur Bounar-Hissar. Mais l'adversaire avait reçu d'importants renforts et avait fortifié ses positions, de sorte que ce détachement ne put avancer. Cependant chez les nôtres, à partir de 2 heures de l'après-midi, le combat offensif commence sur toute la ligne et l'élan des troupes est excellent. L'espoir est dans tous les cœurs... Enfin! on va pouvoir faire de la bonne besogne!... Hélas! on avait compté sans cette impitoyable fatalité qui vient toujours au moment psychologique jouer un rôle infernal bouleversant combinaisons, efforts, élan, tout, tout, tout!

A la gauche de Mahmoud Mouktar, la retraite du XVII^e, qui avait commencé le matin, se changeait en déroute



vers midi et compromettait tout! S'il avait pu coopérer à la manœuvre, c'eût été un succès éclatant.

Mais voici les faits inouïs qui avaient motivé cette nouvelle et incroyable débâcle.

Le XVII^e se trouvait vers la cote 300 près de Tchongra et derrière sa gauche était placée la 3^e division, commandée par Osman pacha.

Le chef du XVII^e — Tchuruk-Soulou-Mahmoud pacha — se sentant en mauvaise posture, avait besoin de renforts. Osman ne bougeait pas; Mahmoud pacha avait envoyé un officier de cavalerie vers Osman. Celui-ci devient furieux et renvoie l'estafette auprès du chef du XVII^e corps en lui disant : « qu'il ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas!... » L'ennemi menace de plus en plus l'aile gauche du XVII^e dont le chef voyant qu'il va être rejeté au delà du Tchongra-déressi, fait dire à Osman d'arriver sans faute; et celui-ci de répondre : Je ne peux pas! J'ai reçu de Chevket Torgout pacha l'ordre de battre en retraite ». Le chef du XVII^e insiste et lui fait dire : « Comme général commandant de corps d'armée, je lui ordonne de venir!... » Osman, toujours sans bouger de sa place, rerépond : « Mes troupes ont faim; je ne puis pas!... » ...??? et voilà nos pachas!

Les troupes qui ont faim pour avancer, n'ont donc pas faim pour battre en retraite?

De l'aile gauche de son armée, Mahmoud Mouktar, qui a vu la fâcheuse posture du XVII^e dirige de ce côté huit

(1) A l'heure où j'écris ces lignes, j'apprends que le même Osman pacha est désigné comme membre du conseil de guerre qui est appelé à juger les fauteurs de cette campagne!...



bataillons et treize batteries; il rétablit le combat et pousse l'adversaire jusque sur la ligne du Cara-Agatch-déré. On passe la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre au contact immédiat de l'ennemi.

Le 1^{er} novembre, Mouktar pacha, attendant des munitions, passe sa matinée à mettre de l'ordre parmi ses troupes. Cela est fâcheux, car nous aurions voulu que les succès finals de la veille fussent poursuivis, toutes les forces réunies, le matin de bonne heure... Le manque de munitions peut être une excuse...

Le temps n'était pas mauvais; mais la pluie menaçait. Il fallait se presser devant cette menace... Pouvaient-on se presser?

Napoléon, lui-même, n'aurait pu rien faire avec des sous-ordres comme Osman pacha et des Djafer beys...

Le II^e corps d'armée, sans aucune raison plausible, se retire en laissant un immense désert à l'aile gauche!

Mahmoud Mouktar pacha cherche à ramener le II^e et n'y parvient pas! Il n'y parvient pas, parce qu'on ne l'a pas encore officiellement nommé chef de cette seconde armée de l'Est, qui, par le fait, n'a pas de commandant effectif.

Mahmoud Mouktar rencontre son homonyme Mahmoud pacha sur le plateau nord de Tchougra, où ce dernier — quoique très isolé — avait bravement passé la nuit au contact immédiat de l'ennemi. Avant d'arriver à cet endroit, Mouktar pacha avait vu, dans un vallon près de Tchongra, l'une des divisions de Mahmoud (du XVII^e) et Mahmoud ne le savait pas! Cette division commandée par un certain Galib pacha (Galib : victorieux... ô déri-



sion!) était là, à deux pas... Et ni le chef du XVII^e ne s'en doutait... ni Galib ne songeait à se mettre en liaison avec son chef!...

Et c'est tout le temps comme cela...



Le 1^{er} novembre, il y avait déjà quatre jours que le commandant en chef de l'armée de l'Est avait quitté son armée.

Le 29, Abdoullah pacha — qui monte à cheval, dit-on, pour la deuxième fois — est à « Ahmed bey, où le désarroi, au I^{er} corps, est à son comble... On rapporte même ces paroles très significatives et désolantes du chef de ce corps, Omer Yaver pacha, à Abdoullah : « Pacha! Pacha! il faut avouer que nous ne sommes pas gens capables de diriger tout cela! » (Biz bou ichlérin éri déguiliz).

Et chefs et troupes, tous se retirent dare-dare vers Tcherkess-Keuy où l'on arrive le 1^{er}, alors que la 2^e armée de l'Est est plus que jamais aux prises avec l'armée du général Dimitrieff!



Le 1^{er} novembre, l'ennemi est repoussé sur toute la ligne du centre à l'aile droite, tandis qu'à l'autre aile les nôtres sont battus... Mahmoud Mouktar ne le sait pas... et pense encore pouvoir entraîner ses voisins en avant. Quand ça va bien d'un côté, cela va toujours mal de l'autre....



Le soir de ce jour, Mahmoud Mouktar, qui est à Dogandji, prend officiellement le commandement de la 2^e armée de l'Est sur la tardive dépêche ci-après de Nazim pacha : « Vous êtes nommé commandant en chef de la 2^e armée de l'Est. Il a été prescrit à la 1^{re} armée de l'Est d'avancer afin d'arrêter le mouvement de l'ennemi, tandis que la 2^e armée doit se porter sur l'aile gauche et les derrières des Bulgares. La division Osman pacha (4.000 hommes à cette date), les débris des XVIII^e et XVII^e, vous sont affectés ».

Cela faisait non pas un corps, mais une armée de 35.000 hommes.... D'ailleurs, après Kirk-Kilissé, toute l'armée de l'Est, à l'encontre de tout ce qui a été dit, ne dépassa jamais un total maximum de 70.000 combattants.

Cet ordre du généralissime, quoique très en retard, enhardit Mahmoud Mouktar, qui commande ses chevaux pour 3 heures du matin. Il veut se porter de bonne heure sur les lieux afin de se rendre compte des dispositions prises dans l'intention de frapper un coup décisif....

*
**

On se réveille, le 2 novembre, avec la pluie, une pluie qui intercepte les communications, la manœuvre d'artillerie, tout, tout. Une pluie qui met du noir dans l'âme de ceux surtout qui perdent tout équilibre à la première occasion....

La première obligation fut de traîner les batteries sur la grande route, car une triste expérience toute chaude



encore l'ordonnait ainsi... De la sorte, toute velléité d'offensive venait de pâlir!... L'ordre du nouveau mouvement en avant se transforma en un ordre de recul : la retraite s'imposait, hélas! jusqu'à la ligne du Tchongra où les troupes devaient se fortifier.

La pluie faisait surtout que les munitions, absolument nécessaires pour la continuation de l'offensive, ne seraient certes pas arrivées!

Mouktar pacha confie le III^e corps à Hakki pacha, qui commandait un XVI^e corps, qui ne put jamais arriver sur la ligne de bataille, et se rend au XVII^e qu'il trouve en train de se retirer en bon ordre et de mettre Tchongra en état de défense. De là, il se rend au III^e qui bat également en retraite, mais dont l'ennemi — avec des forces peu importantes — cherche à tourner la gauche.

La division de Djémal bey se trouve aux environs de Poyraly (nord-est de Téké).

Un bataillon bulgare, à 5 heures du matin, avait attaqué Djémal bey, dont la division fondait chaque jour par de nombreuses désertions, par suite du changement de temps et des privations de toutes sortes. D'ailleurs, cette division avait de nombreux vides, surtout en officiers.

Cette attaque du matin avait donc suffi pour mettre les troupes de Djémal bey qui, d'ailleurs, étaient coutumières du fait, en déroute!

Le général Hakki pacha, qui se trouvait sur la grande route, rencontre cette unité en déroute, mais ne parvient pas à l'arrêter... Donc toute l'aile droite de Mahmoud Mouktar s'évapore en quelques petites heures... non pas



sous une pression de l'adversaire, mais par habitude : le besoin de fuir était devenu une seconde nature, un besoin, depuis le commencement de la campagne, chez tous ces Turcs qui n'avaient plus le droit de porter ce nom!

Au centre, Hassan Izzet et Zia Fuad bey, respectivement chefs des 9^e et 8^e divisions, ne savent... rien de tout cela! (Il faut remarquer que partout personne ne sait jamais rien de ce qui se passe à sa droite et à sa gauche.) Avec leurs suites ils s'avancent donc vers la droite, vers des troupes qu'ils croient être les nôtres!

On tire sur eux avec acharnement et c'est par miracle qu'ils échappent aux balles qu'on fait pleuvoir sur eux et qu'ils apprennent par ce douloureux hasard que les nôtres sont déjà loin!

*
**

Et alors, tout le monde se retire, mais en très bon ordre au centre.

Le soir on est à Vizé. Là, se trouvent Hamdy pacha et Pertew. Un ordre du généralissime est là aussi... Cet ordre enjoint à tous de battre en retraite sur Tcherkess-Keuy par Séraïl. Mais Nazim ne dit pas que ce mouvement de recul doit s'opérer la nuit.

Tous ces Messieurs, abandonnant leurs effets à la sous-préfecture, partent dans la nuit... Tout ce qui est là s'enfuit... C'est incroyable! D'autant plus incroyable que les 9^e et 8^e sont encore en arrière-garde à Pazar-Keuy et que la brigade de cavalerie de notre excellent camarade Ibrahim protège le mouvement et rend toute poursuite



encore l'ordonnait ainsi... De la sorte, toute velléité d'offensive venait de pâlir!... L'ordre du nouveau mouvement en avant se transforma en un ordre de recul : la retraite s'imposait, hélas! jusqu'à la ligne du Tchongra où les troupes devaient se fortifier.

La pluie faisait surtout que les munitions, absolument nécessaires pour la continuation de l'offensive, ne seraient certes pas arrivées!

Mouktar pacha confie le III^e corps à Hakki pacha, qui commandait un XVI^e corps, qui ne put jamais arriver sur la ligne de bataille, et se rend au XVII^e qu'il trouve en train de se retirer en bon ordre et de mettre Tchongra en état de défense. De là, il se rend au III^e qui bat également en retraite, mais dont l'ennemi — avec des forces peu importantes — cherche à tourner la gauche.

La division de Djémal bey se trouve aux environs de Poyraly (nord-est de Téké).

Un bataillon bulgare, à 5 heures du matin, avait attaqué Djémal bey, dont la division fondait chaque jour par de nombreuses désertions, par suite du changement de temps et des privations de toutes sortes. D'ailleurs, cette division avait de nombreux vides, surtout en officiers.

Cette attaque du matin avait donc suffi pour mettre les troupes de Djémal bey qui, d'ailleurs, étaient coutumières du fait, en déroute!

Le général Hakki pacha, qui se trouvait sur la grande route, rencontre cette unité en déroute, mais ne parvient pas à l'arrêter... Donc toute l'aile droite de Mahmoud Mouktar s'évapore en quelques petites heures... non pas



sous une pression de l'adversaire, mais par habitude : le besoin de fuir était devenu une seconde nature, un besoin, depuis le commencement de la campagne, chez tous ces Turcs qui n'avaient plus le droit de porter ce nom!

Au centre, Hassan Izzet et Zia Fuad bey, respectivement chefs des 9^e et 8^e divisions, ne savent... rien de tout cela! (Il faut remarquer que partout personne ne sait jamais rien de ce qui se passe à sa droite et à sa gauche.) Avec leurs suites ils s'avancent donc vers la droite, vers des troupes qu'ils croient être les nôtres!

On tire sur eux avec acharnement et c'est par miracle qu'ils échappent aux balles qu'on fait pleuvoir sur eux et qu'ils apprennent par ce douloureux hasard que les nôtres sont déjà loin!

*
**

Et alors, tout le monde se retire, mais en très bon ordre au centre.

Le soir on est à Vizé. Là, se trouvent Hamdy pacha et Pertew. Un ordre du généralissime est là aussi... Cet ordre enjoint à tous de battre en retraite sur Tcherkess-Keuy par Séraïl. Mais Nazim ne dit pas que ce mouvement de recul doit s'opérer la nuit.

Tous ces Messieurs, abandonnant leurs effets à la sous-préfecture, partent dans la nuit... Tout ce qui est là s'enfuit... C'est incroyable! D'autant plus incroyable que les 9^e et 8^e sont encore en arrière-garde à Pazar-Keuy et que la brigade de cavalerie de notre excellent camarade Ibrahim protège le mouvement et rend toute poursuite



impossible. D'ailleurs, l'ennemi n'a nulle envie de poursuivre!

Toute la nuit, tout fuit vers Séraïl, dans un tohubohu indescriptible! Bagages, canons, chevaux, brisant les parapets des ponts, glissant sur le bord des précipices, dégringolent dans les torrents! Tout près de quatre cents hommes, en cette honteuse nuit disparaissent et meurent dans la boue! Cela dépasse le record des abominations... On en a vu — sans pouvoir les secourir — qui, en disparaissant levaient leurs bras en l'air croyant pouvoir échapper à l'attraction de la fange!

Sur toute la route, c'était un spectacle de pillage indescriptible : jusqu'aux caissons d'artillerie, tout a été éventré, fouillé, pillé!

A qui la faute? A ceux qui dans leur affolement se livraient à ces scènes honteuses, ou bien à l'habitude prise de filer au premier signal...?

Le 7 seulement, la brigade Ibrahim quitte Maniga où l'avant-garde ennemie arrive hésitante!

Il suffit de consulter la carte pour se rendre compte de toutes ces choses inouïes....

Je tiens tous ces camarades pour d'honnêtes soldats...

Mais en descendant au fond de leurs... mérites, ils auraient dû voir que leur confiance en eux-mêmes ne pouvait suffire pour leur donner le droit de conduire une armée, de la mener vers des désastres immérités, de mener l'Empire vers ses derniers retranchements!

Leur tribunal sera leur conscience! Et je les plains de toute mon âme, les pauvres camarades : ils doivent souffrir horriblement!



*
**

Quelques commentaires encore :

L'intention de Mahmoud Mouktar de faire un mouvement tournant de courte envergure, n'entraînant pas un vaste débordement, nous paraît logique. Quant au mouvement général, atteignant les proportions d'une vaste conversion d'armée, il nous semble très difficile, sinon impossible, sans une cohésion, une aptitude à la manœuvre qui nous faisaient défaut.

Nous savons d'autre part, aujourd'hui, que si Tchuruk-soulou-Mahmoud pacha, qui commandait le XVII^e, montra beaucoup de bravoure, ses troupes montrèrent de la mauvaise volonté, et que, d'autre part, Chevket Torgoud pacha, au lieu de chercher par tous les moyens à faire oublier son inaction des deux journées des 22 et 23 octobre, montra de nouveau des moyens très insuffisants de commandement, ainsi qu'on va le voir :

Le 30 octobre, le III^e corps qui avait, sans trêve ni merci, combattu à l'aile droite, se trouvait en flèche. Au moment psychologique de la journée, Mahmoud Mouktar avait cru voir que le II^e n'était pas à sa place et qu'un très grand vide existait entre lui et le XVII^e. Aussitôt — nous l'avons déjà dit en parlant de la brigade de cavalerie Ibrahim — il avait chargé cette brigade d'aller combler ce trou en profitant des défilements du « Soujak-Déré ».

Quand Ibrahim bey arriva à l'endroit indiqué par le commandant en chef de la seconde armée de l'Est, à son grand étonnement, il ne vit personne, sinon l'aile



gauche du XVII^e qui était toujours en l'air. Il ne trouva donc pas de vide, mais : *un désert!*

Et où était donc Chevket-Torgout pacha? Où était-il passé?

Tranquillement installé dans son campement de Topdji-Keuy, attendant amoureusement la popote qui mijotait sur le feu!

C'est juste vers cette date que l'on reçut du grand quartier général les dépêches dont voici la traduction :

BONNE NOUVELLE!...

« Du grand quartier général, le 19/1 nov., 4 h. 45 soir.

« L'armée de l'Est s'est réunie (?). Bounar est repris. L'ennemi est cerné. Sa retraite est coupée. »

Autre dépêche, même date :

« L'aile droite de notre armée marche et avance depuis hiers vers le nord-ouest (?) de Bounar-Hissar. Le corps d'armée de Mahmoud Mouktar pacha a battu le corps ennemi qu'il avait en face de lui, lui prenant de nombreux canons et des munitions. Nous venons de donner à tous nos autres corps l'ordre de prendre l'offensive et le mouvement est commencé.... »

Cette histoire, d'après nous, est une des choses les plus extraordinaires de cette campagne!

L'heureuse jonction des deux tronçons de l'armée après Kirk-Kilissé, grâce à ce que les Bulgares n'avaient pas poursuivi, était chose acquise. Mais à la date, à cette date



du 1^{er} novembre, non seulement tout ce qui est dit dans la dépêche n'a malheureusement pas eu lieu, mais ces corps qui doivent prendre l'offensive n'existent plus!

Cela nous montre que notre très regretté ami et camarade Nazim pacha n'était nullement renseigné....

Cette nouvelle qui, hélas, n'était qu'un rêve, pouvait cependant être une réalité, et comment!

Ne savait-on donc pas au grand quartier général que le 31 novembre c'est le jour fatal? Que notre aile gauche est dans une situation déplorable?

Jusque-là, sur toute la ligne, partout, l'armée bulgare avait acquis la presque certitude que cette fois elle ne parviendrait pas à vaincre notre armée. D'ailleurs, nous n'avons été vaincu nulle part : nous avons été toujours surpris partout...

Nous allons consigner ici, en ce qui concerne le côté bulgare, les récits très intéressants de M. Alain de Penennrun, qui se trouvait comme correspondant de l'*Illustration* parmi nos adversaires et dont la plume révèle — à n'en pas douter — celle d'un militaire connaissant parfaitement notre art....

Le 28 octobre, le combat traînant que menait son avant-garde parut insuffisant au général Christof qui commandait la division de gauche. Pour éclairer la situation, il convient d'observer au préalable que la mission de cette division était de servir de pivot à la conversion générale vers le sud-est et de tenir en respect, vers Bounar-Hissar, les forces ennemies, jusqu'au moment où toutes les autres divisions entreraient en ligne. Cette mission a évidemment un certain sens défensif, mais, pour quiconque a le cœur bien placé et le désir d'en venir plus étroitement aux mains avec l'adversaire, il n'est pas de défense qui puisse équivaloir à une attaque. De plus, on ne peut, surtout sans cavalerie, reconnaître l'ennemi qu'en l'attaquant; suivant le vieil adage qu'on reconnaît une armée avec une armée,



la formule offensive parut la meilleure aux Bulgares et le général Christof lança ses régiments en avant.

Or, les Turcs avaient au préalable massé la majeure partie de leurs forces vers leur droite. Les nombreux camps abandonnés entre Viza et la forêt de Karagatch et jusque dans celle-ci même en témoignent avec précision. L'intention des Ottomans était évidemment de tenter de manœuvrer leurs adversaires par leur droite, et de les rejeter sur Haskeuï, en les coupant de Kirk-Kilissé.

Dès le premier choc, malgré l'impétueux élan des Bulgares, ceux-ci comprirent qu'ils avaient affaire à forte partie; mais le résultat de leur offensive était déjà atteint, car, par leur attaque furieuse sur la lisière de la forêt, ils avaient contraint les Turcs à déployer une grande partie de leurs forces et à dévoiler ainsi leurs desseins.

Le général Christof donna l'ordre alors de se retrancher sur les mamelons de la rive droite du Karagatch-deresi, où il ramena tout son monde, et d'y préparer une résistance à outrance. Excellamment secondé par ses vaillantes troupes, très appuyé par son artillerie, l'artillerie du Creusot, dont les shrapnels arrosaient les lignes d'infanterie ennemies avec une précision mathématique, dont les obus à la mélinite faisaient disparaître des files entières de soldats dans leurs explosions, le général Christof soutint héroïquement pendant deux jours entiers l'attaque des masses turques dont l'effectif, loin de diminuer, semblait aller sans cesse en croissant.

Mais, dans la soirée du 29, la situation se modifiait. Successivement les autres divisions de la troisième armée venaient prolonger à droite celle qui était engagée vers Bounar-Hissar et se heurtaient, elles aussi, aux Turcs qu'elles trouvèrent fortement retranchés sur la rive est du Karagatch-deresi.

En raison de la difficulté qu'offrait un terrain tout à fait plat, véritable glacis en avant de la position ennemie, en raison surtout du peu de facilité d'y établir convenablement son artillerie, toute l'armée du général Radko Dimitrief progressa très peu pendant la journée du 30 octobre. Vers le milieu du jour, cependant, l'entrée en ligne de toute la première armée sur le front Saranli, Loule-Bourgas, Douzoubrach, amena quelque amélioration dans la situation. Le général Koutintohéf qui la commandait avait été très retardé par la boue, ce « cinquième élément » dont se plaignait tellement Napoléon en Pologne et dont nous gémissons tant ici. Et nous aussi.

Malgré tout, quel que fût le développement du front bulgare qui, à ce moment, de Bounar-Hissar à Douzoubrach par Loule-Bourgas, atteignait 30 kilomètres, les Turcs faisaient tête partout et semblaient inébranlables sur leurs positions. L'armée bulgare avait tous ses éléments en ligne, plus une réserve; à peine quelques régiments demeuraient disponibles dans certains secteurs d'attaque, fractions trop faibles pour donner le coup de massue final qui achève et qui amène la décision.



C'est à ce moment, néanmoins, que, pendant la nuit, se produisit ce que l'on appelle l'événement. Une brigade de la division de droite de la troisième armée se jeta vers les 11 heures du soir sur la position turque, à hauteur de Türk-Bey, et réussit à prendre pied sur le plateau de la rive gauche du Karagatch-deresi, en *plein centre ennemi*. L'attaque minutieusement préparée, me dit-on, fut exécutée avec une énergie admirable sans tirer un coup de feu, à la baïonnette, « na nogel » (au couteau !), disent ici les Bulgares, et, lorsque l'aube se leva le 31 au matin sur le champ de bataille, une brèche formidable, garnie de six mille fusils, était ouverte au milieu des lignes ottomanes.

Tandis que l'infanterie bulgare se retranchait, des passages improvisés étaient établis en hâte derrière elle et, successivement, une, deux, trois batteries passaient la rivière, puis d'autres encore; enfin tout ce que l'on avait de fractions disponibles vint ajouter ses efforts en ce point pour y briser définitivement les retours offensifs des Turcs.

Or, en même temps, un fait d'importance se passait à l'extrême droite des Bulgares, au sud de Loule-Bourgas. Cheminant sur les deux rives de l'Ergène, bien en liaison avec la division de cavalerie qui les couvrait vers le sud, les régiments du général Koutintchef atteignirent Souzous-Mouselim, débordant complètement la gauche turque. Vers ce point fut mise en batterie une masse d'artillerie qui prit aussitôt d'enfilade toute la gauche ennemie et lui fit éprouver de grosses pertes.

Dès lors, la situation de cette portion de l'armée d'Abdullah pacha devint extrêmement critique et, aux dernières heures du jour, elle était en pleine retraite dans la direction de Tchorklou. L'on peut donc dire qu'à ce moment, le soir du 31 octobre, la bataille était virtuellement gagnée.

Cependant restait encore toute la masse de droite des Turcs, la plus dense, la plus considérable, la plus tenace aussi. Mais, enflammés par le succès de leurs divisions du centre et de leur droite, les régiments bulgares de Karagatch se portèrent en avant et, sous leur irrésistible élan, l'ennemi céda, s'écoulant, s'enfuyant dans toutes les directions. Extraordinaire....

Le 1^{er} novembre, les Bulgares atteignaient Toptchikeui, tandis que vers Tchiflick-Téké les arrière-gardes de l'armée ottomane faisaient encore tête, toute la journée. Mais de ce côté arrivait, à Bounar-Hissar, une brigade de réserve qui était accourue à marches forcées. Sans tarder, on la lança dans la bataille : contournant Tchiflick-Téké par le nord elle atteignit Soujak et, de là, se rabattant au sud, tomba dans une immense clairière dénudée sur le flanc des dernières troupes turques en retraite qui s'enfuirent sur Viza abandonnant un matériel important.

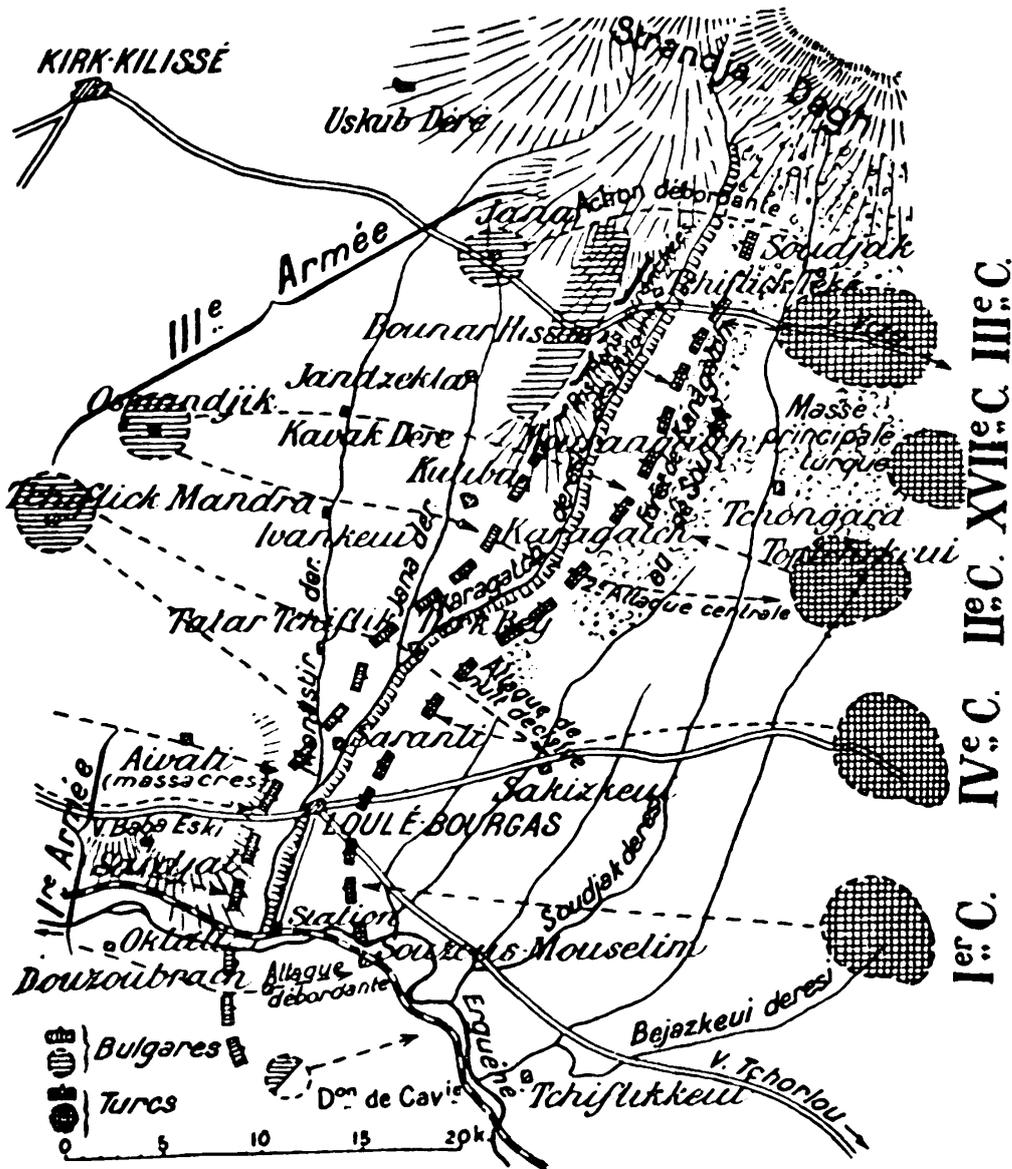
Le 2 novembre, lorsque l'infanterie bulgare s'arrêta devant Viza, sans y entrer toutefois, les derniers coups de canon de cette bataille



de six jours furent tirés sur les arrière-gardes turques qui brûlaient la ville pour venger leur défaite.

(Illustration, 30 novembre 1912.)

Et voici le croquis que nous trouvons dans le même journal :



Bataille de Karagatch (ou de Loulé-Bourgas), du 28 octobre au 2 novembre.



Le 1^{er} novembre au soir, on reçoit, à Vizé, l'ordre de battre en retraite! Et que devient alors la dépêche officielle publiée par les gazettes de la capitale qui parle de victoire et de mouvement en avant? Il y a là une énigme indéchiffrable!

*
**

Nous pouvons prétendre — avant d'aller plus loin — qu'avec leur succès à Kara-Agatch et Lulé-Bourgaz les Bulgares ne nous ont pas vaincus, puisqu'à l'heure où j'écris ces lignes, notre principale armée existe plus forte que jamais.

Et « l'événement », dont parle M. Alain de Penennrun, n'eut pas lieu — voilà ce que nous voulons établir — puisque notre armée — grâce à Dieu — existe encore. Ah! si après cela, à Tchataldja aussi, nous avions perdu la bataille, nous aurions rétrospectivement admis « l'événement » pour celle de Kara-Agatch - Lulé-Bourgaz.

*
**

En laissant gagner la ligne de Tchataldja à nos différentes colonnes en retraite, les Bulgares ont perdu une occasion qu'il ne retrouveront plus jamais, je l'espère....

*
**

Nous n'hésiterons pas à dire que cette seconde affaire devait de toutes façons nous être défavorable, puisque



les germes et les facteurs qui avaient provoqué la première n'avaient pas encore été supprimés.

La faim, les privations! L'état horrible des chemins! L'« inconfort » des gîtes avant d'entrer même en action! Les potins démoralisants, corrosifs, déprimants... Les embauchages... La Politique... On dit aussi — pour les officiers — la Francmaçonnerie... L'insuffisance et l'inexécution des ordres. Les ordres et contre-ordres. L'offensif! L'offensive alors qu'on n'était nullement prêt! L'égrènement et la faiblesse des lignes. Les erreurs de distances. Le désordre! Le désordre en tout et partout... Manque absolu d'esprit d'initiative et de liaison!... et manque d'esprit de camaraderie! Eh bien! quand une armée débute dans ces conditions dans une campagne à laquelle l'adversaire s'est décidé après une longue et méthodique préparation et de très mûres réflexions, elle ne se trouve pas — quatre jours après les revers que nous connaissons — en état de faire autre chose que ce qu'elle a fait quatre jours auparavant.

Et malgré tout cela, cette armée fut admirable puisqu'elle a été à deux doigts de la plus belle des victoires!

Ce sont donc les attaques de nuit, les surprises qu'il fallait redouter; il fallait prendre des mesures efficaces pour les éviter. Or, nous savons que de très coupables négligences ont été remarquées à ce sujet.

*
*
*

Esclave fidèle des principes immuables de Napoléon, je me dis qu'il ne fallait pas procéder — dès le début



de la campagne — à la manière de nos grands chefs actuels.

Fallait-il avoir plusieurs théâtres d'opérations ou bien *mettre tout ce qu'on pouvait réunir* pour écraser l'armée bulgare et se retourner ensuite contre les autres? En ne le faisant pas quel a été le résultat?

Fallait-il s'éparpiller, s'étendre entre Kirk-Kilissé et Andrinople, ou bien se décider pour une « attente stratégique sur position centrale »?

Mais! de là, à entreprendre une offensive générale à 200 kilomètres de toute espèce de base, il y a des montagnes!...

Oui, certes, nous devons dire que cette attente stratégique s'imposait! Nous dirons même davantage : *elle eût sauvé* l'armée et son Empire.

Oui, si l'on avait procédé ainsi, nous serions depuis longtemps à Sofia et le reste n'était pas à considérer....

Voilà! avec quelques traits et quelques lignes sur un morceau de papier, la manière de sauver un Empire! (1).

*
**

Mais ce n'était pas tout : ce que nous aurions obtenu d'une bonne manœuvre n'aurait pu être complété que par la poursuite, et pour une poursuite utile, il fallait une nombreuse cavalerie et une capacité de marche.

(1) Il aurait fallu bien avant la déclaration de guerre toutes nos bonnes troupes utilement concentrées en Macédoine et un peu partout.





Que ceux qui n'ont pas voulu m'écouter, depuis des années, pour donner un plus grand essor à notre cavalerie s'arrachent maintenant les cheveux : qu'ils soient persuadés que, si nos régiments avaient été plus nombreux et mieux fournis en hommes et en chevaux, notre malheureuse infanterie aurait eu une tout autre conduite et n'aurait pas subi de si effroyables pertes... On a vu les nombreux services rendus par cette brigade Ibrahim de 900 sabres et ceux rendus par la division indépendante dont l'effectif n'était pas beaucoup plus considérable. *Pour ce que l'on devait en faire, cette cavalerie était suffisante, mais pour ce que l'on aurait dû faire, elle était absolument insuffisante!* Il est tout à fait certain que, si l'on avait eu la cavalerie qu'on ne m'a pas aidé à organiser depuis quatre ans, si, en tout cas, comme je l'ai demandé à cor et à cri (1), l'on avait fait passer en Europe tous les régiments inutilisés au 5^e corps (Syrie), nous n'aurions pas eu les défaillances que l'on sait : l'armée eût été mieux renseignée et autrement couverte.

Nos adversaires aussi doivent se morfondre : car, si leur cavalerie avait été nombreuse, ils eussent pu nous poursuivre de manière à compléter leurs efforts et obtenir 90 p. 100, tandis qu'ils atteindront à peine 30, malgré toutes les complaisances que l'Europe aura pour eux.

(1) Que l'on forme une commission pour voir mes nombreux rapports restés lettres-mortes autant pour la cavalerie que pour l'élevage des chevaux.



(Ils auraient pu, au pis-aller, le 2 novembre, commencer une poursuite avec des divisions d'infanterie et empêcher les deux tronçons d'atteindre la ligne de Tchataldja.)

(Et Tchataldja, qui les a si cruellement arrêtés, n'eût pas existé, car après le 1^{er} novembre, ils auraient sûrement empêché toute jonction....)

*
*
*

Le regretté général Donop, dans ses *Lettres d'un vieux cavalier* (1), m'avait fait l'honneur de parler ainsi de mes idées sur les multiples rôles de la cavalerie :

« Nous pouvons observer d'abord que les Allemands
« employèrent, en 1870, un nombre plus considérable
« de régiments au service d'exploration que celui que
« nous proposons d'y affecter; et qu'ils y suffirent tout
« juste, malgré qu'ils ne rencontrassent, devant eux,
« rien qui s'avisât de les gêner. Or, les forces dont on
« disposait, et tout ce qu'il y faudrait ajouter, seraient
« plus de deux fois, plus de trois fois plus considérables
« que n'étaient les forces allemandes. »

« Le général Izzet-Fuad, qui a beaucoup vu et auquel
« on doit un ouvrage d'un grand intérêt sur la guerre
« turco-russe, vient de résumer, dans une page de son
« récent livre *Le Contact*, d'une façon très complète,
« le rôle de la cavalerie.

« Le rôle efficace de la cavalerie ne s'est pas beaucoup
« modifié de nos jours et consiste » — l'opinion du
général est au nombre de celles qu'on ne peut pas mé-

(1) 2^e série, Berger-Levrault.



priser, il s'en faut — « à découvrir, explorer, marquer,
 « reconnaître, tâter, peser, calculer; à perdre l'ennemi,
 « à le retrouver; à le heurter par groupes ou en bloc; à
 « détruire, réparer, voir, empêcher de voir; à compter
 « les pulsations de l'adversaire; à détruire les ponts, en-
 « lever les rails, abattre les poteaux télégraphiques; à
 « combattre parfois à pied; » — *parfois*, faites attention —
 « à intercepter les correspondances, à faire quelques pri-
 « sonniers; à entraver, par tous les moyens, les concen-
 « trations de l'ennemi, en allant en corps de cavalerie
 « jusque chez lui; » — il répond encore nettement, le
 général, sur ce point, à la nouvelle école, qu'en pensez-
 vous? — « à être pénétrée des intentions du haut com-
 « mandement par la présence, parmi cette cavalerie,
 « d'officiers du quartier général; à obliger l'ennemi à
 « prendre de fausses directions; à l'attirer vers le contact
 « désiré, par contre, à l'éloigner de celui que le com-
 « mandement ne souhaite pas pour le moment; à occuper
 « des vides (1); à se masser pour servir de point d'ap-
 « pui; à se porter sur les derrières de l'adversaire; à le
 « harceler dans ses marches par des attaques inatten-
 « dues sur ses flancs; et, enfin, à charger, quand cela
 « sera reconnu absolument nécessaire. »

*
**

Cromwell, Gustave-Adolphe, Frédéric le Grand et
 Napoléon sont ceux qui ont su le mieux utiliser les
 grandes masses de cavalerie.

(1) Cette mission a été donnée à la cavalerie, très à propos, à l'une des batailles de Bounar-Hissar-Tchongra par le chef du III^e corps.



En 1870, les Allemands n'en firent rien ou presque et les Français les employèrent très poétiquement. Après cela, nous nous sommes trouvés en face de la nombreuse cavalerie russe, en 1877.

Et là, vraiment, nous ne trouvons plus rien à répondre aux détracteurs de la cavalerie.

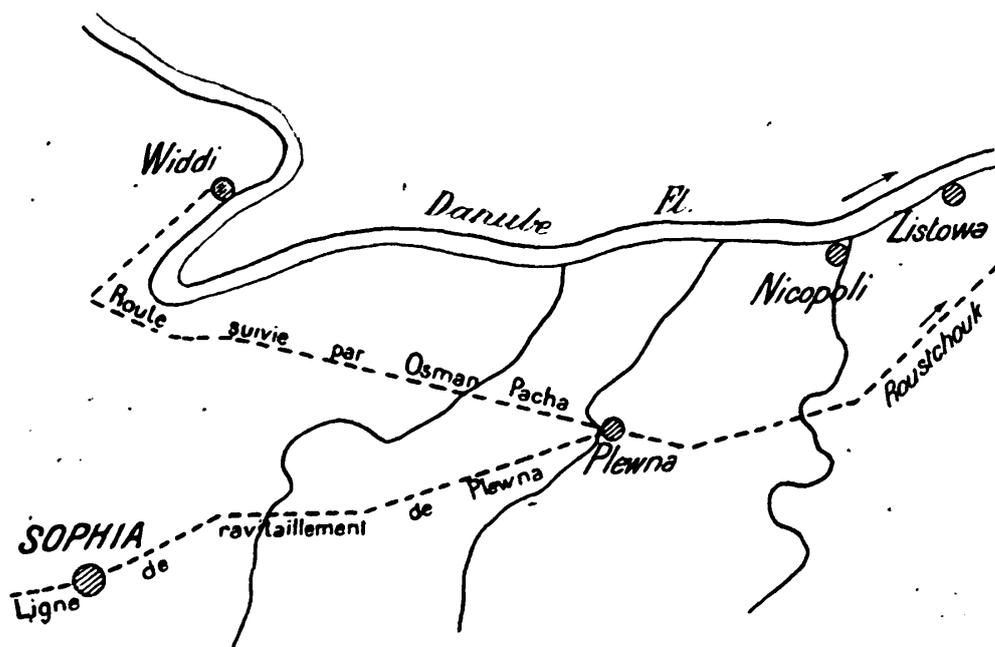
Osman pacha surgit sur un flanc de l'armée russe — à Plewna — menaçant leurs communications. Assauts sur assauts, fautes sur fautes, hécatombes sur hécatombes : rien ne réussit. On est très inquiet. L'Empereur et le grand-duc Nicolas sont là. Nouvelle bataille; nouvelle et horrible défaite. Panique. Télescopement sur le pont de Sistow. L'Empereur et le Grand-Duc risquent d'être pris... Osman pacha ne bouge pas, ne poursuit pas, parce qu'il n'a pas de cavalerie... Les Russes reviennent à la rescousse, mais Plewna se défend noblement, admirablement! Les Russes ont recours aux Roumains. Donc, il faut supprimer sans faute Osman pacha, car la situation est des plus périlleuses... Osman et son admirable petite armée résistent comme des lions... Il faut les affamer : il n'y a que ça à faire. Non, on ne les affame pas : à deux reprises différentes, on les ravitaille en munitions et en vivres.

Et ainsi qu'on le verra au croquis ci-dessous, c'est une admirable cavalerie, un corps de cavalerie qui permet, à deux reprises différentes, le ravitaillement de cette petite armée, qui se fait au moyen de longues et lamentables colonnes de chariots à bœufs! Cette cavalerie a, à sa tête, le général Stroukoff, qui passe, à juste titre, pour être le Murat des Russes. J'ai vu ce général pendant la guerre



galopant à la tête de plusieurs escadrons, il était très chic....

Un fait encore plus curieux : cette cavalerie n'a pas prévenu l'armée de la marche d'Osman pacha vers Plevna. C'est le colonel (général maintenant) Martinow qui nous l'apprend dans son remarquable ouvrage d'une indépen-



dance et d'une impartialité admirables. Voilà ce qu'il dit : « Toute la marche de Widdin à Plevna, sur un parcours de 180 verstes (192 kilomètres), fut exécutée par les Turcs absolument à l'insu des troupes russes ».

Evidemment, ce sont des faits qui, en apparence, peuvent condamner la cavalerie. Mais chaque chose demande à être bien employée et en disant tantôt que le général



Stroukoff m'avait paru un chef très « *chic* », je crois avoir bien rendu ma pensée, différenciant de la sorte « *l'utile* » de « *l'élégant* ». C'est une affaire de doigté, d'assaisonnement, d'assouplissement! L'instrument le plus parfait exige la manière de s'en servir....

*
**

N'excusons pas les coupables, mais n'accusons pas en bloc : dans ce milieu où rien n'est organisé, dans ce milieu où les imperfections, les tares, les ignorances invétérées forment autour de chacun des irresponsabilités séculaires, on ne saurait dire que celui-là est coupable et que l'autre ne l'est pas... Oui, nous ne saurions jeter les erreurs sur des personnes et chercher des coupables : C'est au système social, à lui seul, que doivent être imputés tous les torts. C'est notre édifice social qui est le plus grand coupable et qui joue, dans nos malheurs d'aujourd'hui, le rôle le plus impardonnable! C'est lui qui est battu! Ne cherchons pas midi à 14 heures...

*
**

OBSERVATIONS

1. — Toutes ces journées de Kara-Agatch - Bounar-Hissar, comme celles de Kirk-Kilissé, nous montrent que les incertitudes du haut commandement provenaient essentiellement du manque absolu d'exercices pratiques en temps de paix : entraînement physique et entraînement mental. Les grands étaient inférieurs aux petits....



2. — Personne, avant la bataille qui est une phase finale des combinaisons, ne sait où se livrera l'action principale... On n'impose pas sa volonté à l'ennemi . chaque fois, on subit la sienne.

3. — Il n'y a aucune entente, ni tactique, ni autre, entre certains chefs, par conséquent aucun accord ni liaison.

4. — L'activité des officiers — non habitués à être actifs — est nulle.

5. — Les liaisons sont nulles aussi ou trop lentes.

6. — La répartition des tâches entre les divers groupes d'artillerie est défectueuse. Celle-ci n'aide pas suffisamment l'infanterie dans son mouvement en avant et pas du tout quand elle se retire.

Les chefs d'unité ne sont pas en liaison avec ceux de l'artillerie.

7. — Les emplacements d'artillerie utilisables ne sont pas reconnus d'avance. — La densité de feu est médiocre par suite d'erreurs de groupements.

8. — Les chefs des grandes unités ne savent pas bien juger les situations.

9. — Les cartes sont fausses.

10. — Peu de personnes connaissent à fond les principes du service des armées en campagne. — Le service de sûreté est très mal fait et dans aucune unité, on ne sait placer les avant-postes. Les surprises sont fréquentes.

11. — Les règles du combat en retraite ne sont pas observées, pas plus que celles qui régissent les avant-gardes.

12. — Les attaques d'aile se font sans liaison.



13. — On ne différencie pas les combats de démonstration des attaques réelles.

14. — *L'esprit de camaraderie*, qui n'a pu, hélas! pénétrer parmi nous, empêche la communauté des efforts et la convergence des idées!

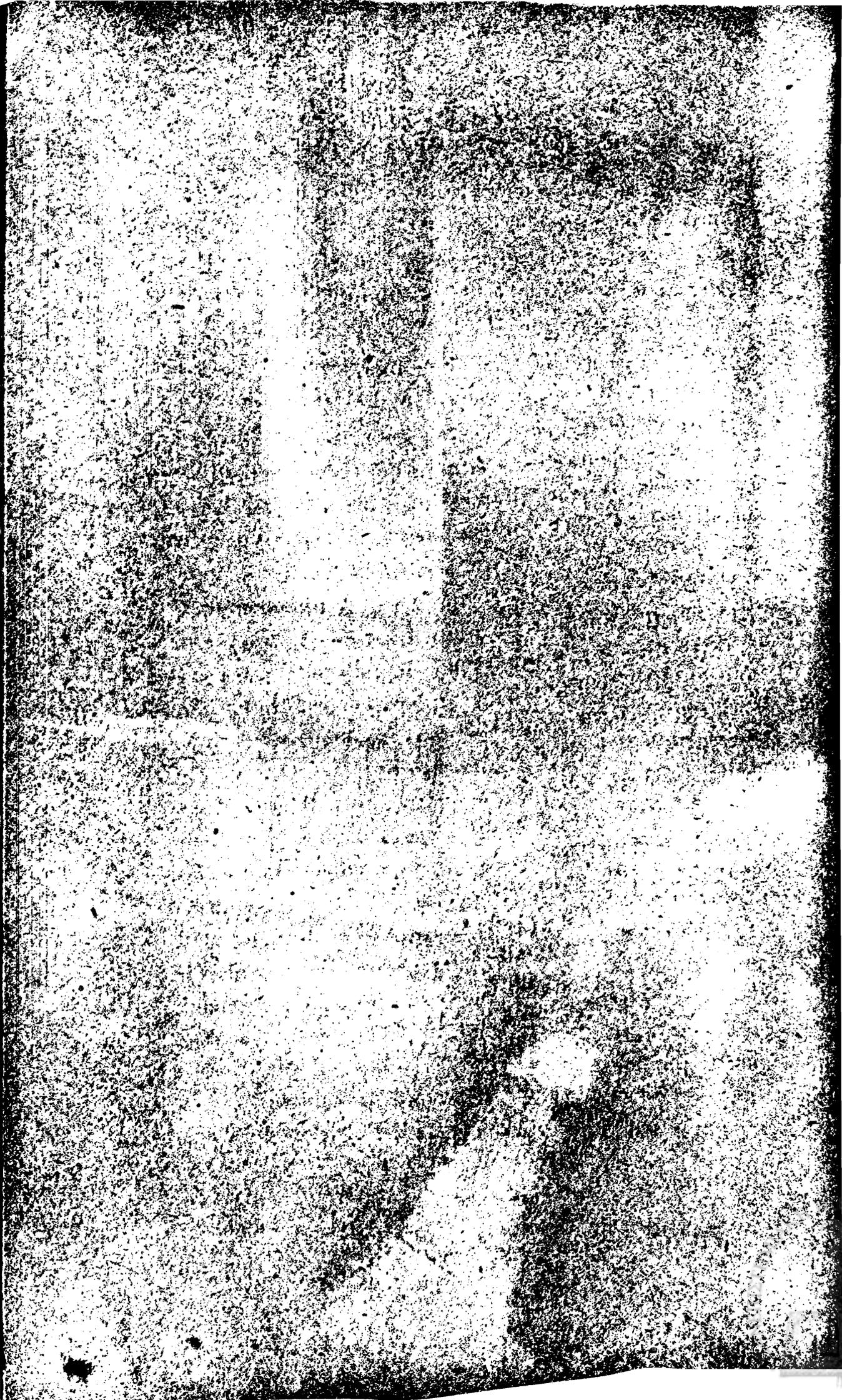
15. — Peu d'officiers savent monter à cheval et cela occasionne des retards énormes dans la transmission des ordres....

16. — Les grands chefs sont sans nouvelles... autant de l'ennemi que de leurs propres éléments... impossibilité absolue de faire des combinaisons — si jamais on en a envie.

17. — A Lulé-Bourgaz — qui est déjà une si grande erreur — si Abdoullah pacha, suffisamment renseigné sur le décousu et la faiblesse des attaques bulgares, avait tenu une demi-heure de plus, il eût remporté un succès, — disent certains correspondants de journaux. Nous ignorons jusqu'à quel point cela peut être affirmé. Ce que nous savons, c'est que quand Abdoullah pacha s'est rendu auprès des chefs de corps, le 29 octobre, pour leur dire de conserver leurs positions, on lui répondit : « Nos positions?... il y a beau temps que nous ne les avons plus!... » Le I^{er} était en pleine retraite, et l'ennemi était en train de tourner le IV^e.... Mais le IV^e fit son devoir jusqu'au bout et on doit en féliciter son chef Abouk pacha (1).

(1) Aujourd'hui il est avéré — de l'aveu même des Bulgares — que, si on avait soutenu Abouk-Ahmed et si celui-ci eût tenu encore un peu, ils battaient en retraite....





CHAPITRE XI

Tchataldja !

Appelé par Nazim pacha pour prendre à « Sazli-Bosna » le commandement — non du XXIV^e corps, que j'avais organisé avec tant de cœur — mais celui du III^e mixte qui se composait de troupes dont j'ai déjà parlé plus haut, je me mettais en route avec mon quartier général, le 14 novembre, par un temps d'été, et me demandant comment par une si belle journée on ne se battait pas. J'arrivais dans la zone réservée à mon corps d'armée et y trouvais seulement quelques bataillons de rédifs de Stamboul, pittoresquement campés sous des tentes-abris, mais parmi lesquels le choléra sévissait avec rage.

Mon quartier général fut installé près de Sazli-Bosna et le soir même, la maladie pénétra dans une tente — tout près de la mienne — et fit une première victime. Au lieu d'un ennemi, nous en avons deux et sans nul doute le plus terrible n'était pas le Bulgare....

Le lendemain — le 15 novembre — en grimpant la première pente en avant de Hadem-Keuy, j'ai dû réprimer des sensations d'horreur telles que, grâce à elles, en quelques instants, j'ai détruit, en moi, cette chose si gênante qu'on appelle : « le dégoût ! » Maintenant, c'est fini : rien ne renfermera en soi assez de laideur pour pouvoir me dégoûter !



Mais, ce qui me fit souffrir le plus — plus que tout ce que les reporters de journaux ont déjà dit — ce fut l'aspect d'un bataillon qui passa à côté de moi. De loin, j'avais vu que le drapeau du régiment, dans sa gaine, avançait au milieu de ce tabour. Je me préparais à le saluer, quand j'aperçus à sa tête, non pas son chef de bataillon, mais un médecin-major : c'était un bataillon, un bataillon tout entier atteint du choléra!... Et alors, j'éprouvai quelque chose qu'il m'est impossible de définir.... Je regardais en tremblant ces hommes — cadavres marchant — qui fixaient sur moi des yeux creux sans vie et sans reproche. C'était la chevauchée de la mort à pied sans musique!... Quand les derniers hommes de la lugubre procession furent passés, c'était derrière eux toute une traînée interminable de malheureux, assis ou couchés sur les deux côtés de la route et s'appuyant à des cadavres ou à des agonisants; dans les ruisseaux et sur les chemins coulaient des immondices que je ne chercherai pas à décrire, mais dans lesquels j'aurais voulu voir se vautrer « les responsables! » et ces responsables nous les connaissons!

Les hommes, à peu près nus et affamés que l'on embarqua à San-Stéfano près Constantinople devaient aboutir là : c'était certain. Je m'y attendais; mais pas à ce point! Oh! non!

Après le petit pont du ruisseau de Hadem-Keuy, en haut du village, nouvelle et encore plus effrayante surprise! Je ne crois pas qu'un être humain ait vu jusqu'ici des humains en pareil état! *L'illustration* du 30 novembre a donné une idée assez exacte de ce spectacle unique dans



son genre et dans tous les genres, que ni les faibles et maladifs efforts du grand quartier général ni ceux du service sanitaire ne pouvaient changer... et les Bulgares en face de nos canons de Tchataldja, hésitant à nous attaquer, sentant sans doute que, ce qui brilla dans leur ciel un moment, ne doit plus briller à nouveau, ne se doutaient pas que derrière cette zone silencieuse où 150.000 braves les attendaient avec joie, la maladie inexorable faisait avec rage ce que leurs fusils n'osaient plus faire et ne feraient plus!

A quelques centaines de mètres de là, je descendais de cheval devant le grand quartier général de Nazim pacha chaudement mais très étroitement installé — dans des wagons-lits. — J'avoue que j'étais tellement abasourdi par tout ce qui s'était offert à mes yeux, que je ne profitai pas de cette visite pour être mis au courant de nos malheurs du début.

D'ailleurs ces chers camarades avaient la mine que les événements leur permettaient d'avoir, si j'ose nettement exprimer ma pensée; j'ai bien tristement senti — malgré mon ahurissement et malgré les désastres — que l'on prenait des airs de supériorité sur ceux qui n'étaient pas comme moi de l'état-major doré, et remarqué surtout qu'on prenait des mines mystérieuses alors que tout était secret de Polichinelle même avant les revers.

Je remontai à cheval pour parcourir une partie de nos positions et me rendis compte qu'avec deux ou trois journées de travail, encore, elles seraient sérieuses. Ce sont mes divisions qui travaillèrent nuit et jour dans ce but.



Le 16 novembre, nos adversaires ne bougèrent pas plus que les jours précédents, mais dans la nuit du 16 au 17 je fus réveillé par une vive fusillade vers le centre de notre ligne de défense.

C'était un essai violent et assourdissant, un essai calqué sur l'attaque du 30 au 31 octobre au centre de la ligne « Bounar-Hissar - Lulé-Bourgaz... » Bientôt on comprit là-bas, chez les Bulgares, qu'ici il n'y avait pas mèche... Ce fut alors au canon qu'en eut recours vers 6 heures 30 du matin, le 17 novembre.

Pour ceux qui dans leur vie n'assistèrent jamais à de grandes batailles, ce fut une affaire intimidante que cette journée du 17 novembre 1912...

A voir l'impuissance de l'infanterie à avancer malgré ses louables et énergiques efforts; à voir ces tirs assourdissants par rafales de l'artillerie qui ne firent aucun mal de toute la journée, on pouvait établir d'une façon presque absolue que les Bulgares ne sauraient nous déloger de là, d'autant plus que le changement survenu dans le moral des troupes pouvait donner infiniment de poids à cette conviction... A la fin de la journée, au moment où luisaient dans le crépuscule les derniers shrapnels, j'ai bien compris que les Bulgares ne feraient plus un seul pas vers Stamboul : plus un seul!



(1^{re} ligne)

II. Corps d'armée : Commandant général de division Hamdy pacha.

Chef d'état-major, lieutenant-colonel Youssouf Izzet bey.

4^e Division : Commandant (provisoire).

Lieutenant-colonel, Muhiiddin bey.

Chef d'état-major, Sélabeddin bey.

10° — — — — —
11° — — — — —
12° — — — — —
16° mixte — — — — —

Rég' d'Ismaïd (Rédifs)

— — — — —

Bat^{ons} — — — fusilliers.

•

— — —

•

Obusiers

•

— — — — —

8^e Rég'

— — — — —

5^e Division : Commandant, Moustafa pacha.

Chef d'état-major, Hamdy bey.

13° — — — — —
14° — — — — —
Rédifs — — — — —
Rédifs — — — — —
15° — — — — —
Rédifs — — — — —

— — — — —

— — —

— — — — —

du 3^e rég'

— — — — — anciens Krupps.

12^e Div. : Commandant colonel, Fezal bey.

Chef d'état-major, Ithamy bey.

35° — — — — —
Rédifs — — — — —
Rédifs — — — — —

— — — Fusilliers

— — — — —

— — — — —

— — — — —
5^e, 7^e, 12^e et une section d'artillerie
à cheval.

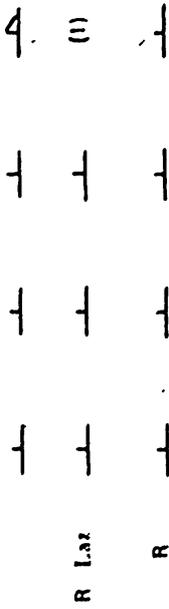


(1^{re} ligne)

III^e Corps : Commandant général de brigade, Mahmoud pacha

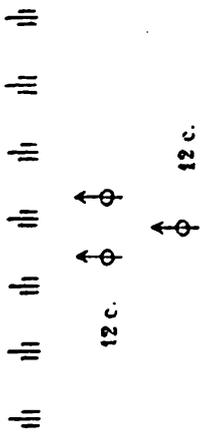
7^e Division mixte · Commandant, Hilmy bey

Chef d'État major, Hussein bey

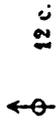


R

6^e rég¹



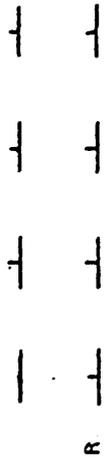
12 c.



12 c.

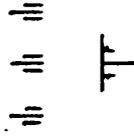
8^e Div. mixte : Commandant, Vély pacha

Chef d'État-major, Galib effendi.



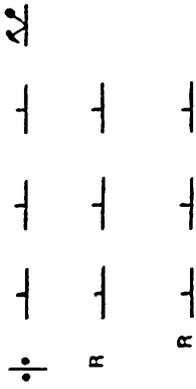
R

du 11^e rég¹

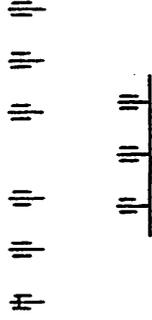


9^e Div mixte : Cam', Hassan Izzet pacha.

Chef d'État major. Aly bey



R



(1) De mon ancien XXIV^e.



(2^e ligne)

I^{er} Corps mixte : Commandant général de division, Ahmed About pacha.
Chef d'État-major, colonel Mahmoud Bélig bey.

29^e Division (1) : Commandant, Kémal pacha.

Chef d'État-major, X.....

85 ^e	—	—	—	—	—	—
86 ^e	—	—	—	—	—	—
87 ^e	—	—	—	—	+	—

Éléments de corps d'armée :

R. Laz — — — — —



7^e rég^t

|| || || || || || || ||

31^e rég^t

(1) De mon XXIV^e.



(2^e ligne)

II^e Corps mixte : Commandant, Suleyman pacha.
Chef d'État-major, X....

Division d'Amassia R	Division de Samsoun R.	Division Yozgad R.
— — —	— — —	— — —
— — —	— — —	— — —
— — —	— — —	— — —
	30 ^e division : Commandant, X....	Volontaires.
	88° — — —	
	89° — — —	
	90° — — —	
	9 ^e chasseurs ou fusiliers.	



(2^e ligne)

**III^e Corps mixte : Commandant général de division, Izzet Fuad pacha.
Chef d'État-major, le lieutenant-colonel Djémalledin bey.**

Division R d'Afyon Carahissar :
Commandant, le colonel Chukry bey.
Chef d'État-major, X....

— — —
— — —

Division R. de Fatih :
Commandant, Moustafa pacha.
Chef d'État-major, X. . .

— — —
— — —
— — —



Division R de Sellimé .
Commandant, Idriss pacha.
Chef d'État-major, Hilmy bey.

— — —
— — —
— — —



Réserve d'armée :
























Batteries de campagne sans attelages.

Brigade de cavalerie indépendante :
 Commandant, colonel Ibrahim bey.
 Chef d'État-major, Kenan bey.

 1^{er} rég^t
 2^e rég^t
 3^e rég^t

**Armée de Boulaïr : Commandant, Chevket Torgout pacha.
 Chef d'État-major, Yaacoub Chevky bey.**

Division d'Izmid :



















Rég^t de Trebizonde (1)















(1) De mon XXIV^e.



Ici nous donnerons la relation officielle fournie par le grand quartier général sur cette journée qui mit fin aux rêves un peu trop ambitieux de nos adversaires les Bulgares. Je dois avouer au lecteur, qui s'en apercevra sans doute, que certaines parties de ce document officiel ne sont pas claires.

Aile droite. — III^e corps d'armée. — Devant cette aile l'ennemi ne s'est pas avancé et quoique sa force réelle n'ai pu être établie, à considérer que dans la région de « Basker-Pacha » (croquis n^o 7) elle fut évaluée à une brigade, c'est probablement une division qui prit part à la bataille. Dans ces conditions, comme précédemment, les forces ennemies venant de la ligne Ormanly-Belgrade sur celle de Tchiflik - Dagh - Yénidjé étaient annoncées d'une bonne source comme se composant d'une division, on doit conclure que devant cette aile — depuis Tchiflik jusqu'au sud de Kestanélik, les forces ennemies devaient se composer d'une division et demie.

Quant à l'artillerie adverse : aujourd'hui également sur le front du fort « Backer-Pacha », on a aperçu plusieurs lignes successives de batteries et quoique ces batteries aient effectué des tirs de shrapnels et d'obus à des distances de 4 à 5 kilomètres, leur feu ne fut pas efficace et intense dans la matinée, il le fut moins dans l'après-midi. D'après tous les renseignements il a été établi que depuis la position de Tchiflik jusqu'au sud de Kestanélik, l'artillerie adverse se composait d'une douzaine de batteries.

Dans la zone de notre 8^e division une compagnie en



première ligne a abandonné un moment sa position : elle fut aussitôt reprise.

A ce III^e corps d'armée nous eûmes environ deux cents blessés, qui tous avaient des blessures légères.

Les batteries installées dans le secteur du III^e corps d'armée ont tiré avec beaucoup de précision et firent dans l'après-midi diminuer l'intensité du tir de nombreuses batteries ennemies.

Centre. — II^e corps d'armée. — Au centre de ce corps le combat commença vers 6 heures 30 du matin et les forces ennemies furent évaluées au maximum à une division d'infanterie et neuf batteries d'artillerie.

Quoique l'infanterie ennemie, qui s'était portée en avant jusqu'à midi, fût repoussée de partout et que l'intensité du feu diminua beaucoup vers 4 heures, l'artillerie ennemie augmenta son feu et l'infanterie fut lancée vers nos groupes de « Mekteb-Harbié » et « Baglik ». L'infanterie qui avant midi avait été repoussée par nous, ayant été renforcée par les Bulgares après 4 heures 30 de l'après-midi, revint à la charge, mais cette fois encore, grâce à Dieu, elle fut arrêtée par les feux de la nôtre. Dans le secteur de la 5^e division l'ennemi ne put faire un pas en avant.

Nos pertes sont insignifiantes.

Aile gauche. — I^{er} corps d'armée. — Sur le front de ce corps d'armée deux régiments d'infanterie et deux batteries au maximum ont pris part à la bataille.

Quoique l'ennemi ait essayé de s'avancer vers le Cara-



Sou, il fut arrêté partout par les feux de notre artillerie et s'est finalement retiré vers Papas-Bourgaz.

Résumé. — Les forces ennemies qui ont pris part aujourd'hui à la bataille ne dépassaient pas deux divisions et demie (50.000 hommes au maximum) et 23 batteries et si l'on considère que ses forces générales en avant de Tchataldja se composaient de 4 divisions, c'est donc la moitié de cette armée qui prit part à la bataille. »

(2° bureau.)

*
**

Nous savons cependant que, sur les 140.000 Bulgares présents, 80.000 avaient pris part à la bataille!

*
**

Commentaires. — L'ennemi, qui se sentait enhardi par les premiers succès inattendus de la campagne, voulut essayer de forcer la ligne... Mais aussitôt il sentit l'impossibilité de l'entreprise! Nous l'avons déjà dit, les Bulgares sont des gens pratiques... Et alors l'affaire se présente d'une façon très simple: ils sont venus; ils ont tâté; ils ont compris et ils se sont retirés... Et les combats ou attaques qui succédèrent à cette première grande journée « d'essai » ne furent que pour la galerie et pour nous déterminer à ne pas bouger, jusqu'à ce que, créant vers Kabakdja - Ermény-Keuy une bonne position défensive, ils nous invitent à les y aller voir... On ne peut pas agir plus sagement!

Voilà, maintenant, la grosse, la très grosse question qui se pose : le retour offensif s'imposait-il, oui ou non?



Ouil dit le cœur. Non! dit le raisonnement, car il n'y avait ni munitions, ni moyens de transport! Et nous ne savions rien des pertes subies par l'adversaire..... En dehors de cela pouvait-on compter sur la troupe, sur cette troupe qui nous avait donné tant à réfléchir? C'est peut-être une formidable occasion perdue, et le lieutenant-colonel Stoïcoff (1) — qui a traduit les miennes — s'est peut-être frotté les mains, mais nous ne devons pas agir aventureusement. Ah! si les attaques avaient continué de la part de l'adversaire, ainsi que cela aurait dû être, *et comment!* alors c'eût été autre chose : ce devenait un Plevna magnifique. Ah! comme je l'ai espéré quand j'ai vu que, le lendemain, canonnade et fusillade recommençaient!!! Peut-être le second jour aussi nourrissait-il un espoir, mais le troisième et surtout le quatrième, je compris que c'était du bluff!

**Relations officielles sur les journées qui suivirent
la première bataille de Tchataldja.**

JOURNÉE DU 18 NOVEMBRE 1912

La bataille d'aujourd'hui n'a été sur tout le front qu'un combat d'artillerie.

Aile droite. — III^e corps d'armée :

Sur le front de ce corps d'armée, l'ennemi n'a prononcé qu'une attaque sur l'aile gauche de la neuvième division. Ces attaques furent victorieusement repoussées.

(1) Il doit être général maintenant.



Centre. — II^e corps d'armée :

L'ennemi sur ce point n'a prononcé qu'une attaque sur le fort Hamidié qui fut également repoussée.

Aile gauche. — I^{er} corps d'armée :

Sur ce front jusqu'au soir, l'ennemi dirigea les feux de ses batteries sur Bahchaych et ceux d'une autre de ses batteries sur notre artillerie d'Esketché, mais sans aucune efficacité. Entre Bahchaych et le fort Hamidié, à environ mille cinq cents mètres, une force évaluée à mille cinq cents hommes ayant été aperçue fut prise en enfilade par notre artillerie d'Esketché et complètement dispersée.

JOURNÉE DU 19 NOVEMBRE 1912

Aile droite. — Le détachement de Derkos :

Le bataillon qui fut aperçu, hier, vers Ormanly, a été augmenté et l'ennemi y a placé des mitrailleuses, dont il fit feu sur notre détachement sans aucune espèce de résultat.

Sur le front du III^e corps d'armée :

De l'aile droite, aucun rapport (?) n'étant venu aujourd'hui, les détails manquent; nous savons seulement que l'ennemi, qui voulut s'avancer, a été repoussé avec de très grosses pertes.

Centre. — Sur le front du II^e corps d'armée :

L'ennemi a commencé le bombardement de nos positions du centre à 7 heures du matin. La force de son ar-



tillerie et la manière dont elle était répartie sont les suivantes : Avec deux de ses batteries derrière les crêtes ouest d'Ourdjouflou, l'ennemi avait pris le fort Méktéb-Harbié en enfilade. Au nord et au sud d'Izzeddin se trouvaient quatre batteries dont une d'obusiers. Plus au sud et en face du fort d'Alouk, deux autres batteries avaient pris position. Avec ce total de huit batteries, l'ennemi a bombardé les forts jusqu'à Nakachkeuy et ne lança qu'un seul obus sur le fort Baghlik. Entre Tchataldja et Izzeddin-Keuy, l'ennemi possédait encore deux batteries qui ouvrirent leur feu sur nos forts Hamidié et Yéchiltabia. Ces batteries de l'ennemi ainsi que l'infanterie ont été sérieusement endommagées et l'une des batteries postées en face de Hamidié fut obligée de se retirer.

On a pu évaluer la force de l'infanterie ennemie entre Méktéb-Harbié et notre groupe de Baghlik au maximum à un régiment. Ce régiment, tout le temps que dura le combat, à trois reprises, fut repoussé avec des pertes considérables et se retira de six cents à deux mille mètres de nos positions. Une partie de cette troupe seulement profitant de l'angle mort qui existe entre les forts Baghlik et Otlouk resta sur le terrain et fut bientôt repoussée à son tour.

L'infanterie ennemie qui s'était avancée dans la direction Hamidié - Yéchil - Tépé se composait d'environ deux bataillons qui ne purent pas faire un pas en avant. Partout, l'infanterie bulgare se retira en désordre et laissant sur les champs des quantités d'armes, de munitions et d'effets militaires.



Aile gauche. — Sur le front du I^{er} corps d'armée :

Les positions occupées par l'ennemi sont identiques. Seulement, profitant de la nuit, toutes les troupes ennemies se sont retranchées. Les fractions les plus avancées et leurs pointes se trouvaient à 1.750 mètres de Bahchaïch et à 1.000 mètres de nos troupes d'avant-ligne.

JOURNÉE DU 20 NOVEMBRE 1912

Aile droite. — Sur le front du détachement de Dénizli :

L'ennemi qui se trouve en face de ce détachement a continué ses attaques aujourd'hui aussi. Sa force ne dépasse pas deux bataillons et deux batteries, celles qui sont postées vers Djélip-Keuy et Hissar-Beyli.

Sur le front du III^e corps d'armée :

L'ennemi a tiré avec intermittence sur le fort Backer-Pacha et jusqu'au soir sans arrêt sur celui d'Assim-Pacha; mais ses plus grandes concentrations de feu furent dirigées sur nos positions d'infanterie, sises à l'est de Tchatakhdja.

Ourdjoufrou est net de toute force ennemie.

Les ponts de Kistanélik et de Tchataldja sont légèrement occupés par les Bulgares.

Deux bataillons ennemis sont venus d'Oklaly vers Tchataldja.

Sur les nombreux morts qui se trouvent devant le fort Backer-Pacha, les épauettes portaient les n^{os} 4 et 17 ainsi que les n^{os} des régiments du Prince Boris. De là, il a été conclu que ces forces appartenaient à la division n^o 9 (Plevna).



Centre. — Sur le front du II^e corps d'armée :

Sur ce front, vers le soir seulement quelques coups de canon furent tirés et aucun combat sérieux n'eut lieu.

Dans la zone de ce corps d'armée, l'ennemi s'est replié derrière Izzeddin-Keuy et sur la ligne de Tchataldja.

A l'aile gauche. — Sur le front de ce corps d'armée (I^{er} corps) rien n'est changé.



La mésaventure du chef du III^e corps et ses déplorables conséquences.

Les relations officielles qui nous sont envoyées du grand quartier général sont muettes sur le fait le plus saillant de la journée du 18 novembre 1912.

Cette page inouïe de l'histoire de la présente campagne et qui dépasse en étrangeté tout ce que l'imagination et le roman pourraient trouver dans le domaine de « l'in-vraisemblable » passa presque inaperçu au grand quartier général qui s'était contenté de nous dire d'ouvrir les yeux, surtout la nuit, car l'on s'attendait pour la journée du lendemain, qui était notre fête du Courban-Baïram, à une attaque fanatique de l'adversaire.

En m'en parlant, le lendemain, à Hadem-Keuy, on avait l'air d'en faire un reproche au chef du III^e corps d'armée, qui aurait eu ce qu'il avait mérité... « Fallait pas qui aille! »

Ainsi qu'on en jugera quand nous l'aurons exposé



dans tous ses incroyables détails, l'événement fut gros de conséquences....



Le dimanche 17 novembre, à notre aile droite de la ligne de Tchataldja, les Bulgares avaient essayé, à plusieurs reprises, de briser cette ligne sans y parvenir. Mais, profitant d'une déclivité du terrain et d'un angle mort vers le point M du croquis (n° 8), l'ennemi y laissa tout un régiment d'infanterie....

De notre côté, le soir du combat, Mahmoud Mouktar fit installer les quatre bataillons dans les fossés à l'est de Dag-Yénidjé-Keuy, et l'on prit toutes les dispositions défensives que comportait la situation, autant là que par tout le corps d'armée qui, dans la combinaison présente, doit rester sur la défensive — pendant que son chef marcherait sur l'aile gauche bulgare avec tout le corps d'armée (le I^{er} mixte) d'Ahmed Abouk qui est mis, dans ce but, à la disposition de Mahmoud Mouktar.

Il y a là une anomalie qui pourrait choquer le lecteur en ce sens qu'Abouk est général de division tandis que Mouktar est général de brigade. Mais dans les circonstances exceptionnelles où l'on se trouve, ceci n'est qu'un détail d'autant plus que le général Mahmoud Mouktar était ministre sortant de la Marine.

Ces troupes, avec lesquelles Mahmoud Mouktar allait entreprendre cette offensive, étaient composées en grande partie de mes soldats et surtout de mes excellents Laz du XXIV^e, que l'on m'avait si cruellement pris.



Le mouvement projeté sur la gauche bulgare était de nature à culbuter l'ennemi et à le rejeter sur Tchataldja. Un succès pareil était d'autant plus facile que — ainsi que le dit M. A. de Penennrun — les Bulgares étaient « rendus ». ...C'était donc le moment absolument psychologique!

Comme une armée ne connaît jamais les déductions qu'un adversaire tire de ses mouvements, au grand quartier général on se demandait si ce mouvement qu'Abouk pacha voulait continuer après la fâcheuse blessure de Mahmoud Mouktar et qui fut imparfaitement esquissé le 19 par M. Lossow (officier allemand) n'était pas une folie!

Aujourd'hui, nous savons que c'était, non pas une folie, mais que cela aurait pu être, si les munitions n'avaient pas manqué, la plus grande vérité de toute cette période de la campagne!

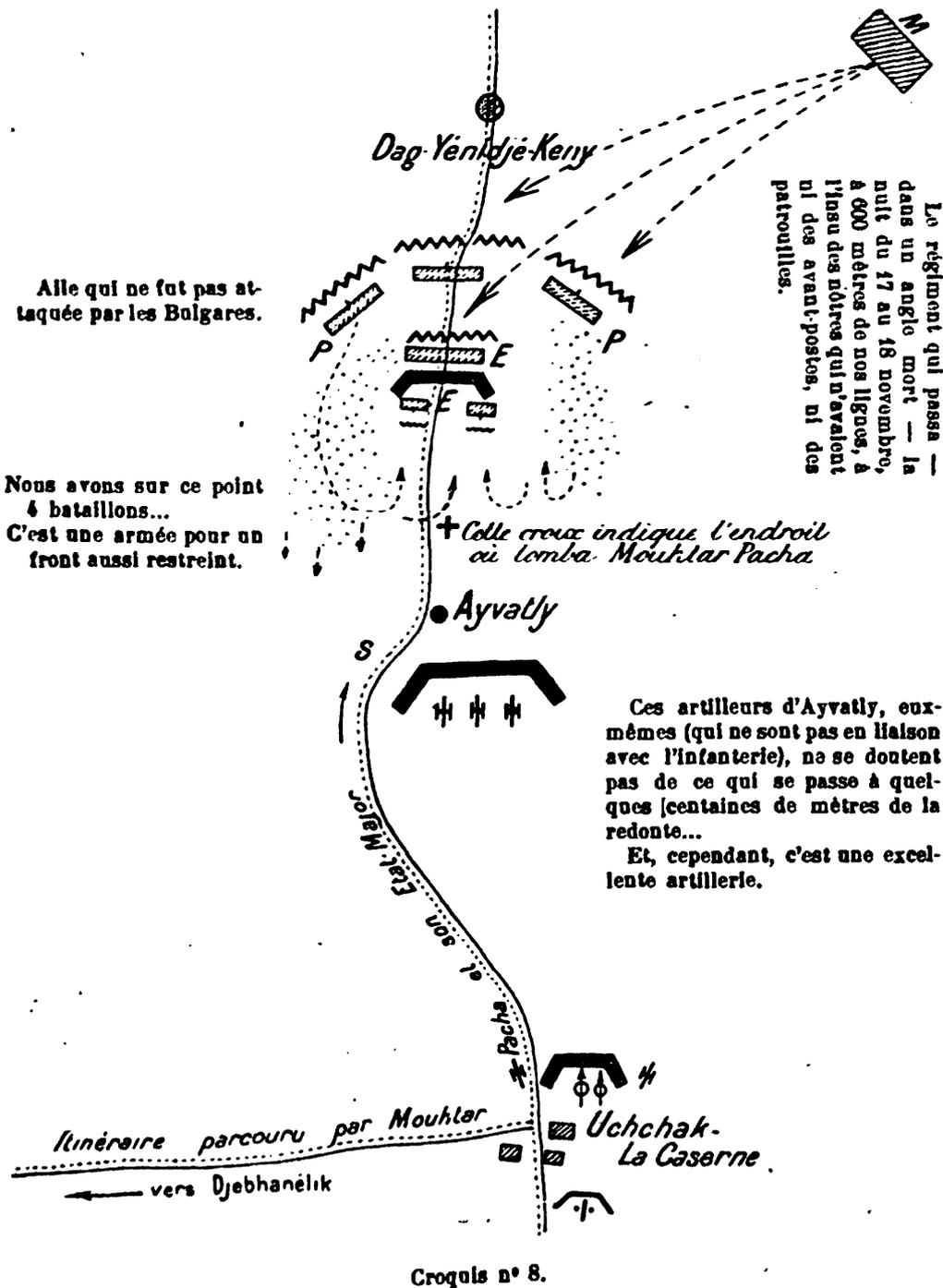
Donc, nous nous demandons si ce n'est pas une formidable occasion perdue....

Et cette manœuvre, qui était peut-être possible ce jour-là, et peut-être le lendemain encore (car c'était le moment psychologique), ne l'était plus quatre jours après, car alors nous serions tombés, en plein, dans un Plevna que les Bulgares avaient eu le loisir de préparer.



La nuit du dimanche 17 au lundi 18 novembre, le chef du III^e corps envoie vers le dispositif PPE (croquis n^o 8 et n^o 9) ainsi qu'à ses divisions de première ligne, ses officiers d'état-major afin de savoir si toutes les dispo-





sions défensives sont prises selon les ordres qu'il avait donnés.

Ces officiers reviennent vers minuit à Djebhanélik où



se trouve le quartier général et rendent compte que tout est parfait... Sans doute ces officiers ne pouvaient songer à recommander aux chefs de troupe de placer des avant-postes et d'envoyer des patrouilles vers l'ennemi : ils eussent dépassé leur droit.

Là-dessus, tout le quartier général se couche et le lendemain, à 6 h. 30, le chef de corps d'armée et son état-major arrivent à cheval vers le point S et passent près d'Ayvatly où, dès la nuit, trois batteries avaient été établies pour soutenir l'offensive éventuelle.

En passant près de la caserne à la redoute d'Uchchak, Mouktar pacha cause une minute avec le chef de la 9^e division à laquelle appartiennent toutes les troupes de cette zone. Ce pacha n'accompagne pas le chef de corps en avant....

Le chef de corps harangue les artilleurs qui lui répondent et de là, déjà, on voit que en E il y a des troupes qui viennent de se réveiller.

Un peu plus loin, un spectacle inexplicable se présente aux yeux de tous : des points PP, la troupe pêle-mêle, en une ligne désordonnée, se retire... Sans avoir le temps d'en chercher le motif, le commandant du III^e corps galope vers ses hommes, leur demande la raison de ce mouvement de recul, les arrête et leur fait faire de nouveau face à l'ennemi. Mais des nombreux replis du terrain surgissent de nombreux petits groupes.

Jusqu'au moment où des coups de fusil partent de deux directions, il est impossible de se rendre compte de ce qui arrive....

La troupe qui se retire ne possède ni officiers, ni sous-



officiers... et à l'aile gauche où les mêmes raisons n'existaient pas, les soldats filaient sans savoir pourquoi!

Mouktar pacha dégaine. Son état-major l'imite et ils contraignent cette masse de fuyards à réoccuper leurs positions. Ils partent en avant, le général et l'état-major en tête. Une fois sur le plateau, en avant d'Ayvatly, on aperçoit d'autres groupes de fuyards et on agit de même avec eux, et le tout marche de nouveau vers la position abandonnée. Quelques instants viennent de s'écouler à peine, qu'au grand étonnement de tous, des coups de feu commencent à s'échanger entre ces troupes et les soldats que l'on voyait dans la redoute et les tranchées EE....

Une méprise, sans doute! L'officier d'état-major Selaheddin, le chef d'état-major Kémal et l'excellent officier allemand Hochwaechter et toute la suite du pacha s'élancent en avant au galop en criant : « Que faites-vous?... Vous tirez sur nos propres troupes et sur votre pacha! »

Cependant, tous ces vaillants officiers étaient arrivés à dix pas de la tranchée et de la redoute EE... à tel point que l'officier bulgare, car c'étaient des Bulgares... qui se trouvaient là, somma Kémal bey de se rendre!... Mais tous, comprenant enfin l'incroyable situation, avaient fait volte-face et c'est alors que Selaheddin crie à Mahmoud Mouktar : « Ce sont des Bulgares! » et le pacha entendant ces mots se met à galoper en arrière, mais sur un plateau nu comme la main.... Selaheddin reçoit plusieurs balles et ne peut plus bouger. L'ennemi ne bouge pas non plus....

Les balles pleuvent... Tous ces braves officiers en ont déjà reçu plusieurs chacun. Mais dans la direction qu'ils



prennent un pli du terrain les sauve, quoique tous aient de nombreuses blessures. Un ordonnance tombe mortellement blessé. Les Bulgares comprennent à qui ils ont affaire et tirent avec acharnement!...

Arrivé au point marqué par une +, Mahmoud Mouktar pacha reçoit à son tour une balle qui lui traverse le tibia... et un moment après, son cheval, qui est mortellement atteint, désarçonne son cavalier qui, par la vitesse acquise, est projeté en avant... L'ennemi, qui voit ce pacha tomber à 150 mètres de la tranchée, redouble ses salves. L'endroit est tellement découvert que c'est un tir balayant, un tir effrayant! Pas un arbre; pas une pierre : rien!

Le blessé veut essayer de se relever pour chercher un abri : c'est alors qu'il retombe en se brisant le péroné et se traîne à une dizaine de mètres derrière une broussaille qu'il aperçoit; là, il est encore légèrement atteint par deux autres balles... Mais, il s'est dérobé à la vue de l'ennemi.

Cependant, les balles bulgares sifflent toujours et cherchent le redoutable chef turc qui reste près d'une heure dans cette jolie position!

Et les fuyards passaient toujours... Leur chef en appelle une quinzaine à lui : aucun ne vient! Il leur dit : « Mais je suis votre chef, votre commandant! »

Aucun de ces rédifs ne répond à ses appels! C'était le flot des rédifs qui passait comme un troupeau de kanguros....

De la gauche du dispositif, des réguliers du 23^e régiment de Nizamié apparurent à leur tour et un soldat,



nommé Eyoub, qui passait tout près du général, s'arrêta sur l'ordre qu'on lui donnait. Le pacha lui proposa de le prendre sur son dos et de le transporter plus en arrière. Le brave garçon répondit qu'il était malade et faible; mais il resta près du chef qu'il ne voulut pas abandonner. A ce moment un lieutenant qui passe aperçoit le général et vient se mettre à ses ordres. Mahmoud Moukhtar, qui comprend qu'il serait impossible de traverser — dans son état — tout ce champ qui est fauché par les balles, dit à l'officier de se rendre auprès du 87^e régiment (1) et de lui communiquer — de sa part — l'ordre d'aller reprendre les tranchées abandonnées par les nôtres. — Pour traverser rapidement les balles qui pleuvent, le brave lieutenant enlève sa capote et se met à courir à toutes jambes et peu après le 87^e, *l'admirable 87^e* arrive au pas de course et avec l'aide des trois batteries reprend les positions abandonnées par les nôtres et fait un carnage de ce qui s'y trouvait de Bulgares!

Si donc ces batteries n'avaient pas été placées là, dès le début, si le 87^e ne s'était pas trouvé placé à son tour, non loin du dispositif, si enfin, le commandant du III^e corps n'était pas venu ce matin-là, aux lignes avancées, la panique eût pris *une tournure telle* que sur ce point, fort peu convenable à la défensive, l'« événement » désiré par les Bulgares serait sûrement, incontestablement, arrivé!...

Il faut dire aussi que toutes les positions d'artillerie avaient été établies *a priori* et qu'elles furent heureuse-

(1) Ce régiment faisait partie de mon XXIV^e.



ment abandonnées par Mouktar pacha qui la mit en ligne de défilement mince, de sorte que, durant toute la bataille de Tchataldja, les Bulgares l'ont beaucoup cherchée sans jamais la trouver (voir croquis n° 9).

*
**

Le régiment bulgare, qui avait passé la nuit en M, ne se trouvait qu'à 500 ou 600 mètres environ de nos fossés de tirailleurs, et personne chez nous ne s'en doutait... Eh bien! il faut dire tout de suite que, si dans une armée les officiers ne savent pas ce qui se passe à 500 mètres de leurs fronts, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle!

L'ennemi s'était mis en marche vers 5 h. 30 du matin, avait délogé les dormeurs de nos avant-lignes et venait de s'installer en EE, lorsque le commandant du corps d'armée, plein de confiance et sans avoir même le droit de soupçonner une pareille négligence, venait tomber dans ses bras....

Dans le premier fossé attaqué par l'ennemi, le sommeil était tellement profond parmi les nôtres que quatre de nos pauvres officiers furent tués à coups de baïonnette!...

*
**

Il m'est douloureux, en cette circonstance aussi, de constater combien la jalousie a creusé un sillon profond parmi nous... Non seulement le régime absolu d'Abdul Hamid a bouleversé notre organisation et notre organisme militaire, mais encore il a tué l'esprit de camaraderie. Et la



valeur n'a aucune valeur chez nous!... N'importe qui, par conséquent, est à la même cote que les meilleurs : il disparaît! Tant pis pour lui : c'est l'égalité inconséquente et déprimante! On est même content qu'un homme de cette valeur ait disparu!



Dans toute la presse de Constantinople, on a beaucoup écrit sur les journées de Tchataldja; mais combien sont les reporters turcs qui sont allés sur les lieux?...

Tchataldja!...

Mais, c'est le bout du monde!... Tchataldja! C'est comme qui dirait le Mont-Valérien... et Versailles ou Fontainebleau! Quel est le Parisien qui les ignore?

Je n'exagérerai rien en affirmant qu'il n'y a pas dix habitants de notre capitale qui y aient mis les pieds, si ce n'est en passant par le chemin de fer!.. Dans les milieux civils on méprise Tchataldja et ses environs et on leur préfère la riante promenade des Eaux-Douces... C'est tout naturel!



Dans nos vastes malheurs, tout se tient par la main; tout s'enchevêtre et s'entrelace en une formidable farandole d'absurdités.... sauf quelques rares exceptions, personne n'est au-dessus de personnel! On se vaut : on se complète : c'est inouï ce qu'il y avait de nullités dans ce pays!... Oh oui, c'est le triomphe du peuple : il était



supérieur aux classes dorées, puisque de celles-ci ne sont sorties que des nullités!

Il y a longtemps que ce vide m'épouvantait! Mais le canon qui détruit les forteresses est impuissant à anéantir l'ignorance et les erreurs d'une société.... Ah! si Mahmoud-Chevket, au lieu d'avoir été envoyé par quelques-uns, était venu de lui-même à la tête de l'armée du Salut, il aurait eu en lui l'étoffe d'un Dictateur utile... Mais instrument docile, aveugle et impuissant d'une clique d'ambitieux vulgaires, il ne sut *jamais* utiliser le pouvoir que des hasards imbéciles lui ont mis dans la main...

Inclinons-nous! nous avons eu ce que nous avons cherché... Je ne veux pas dire que nous avons eu ce que nous méritions, car, malgré tout, nous avons mieux mérité!....

COMMENTAIRES

La valeur défensive de la ligne de Tchataldja.

Elle sera intacte tant que durera la défense d'Andrinople. Elle diminuera de 50 p. 100 le jour où l'armée disponible bulgare se mettra en route — avec les grosses pièces — vers cette ligne. Elle sera réduite de 85 p. 100 lorsque toute cette nouvelle armée, avec ses canons, attaquera nos lignes. Elle remontera de 99 p. 100 si les Bulgares, n'ayant pu la forcer, font un siège en règle après quelques nouveaux assauts infructueux.



La valeur offensive de notre armée de Tchataldja.

Dans l'état actuel des choses : nulle.

Aucune offensive ne nous est permise pour le moment.

1° Avec nos rédifs actuels;

2° Avec notre artillerie actuelle de campagne;

3° Avec les chevaux et les moyens de transport que nous possédons;

4° Avec l'incapacité manœuvrière de nos troupes.

Il faut ajouter à ces considérations, que l'on ne peut prendre l'offensive avec un maximum de 150.000 — non pas combattants — mais « hommes armés de fusils », contre 200.000 Bulgares grisés par le succès.

Espérons qu'à la fin de l'armistice et si les hostilités sont reprises que nous nous trouverons dans de meilleures conditions et qu'alors une marche en avant sera possible : mais il faut pour cela un miracle!...

On peut compter sur les « miracles » puisque l'armée battue dans les combats de Lulé-Bourgaz - Kara-Agatch - Bounar-Hissar, a pu arriver à se concentrer derrière la ligne de défense de Tchataldja....

Quelle complaisance de la part de nos adversaires! C'est vraiment charmant! Et pourquoi ces amabilités ne se renouvelleraient-elles pas?

Puisque les Bulgares ont perdu cette « seconde » belle occasion, il pourrait très bien arriver qu'ils en perdissent d'autres : ils n'ont pas traduit les miennes pour des prunes!....

La journée du 17 fut une sanglante mise au point.

M. de Penennrun, en parlant de cette journée, dans



son très intéressant livre : *La guerre des Balkans en 1912*, donne cette définition officielle bulgare :

« Aujourd'hui, notre infanterie est arrivée partout au
« pied des pentes et d'autre part, notre artillerie a, par
« son feu, obligé l'ennemi à dévoiler la sienne. Nous
« avons procédé en même temps à la reconnaissance des
« positions d'artillerie des Turcs et à celle des emplace-
« ments de leur infanterie. Celle-ci, attaquée sur de nom-
« breux points, s'est ainsi révélée et nous connaissons
« très bien maintenant la situation de nos adversaires. »

Il faut convenir que cette situation est superbe, si l'on considère que c'est une armée qui était en pleine débandade douze jours auparavant qui arrêta une armée victorieuse!

Ainsi que nous l'avons toujours pensé, cette journée du 17 novembre 1912 est, en somme, une vaste reconnaissance offensive qui a pris le nom de bataille à cause de l'étendue des fronts et du nombre des gros effectifs qui y étaient affectés. Certes, les Bulgares ont entamé la journée avec la ferme conviction que ce serait la dernière grande bataille, mais, en gens pratiques, ils ont vite jugé que le lion narcotisé venait de se réveiller dans la brousse....

La journée du 18 a failli nous être néfaste.

Le récit suivant, que nous empruntons au livre de M. de Penennrun, confirme en tous points ce que nous disions au sujet de cette matinée :

« Cependant, vers la gauche des armées bulgares, l'action s'engageait également très vigoureusement. La



La valeur offensive de notre armée de Tchataldja.

Dans l'état actuel des choses : nulle.

Aucune offensive ne nous est permise pour le moment.

1° Avec nos rédifs actuels;

2° Avec notre artillerie actuelle de campagne;

3° Avec les chevaux et les moyens de transport que nous possédons;

4° Avec l'incapacité manœuvrière de nos troupes.

Il faut ajouter à ces considérations, que l'on ne peut prendre l'offensive avec un maximum de 150.000 — non pas combattants — mais « hommes armés de fusils », contre 200.000 Bulgares grisés par le succès.

Espérons qu'à la fin de l'armistice et si les hostilités sont reprises que nous nous trouverons dans de meilleures conditions et qu'alors une marche en avant sera possible : mais il faut pour cela un miracle!...

On peut compter sur les « miracles » puisque l'armée battue dans les combats de Lulé-Bourgaz - Kara-Agatch - Bounar-Hissar, a pu arriver à se concentrer derrière la ligne de défense de Tchataldja....

Quelle complaisance de la part de nos adversaires! C'est vraiment charmant! Et pourquoi ces amabilités ne se renouvelleraient-elles pas?

Puisque les Bulgares ont perdu cette « seconde » belle occasion, il pourrait très bien arriver qu'ils en perdissent d'autres : ils n'ont pas traduit les miennes pour des prunes!....

La journée du 17 fut une sanglante mise au point.

M. de Penennrun, en parlant de cette journée, dans



son très intéressant livre : *La guerre des Balkans en 1912*, donne cette définition officielle bulgare :

« Aujourd'hui, notre infanterie est arrivée partout au
« pied des pentes et d'autre part, notre artillerie a, par
« son feu, obligé l'ennemi à dévoiler la sienne. Nous
« avons procédé en même temps à la reconnaissance des
« positions d'artillerie des Turcs et à celle des emplace-
« ments de leur infanterie. Celle-ci, attaquée sur de nom-
« breux points, s'est ainsi révélée et nous connaissons
« très bien maintenant la situation de nos adversaires. »

Il faut convenir que cette situation est superbe, si l'on considère que c'est une armée qui était en pleine débandade douze jours auparavant qui arrêta une armée victorieuse!

Ainsi que nous l'avons toujours pensé, cette journée du 17 novembre 1912 est, en somme, une vaste reconnaissance offensive qui a pris le nom de bataille à cause de l'étendue des fronts et du nombre des gros effectifs qui y étaient affectés. Certes, les Bulgares ont entamé la journée avec la ferme conviction que ce serait la dernière grande bataille, mais, en gens pratiques, ils ont vite jugé que le lion narcotisé venait de se réveiller dans la brousse....

La journée du 18 a failli nous être néfaste.

Le récit suivant, que nous empruntons au livre de M. de Penennrun, confirme en tous points ce que nous disions au sujet de cette matinée :

« Cependant, vers la gauche des armées bulgares, l'action s'engageait également très vigoureusement. La



« 3^e division orientait deux de ses brigades respective-
 « ment par Lazar-Keuy, sur le groupe d'ouvrages dits
 « de la Caserne » (Uchchak), ainsi appelés parce que le
 « mouvement de terrain sur lequel ils étaient établis se
 « trouvait couronné par une vaste et immense caserne,
 « visible de tous les points de l'horizon. Quelles que
 « soient les dénominations adoptées, et aussi puérils que
 « peuvent être jugées les appellations telles que : « clef
 « de positions » ou autres, il est certain que, suivant
 « l'expression vulgaire, mais très juste, que j'ai entendu
 « prononcer devant moi par quelqu'un de très averti en
 « matière militaire, les Bulgares une fois maîtres de la
 « Caserne, « l'affaire était dans le sac! » (sic), autrement
 « dit, la bataille était gagnée! Je ne m'étendrai pas, d'ail-
 « leurs, sur ce point, car la carte parle d'elle-même à
 « quiconque l'examine attentivement. »

J'ai de nouveau un terrible frisson en lisant ces lignes...

La Caserne prise, « l'affaire était dans le sac! » Et le lecteur qui a vu pourquoi et comment la Caserne (Uchchak) n'a pas été prise, n'aura pas de peine à approuver mon impression rétrospectif... La Caserne n'a pas été prise... Mais combien peu il a fallu qu'elle le fût, et comment!... La Caserne n'a pas été prise : cela a été un vrai miracle!

La contre-attaque a lieu, nettoyant les tranchées que les Bulgares avaient occupées par un coup de surprise dans l'obscurité.... Sans quoi, pour « une petite négligence de service en campagne » la « Caserne » était prise et « l'affaire était dans le sac! » Et deux jours après le général Savof se balladait dans la rue de Péral!



Rien ne saurait être une meilleure leçon pour les chefs d'unités tactiques que cette affaire du 18 novembre 1912.

1° Pendant les combats du 17 — la veille — il n'y avait pas de « patrouilles de combat » puisque l'on n'est pas averti qu'un régiment ennemi, tout entier, s'était blotti dans un creux, dans un angle mort, se dissimulant derrière des boqueteaux pour de là essayer le coup de « Turk-bey », à la bataille de Kara-Agatch...

2° Après la bataille, on ne se soucie pas de placer des vedettes — ne serait-ce que des veilleurs de nuit. — L'ennemi surprend les hommes et leurs officiers dans les tranchées et les massacre à coups de baïonnette!

Et c'est partout le même sommeil atavique?

*
* *

Je me souviens qu'une fois, à Alep, pendant mes journées très intéressantes de « Service en campagne », un de mes camarades que j'aimais beaucoup, mais un pacha de la vieille école, m'avait dit en me prenant à l'écart : « Mon bon, tu es fou! tu es vraiment fou!... Tu perds ton temps à mettre dans les têtes des gens des histoires à dormir debout... des histoires de service en campagne qui ne valent pas un sou en campagne. Tout cela, c'est des blagues : des zevzekliks (1) et des charlatanliks (2), des guiavours!... »

Comme il avait raison! Comme il avait raison, le brave garçon, puisque, effectivement, ces théories que ces guia-

(1) Fumisteries....

(2) Charlatanismes....



vours (1) appliquent pourtant ponctuellement à la guerre comme en manœuvre contre nous, ne devaient jamais être appliquées par nous, pas même par son fils qui commandait une division pendant cette guerre et qui, cependant, est de la nouvelle école, lui!... Non, le père était au moins de l'ancienne, le fils n'était d'aucune, puisque aucune école n'avait de prise sur personnel! Cela nous amène à regretter les anciens, ô oui!

Les anciens n'auraient pas mis peut-être, des vedettes régulières, mais ils se seraient gardés à leur manière, comme le surent ceux des nôtres qui conquièrent d'immenses pays... Ils auraient fait comme les gens qui n'ont pas de médecins sous la main et qui se tirent d'affaire avec des remèdes empiriques ou de vieilles femmes : on les a vus réussir très souvent.

Celui qui critiquait à fond les immuables théories de l'art de la guerre tirait toutes ces idées saugrenues des profondeurs insondables de son ignorance. Mais les nouveaux, les élèves de Goltz, du grand Goltz, où les puisaient-ils?

Chers camarades, n'hésitons pas une minute à reconnaître que l' « ignorance » a toujours fait partie de « la grandeur » de ce pays! Comment l'une a-t-elle pu marcher si longtemps aux côtés de l'autre, voilà qui est très difficile à établir!... Mais il fallait comprendre que cela ne serait pas éternel... et cela ne le fut pas; hélas! à l'heure qu'il est, que de civils, que de militaires, que de politiciens, que de ministres, que de journalistes, qui,

(1) Mécréants...



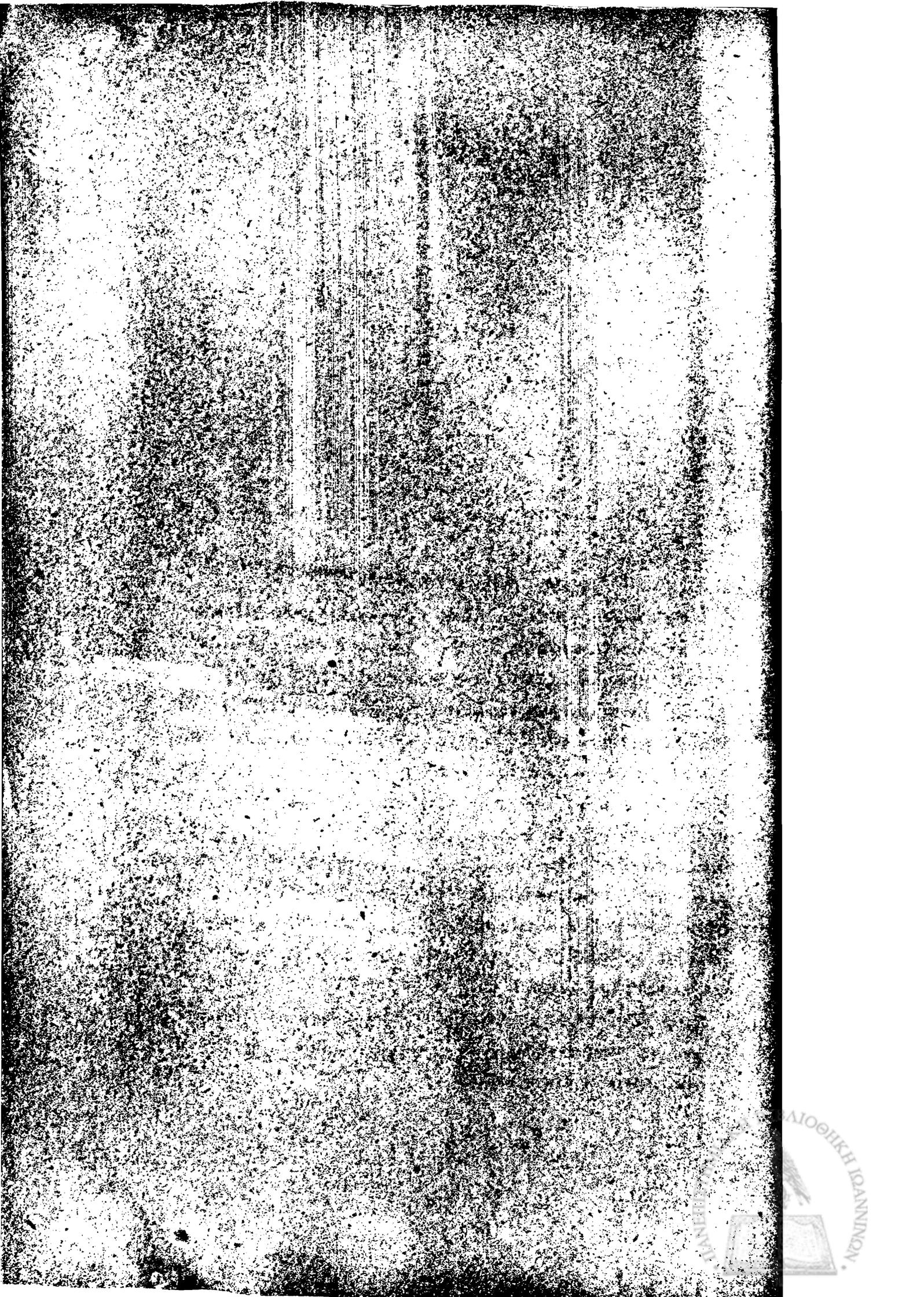
n'abdiquant rien encore de leurs présomptions inouïes, parlent de faire comme ceci, comme cela, et patati et patata....

Cette guerre est la dernière guerre de religion-en Europe!....

Que l'on cherche d'autres distractions!....

N. B. — Pour toutes les affaires concernant Tchataldja, consulter les croquis.





CHAPITRE XII

Heures d'armistice

A mon quartier général de "Hadji-Iliasly"

8 décembre 1912.

L'armistice a été signé dans les wagons dorés du quartier général transporté à Bahchayiche. Nous en connaissons les grandes lignes : elles sont sévères....

Il ne nous est pas permis de mettre en doute la très grande sincérité et le profond patriotisme de notre ami Nazim pacha, que nous considérons comme un parfait honnête homme, mais nous n'avons jamais hésité, et nous hésiterons encore moins aujourd'hui qu'hier, à dire que notre généralissime possède aussi peu d'énergie morale que de connaissances pratiques.... Il a surtout le très grand tort de s'imaginer que la *réflexion* et le *raisonnement méthodiques* peuvent porter une atteinte à la majesté de son orgueil!

C'est donc avec une terrible anxiété que nous allons suivre les phases successives et périlleuses de cette trêve qu'on impose à notre armée.





Heures d'armistice.

10 décembre 1912. — Hadji-Iliasly.

C'est maintenant, durant ces journées d'armistice, que tous les défauts de la cuirasse se révèlent avec une précision désespérante et je me demande s'il ne serait pas préférable de désirer la paix?

Nous sommes à deux pas de la capitale et nous manquons de tout. Nous sommes logés comme des brebis et des bœufs... mais avec cette différence que les bœufs et les brebis n'ont pas froid, tandis que nous, nous gelons....

Cela marchait encore d'un pied avec le beau temps, mais depuis qu'il a plu, les routes (?) sont impraticables et dangereuses. Dans les quartiers généraux, nous sommes littéralement bloqués par la boue. Un pays qui ne fut jamais administré, aujourd'hui pas plus qu'avant. Un pays où les différents valys (gouverneurs) n'ont *jamais* mis les pieds, aujourd'hui pas plus qu'autrefois. Un pays qui n'a de routes et de ponts que ceux que ses conquérants ont construits et laissés. Et ceux-là seuls nous différencient d'avec eux, ceux-là seuls nous empêchent de mourir de faim aujourd'hui. Ceux-là étaient de vrais Osmanlys! Et les jeunes théoriciens des wagons-lits, aussitôt l'armistice signé, ont fait chauffer la machine et sont rentrés en ville après nous avoir bondé d'ordres du jour tellement abracadabrants et étourdissants, qu'ils ne peuvent plus se dépêtrer eux-mêmes.



Dans ces chefs-d'œuvre, il est expressément recommandé aux chefs de corps de :

1° Construire des abris (gourbis); dans les zones nouvelles qui leur ont été assignées et d'y mettre de la paille en litière...;

2° Comme l'administration est pourvue de tout, envoyer journallement ou tous les deux jours les voitures régimentaires pour amener des vivres...;

3° Exercer constamment les troupes. Nos jeunes théoriciens des wagons-lits font tout, par ouï-dire! Jamais le quartier général ne nous fit inspecter et jamais, depuis un mois que je suis ici, un chef n'est venu dans les corps d'armée mixtes pour se rendre compte de ce qui s'y passe, et ce qui s'y passe est à faire pleurer... Et vraiment, il faut que ce soient des gens habitués comme nous à l'*insouciance* et à l'*inconfort* pour supporter de pareilles privations, et surtout pour consentir à cette insouciante incapacité de ceux qui nous gouvernent!

Dans un délicieux laconisme télégraphique, il est dit :

« Construire gourbis pour abriter soldats; donner litières paille; envoyer voitures chercher poutres, planches et vivres; exercer troupes... » C'est tout bonnement exquis!

La couleur verte de la carte ne différencie pas les arbres des broussailles et des fougères!

Maintenant, je voudrais savoir ...ce que deviendraient les troupes si nos 50 voitures, lâchant le service des vi-



vres, se mettaient à traîner du bois à travers les cloaques?... Et les haches et les scies où sont-elles? Il est vrai, Messieurs, que vous avez donné, à la fin, des haches et des pioches mais... sans manches.... Mais cela, pour vous, Messieurs, c'est un détail sans importance! Ne savez-vous pas, Messieurs, que durant les travaux de renforcement de la ligne de défense, les malheureux soldats de mes deux divisions, auxquels vous aviez confié ces travaux, manquant d'instruments jusqu'au dernier moment, ont arraché les ronces et les broussailles avec leurs mains?... Ils sont payés pour cela, n'est-ce pas? C'est leur devoir sans doute de laisser leur peau dans les ronces?

Vous nous promettez, Messieurs, des poutres et des planches, aujourd'hui, après avoir — à nos rapports — compris qu'on devait renoncer au doux rêve d'amener du bois des forêts environnantes qui n'existent que dans la fertile et verdoyante imagination de nos topographes! Et vous précisez le nombre de ces matériaux, vous faites bien, car de cette façon si, avec cela, nous arrivons à abriter — sur mes 21.000 hommes — plus de 1.000, nous serons considérés par vous — j'aime à l'espérer du moins — comme des hommes admirables.

Et pour les chevaux? Pour ces malheureuses bêtes crevant de faim et de froid, vous avez, Messieurs, indiqué à nos chefs d'état-major que vous avez conviés à un conseil dernièrement, sur la carte, des zones de cantonnement, et juste au moment où nous allions lever nos camps pour nous y installer, vous nous avez accablés de reproches en nous disant que nous avions mal compris et que



ces zones tellement éloignées de nos positions ne concernaient que nos chevaux de réserve (1)....

La preuve, Messieurs, que c'est vous qui vous êtes admirablement trompés, c'est que le II^e corps d'armée mixte — après votre départ, un peu trop précipité, vous l'avouerez, de Hadem-Keuy — a levé son camp et s'est mis en marche sous une pluie battante, par une route infâme, afin de se retirer dans ces zones que vous dites maintenant avoir indiquées, non pour les troupes, mais pour nos chevaux de réserve qui n'existent pas! Et vous avez si bien compris la gaffe, que vous n'avez plus osé donner à ce corps d'armée l'ordre de revenir dans ses anciens campements... Vous avez sans doute, Messieurs, senti — de loin — la possibilité d'une désagrégation générale! Et moi, j'en tremble... et d'autant plus que, non pas comme chef, mais comme homme, je suis à bout de patience... et je conçois que mes hommes le soient... Mais, vraiment, ils sont admirables! admirables, admirables... Des anges! Ce n'est pas une raison parce qu'on est homme de devoir, pour qu'on ne soit plus un homme!

Et si avec ces troupes que l'on garde ici, dans des conditions aussi peu humanitaires qu'hygiéniques, on compte faire une nouvelle campagne, on se trompe fort : pour peu que cela dure, l'armée en hommes et surtout en chevaux, sera réduite à sa plus simple expression.

La guerre défensive est un malheur!...

(1) Comme si nous en avions....



Elle aboutira à des résultats nuls! Et la paix que nous allons faire sera désastreuse!

Ce n'est pas dans la défensive que nous aurons la victoire... D'ailleurs, la victoire à Tchataldja, la victoire, ici, sur cette ligne, changera-t-elle les choses? Sera-ce quelque chose de plus, de mieux que ce qui a été fait le 17 novembre?

Assurément non! La vraie victoire consisterait — après avoir battu les Bulgares ici — de passer à l'offensive et de les poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à un résultat stratégique qui sauverait l'Empire....

Eh bien! Messieurs, croyez-vous que dans quelques semaines, avec des haridelles qui ne traîneront pas les seuls canons qui nous restent, sans cavalerie, sans équipages et sans intendance, plongés dans la boue, nous puissions faire un pas, un seul pas en avant? Pensez-vous, Messieurs, que dans un semblable état matériel et moral, on puisse compter sur une pareille possibilité, sur un si formidable effort? Si vous le pensez, Messieurs, vous vous trompez étrangement... A moins que nous ne fassions peau neuve, et que vous fissiez venir d'Asie Mineure et de Syrie une armée nouvelle? A moins que votre inertie — par un miracle — se convertisse en énergie (1)!

(1) Il faut avouer que cela fut avec le changement du cabinet Nazim.



*
**

Le 12 décembre 1912.

Il fait un temps de canards et, à deux pas d'ici, il y en a des masses, et je ne peux pas aller les chasser....

J'ai de bonnes nouvelles de Mahmoud Mouktar : il est hors de danger.

Mon ami le colonel Aziz est enfermé dans Andrinople, mon fils Kiazim aussi : comme ils sont heureux... Mon très cher ami, le général Chukry pacha, qu'on dédaignait tellement au grand état-major, est en train de s'illustrer en défendant vaillamment cette place d'Andrinople....

Des ordres et de la permanence des missions.

D'après nous, la meilleure armée du monde est celle dans laquelle les ordres sont le plus ponctuellement exécutés et où la permanence des missions est la mieux assurée.

Est-ce que la discipline ordinaire suffit à cela ou bien d'autres facteurs doivent-ils s'y associer? Oui! la discipline de marche.

La discipline de manœuvres, la discipline de feu existent bien, pourquoi donc celle des ordres n'est-elle pas nommée?

On m'objectera que celle-là est comprise dans l'ensemble du mot « discipline ».

Mais alors les autres.

Il nous semble donc qu'il faut spécifier et généraliser.



Et surtout ne pas confondre discipline avec soumission.

Si un ordre n'est pas exécuté à la lettre la peine disciplinaire est là, dira-t-on?

Mais est-ce que le but est de punir celui qui s'en est rendu coupable, ou bien d'obtenir ce que l'on désirait de cet ordre?

L'officier puni ne recommencera pas; mais nous rêvons d'une armée ou l'officier exécute *ponctuellement, intelligemment et utilement l'ordre qu'il a reçu sans qu'on songe une minute à ce qu'il puisse se mettre dans le cas d'être puni!*

Ceci, c'est ce qui assure la permanence des missions, et c'est de cela que naît la vraie confiance des chefs en leurs inférieurs.

Eh bien! malheureusement, depuis près de cinq ans que de nouveau je suis en contact avec l'armée et surtout depuis près de trois mois que je me trouve à la tête de différents corps d'armée, je constate très tristement qu'aucun ordre n'est *ponctuellement* exécuté et que la permanence des missions n'existe pas chez nous.... Il faut répéter, répéter sans cesse et surveiller les ordres qu'on a déjà donnés plusieurs fois....

La ponctualité.

On dit que « l'exactitude » est la politesse des rois...!

Ah! voilà encore une maxime qui n'a aucune valeur chez nous!

Personne dans ce cher pays et dans cette chère armée n'est exact et cela tient surtout à ce que « le temps » n'a aucune valeur chez les Méridionaux et les Asiatiques.



Souvenirs

Hadji-Iliasly, ce village de la banlieue de Stamboul où j'avais planté mon fanion blanc et rouge, est à peine distant de 30 kilomètres de la capitale et occupe comme qui dirait la place de Ville-d'Avray ou de Meudon (si les distances ne m'échappent pas) aux environs de Paris...

Certes, en été, mon Hadji-Iliasly doit être un village souriant. Il est entouré de jardins potagers et de beaux arbres fruitiers. Son altitude doit lui donner de la fraîcheur durant la saison chaude et les vents du nord qui nous glacent actuellement doivent pendant la bonne saison plaire aux heureux habitants. Je dis : heureux, car vraiment ils ont l'air joyeux, autant que les villageois le sont généralement chez nous.

Mais mon Ville-d'Avray, qui manque d'ailleurs totalement de Cabassoud, a devant lui un lac, mais c'est un lac de boue rouge luisante et liquide, qui se donne, au coucher du soleil, des airs pittoresques d'une vaste pièce d'eau. Mais l'illusion ne dure pas longtemps : des jeunes pâtres marchant devant des bœufs maigres et des vaches sans lait s'arrêtent un instant devant mon lac avec des airs tristes et résignés... Et puis ils se décident à le traverser péniblement en faisant de grands trous qui se referment aussitôt... c'est chaque jour la même pénible opération.

J'ai fait tantôt un tour à pied autour de mon Ville-d'Avray, ayant de la boue jusque près des genoux. Dans un bas-fond, le hameau possède une fontaine dont l'eau est délicieuse. Ça c'est une aubaine, car avant Hadji-Iliasly



nous avons durant huit jours souffert horriblement du manque d'eau.

Deux femmes qui paraissaient jeunes attendaient avec deux grandes cruches à leurs pieds. J'ai compris qu'elles donnaient le pas aux hommes de mon quartier général et elles attendaient là qui sait depuis quand. Sur un signe, les soldats se retirant, les deux pauvres petites s'approchèrent de la fontaine toutes tremblantes et fort étonnées de ce signe de respect, inusité non seulement dans leur village, mais même en ville, qu'il m'était donné d'offrir à deux compatriotes. Hélas! le geste restera-t-il dans les annales du hameau et dans la tête des soldats?

Pauvres petites femmes... pauvre pays!

Après la fraîche fontaine, je me suis tout à coup arrêté devant un spectacle qui me força à être méchant....

A travers les arbres, j'ai vu, au milieu d'un champ planté de choux, des soldats qui étaient en train de pourparler avec des gens qui paraissaient être les propriétaires de ce potager. La chose se passait devant une cabane et d'une manière mystérieuse. Cela me fit croire que je me trouvais encore en présence de contrebandiers de tabac vendant des paquets prohibés à nos troupes : cela m'était arrivé l'autre jour de payer au contrebandier l'argent qu'il allait toucher des soldats. Dans des circonstances comme celles que nous traversons, la régie ne m'en voudra pas de ce petit coup d'épingle....

Mais là, ce n'était pas de tabac qu'il s'agissait : il s'agissait de choux que des soldats achetaient pour les manger crus malgré toutes nos défenses et toutes les recommandations des médecins. Voilà encore où la permanence des



missions était restée lettre morte... Cet ordre, plusieurs fois donné, avait pâli parce que je ne l'avais pas répété, répété et répété encore. J'avoue que j'ai été très sévère... Et la leçon portera ses fruits.

Le 14 décembre 1912.

Gymnastique mentale et activité corporelle.

Nos camarades ne se doutent pas qu'en temps de paix, ne daignant pas travailler méthodiquement et en ne suivant pas le mouvement général, ils se confinent dans des doctrines bornées. On peut compter sur les doigts ceux qui sont abonnés à des périodiques militaires étrangers et ce qui est certain c'est que *l'on ne daigne pas travailler*, parce qu'on est sûr de savoir....

La préparation morale d'une armée est devenue — de nos jours — de la gymnastique intellectuelle : il faut s'y exercer! C'est l'instruction, c'est une meilleure compréhension du devoir et du point d'honneur, c'est un profond amour pour la patrie, qui, elle-même, devient plus chère avec les embellissements de la civilisation... Mais surtout ne nous entêtons pas à reconnaître nos torts envers cette civilisation moderne en nous prévalant de la civilisation arabe — qui n'est pas la nôtre d'ailleurs — ensevelie en Andalousie depuis des siècles.

*
*
*

J'avais proposé, il y a quatre ans, à un ministre de la guerre de faire construire à Stamboul un grand ma-



nège pour les pachas et les officiers supérieurs afin de les remuer un peu et de les mettre en état de pouvoir un jour, sinon faire la guerre, du moins être à même de diriger utilement des manœuvres. Ce ministre accepta. Les travaux du manège commencèrent, mais le ministère tomba et les travaux furent abandonnés.

Quoique je sois gros, peu de mes camarades maigres sauraient résister et courir à cheval autant que moi, mais j'avoue qu'il me serait impossible de me mesurer avec un général européen de mon rang.

Dans tous nos revers, cherchez la lenteur des chefs et le manque d'unité de doctrine....

L'exercice physique, c'est la santé morale!

L'économie des forces.

A Kirk-Kilissé et partout, les fronts de divisions étaient des fronts de corps d'armée. Des réserves, nulle part! Par conséquent — entre autres inconvénients — contre-attaques impossibles....

Nous savons entre autres que l'avant-garde de la division de gauche du 1^{er} corps d'armée, le 22 octobre, avait été lancée à 8 kilomètres en avant de son gros, naturellement elle échoua, et son gros également!

Tout cela se tient. Tout cela a une même origine : manque d'exercices, apathie, manque de calculs méthodiques, manque de liaison et toujours et tout le temps des forces perdues... Aussi les Bulgares sont aujourd'hui plus étonnés que nous-mêmes de nos revers....

Les chefs bulgares disent maintenant que ce qui a été



tenté le 17 novembre, à Tchataldja, était une vigoureuse reconnaissance offensive... Mais Plewna aussi fut une reconnaissance offensive, si vous voulez. Toute première attaque sur une position est une reconnaissance offensive!

*
**

Les Grecs se sont souvenus de ces paroles de Xénophon :
« L'art de la guerre est l'art de garder sa liberté... ».

*
**

Derrière le voile de l'armistice, il me semble qu'on nous prépare des surprises et de ces surprises à l'*irréparable*, il n'y a que l'épaisseur d'une chicane....

*
**

Et après la guerre?... savez-vous contre qui — après la guerre — il faudra tourner tous les canons qui nous resteront? Contre nos préjugés, nos erreurs et nos entêtements!

*
**

De toutes les choses qui ne nous étaient pas permises, en ces derniers temps, il y en avait une qui l'était moins que toutes : la guerre!

*
**

Le système des adjudications et l'amour du bon marché.

Je ne suis ni économiste, hélas, ni économiste, mais je sais que ce qui est le plus cher au monde, c'est le bon mar-



ché. Et le bon marché, chez nous, a été élevé à la hauteur d'une institution nationale.

Marchandises bon marché, effets bon marché, nourriture bon marché, chevaux bon marché, fonctionnaires bon marché à tel point qu'on serait un génie que l'on est coté à tant de piastres par mois! Nous sommes tous bon marché. Nos valeurs personnelles sont mises à l'adjudication, tout comme les poireaux et les pommes de terre de l'intendance.

— Monsieur, cet équipement, combien en voulez-vous?

— Mais, le prix qu'on en donne dans nos armées... Cent vingt francs.

— Oh! non, c'est trop cher, diminuez, diminuez...

— Bien, Monsieur! Je vais vous diminuer de 10 francs...

— Oh! vous plaisantez!... Diminuez encore....

— Tout ce que je puis faire, Monsieur, ce serait de diminuer encore de 5 francs....

— Continuez toujours....

— Non, je me retire... ce serait vous voler et une maison connue comme la nôtre ne peut y consentir... Adieu, Messieurs.

— Adieu, Monsieur... Et vous, Monsieur... (un Juif)?...

— Moi, ché fé fou timinuer de ti franque encore....

— Ça n'est pas assez... Et vous... (s'adressant à un autre Juif qui paraît ignorer complètement le premier et qui est son intime et grand associé)....

— Moi, Mozieu, che fou donnerai za à 60 vrancs....

— Ah! c'est très bien!... adjudgé.

Et, effectivement, ces gens-là sont extraordinaires et fournissent à moitié meilleur marché, mais ce qu'ils don-



ment c'est une ignoble camelote qui n'a aucune valeur commerciale et qui dure ce que durent les camelotes : *la durée d'un ministre au suivant!....*

*
**

La même clique nous a vendu des chevaux de Hongrie pour le tiers de ce qu'on les vend au gouvernement austro-hongrois... mais c'est admirable!

Evidemment, ils étaient meilleur, bien meilleur marché que les chevaux français, allemands ou américains, que nous avions proposés.

Mais pourquoi donc nous les laissait-on à un prix aussi faible, était-ce pour nos beaux yeux?

C'étaient des rebus de haras, des trompe-l'œil, des bêtes dépourvues d'aplombs et criblées de tares rédhibitoires....

Au bout de deux mois de campagne, la plupart des régiments étaient à pied....

Et ces vendeurs si complaisants se dérobaient à mes yeux durant les jours de mobilisation dans les corridors du ministère où ils se fafilaient à la recherche de nouvelles bonnes fortunes....

En attendant, on ne répond pas à mes télégrammes et l'on me met dans le plus grand embarras vis-à-vis de mon corps d'armée. Pourtant, j'estime beaucoup Abouk pacha... Le malheureux, il doit être débordé aussi! Depuis hier, il y a un tout petit bout de soleil, mais que sera-ce dans deux ou trois jours?

Ce qui m'attriste encore davantage en ces journées déjà si tristes sans cela, c'est l'attitude de notre flottes



Elle n'a pas été contre les navires italiens; elle ne va pas davantage contre ceux des Hellènes... C'est à devenir fou. Et cependant, je suis tout à fait certain de la bravoure de nos marins!....

Je vais consigner ici ce que je leur disais vers la fin de mes *Autres Occasions perdues*.... :

« Que les nombreux achats de navires, torpilleurs,
 « sous-marins, croiseurs et autres, que l'on fait main-
 « tenant et nos cuirassés ancrés aux Dardanelles puis-
 « sent réserver à notre histoire des pages meilleures! Et
 « cela arrivera, nous en sommes persuadés, car nos ca-
 « marades de la marine impériale — dans une transfor-
 « mation méthodique — ne demanderont pas mieux que
 « de répondre à tout ce que l'on peut attendre de leur
 « patriotisme, mieux guidés et plus normalement orien-
 « tés!... Que Kilidj-Aly nous entende! »



A nos bons camarades de la marine et à ceux qui, comme moi, ne peuvent donner une explication à cette inaction, je dirai d'ouvrir le *Grand Larousse* et de lire les lignes suivantes :

COMBAT DE SINOPE. Ce désastre, qui produisit en Europe un si douloureux retentissement, doit être sévèrement qualifié par l'histoire, puisqu'il fut le résultat d'un lâche abus de la force sur l'infériorité du nombre, dans un moment où la guerre n'était pas encore officiellement déclarée entre la Porte ottomane et la Russie. Le 30 novembre 1853, une escadre turque, poussée par la tempête, jetait l'ancre dans le port de Sinope. Elle se composait de 7 frégates, 3 corvettes et 2 bateaux à vapeur. Surprise dans ce lieu de refuge par le vice-amiral russe Nachimoff, commandant 2 vaisseaux à trois ponts, 4 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 1 transport et 3 bateaux à vapeur, l'escadre ottomane reçut aussitôt l'ordre de se rendre. Malgré cette écrasante disproportion de forces, l'amiral turc résolut de combattre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que d'amener son pavillon, et, vers midi



et demi, il ouvrit lui-même le feu contre les Russes. La lutte fut terrible; les Turcs se battirent avec le courage du désespoir, non dans l'espérance de vaincre, mais pour mourir glorieusement. Depuis une heure, le soleil avait disparu derrière l'horizon, et ce sanglant combat durait encore, éclairé d'une teinte lugubre par les flammes que les bombes ennemies avaient allumées dans la ville. Le canon cessa alors de gronder, le silence se fit sur la mer; la flotte ottomane était anéantie. De ses douze bâtiments, huit avaient été coulés à fond, broyés par les boulets russes. La marine turque jeta sur cette défaite le reflet d'un noble héroïsme. Le commandant du *Nizamié*, de 60 canons, lutta jusqu'à la dernière heure avec une indomptable énergie, puis il fit sauter sa frégate et s'ensevelit dans les flots plutôt que d'amener son pavillon. Le capitaine du *Namik*, de 52 canons, suivit ce fier exemple de dévouement à la patrie, et fit également sauter son navire. Mais la flotte russe paya cher sa triste victoire; plusieurs de ses vaisseaux, complètement démâtés, ne purent sortir du port que remorqués par les bateaux à vapeur. Elle alla alors s'enfermer à Cronstadt ou à Sébastopol, sans qu'une seule fois ses vaisseaux osassent affronter ceux de la France et de l'Angleterre, afin d'effacer, dans un combat à armes égales, le honteux souvenir de Sinope.

(*Grande Encyclopédie Larousse*, S-T, t. XIV, p. 759.)

Nous sommes pourtant les enfants de ceux qui se conduisirent ainsi! Allons, chers camarades de la marine, marchez bravement sur leur *Avéroff!*

*
**

15 décembre. — Quand je ferme les yeux et que je dis : « Ils sont là, à deux pas, ces Bulgares qui, il y a trente et quelques années seulement n'étaient que ces paysans du Danube et de la Roumélie, ne pouvant atteindre dans l'ordre social que le rang de palefrenier ou de cocher dans nos écuries... Je les vois encore, les grands jours de promenades sur les hauteurs des Eaux-Douces, jouant des airs mélancoliques avec leurs gaïdas, pendant que d'autres, pour deux métalliques, faisaient de nombreux sauts périlleux... Et si alors, à l'un d'eux, on avait dit que, trente-six ans plus tard, devenus nation forte, ils menaceraient Constantinople, ils vous auraient



répondu pour vos deux métalliques : « Mon pauvre Monsieur, quel dommage... vous êtes donc devenu fou! »



Avant la guerre turco-russe, j'avais été, tout jeune, à Philippopoli pour, de là, gagner des montagnes où l'on m'avait promis que je pourrais chasser l'ours avec succès.

Le mutessarif, un certain Hassan pacha, ami de mon grand-père, vint me trouver et très aimablement me pilota à travers la ville. Il me conduisit voir une école turque — nouveau système — propre, avec des pupitres, une salle d'histoire naturelle, enfin pas du tout l'école du peintre Decamps....

Un hodja, à l'air intelligent, était perché sur sa chaire, et autour et devant lui les élèves brillaient par leur absence... C'était un désert!

A mon jeune étonnement, le mutessarif donna cette triste explication : « Les gens disent que cette école ne ressemble pas à ce qu'ils ont toujours été habitués à voir; ils pensent que c'est une infraction à leurs sentiments religieux et n'envoient pas leurs enfants... Et ce hodja, qui est excellent, n'est pas payé ici, tandis qu'à l'école bulgare où je vais vous conduire en sortant d'ici, il touche de forts beaux appointements... ».

Et de là, nous allâmes au collège bulgare... Depuis le bout de la rue étroite en escalier, un brouhaha vint à mes oreilles : c'étaient des enfants bulgares et grecs qui récitaient leurs leçons jusque sur les marches d'entrée, les salles étant combles....



Je me souviens fort bien d'avoir envoyé de là une composition sur ce que j'y avais vu à mon très cher et inoubliable précepteur, M. Domengé, qui ne m'avait pas encore quitté.

Le soir de ce jour, on me fit l'honneur de m'inviter à une soirée dansante chez un M. Gumuchguerdau. Les danses, dans lesquelles le « Cirto » tenait la plus grande place, n'étaient encore que fort peu européanisées et en fait de rafraîchissement on fit circuler des carafons de limonade assez chaude et sur de grands plateaux en argent des raisins secs et des figues, des noix et des noisettes... Les dames non dansantes et les mamans étaient assises les jambes très orientalement repliées sous elles, sur de hauts divans circulaires.

Que les temps sont changés...

Le 15 décembre.

De plusieurs côtés à la fois, on vient me dire que les troupes n'ont pas pu se procurer du pain depuis deux jours... Immédiatement, je fis une enquête : on m'avait caché la vérité et j'apprends à l'instant que « l'insouciante » (1) de Hadem-Keuy s'est arrangée de manière à nous jouer ce joli petit tour-là, aussi! Et nos pauvres soldats ne s'en sont plaints qu'à la 24^e heure... Oh! les braves gens!....

Le vrai bon pain, c'est eux....

Après la signature de la paix, il y aura, chez nous, un

(1) C'est le nom que j'ai donné à notre intendance.



grand match de foot-ball militaire, entre les abdoullahistes et les nazimistes au sujet des responsabilités... Quelle chance! quel bonheur! de n'être ni des uns, ni des autres!...

Cette histoire de non distribution de pain se confirme de plus en plus! De tous les côtés, de tous les corps d'armées, on se précipite sur l' « insouciant » de Hadem-Keuy... Celle-ci est affolée. Le commandant est affolé, les chefs de troupes sont affolés, nous sommes tous affolés!

Il y a des gens qui manquent de pain depuis trois jours... Le chemin de fer est là et la capitale derrière!...

Le 15 décembre.

Avez-vous jamais été, dans votre vie, entouré, de 21.000 hommes auxquels depuis quatre jours on n'a pas distribué de pain?...

Eh bien! je me trouve dans ce cas!

On me crie de tous les côtés : « Pain! pain! du pain!... » pendant que ces MM. se gavent d'excellentes pâtisseries chez Tokatlian!

16 décembre.

Enfin! le pain est arrivé hier soir! Mes braves soldats ne me regarderont plus avec des yeux où je lisais tant de choses!... Ah! s'ils avaient pu pénétrer en moi et voir ce qui s'y passait? Hélas! ils ne sauront jamais combien je maudis ceux qui les font souffrir! Dans leur ignorance des choses et des responsabilités, beaucoup d'entre eux doivent s'imaginer que je suis le pacha fautif....

Celui-là, ils ne le verront jamais!



*
**

Pourquoi n'avons-nous pas vu dans les journaux quelques mots de S. E. von der Goltz pacha à l'endroit de ses anciens amis et élèves?

Parce qu'il ne les approuve pas, sans doute....

*
**

Chaque fois que quelqu'un vient de la ville, je lui demande quelle est la physionomie de la capitale? Et tous me répondent la même chose : « Rien de changé. Toujours la même insouciance... Toujours les mêmes croyances... Toujours les mêmes potins... Toujours des gens qui courent après un ministère, une place ou une bonne affaire... Toujours les mêmes indifférents qui remplissent les beuglants et les cafés pleins de fumée... Toujours des quantités innombrables d'officiers, alors que nous en manquons terriblement ici... Et partout des gens qui pensent à tout, excepté ce à quoi il faudrait penser... ».

Eh bien! ceci me confirme entièrement dans cette conviction que : ce que nous avons vu, ce n'est pas la défaite de l'armée, mais de la société actuelle ottomane et des idées qui l'inspirent....

On aurait beau réformer l'armée, si l'on ne se fait pas une autre mentalité et des idées nouvelles, nous glisserons jusqu'au bout de la pente, et cette fois, avec une vitesse vertigineuse!... Et au lieu de cela, il y aura encore des niais qui nous poussent avec leurs journaux à être plus



fanatiques que jamais... Mon Dieu, que serait-il advenu si nous avions été vainqueurs???

Nous aurions reculé d'un siècle encore!

C'est terrible!!!



Vent du sud. Soleil! Un assez chaud soleil. Mes 21.000 hommes vont manœuvrer aujourd'hui.

Il paraît que les Bulgares insistent pour avoir Andrinople. J'espère que les nôtres vont lutter pour ne pas céder cette place qui résiste si vaillamment!

Mais, malheureusement même en conservant Andrinople, nous aurons un Empire terriblement réduit en Europe....



Ce vent du sud va nous faciliter les communications en séchant les chemins. Hier, l'aspect des abords de Hadem-Keuy était effrayant à voir. On ne distinguait plus ni chemins, ni anciennes routes, ni passages : c'étaient d'immenses cloaques, des bourbiers, tels que les voitures de l'« insouciant » s'enfonçaient entièrement, même n'étant pas chargées... De tous les côtés, des chevaux, des buffles, en agonie ou morts depuis longtemps... Des hommes cherchant à remettre sur pied ou un cheval tombé dans la boue ou une voiture renversée avec des sacs crevés, laissant couler la farine ou le riz....

Le choléra et le typhus ont presque disparu, mais l'au-



tre maladie, « la permanente » est là, continuant à faire plus de victimes que les autres : « l'incurie »!

*
**

17 décembre.

O joie indicible!... O joie délirantel... De Constantinople, on m'apporte à l'instant la nouvelle officielle d'une victoire de notre escadre... Il paraît que l'*Avéroff* — faut-il le croire — des Grecs a fui avec de graves avaries vers le Pirée!... Enfin!

C'est le moment de tomber dessus avec la dernière énergie. On peut tout reprendre et la paix se ferait tout autrement. Notre armée de Boulaïr sera disponible! Nos contingents d'Asie arrivent. La 31^e division est à Scutari ainsi que plusieurs régiments kurdes. Je ne les savoure pas beaucoup, mais contre les Bulgares, ils peuvent être utiles.

Depuis une heure, je nage dans un bain de bonheur! Et Dieu sait si j'en avais besoin....

DÉFAITE DE LA FLOTTE GRECQUE

L'Avéroff avarié.

« L'Agence ottomane reçoit du grand vizirat communication de la dépêche suivante adressée par le commandant de la flotte ottomane au généralissime :

« Aujourd'hui, à 8 heures du matin, l'escadre turque



est sortie des Dardanelles et a pris contact avec les forces navales ennemies.

« Les escadres en présence ont échangé un feu d'artillerie à des distances variant de 3.200 mètres à 7.750.

« Les officiers et tous les équipages ont fait preuve d'une grande fermeté et d'une bravoure exemplaire dans l'accomplissement de leur devoir.

« Dans ce combat, qui a duré une heure et demie, l'*Avéroff* a été atteint par trois ou quatre de nos projectiles.

« Ses canons de 24 de la proue et ceux de tribord ont été réduits au silence.

« Les autres vaisseaux ennemis ont pris le large après avoir effectué quelques tirs sans aucune conséquence.

« Le combat continua dans la suite avec l'*Avéroff* seulement, mais ce vaisseau, aussi accompagné des autres bâtiments, prit la fuite dans la direction du Pirée.

« Avec l'aide de Dieu, nos navires n'ont subi aucun dommage. »

Quel baume en ces heures nerveuses d'armistice pour nos âmes meurtries... L'*Avéroff* avarié! Je m'y attendais si peu! si peu!

Andrinople est admirable! Janina abîme les Grecs! Scutari se conduit noblement!

Merci! merci, à vous tous, chers camarades, qui relevez le drapeau et nous donnez de l'espoir et du cœur! Merci! chers frères de la marine, merci à vous aussi; oh! oui, merci!!!



*
***18 décembre.*

Si tout se termine d'une façon à peu près favorable pour nous et qu'une situation politique nous soit donnée de nouveau, il faut que quelqu'un nous pousse à devenir ce que nous aurions dû être depuis la guerre de Crimée, car, abandonnés à notre propre volonté et à la merci de nos inadmissibles entêtements, nous ne ferons jamais quoi que ce soit qui puisse nous mettre rapidement au niveau des nations civilisées.

Si, cette fois-ci, en changeant de frontières, nous ne changeons pas de manière d'être, nous n'aurons plus de frontières à changer dans dix ans!

Je ne dirai pas, comme certains de nos amis politiques, qu'il faut nous donner une tutelle politique, mais je sens pertinemment la nécessité d'une tutelle morale et matérielle.

Notre ministre des Finances; celui des Travaux publics; le préfet de la ville; celui du Commerce et de l'Agriculture, doivent être des Européens....

Il faut, en outre, créer un ministère des Beaux-Arts et un inspecteur général des réformes.

Ces réformes doivent comprendre :

- 1° Celles du Palais impérial;
- 2° Celles de l'Administration;
- 3° Celles du Cheikhislam;
- 4° Celles des Tribunaux ordinaires et religieux;
- 5° Celles de l'armée;



J'avais donné à Abdul-Hamid un rapport de 70 pages à propos de ces différentes réformes.

Effrayés par les privilèges que tout cela était de nature à leur enlever, les gros bonnets du Palais avaient obligé le Sultan à m'exiler.

Mais croyez-vous, chers lecteurs, que les très nombreux rapports que nous avons eu le courage de faire pleuvoir sur le Palais et la Sublime Porte, ont servi à quelque chose? Jamais; pas plus que mes *Occasions perdues*, pas plus que tout ce que ceux qui pensent comme moi ont beau dire et répéter encore sous ce régime extraordinaire auquel, je ne sais vraiment pourquoi, on a donné le nom de : Gouvernement constitutionnel!

Oui! il faut qu'on nous pousse, qu'on nous oblige à devenir des Ottomans européens, sans quoi ni un million, ni dix millions de baïonnettes ne seraient suffisants à nous maintenir en Europe... Et le jour où nous aurons mis les pieds en Asie... ce sera le partage du second Empire de Byzance entre les fils « de l'entente occidentale »....



Sur la très humanitaire initiative de Lady Lowther, la très gracieuse ambassadrice d'Angleterre, une société protectrice des animaux avait été créée. Nombreux sont mes compatriotes qui en font partie; mais, parmi eux, je suis le seul à me lamenter ici sur le traitement affreux des animaux qui nous rendent pourtant des services si grands!

Mais tant qu'on ne fera pas de routes, de nombreuses routes, ces spectacles odieux se renouvelleront chaque



fois à la barbe de nos incorrigibles gouvernants et à celle de l'Humanité!

*
**

Nous faisons la guerre bien plus aux privations et à la misère qu'aux Bulgares.

*
**

18 décembre.

Enfin le grand état-major a reconnu, après bien des hésitations, l'erreur commise au sujet de nos cantonnements et veut bien nous autoriser à nous y installer. Mieux vaut tard que jamais. Mais, maintenant que les deux divisions sont plus ou moins bien établies, il sera difficile de les installer ailleurs.

*
**

Le langage des journaux de Stamboul me montre que l'on ne se rend pas suffisamment compte de notre situation politique.

Après tous les malheurs qui nous arrivent je me serais attendu à un revirement de langage, à une poussée formidable vers la conquête des vérités que nous avons foulées aux pieds jusqu'ici... Mais je vois de plus en plus qu'il y a des incarnations, des enracinements ataviques contre lesquels rien — pas même les dures leçons du destin — ne peuvent réagir.

Le sort de ce pays dépend entièrement, non pas de son armée, mais uniquement du sort de nos femmes! La



vie sociale, économique, intellectuelle et morale de cette nation ne sera solidement assurée que quand nous aurons jeté les bases d'une société où la femme ottomane occupera la place qu'elle doit occuper... Et sait-on par quel moyen l'on y arrivera? Je vais vous le dire : Par le canon... et jamais autrement!....

Nous ne sommes plus dans une période où l'on puisse prier, supplier les gens de vouloir bien pénétrer dans la civilisation et d'être comme tout le monde!... Le temps des demi-mesures, des « Bakalims » (1), des « Yavach-Yavach » (2), des tergiversations est passé : la conquête de la lumière... ou les ténèbres pour toujours! Le devoir de ceux qui vont présider aux nouvelles destinées de ce peuple est *de lui imposer la civilisation*... Et pour cela, s'il faut aller jusqu'au canon, eh bien! il faut y aller!

Nous ne pouvons plus rester comme de malheureux solliciteurs déguenillés dans la salle d'attente de la civilisation! Nous devons pénétrer de plein droit dans ses salons resplendissants de lumière et débordants de bien-être avec tous les honneurs dus à une race qu'une longue période d'autocratie imprévoyante et de fanatisme aveugle a éloignée des plus honorables destinées, et tous ceux qui nous connaissent de près déclareront que nous pouvons aspirer, dans un sincère réveil national, à tous les perfectionnements et à tous les bonheurs!... mais il faut la baguette de la fée ou celle du chef d'orchestre

(1) « Nous verrons. »

(2) « Doucement, tout doucement! »



afin que nous puissions aller en mesure... au sein du concert européen!...

*
*
*

19 décembre.

Il paraît que les Bulgares ne font que se fortifier en face de notre aile droite et vers Cabakdja. Quant à nous, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà fait. Nous sommes prêts, archiprêts. Et en cas de rupture des négociations, les Serbes ne pourront pas venir renforcer les Bulgares tant qu'ils ne seront pas tranquilles du côté de l'Autriche.

Nous avons quatre bonnes divisions, de la cavalerie et surtout de l'artillerie, qui nous arrivent d'Asie Mineure. Notre contingent de Boulaïr devient disponible avec la mise hors de cause de la flotte grecque (1).

Evidemment, notre situation vis-à-vis des Bulgares est meilleure en ce moment qu'elle ne l'a jamais été.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, quels seraient les fruits d'une ou d'une série de bonnes batailles sans la faculté d'une contre-offensive lucrative?

La contre-offensive implique l'idée de poursuite. Or, dans quelle mesure pouvons-nous poursuivre un ennemi battu?

Ah! si l'Europe ne s'énerve pas d'une trop longue période de temporisation, si les pourparlers peuvent s'éterniser, on pourrait éviter la période boueuse, — ou peut-

(1) Hélas, ça n'a été qu'un doux rêve....



être même neigeuse — et atteindre le printemps. On pourrait aussi — en cas de reprise des hostilités — se contenter de compter les coups que tireraient les adversaires... et d'attendre ou le beau temps ou bien des forces et des moyens permettant une vigoureuse offensive. En tous cas, je vois d'un très mauvais œil l'idée d'un débarquement sur les côtes de la Marmara.



20 décembre.

Officiers retraités.

C'est là encore une source féconde de forces perdues. L'officier qui a pris sa retraite — chez nous — est un être en dehors : un « inutile ».

Dans les autres pays, on se l'arrache : le commerce, l'industrie, les grandes entreprises financières et autres lui ouvrent les bras.

Je vais prendre ma retraite après la guerre. Je voudrais me mettre avec d'autres compatriotes à créer quelque chose. Les fonds? Nous les avons... sans cependant les avoir. Mes co-associés possèdent des propriétés qu'ils ne peuvent pas vendre à cause des *Vacoufs* (1)....

Quant à moi, voilà quatre ans que j'ai soi-disant gagné le gros procès de mes biens arbitrairement confisqués sous Abdul-Hamid.

Le premier juge, au bout de séances désespérantes qui

(1) Biens religieux.



avaient duré plus d'un an et cela en régime constitutionnel s'il vous plaît, avait donné une sentence en ma faveur. Mais juste au moment où elle allait devenir exécutoire, ceux qui avaient bénéficié de mes biens sous Abdul-Hamid vinrent au pouvoir avec le régime constitutionnel, et aussitôt le juge fut remplacé par un autre qui chicana la première sentence avec toute cette élasticité désespérante et destructive avec lesquelles on interprète nos lois religieuses... Mes quatre années déjà si longues ne sont rien à comparer à ces procès très nombreux qui durent depuis 15, 20 et 30 ans! On voit des masses de malheureux et de malheureuses qui vont au Mahkémé (1) comme on se rend à l'école. Ils y traînent leur mesquine existence et on les voit à des heures irrégulières, d'ailleurs, des repas, ne mangeant qu'un morceau de pain et du Kacher (2), suppliant les uns, graissant la patte aux autres, au milieu d'un dédale de faux témoignages, de vieux papiers parcheminés, rendus intentionnellement illisibles et qui sentent des années de chicane, de fraudes, de faux serments et de tyrannie. Et c'est au nom de la religion que l'on fait souffrir ainsi tout un peuple de réclamants, depuis des siècles, comme si un Dieu ou un Prophète avaient pu songer un instant à lancer du Ciel sur les hommes des lois aussi injustes, aussi méchantes et à ce point abusives???

Il y a là dans ces tribunaux de la capitale et de la province — et Dieu sait s'il y en a! — tout un monde bardé

(1) Tribunal.

(2) Fromage du pays.



d'injustice qui se fait une vie opulente par la souffrance et la misère de tout un autre monde privé de justice! Quel équilibre étrange, n'est-ce pas? Et c'est ainsi que la meilleure nation du monde arrive aux dernières limites du gâchis! Nous n'avons plus un seul pas à faire dans le domaine de S. M. le Désordre! Le maximum est dépassé depuis longtemps.



21 décembre.

J'avais pensé qu'après ce que le choléra et le typhus intestinal avaient offert à nos yeux et nos narines, rien au monde ne saurait plus jamais me dégoûter... Eh bien! je m'étais trompé : un spectacle plus immonde encore m'était réservé....

Hier matin, un soleil presque d'été caressait chaudement mes fenêtres. J'essayais d'en ouvrir une avec d'innombrables précautions et je parvenais à donner un peu de soleil et d'air à cette mansarde horrible que j'habite.

Une de mes sonates favorites de Schumann était sur mes lèvres et je la fredonnais avec bonheur dans cette cruelle privation de toute musique. Mais ces quelques minutes gaies s'étaient à peine écoulées au milieu de ce rayonnement et de ces réminiscences, qu'une odeur impossible vint jusqu'à moi d'une horrible cabane habitée par mes voisins qui sont — je viens seulement de m'en apercevoir — des romanichels! Toute une nombreuse tribu grouille là à deux pas....

Ils sont là entassés, ensardinés dans un même taudis :



père, mère, grands et petits parents; chats, singes, ours, chevaux, ânes, mules, enfants et chiens... Tout cela se querelle, se bat, puis se réconcilie; chante, pleure et fait la noce en commun, sans la moindre gêne!... sous l'œil complaisant et envieux des grands-parents! Dans le même récipient, la nourriture et la hideuse lessive se succèdent et parfois se rencontrent dans un mélange d'odeur d'ail et de poireaux mal cuits qui sont le fond du fond de la félicité de toutes ces classes pauvres, sans oublier l'oignon qui est de toutes... Et aussitôt sur mes lèvres la pauvre symphonie de Schümann se tut et s'envola triste et je faisais fermer à jamais cette fenêtre odieuse, tandis qu'une femme ravissante, une bohémienne, une femme qui avait conscience de sa beauté et qui avait l'air de dire : « N'est-ce pas que ma place n'est pas ici?... » leva vers moi des yeux de gazelle effarouchée....

*
*
*

21 décembre.

Hier soir, dans deux étables, mes soldats du quartier général ont trouvé deux fusils de guerre avec leurs munitions : un Mauser et un Henry Martini, cachés sous des tas de fumier.

Du 22 octobre au 18 novembre, on ne se figure pas ce qu'il y a eu de fusils volés, tant turcs que bulgares!... On en a pris une partie, mais on me nomme certains villages vers Dercos où on les aurait enfouis en masses....





22 décembre.

Maintenant, on veut me faire aller, à toutes forces, dans cette zone qui était celle de mon corps d'armée et qu'on nous avait retirée par une erreur, d'ailleurs non avouée. Depuis quinze jours, tout ce pays a été piétiné et les meilleurs endroits occupés par d'autres détachements : Avant la dévastation, oui ! Mais maintenant, c'est nous pousser vers les misères de toutes sortes !



Les journaux d'Occident disent que nous avons 180.000 hommes en face de nous : cela dépasse les limites de toutes les exagérations. C'est comme nos gazettes qui prétendent que nous sommes 250.000... Nous sommes loin de compte pour les uns et pour les autres. Du reste, il n'en faut pas tant pour défendre la ligne....



Les volontaires de Stamboul.

Ces pauvres jeunes gens n'ont vraiment pas eu de veine... Ils n'ont presque pas vu l'ennemi. On les a employés aux renforcements des lignes et maintenant, mal logés, mal nourris, ils commencent à en avoir assez et à chaque instant je reçois des pétitions de parents qui prétendent que leurs enfants se sont engagés sans leur autorisation.



Cela est aisé à dire maintenant : il fallait protester au moment des parades dans les rues de Stamboul et de Péra, quand les costumes étaient tout flambants neufs et que les souliers jaunes n'étaient pas encore maculés de boue. Si j'en licenciçais quelques-uns, il faudrait les licencier tous... Je n'ai eu de faiblesse que pour une mère qui m'avait écrit une lettre très éplorée et dont le fils aurait été refusé par tous les conseils de revision du monde : myope, scrofuleux, chétif, misérable! Et cependant, le malheureux pleurait à chaudes larmes et voulait rester avec nous!

*
**

Mon chef d'état-major, Djémal Eddin bey, qui rentre de la ville m'apprend que ceux qui se sont rendus coupables d'avoir, durant près de quatre jours, laissé l'armée entière de Tchataldja sans pain ont été traduits devant un conseil de guerre. Ils trouveront très sûrement le moyen d'échapper à la peine sévère qu'ils ont encourue... Chez nous, l'« insouciant » possède des moyens de défense dont on ne peut se faire aucune idée ailleurs. Ce sont des gens blindés et assurés contre toute casse.

D'ailleurs, on commence à leur trouver des excuses... Quelqu'un me disait sérieusement hier : « Que voulez-vous, ils ont fait cela parce qu'ils croyaient que, les dépôts de Hadem-Keuy débordant de pain, ce serait dommage d'en envoyer d'autre pour le vouer à la pourriture... ».

C'est comme l'histoire des gilets de flanelle que la population de Stamboul a gracieusement offerts à l'ar-



mée et dont une part était destinée, dans les limites du prorata, à mon quartier général... Le nombre de ceux qui nous parvinrent m'en ayant paru insuffisant, j'en demandai la raison à Hadem-Keuy. Savez-vous, chers lecteurs, ce qu'on m'a répondu? Eh bien! voici à peu près : « Comme votre quartier général est situé au midi, nous avons pensé qu'on pouvait en envoyer seulement quelques-uns pour les plus frileux... ».

Il y a en France quelque chose qui pourrait donner une idée, à peu près exacte, de notre suave administration : c'est Charenton!



« Et si — me disait tantôt un camarade — les Bulgares se mettaient à violer tout à coup l'armistice?... »

Non! à l'époque où nous vivons et, alors que les plénipotentiaires des deux côtés sont à Londres, cela ne se peut pas.

Cette question de mon camarade me met en mémoire une violation de ce genre dont les Serbes s'étaient rendus coupables en 1876.

On était en plein armistice, depuis les journées magnifiques d'Alexinatz.

La « Morava » et une partie de sa vallée nous séparaient des Serbes. De chaque armée l'on descendait tous les jours vers la rivière et les soldats faisaient la lessive ou la baignade, se parlaient, se taquinaient d'une rive à l'autre et même faisaient des échanges de pain et de tabac.



Nos tentes étaient dressées sur une hauteur, en face de Déligrad. On voyait de loin la fameuse position de Djouniss que les Serbes croyaient imprenable. Ils le croyaient à tel point qu'ils avaient dressé sur une colline un arc-de-triomphe sur lequel on lisait, en plusieurs langues et en grosses lettres, ceci :

« Si les Turcs prennent ces positions en 7 ans, ils
« pourront se vanter de les avoir prises en 7 jours! »

Les nuits d'été étaient splendides. La lune éclairait cette magnifique vallée de la Morava et faisait blanchir les nombreux campements de nos adversaires et scintiller dans une phosphorescence magnifique nos 60.000 baïonnettes...

Nous avions un docteur de nos amis, très pacifique de sa personne, à tel point qu'il n'avait jamais voulu venir jusqu'à l'armée. Il restait à Nich, à la tête d'un hôpital que l'on y avait installé.

Un jour..., cédant enfin à nos nombreuses prières et sur les assurances formelles que nous lui faisons parvenir au sujet de toutes les sécurités qu'offrait l'armistice, il avait fini par louer un landau et s'était décidé à nous venir voir. Ce spectacle grandiose paraissait l'avoir charmé et malgré une certaine crainte que l'on devinait à travers les nombreuses questions qu'il ne cessait de nous poser, nous pouvions voir qu'il n'était pas fâché d'avoir enfin contemplé ce spectacle unique qu'offrent deux armées en présence.

On se coucha tard et l'on se leva tôt. Notre ami, le docteur S... bey était sorti de la tente avant tout le monde et, assis sur un tabouret, il paraissait profondé-



ment impressionné par les tableaux successifs et grandioses qui se déroulaient de tous côtés.

On était à bavarder autour d'une petite table où le thé venait d'être servi. Le docteur ne cessait de dire :

— « Comme je m'en serais voulu d'avoir manqué un « si magnifique spectacle!... C'est un admirable tableau! »

Cependant, vers le fond de la vallée, on entendait de ci, de là, des coups de feu....

— « Qu'est-ce?... »

— « Oh, ce n'est rien : ce sont des soldats des deux côtés, qui, tous les jours, s'exercent à tirer.... »

Et l'on vit pourtant des colonnes serbes qui se dirigeaient vers la vallée....

— « Qu'est-ce?... »

— « Oh, cher docteur, ce n'est rien, ce sont des troupes « qui descendent chaque jour pour faire l'exercice.... »

— « Ah... ah... ah... ah... ah!... »

— « Oui, cher docteur, ce n'est que cela.... »

Pourtant, vers la rivière, les coups s'accrochèrent davantage, se renouvelant par salves....

— « Qu'est-ce?... »

— « Rassurez-vous, docteur, c'est tous les jours comme « cela... »

— « Ah!... »

— « Mais oui, cher docteur, ne vous inquiétez pas, « soyez tout à votre contemplation.... »

— « Quel drôle d'armistice tout de même... » clama le docteur.



Et avant qu'on ait eu le temps de lui donner une nouvelle assurance, la physionomie du docteur d'ordinaire si colorée avait pâli très visiblement tandis que des fumées de canon en face floconnaient sur les collines et que des projectiles sifflant terriblement passaient sur nos têtes.....

Et de tous les côtés, chez nous, les clairons et les trompettes se mirent à sonner l'alarme et le ralliement!

Et chacun courut à son cheval et à son poste, laissant le malheureux docteur à son triste sort!

Les Serbes, grâce à cette incroyable violation, poussant devant eux nos nombreux soldats qui faisaient comme de coutume leur lessive et la popote, s'étaient avancés très près de nos lignes et avaient même pénétré dans certaines redoutes. Mais on les contre-attaqua avec une si grande énergie, qu'ils furent culbutés par-dessus la rivière et, ce soir-là même, nos troupes campèrent sur la fameuse position que nous ne devions prendre qu'en 7 années : on l'avait prise en 7 heures.

Cela avait été simplement, de la part des Serbes, une erreur d'addition....

Et le docteur? Qu'était-il devenu pendant ce temps-là...? Le docteur? Pauvre docteur : quelle déveine pourtant... tomber justement le jour de la violation de l'armistice?

Au dire des ordonnances restés au camp, le docteur se serait couché par terre et aurait gesticulé comme un possédé....

Le pauvre homme!

Affolé, il avait d'abord perdu connaissance...! Revenu



vivement à lui, il s'était mis à la recherche de son véhicule... Et la voiture était bien à la place où il en était descendu la veille; mais des deux chevaux, l'un était attaché à un piquet, tandis que le second cheval manquait. Quant au cocher, il ne répondit pas aux douloureux et pressants appels de notre infortuné docteur.

A la fin le docteur comprit le coup, le terrible coup qui le frappait : le cocher, qui était bohémien, bien moins courageux encore que le client, avait enfourché l'une des bêtes et s'était follement enfui vers des zones moins tapageuses à toute allure!

C'était l'irréparable.....

Notre pauvre et regretté ami, qui n'était jamais monté que sur des chevaux de bois lorsqu'il était tout jeune étudiant à Paris, ne pouvant imiter l'irrévérencieux bohémien, prit sans hésiter la grande route de Nich et arriva d'ailleurs en cette ville en même temps que le cocher, atteignant ainsi le record de toutes les vitesses pédestres et de toutes les frousses connues... jusque-là....



23 décembre.

Hier, on entendait vers le camp bulgare la musique militaire et aux hourras que poussaient les soldats on voyait qu'ils étaient gais.

Nous n'avons pas une seule musique militaire dans mon corps d'armée, et c'est un tort aussi : de tout temps on a reconnu cette nécessité, chez nous comme partout! En bien des choses nous faisons de grands pas en arrière



*
**

24 décembre.

Nous voici dans la nouvelle zone. J'ai planté mon fanion devant une maison toute neuve du village, exclusivement grec, nommé « Kalfa-Keuy ».

Depuis quatre jours nous sommes en plein été. Un temps inouï. Un été comme Constantinople, Alexandrie et Madrid, seules, savent en fabriquer en cette saison... Ah! comme ce temps fait bondir de joie notre intendance et tous les services! Quelle céleste couverture de tant de négligences....

*
**

Nul ne peut nier que l'un des événements les plus extraordinaires de ce siècle, c'est cette armée toute petite, toute chétive, que nous avons en Tripolitaine et qui, durant plus d'une année, tint en échec les forces d'une grande puissance comme l'Italie.

Deux de nos camarades, deux héros qui le furent avant même d'aller en terre d'Afrique, en travaillant pour la destruction de l'ancien régime, Enver et Fethy, ont fait — comme chacun le sait — des prodiges de bravoure, de savoir et d'organisation. Eh bien! Les journaux de la capitale annoncent que ces deux hommes sont rentrés ces jours-ci à Constantinople sans qu'on ait salué leur retour par des manifestations chaleureuses... Ce peuple inconscient de Stamboul qui a ovationné dernièrement un journaliste ne s'est pas assemblé sur le chemin



de ces deux valeureux soldats pour crier : « Vive Enver, vive Fethy! »

Quelle misère morale!



24 décembre.

Les nouvelles qui nous arrivent de Janina sont excellentes. Les Grecs ont été battus dans tous les combats qui eurent lieu dans cette région. Nous avons là deux officiers d'état-major — deux frères — Essad pacha et Véhib bey. Ce dernier, qui avait montré de très grandes capacités comme directeur de notre école de guerre, en avait été éloigné pour des raisons politiques fort regrettables. Eh bien! on peut se féliciter de cette mesure puisqu'avec son frère ils devaient nous rendre de si signalés services et relever l'honneur du drapeau! On dit que le colonel Véhib bey est unioniste! Qu'est-ce que cela peut me faire : vivent les unionistes tels que celui-là.

Les événements militaires de nos armées de l'Ouest n'entrant pas dans le cadre de cette étude, nous n'en parlerons pas : qu'il nous suffise de saluer en passant nos camarades de Janina comme ceux de Scutari d'Albanie et leur exprimer du fond de notre cœur nos plus chaleureux remerciements, qu'ils soient unionistes ou ententistes, si toutefois, après tous les malheurs qui nous sont arrivés par l'intrusion de la politique dans l'armée, il existe encore des officiers faisant de la politique militante ou de parti.



*
**

Nos journaux disent que le cuirassé grec *Avéroff* est sérieusement endommagé... Eh bien! alors, qu'attend-on pour tomber sur les autres bateaux hellènes? Je n'y comprends plus rien....

*
**

La bataille de Tchataldja.

28 décembre.

C'est M. de Penennrun, correspondant de *l'Illustration*, qui nous fait connaître la situation des Bulgares pendant les journées des 17, 18 et 19 novembre.

Rien ne pouvait nous être plus agréable que de lire à la fin de son récit, très intéressant d'ailleurs, les lignes suivantes :

«les derniers grondements s'apaisent, tandis que, « navrés, les officiers bulgares baissent la tête en songeant au beau rêve brisé.... »

« Les Bulgares ont perdu la bataille de Tchataldja... »

Ces paroles venant après l'appréciation de la bataille de « Bounar-Hissar - Lulé-Bourgas » par le même correspondant ne peuvent que réjouir nos cœurs, car n'avait-il pas dit que « l'événement » ayant eu lieu à « Kara-Agatch » rien n'arrêterait plus les Bulgares, et il les voyait déjà traînant leurs sabres dans les rues de Péra et de Stamboul.



Eh bien! M. de Penennrun, cela n'arrivera pas! Nos ennemis ne se paieront pas cette distraction...

Mais, à côté de ces aimables et justes appréciations, il faut en placer d'autres qui nous apprennent des choses très tristes et ces choses tristes, ce sont les occasions perdues... celles que je craignais tant...!

Il n'y a qu'à lire entre certaines lignes pour se convaincre qu'il fallait attaquer du 18 au 20 novembre et je sais aujourd'hui que Mahmoud Mouktar, le jour où il fut blessé, voulait attaquer vigoureusement l'aile gauche bulgare! Que de fatalités, mon Dieu!

Plus tard cela devenait presque impossible, en tous cas très aventureux....

Dans une appréciation plus saine de la situation de nos adversaires et théoriquement, nous aurions dû prendre l'offensive.... Mais, pratiquement, le pouvions-nous?.... Voilà la question, comme disent les Anglais.....

Maintenant voici, au hasard, des fragments d'appréciations que je lis avec une grande satisfaction dans *l'Illustration* :

En parlant du 17 novembre : « Le calme ne me parut
« pas en cet instant être la qualité dominante à l'état-
« major de la 3^e armée..... L'heure est évidemment cri-
« tique..... Le colonel Jostof... nous confirme officielle-
« ment l'échec du régiment du prince Boris..... La
« dysenterie, dont les ravages progressent avec une ra-
« pidité foudroyante, abat les effectifs de l'armée bulgare
« qui fondent et s'amoindrissent dans une proportion
« énorme... — Que faire?... nous dit le chef d'état-
« major de la 3^e armée sans conclure... Il ajoute que



« vraisemblablement, l'attaque sera suspendue demain,
« ce qui me paraît tellement surprenant que je me permets
« de le lui faire répéter. L'action ne reprendra, paraît-il,
« que d'ici quelques jours... ».

.....
Quelques petites journées de choléra... et deux ou trois
attaques de quelques régiments seulement! Voici le bilan
de la démoralisation : nous sommes loin des impétueu-
ses et admirables attaques russes de Plevna... Nous
sommes très loin de Plevna!

Du reste, ce n'est pas un reproche à faire à l'état-major
du général Savof : au point de vue de la logique actuelle
de la guerre moderne, c'est même une louange à lui
adresser. En effet : s'il a jugé qu'avec les moyens et l'état
moral de l'armée les attaques à fond — *sans possibilité de*
manœuvrer sur les ailes — ne pouvaient donner aucun
résultat proportionnel aux sacrifices, le général Savof a
agi avec la plus grande sagesse : les inhumaines tueries
fantaisistes ne sont plus permises de nos temps : elles dis-
créditent, et avec raison, le militarisme et les militaires.

Voici encore quelques phrases très significatives de
M. de Penennrun :

« L'on conçoit dès lors, assez bien, l'hésitation qui se
« produit dans le commandement, assuré, semble-t-il,
« la veille de l'engagement général, d'une résistance
« médiocre de la part des Turcs, *et se trouvant inopiné-*
« *ment devant un nouveau Plevna.* »

Et plus bas :

« Ce dernier effort, dont on se riait presque il y a
« deux jours, tant il semblait léger, à côté des coups de



« force (?) de Kirk-Kilissé et de Bounar-Hissar, a été tel,
 « qu'il a brisé la force offensive de deux armées jusque-là
 « victorieuses et laissé les Bulgares haletants, hors d'ha-
 « leine, rendus... »

« Ce dernier effort a été tel.... »

Quel effort? Décidément nous ne voyons pas, mais pas du tout, cet effort, ainsi que le dit si judicieusement plus bat M. de Penennrun.

« A aucun moment de la bataille de Tchataldja, je n'ai
 « vu une attaque, une véritable attaque, précédée d'une
 « concentration des feux de l'artillerie et suivie d'une pous-
 « sée incessante de l'infanterie... Ces gens-là sont épui-
 « sés. »

Pour peu que nous connaissions les finesses de la langue française, ce : « Ces gens-là » nous dit bien des choses... Mais afin de ne pas être indiscret vis-à-vis de M. Alain de Penennrun, nous arrêterons ici toutes nos appréciations.

31 décembre.

Dans quelques heures, 1912 — cette année terrible pour nous aura disparu... Et qui sait si demain nos canons ne vont pas saluer celle qui — je l'espère — sera encore plus mauvaise pour nos adversaires!... Oui! l'année 1913 ne peut pas être mauvaise pour nous qui n'avons pas la superstition du chiffre 13.

La reprise des hostilités me paraît inévitable. Je ne crois pas que le Sultan et ses délégués puissent apposer leurs signatures au bas d'un acte qui fera don aux Bulgares d'Andrinople! Ce serait un crime impardonnable!...



*
**

Les nouvelles qui nous arrivent de Stamboul sont plus navrantes que jamais! L'insouciance, une insouciance *immorale* règne sur toute la ville. Personne ne se soucie de rien et l'avenir semble rose et sans épines à tous. Et toujours cette croyance extraordinaire que *l'on ne peut rien nous faire*; et toujours cette douce folie de rejeter sur l'Europe les fautes que nous commettons depuis des siècles! Et, autre folie non moins extravagante de vouloir qu'on oublie toutes nos fautes, et qu'on ne parle que de celles que les Bulgares, les Serbes, les Grecs et les Monténégrins commettent sur un peuple qu'ils détestent... Mais, voyons... qui a jamais prétendu que les Bulgares surtout..., étaient des gens civilisés? Qui l'a dit? et puis : la faute des uns et des autres peut-elle nous servir de base pour être jugée par des Européens, au point de vue européen?

Pourquoi oublier nos torts envers l'humanité et envers nous-mêmes?... *Qui a jamais nui au Turc plus que le Turc lui-même?*

Pour l'amour du Ciel ne cherchons pas à sauver notre malheureux pays par des niaiseries indignes d'une grande nation!

Si quelques-uns, même en ce pays de France que j'aime tant, se moquent de nos malheurs, sachons que ce n'est pas le grand public noble, juste et généreux. J'ai des preuves que les honnêtes gens de tous les pays nous plaignent et nous sont sympathiques. Mais quand



nos torts vis-à-vis des Arméniens, qui nous montrent encore aujourd'hui, dans les circonstances si pénibles que nous traversons, une amitié si précieuse, sont encore tout chauds, comment les ferions-nous oublier? Quand nos torts vis-à-vis des Albanais sont là, inscrits en lettres rouges en marge de notre histoire, comment les effaçons-nous? Quand nos populations admirables d'Asie et d'Afrique meurent comme des mouches par toutes les odieuses négligences de notre inqualifiable administration. Quand, enfin, d'un bout de l'Empire à l'autre la nation tout entière gémit sous les griffes de nos tribunaux et de nos juges, on ne vient pas jeter des horions à la tête des autres! La barbarie de ceux-ci ou de ceux-là ne diminuera pas d'ailleurs d'un centigramme le poids des décisions qui nous concernent. Le système est périlleux et vieux jeu : trouvez d'autres plus utiles occupations, MM. les journalistes.

Ce n'est ni en excitant notre public contre les Français ou les Anglais, ni en incitant davantage nos masses ignorantes à détester les grandes nations que vous améliorerez les choses... Au contraire : c'est en cherchant à placer le Turc comme un Musulman « *extraeuropéen* » que vous sauverez la patrie et si pour cela il faut mentir, je vous dirai, moi qui ai horreur du mensonge : « Eh bien! mentez, Messieurs! ».

Vous vous acharnez contre certains journaux de Paris ou de Londres. Laissez-les dire : Vous ne les ferez pas taire. Ces feuilles ne sont ni la France entière, ni la Grande-Bretagne et, d'ailleurs, le seul moyen de confondre ceux-ci comme ceux-là, c'est de mettre, par notre lan-



gage et surtout par nos actes futurs, le monde avec nous!...

Notre seule force, croyez-le bien, est là, envers la civilisation mécontentel

Pour l'amour du Ciel, assez de poètes et de poésies! Avouons nos torts pour que l'on croie à notre sincérité et à notre désir de nous corriger....

1^{er} janvier 1913.

Nous nous sommes mis dans une telle posture vis-à-vis des autres et nous nous sommes si mal arrangés que quand il s'agit de nous, toute justice, toutes paroles données perdent leur valeur.

Avant la guerre, la Russie et l'Autriche ont présenté de la part des grandes puissances une note aux Etats balkaniques pour leur dire que, quel que fût le résultat de la guerre, on ne leur permettrait pas un agrandissement territorial.

Tandis qu'aujourd'hui à Londres, dans la capitale du pays le plus juste, le plus gentleman du monde, on admet que les Etats balkaniques puissent nous enlever tout ce que nous avons, ne nous laissant que la chemise et la peau!

Et, à ce propos, il est curieux de lire dans le *Matin* du 27 décembre dernier les lignes suivantes qui donnent la note très juste de nos revendications :

Londres, 26 décembre.

Dans le marchandage oriental auquel nous assistons à Londres et auquel les grandes puissances seront probablement invitées à prendre



part, les Turcs peuvent présenter et présenteront sans doute des arguments auxquels il ne sera pas aisé de résister.

Tout d'abord, les Turcs diront aux puissances :

« Avant le commencement de la guerre, vous avez fait présenter par l'Autriche et la Russie une note aux Etats balkaniques leur disant que, quel que fût le résultat de la guerre, vous ne leur permettriez pas un agrandissement territorial.

« Aujourd'hui, vous nous dites : « Soyez modérés. Ce que vous concédez n'est pas suffisant. Il faut céder davantage ». Et quand nous vous demandons de respecter votre engagement d'il y a deux mois, vous nous répondez : « Le fait accompli détruit toutes les promesses ».

« Nous vous demandons :

« Auriez-vous tenu le même langage si nous et non les alliés eussions été victorieux dans la guerre actuelle ?

« Nous auriez-vous permis, si nous avions battu les alliés, d'agrandir notre territoire ? Non, n'est-ce pas. Et vos ambassadeurs se seraient empressés de se rendre à la Porte pour dire : « L'Europe ne peut pas vous permettre un changement du *statu quo ante*.... »

« Les Etats balkaniques eux-mêmes ont déclaré, au commencement du mois d'octobre, que la guerre était une croisade, qu'ils voulaient délivrer leurs frères chrétiens de Macédoine du joug turc et qu'ils n'envisageaient aucune extension de territoire.

« Nous pouvons à la rigueur comprendre que les Etats balkaniques violent la parole donnée, mais nous ne comprendrons jamais que vous, grandes puissances, le fassiez. Nous vous demanderons donc d'exercer votre influence à Sofia, à Belgrade, à Athènes et à Cettigné, et de rappeler aux gouvernements balkaniques leur parole et votre parole d'il y a deux mois. »

Cette argumentation est sans doute irrésistible, mais nul ne tient devant la force irritée et devant cette injuste politique de compensation ! Cependant, nous aurions été jusqu'à Sofia, que dans deux, au plus tard dans six ans, c'eût été la même chose ! La victoire des Turcs, aujourd'hui, eût été même plus propice aux alliés de demain, car nous serions tellement endormis après celle-ci que,



dans un choc très proche, nous eussions perdu davantage. Faut-il espérer que nous ne dormirons plus? Oui!!!

*
**

L'année commence par une journée radieuse : pas le moindre nuage, pas la plus petite brise; un ciel radieux; une température à discréditer les stations hivernales les plus renommées et à faire bondir de rage nos adversaires qui nous font la guerre en cette saison non stratégique en comptant sur les grandes difficultés hivernales auxquelles, sans la clémence de la Providence, nous aurions été exposés. Ah! quel pays nous possédons! quel climat! quelle beauté.... Mais gare au revers de la médaille! Les nuages s'accumulent à l'horizon....

Que vais-je faire de ce joli premier de l'an, de cette journée admirable?... Mon quartier général et les emplacements de mes divisions sont bloqués par la boue, une boue désespérante, abominable : on ne saurait trouver 200 mètres propres pour galoper. A peine si l'on peut faire quelques pas à pied! Automobile? N'y songeons pas! Mais pourquoi nos avions ne volent-ils pas dans un ciel si pur? Quelles reconnaissances ne pourraient-ils pas faire des positions de nos adversaires?

Je vois d'ici l'aérodrome de Safra-Keuy et pourtant rien ne remue. Avant-hier, pendant quelques instants, nous avons entendu le bruit d'une machine : c'était tout.

*
**

Le pain commence de nouveau à nous arriver en très petites quantités...



Nos chevaux sont dans un état pitoyable. A dix lieues à la ronde, on ne saurait trouver le moindre fourrage. Les Bulgares doivent être dans des conditions analogues.

*
**

4 janvier.

L'ÉCHEC PASSIF

Qu'il est donc difficile, dans la vie, de rester juste....

M. Alain de Penennrun, qui avait donné d'une façon si militaire et si impartiale son impression sur Tchataldja, se reprend dans un article qu'il vient de faire paraître dans le *Matin*.

Il ne pouvait pas en être autrement pour un article à donner au journal *Le Matin*, qui nous est si systématiquement hostile! Nous gagnerions dix-huit batailles, que *Le Matin* les passerait tranquillement à l'actif de nos adversaires, dont les insuccès comme les violences sont choses saintes et qui se métamorphosent de la façon la plus naturelle....

Comme tout cela est peu français!... Mais la France est-elle responsable du langage de certains journaux et de quelques personnes?

*
**

Après avoir militairement déclaré que les Bulgares avaient perdu la bataille de Tchataldja, M. A. de Penennrun nous dit aujourd'hui que cela a été *un échec passif*....



Or, en art militaire, on ne peut appeler raisonnablement *échec passif*, l'insuccès complet pour l'adversaire d'une grande bataille de trois jours!

Si les Bulgares n'y ont pas fait participer toutes leurs réserves et si « l'effort » n'a pas été ce qu'il aurait dû être, ça n'est pas de notre faute....

L'objectif principal : « Constantinople », n'est pas atteint,... et vous appelez cela un échec passif?...

L'objectif principal n'est pas atteint et cette messe solennelle, qui devait être dite à Sainte-Sophie, se dit sans solennité aucune un dimanche brumeux de Londres dans un coin de l'abbaye de Westminster, et vous appelez cela un échec passif?...

C'est triste et c'est très curieux....



5 janvier (dimanche).

Cette nuit, mon chef d'état-major m'a réveillé pour me lire la dépêche suivante arrivée de Hadem-Keuy :

« Faites rentrer immédiatement tous vos officiers du corps d'armée et de votre quartier général, en permission. »

Donc, ça va chauffer... Tant mieux!



6 janvier.

Ça, vraiment, c'est de la guigne! Juste au moment où peut-être les opérations vont recommencer, à ces belles



journées d'été inutiles succède, dans toute sa laideur, un temps d'hiver affreux!

Pluie mêlée de flocons de neige... Vent, humidité... et déjà une boue infâme! Infâme!

Comment allons-nous marcher là-dedans, je me le demande? Et les Bulgares ne pourront pas manœuvrer non plus... Leurs canons s'enfonceraient : l'offensive est impossible!

La ligne à défendre — par ces temps — devient infiniment plus courte pour nous. En effet, depuis le lac de Buyuk-Tchekmédjé jusque tout près d'Izzeddin-Keuy, vers le centre de la ligne, le terrain est très marécageux... Donc, il y aura grande économie de forces pour nous. Notre centre de gravité se déplaçant considérablement, nous pouvons, soit pour la défensive, soit pour une manœuvre par notre droite, disposer d'un tiers en plus de nos effectifs. J'estime donc que, à notre aile gauche, ces marécages, qui ne disparaîtront plus jusqu'au mois de juin, nous permettront, après une petite série de beaux temps, d'entamer une manœuvre débordante sur la gauche ennemie avec des forces très considérables — par une masse d'écrasement — (Geschmettungmasse).

Un X^e corps d'armée qui s'est organisé à Stamboul avec les divisions d'Anatolie et une division de cavalerie kurde, avec le héros Enver comme chef d'état-major, pourra participer très efficacement à une pareille manœuvre, à moins qu'on n'expédie ce nouveau corps à Boulaïr pour une autre manœuvre que je n'ai pas encore comprise, n'ayant vu, depuis un mois, aucun de nos camarades appartenant au grand état-major, qui pût me fixer à



ce sujet. Et cela n'est-il pas très curieux que depuis que je suis à la tête de ce commandement, aucun officier de ce grand état-major ne soit venu ni à mon corps, ni aux autres pour savoir ce que nous avons fait, ce que nous faisons et dans quel état nous sommes?

Et c'est pour cela qu'à chaque instant nous recevons des ordres abracadabrants et que l'on comble tout ce qui nous manque, par des : « nous vous avons expédié telles, telles ou telles choses... ». Or, ces expéditions ne se font jamais, jamais!... Ainsi, par exemple, dernièrement on m'annonçait pompeusement que la quantité nécessaire de tentes coniques — indispensables — et des poêles à pétrole, dernier système, étaient expédiés voilà 15 jours... Ni vu, ni connu!... Et que de choses encore!

*
**

7 janvier.

L'illustration du 28 décembre 1912 contient un récit intitulé : *La bataille qui décida du sort de la guerre bulgare-turque* », signé E. Ashmead Bartlett.

Nous sommes heureux de constater d'abord que cette dénomination n'est pas juste, puisque, grâce au Ciel, notre armée est encore debout et fort puissante et que les Bulgares traitent politiquement la signature de la paix!

A cela et à quelques erreurs de dates, de numéros de corps d'armée et de situation tactique près, nous devons convenir que — malheureusement — il y a beaucoup de vérités amères dans cet article de Mr. Aschmead Bartlett.



Ces vérités, il est inutile de les citer ici, car elles sont toutes contenues dans ce livre, et peut-être, j'ose le dire, en plus grand nombre, jusqu'à la fameuse maxime de Napoléon relative aux concentrations d'armées que nous avons citée en temps utile.

Nous allons donc parler seulement des quelques erreurs qui nous ont paru s'être glissées parmi des choses fort intéressantes et en grande partie d'une justesse navrante, navrante pour nous et surtout pour Abdoullah pacha.



Mahmoud Mouktar n'a été ni attaqué, ni poursuivi après le 23 : ce n'est que le 26 octobre que l'aile gauche de la 3^e armée bulgare a repris le contact vers « Yéno » sur la route de Bounar-Hissar - Kirk-Kilissé.

La déroute du I^{er} corps — Yaver — ne pouvait plus découvrir Mahmoud Mouktar, comme le dit Mr. Bartlett, car les deux directions de retraite sont complètement différentes l'une de l'autre et — chose que semble ignorer Mr Bartlett — c'est que le II^e corps Chevket-Torgout pacha existe en chair et en os et qu'il est placé immédiatement à la gauche du XVII^e. Il nous semble que Mr Bartlett — pour tout ce qui concerne ce II^e corps — n'est pas bien renseigné, car pour la fin de la bataille de Kara-Agatch, nous voyons que Mr Bartlett le déplace très considérablement vers le centre d'abord et ensuite vers l'aile gauche, alors que le corps d'armée de Chevket-Torgout pacha se trouvait compris dans le second groupe de l'Est et placé à la gauche du XVII^e — Mahmoud pacha de Tchurukson — dont Mr. Bartlett ignore même l'existence.



A part cela, je remercie infiniment Mr. Bartlett d'avoir, malgré « la brune et tiède liqueur et les blondes cigarettes » qu'il reproche à mon camarade Salih pacha (1), marqué son admiration pour ma chère cavalerie et nos braves fantassins!

*
**

8 janvier.

Les journaux d'aujourd'hui nous apportent des nouvelles abracadabrantes sur l'issue des pourparlers entamés à Londres. Les délégués balkaniques, au lieu de décider la rupture des négociations de paix et de recommencer loyalement les hostilités, ont tout bonnement fait de « l'obstruction »....

Et lorsque la brave place d'Andrinople, ne pouvant plus résister à la faim, se sera rendue et que les divisions balkaniques seront libres, les délégués des Balkans viendront sans doute nous dire : « Messieurs, la séance ne continue plus! Maintenant, aux armes! » Et alors, autant que nous, et plus encore peut-être que nous, la noble nation britannique et son historique Palais de Saint-James trouveront le procédé excessivement balkanique... Mais à quoi cela pourra-t-il nous avancer puisque de toutes parts on est décidé à nous suicider!....

En dernier lieu, j'avais compris le coup, au coup d'Agadir, et si nous avons été vainqueurs par les armes,

(1) « Salih » et non « Sali » comme l'orthographe M. Bartlett.



on nous aurait vaincus diplomatiquement à la toute première occasion, et cette occasion, nous l'aurions certes fournie aux uns ou aux autres : cela ne fait pas un pli....

Dans ces conditions à quoi peuvent aboutir nos lamentations d'aujourd'hui? Peuvent-elles avoir un écho sympathique dans le monde? N'ayant pas su nous européaniser franchement, ne devons-nous pas finalement nous aliéner toutes les sympathies européennes. Ayons — c'est plus noble — le courage d'avouer, que ce que nous récoltons en ce moment, c'est le fruit de toutes les mauvaises graines que nous avons semées!

Et de ces graines, nous voulons encore, à l'heure qu'il est, voir éclore des roses... Un miracle! Un miracle! Il nous en faut un!....



Et pourtant, si ce n'est pas le démembrement complet et si l'Empire ottoman doit subsister, il pourrait se reconstituer de manière à vivre plus heureusement et surtout plus honorablement. Si notre voix pouvait être entendue?

Nous pouvons, dans une concentration, dans une intelligente limitation, trouver des forces nouvelles et une excellente armée à la condition *sine qua non* de nous manufacturer des têtes nouvelles. Si, par contre, nous nous obstinons à rester *des Asiatiques déguisés en Européens*, nous sommes perdus à jamais... La religion musulmane, elle, restera sans doute comme elle est restée partout où les peuples islamiques ont changé de drapeau, mais nous, les Turcs, nous n'existerons plus politiquement.



9 janvier.

Déplorable situation. — Le bilan de la neige.

Ah! si les Bulgares savaient dans quel état lamentable se trouvent nos troupes, comme ils seraient contents.

Avec le mauvais temps, c'est le gâchis; c'est la gamme montante de « l'horrible! » et de « l'affreux! » Mais les Bulgares ne l'ignorent-ils pas? Certes non : avec cette solidarité qui règne — admirable — entre tous nos ennemis du dehors et du dedans, tout ce qui nous concerne s'apprend, de l'autre côté de la ligne d'armistice, avec la plus grande vitesse!

Ici, dans mon quartier général, existe, dit-on, un comité fort bien organisé. Je sais l'itinéraire que leur courrier suit, mais je n'ai pu, comme le chef des carabiniers d'Offenbach, mettre la main dessus : il faudra que je remplace les trompettes par des tambours!

*
**

Je viens d'expédier un officier de mon état-major à Stamboul, afin d'exposer la situation à Nazim pacha et de tâcher d'obtenir, sans passer par les odieux dédales des bureaux et des conseils, ce qui est nécessaire pour améliorer l'état dans lequel se trouvent mes soldats et leurs officiers... Mes 21.000 hommes souffrent le martyre dans ces fameuses tentes-abris : on ne peut ni s'y asseoir, ni s'y coucher parce que le sol est détrempé! On ne peut pas se tenir debout non plus, parce qu'elles ne sont pas élevées.



Il faut que l'homme choisisse, en dehors de ces trois positions connues des hommes jusqu'ici, une posture intermédiaire, invoquant le souvenir d'une cage que j'avais vue aux environs de Saumur, dans le musée d'une ville de la vallée de la Loire. C'est Louis XI, je crois, qui l'avait fait construire pour y enfermer un malheureux archevêque qui ne devait ni s'asseoir, ni se coucher, ni se tenir debout!

Et mes hommes ne se plaignent pas, et ils ne désertent pas! Ils sont admirables!

Mais que vais-je en faire demain, s'il fallait marcher en avant?

Mes divisions sont dans l'impossibilité absolue de faire dix mètres en avant! Pas de voitures, presque plus de chevaux, la majorité ayant succombé par manque de nourriture et d'abris.

Les troupes de première ligne sont heureuses, elles : pour un combat défensif, elles n'ont pas besoin de bouger...

Ah!... les Bulgares savaient bien ce qu'ils faisaient en choisissant la saison d'hiver! Tout cela est calculé!



L'histoire des sacs!

Depuis quelques jours, le service des étapes nous réclamait, à cor et à cri, tous les nombreux sacs à farine et à blé dans lesquels on avait expédié du fourrage et du pain. J'avais donné l'ordre qu'on les cherchât de tous les côtés



et c'est hier seulement qu'à mon quartier général, nous sûmes ce qu'on en avait fait, c'est stupéfiant : on avait meublé les tentes des soldats avec... Et, franchement, je n'ai pas eu le courage de les faire retirer du dessous de ces malheureux qui couchent dans une neige boueuse et mortelle!

*
**

En attendant les 200.000 quintaux de bois de chauffage promis pompeusement et qui n'arrivent jamais, j'ai dû, à mon corps défendant, autoriser les régiments à s'en fournir en coupant les branches de tous les arbres qui entourent la ferme de Kutchuk-Halkaly.

Réformes et Rédifs.

3 janvier.

Il paraît que tout va se décider demain à Londres entre les plénipotentiaires. Et déjà, chez nous, l'on se réjouit de ce que la ville d'Andrinople va nous rester.

Evidemment, au point de vue des sentiments nationaux, au point de vue histoire et à bien des points de vue encore, je m'en réjouis également. Mais, un point, c'est tout, car, en regardant la chose du côté militaire, la possession d'Andrinople comme le sommet d'un pain de sucre ne me réjouit qu'à moitié... Dans un avenir qui ne me paraît pas lointain, cette place ne nous servira qu'à arrêter deux ou trois divisions bulgares : c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez.

Kirk-Kilissé à l'est et certains points à l'ouest devraient nous rester, sans quoi le danger est perpétuel.





Au début de la Triplice, le maréchal de Moltke avait été en Italie pour se rendre compte de l'état militaire de ce pays et aux généraux italiens qui voulaient l'opinion du maréchal sur les places fortes de la Lombardie, Moltke avait fait cette courte mais significative réponse : « Soignez votre armée d'opération ».



C'est là évidemment que gît pour nous aussi le secret de nos futures réformes militaires, si toutefois nous nous décidons jamais à en accomplir de sérieuses.

Chez nous, la réforme de l'armée, c'est la réforme des rédifs.

L'état abominable dans lequel je les vois depuis trois mois, m'indique très clairement que l'Asie Mineure a atteint le dernier degré de la misère morale, de même qu'elle patauge depuis des siècles dans la plus affreuse misère matérielle.

Pour ces gens que je vois en masse sous mes ordres, que j'examine chaque jour, sous tous les rapports, il y a des qualités encore vivantes, quoique considérablement amoindries depuis la guerre de 1877 où je les ai vus durant toute une longue campagne.

Et surtout la discipline pour nos hommes n'est plus cette discipline qui doit être dans les cœurs et dans les esprits; la discipline méthodique, et non la soumission, la seule désirable du reste, et non une discipline actionnée par la peur de l'officier et du pouvoir, tant que l'of-



ficier et le pouvoir peuvent exercer la crainte sur eux. Et cette crainte, c'est le dernier spasme de l'oppression. Ils s'y soumettent encore par atavisme et parce qu'ils croient que le Ciel le veut ainsi. Mais, bien moins religieux qu'avant, ils ne sont pas suffisamment convaincus des moyens d'atteindre ce Ciel tant désiré par la mort sur le champ de bataille et restent suspendus entre une croyance que les temps ont appauvrie et les devoirs patriotiques que l'enseignement ne leur a jamais inculqués! Ils ne sont pas en état de se demander si les délices promis pour l'autre vie sont à même de compenser les douleurs de celle-ci. Du reste, ils ne souffrent pas de leur état rudimentaire qui leur semble normal, mais de celui que le gouvernement leur impose... Et les malheureux demandent si peu, si peu! C'est nous qui jugeons du degré extrême de leur misère morale et physique, parce que cette misère morale et physique nous apparaît dans toute sa laideur... Mais à eux???... (1).

Si donc on veut refaire une armée, si la revanche doit être attendue de cette nouvelle force ottomane, il faut, avant tout, améliorer les rédifs, non pas par les maigres moyens connus jusqu'ici, mais en y affectant tout nos pouvoirs, en y agissant avec tout ce qui nous restera d'énergie. Il faut supprimer sans hésiter les innombrables bureaux du ministère d'où la défaite est sortie honteuse et envoyer nos meilleurs officiers et en grand nombre dans

(1) Ils sont humbles. C'est dans les mœurs.... Il faudrait supprimer du vocabulaire national et du langage usuel, les phrases et les mots tels que : « Bendéniz » (votre serviteur), « Keuléniz » (votre esclave), qu'on prononce à chaque instant.



les provinces afin de commencer par améliorer de fond en comble, non pas seulement le rédif, mais aussi le système social dont il ressort et cela d'un commun accord avec les autorités locales, mais les autorités locales autres que celles dont nous eûmes jusqu'à ce jour à rougir devant nos malheureuses populations, comme envers l'humanité... et le jour où l'esprit *d'ordre* et celui *du devoir* seront nés au sein des gouvernants et des gouvernés, ce pays pourra renaître de ses cendres et occupera encore une grande place dans le monde, car il possède des qualités incontestables et incontestées d'ailleurs!



11 janvier.

Décidément quelques-unes de nos appréciations au sujet des missions allemandes en Turquie ont été sanctionnées par les événements et surtout par la demi-disgrâce que les journaux annoncent du maréchal von der Goltz. Voici ce que nous lisons dans une gazette allemande au sujet de la mise à la retraite de notre ancien ami Goltz pacha :

On sait que le maréchal vient d'être mis à la retraite. La presse allemande ne s'est pas mise en frais de regrets à cette occasion. Il y a même des gazettes qui ont jugé assez sévèrement son rôle politique dans ces dernières années.

C'est ainsi que les *Dernières Nouvelles de Kiel* signalent la fâcheuse influence qu'il exerça sur M. de Kiderlen-Wächter lors de l'ouverture de la guerre balkanique :

« L'âge ne fut pas la vraie cause de cette retraite, écrivent les *Dernières Nouvelles de Kiel*. Le maréchal ne se borna pas, dans ces derniers temps, à exercer dans le seul domaine militaire son influence,



mais une action sur la politique extérieure de l'Empire. Cette action fut défavorable, on le voit aujourd'hui un peu partout. On en est convaincu en haut lieu où on n'hésita pas à exprimer son mécontentement.

« L'empereur a signé sans une hésitation le décret de retraite du maréchal von der Goltz. C'est qu'en effet, pendant l'automne dernier, le maréchal rendit chaque jour visite à M. de Kiderlen-Wächter. Ces visites duraient des heures, et si M. de Kiderlen-Wächter crut en septembre que les alliés balkaniques ne déclareraient jamais la guerre, s'il crut en octobre que les Turcs écraseraient leurs adversaires, c'est qu'il écoutait aveuglément les avis du maréchal von der Goltz.

Les défaites ottomanes arrivèrent et les espérances du maréchal et du secrétaire d'Etat furent cruellement déçues. Bientôt personne ne douta plus que le maréchal von der Goltz ne connaissait pas la Turquie, comme l'avaient cru l'empereur et le secrétaire d'Etat. »

Eh bien! il ne faut pas s'étonner si un homme de la valeur du maréchal allemand dont il s'agit ne connaissait pas une armée au milieu de laquelle il a vécu pourtant durant de si longues années.

Pour ma part, non seulement je n'en suis pas surpris, mais encore cela me confirme dans la conviction absolue où j'étais que l'auteur de *La nation armée* ne nous connaissait pas autant qu'il le croyait lui-même.

« Comment cela se peut-il? » dira-t-on. Oh! c'est bien simple : Goltz pacha m'a toujours paru comme un gentleman incapable de penser le contraire de ce qu'on lui disait... Et Dieu sait si, durant de très longues années — de par ordre très supérieur — sous l'ancien régime — on s'est ingénié à lui montrer les hommes et les choses absolument à l'envers.... Et même que cela a coûté très cher à Abdul-Hamid parce qu'il fallait surtout ne pas avoir l'air... d'avoir l'air de lui cacher quelque chose!...

Quant à l'armée constitutionnelle, Goltz pacha n'est



resté que trop peu de temps parmi nous, pour avoir pu se rendre compte de ce que l'on avait fait en temps de constitution. On lui a montré des choses qui n'étaient et ne pouvaient être *que des à peu près*, on lui a fait voir aussi des choses qui lui rappelaient beaucoup son cher pays allemand, et tout cela lui plut énormément. A la fin de quelques essais de manœuvres auxquels il assista, de ses lèvres tombèrent pour tous — en guise d'encouragement sans doute — des louanges qui parurent à ses amis comme des lettres affranchies et recommandées *qui pouvaient passer par toutes les postes...* Et nous avons tous cru que c'était arrivé, et lui, le grand Goltz, avait une telle admiration pour certains de nos grands pachas, que je lui demanderai, au nom de cette armée si malheureuse aujourd'hui et parmi laquelle il fut accueilli avec tant de sympathie, de descendre dans sa propre conscience, par le grand escalier — par l'escalier d'honneur — et de nous dire pourquoi il ne voulut voir et apprécier, dans toute cette armée, que deux hommes : Abdoullah et Mahmoud-Chevket?

Qu'il ne désirât pas que l'on parlât de moi, je le comprends. C'eût été faire l'éloge des élèves de l'École française....

Néanmoins, en lisant à la fin de cet ouvrage une lettre de l'illustre maréchal allemand — pour qui j'ai conservé autant d'amitié que de respect — on verra que Goltz pacha a toujours marqué un grand intérêt pour notre chère armée et l'on constatera qu'il redoutait les anomalies du régime hamidien.



*
**

12 janvier.

Curieuse histoire d'espion.

Le 10 janvier, je recevais la dépêche suivante :

« Un officier d'infanterie bulgare nommé Dimitrief,
« ayant changé de nom et de costume (bien entendu), est
« arrivé — il y a une dizaine de jours — à Constanti-
« nople et, après avoir passé quelques nuits à l'hôtel
« Kroker, à Péra, s'est abouché avec deux individus, les
« nommés Caramanly Yorghyadi et son copain Ibrahim
« Saboundjaki, de Crète, tous deux marchands ambu-
« lants, s'est rendu dans la direction de Nakkach-Keuy
« (ligne de défense de Tchataldja) et en route, changeant
« d'idée — on ne sait pourquoi — il a rebroussé chemin
« et est venu à Galata, trouver un certain Alexi, sujet
« hellène, tenancier d'un café sur le quai, et s'étant, par
« ce dernier, procuré une feuille d'identité, s'est remis
« en route avant-hier avec ses précédents compagnons,
« se dirigeant vers Buyuk-Tchekmédjé, et ayant avec lui
« une charrette à bœufs et deux chevaux de selle. Ce
« qui précède nous ayant été communiqué par le gou-
« verneur militaire de Stamboul en date de ce jour, il
« est urgent de faire tout ce qui vous sera possible afin
« d'arrêter ces gens et de les expédier à Hadem-Keuy ».

Cet officier bulgare — auquel malheureusement pour lui, on doit donner le nom d'espion, — a accompli ce que j'appellerai sans hésitation — si le fait est vrai et si



ce n'est pas une illusion de nos services de renseignement — *une reconnaissance parfaite!* dans toute l'acception du terme! Et voilà comment on doit comprendre les vraies reconnaissances, surtout en temps d'armistice.

Donc tous nos compliments au capitaine Dimitrief, si toutefois toute cette histoire n'est pas une fable? J'aimerais autant qu'elle le fût à deux points de vue : premièrement, parce que le capitaine bulgare a dû prendre des notes fort dangereuses pour nous et, en second lieu, cette fable ou cette histoire n'est nullement flatteuse pour nos autorités civiles et militaires qui n'ont pu mettre la main sur cet audacieux officier qui circule tranquillement, durant des jours et des nuits, au milieu de nous, alors que nous possédons sur son compte des indications aussi précises. Et ce qui me désole le plus dans cette affaire, c'est que je suis à peu près sûr qu'il a passé à trente-cinq mètres de mes fenêtres, à Calfa-Keuy... et en plein jour... Mais bien des heures avant l'arrivée de la dépêche, malgré plusieurs officiers de mon quartier général qui ont vu passer la voiture à bœufs et les gens dont on nous donnait le signalement et malgré six pointes d'officiers que j'ai lancées à leur poursuite, il n'a pas été possible de mettre la main dessus... Et cela évidemment par la protection et l'accueil précieux qu'ils ont dû rencontrer dans tous les villages grecs et bulgares qui environnent la ligne de Tchataldja!... Par conséquent, le capitaine Dimitrief, après avoir admirablement vu notre aile gauche et notre centre, s'est tranquillement dirigé vers notre aile droite — la plus intéressante sans doute des deux — et qui sait s'il ne rentrera pas à Stamboul



par le littoral de la mer Noire, déguisé en pêcheur, ou mieux encore, en gendarme turc, voire en derviche hurleur?...

Si la dépêche était arrivée quelques heures plus tôt, la prise sensationnelle se faisait sous mes fenêtres.

*
**

L'emploi de la cavalerie.

Si, au début des hostilités, on avait lancé notre cavalerie non vers ce qu'on voyait, mais vers ce qu'on ne voyait pas, il est plus que probable que l'on aurait évité les fameuses paniques.

*
**

La situation.

15 janvier.

Hier, mon voisin le II^e corps d'armée *mixte* avait reçu l'ordre de se porter en arrière du II^e corps. Et une heure après, il recevait un contre-ordre et retournait à ses anciens campements. Ce mouvement ne peut être attribué qu'à une velléité d'attaque de notre part ou de la part de nos adversaires. Autrement rien, dans les nouvelles qui nous sont parvenues hier, ne faisait prévoir une prise d'arme immédiate:

On m'a désigné comme position de rassemblement « Omerly » (au sud de Hadem-Keuy). En cas d'alerte, je dois m'y rendre avec la plus grande célérité.



C'est justement pour cela que j'avais tellement insisté pour ne pas venir en arrière. Aujourd'hui, si on m'appelle en avant, ce sera terriblement difficile : les trois horribles chemins qui mènent vers la ligne de défense sont dans un état absolument impraticable.

Et avec les neiges qui fondent sous le soleil d'aujourd'hui, ce sera un immense lac de boue que nos convois ne pourront jamais traverser.

Evidemment, cela existe pour nos adversaires aussi; et s'ils s'avisait de nous attaquer, il n'en resterait pas un : sur la neige — en plein jour — ce serait une chasse aux alouettes.

Au point de vue intendance, vivres, etc., etc., nous sommes également dans des cloaques, dans des bourbiers : dans le lac....

Les chevaux n'ont plus rien à manger : plus de foin, plus de paille, plus d'orge... Et s'il en vient à San-Stéfano par le chemin de fer, les moyens nous manquent pour les faire venir jusqu'à nous.

Les désertions recommencent avec plus de raisons à cause de l'état lamentable où se trouvent les rédifs. Et ceux-ci deviennent de plus en plus rétifs : ils n'ont qu'une envie, c'est de s'en aller. Tout leur est égal! Ils sont réfractaires à tout ce qui est ordre et discipline. L'autre jour, nos communications télégrapho-téléphoniques ayant été interrompues, après une minutieuse enquête nous avons appris que les rédifs avaient coupé les fils pour en faire des cordons de souliers... Les pauvres gens n'en peuvent plus : ce n'est pas une existence!

Devant une situation pareille, il faut : ou accepter les



conditions — car finalement c'est là que la diplomatie et le cabinet actuel nous amèneront — ou bien alors brusquer tout, briser la glace et en avant!...

Statistique des pertes de l'armée bulgare.

L'*Universel* reçoit de Sophia la nouvelle que, conformément à une statistique élaborée par le ministère de la Guerre de Sophia, les pertes bulgares dans la guerre actuelle ont été de : 284 officiers morts et 876 blessés ou malades, au total 1.160 officiers mis hors de combat; quant aux soldats, il y a eu 21.818 morts et 51.000 blessés; au total 72.818 soldats mis hors de combat.

Parmi les blessés, dans une proportion de 70 p. 100, ils sont en voie de guérison.

Dans les trois corps d'armée concentrés à Tchataldja, ont apparu 35.000 cas de choléra, dont 3.000 mortels.

Par les privations de toutes sortes; par les incroyables lenteurs des mesures à prendre, par l'insouciance maldive et contagieuse des petits comme des grands, nous ne tarderons pas à fondre comme cette neige des toitures de mon quartier général, comme cette neige blanche, immaculée, qui devient noire en tombant dans la rue...!

Et si Andrinople tombe, quelle sera la situation?

Elle deviendra fort grave si nous restons sur la défensive. Elle serait périlleuse aussi dans le cas où nous prendrions l'offensive, car, je ne sais dans quelle mesure l'ar-



mée concentrée vers « Boulair » pourrait faciliter la manœuvre.



En ces heures d'armistice on est tenté par la politique. D'ailleurs, devant quitter l'armée, hélas! à la fin de la guerre, je n'ai plus lieu de m'en éloigner.....

17 janvier.

Le journal *Le Sabah* d'hier publie un long et sensationnel interview du sultan par son rédacteur en chef Diran-Kélékian.

De toutes les belles choses qu'il fait dire à Sa Majesté Impériale, et auxquelles il répond avec beaucoup d'assurance, j'en retiens une : « les fameuses réformes », et je demande au très érudit Kélékian si sincèrement il y croit?

Répondez! Y croyez-vous?

Eh bien! moi, je n'y crois pas et je suis sûr et certain qu'au fond de vous-même, vous, Diran-Kélékian, dégagé des liens du *Sabah*, vous n'y croyez pas non plus! Avouez qu'abandonnés à nous-mêmes et de gaité de cœur, nous n'en ferons que de très médiocres qui, par moi, comme par vous, du reste, ne peuvent pas être prises au sérieux. Vous savez parfaitement — cher Kélékian effendi — qu'avant de faire des réformes, il faut réformer ceux que vous chargerez de les faire. Et combien de temps faudrait-il pour cela?

Une éternité.....!



La « Dette publique » et « l'Administration des phares et du sauvetage de la mer Noire » nous montrent qu'avec nos éléments nationaux nous pouvons aspirer à tout, mais à la condition d'être dirigés par des occidentaux.

Déclarez franchement que le haut fonctionnaire ottoman est incapable de réformes; déclarez que la discipline administrative n'existe pas! Déclarez que des vices odieux existent dans notre bureaucratie et dans tous nos ministères. Avouez, enfin, que nous avons absolument besoin de devenir sincèrement des Européens pour pouvoir rester au contact des Européens, et alors, alors seulement, je saluerai les paroles d'hier avec enthousiasme et une reconfortante croyance!

Ouvrez la collection de votre journal et consultez l'un de ses derniers numéros et vous verrez que S. E. le ministre des Travaux publics a été voir S. A. le grand vizir... et un autre jour vous aurez annoncé que S. E. le gouverneur de Constantinople s'est rendu chez S. E. M. le ministre de l'Intérieur... Et tout le temps ce sont des ministres que vous faites aller les uns chez les autres... Je vous prie, par contre, cher Kélékian effendi, de me montrer un seul numéro du *Sabah* — ou d'un autre journal — annonçant que : « S. E. le ministre des Travaux publics, ayant parcouru la grande route de Stamboul Andrinople dont la compagnie française vient enfin de terminer, en trois années le petit morceau de Topcapou - Buyuk-Tchek-médjé, s'étant aperçu que la route était faite, mais qu'à cause des têtes de ponts et quelques petits détails on ne peut y circuler, etc., etc., etc. ». Ou bien que « S. E. le gouverneur de Constantinople, en quatre an-



nées de constitution, n'ayant pas f..... une seule fois les pieds aux alentours de Stamboul afin de voir dans quel état atroce se trouvent les lieux qu'il doit administrer, l'armée patauge dans des cloaques et ne peut se concentrer facilement sur tel ou tel point à cause des ponts qui manquent partout!... ».

Cela, vous ne le direz pas, parce que le *Sabah* est le factotum du gouvernement et que les autres journaux n'ont jamais fait du journalisme utile au pays!

Une Excellence ne peut pas se déranger... Une Excellence ne daignerait pas faire sa tournée... Une Excellence ne peut circuler que de son Conak à la Sublime Porte!

Une de ces Excellences et de ces Altesses devraient venir voir dans quel état nous sommes!

Mais, jamais! Allons donc! Vous n'y pensez pas : et le fâcheux coryza? Ah! vous tiquez, mon cher Diran effendi : avouez! avouez!

*
**

Et que de choses à vous dire aussi sur l'instruction publique, la société, les mœurs, la vie intellectuelle, les joies et les tristesses du pays, sur l'administration des vilayets, sur le commerce, l'industrie, les beaux-arts, etc., etc. Mais tout ceci n'entre pas dans le cadre restreint de ces heures d'armistice. Nous nous retrouverons sur un terrain plus propice après la guerre, mon cher Kélékian effendi... Et vous me direz alors si vous pensez qu'on peut encore gouverner un pays compliqué tel que le nôtre avec des théories et des phrases.....



*
***Mes 21.000 hommes?*

Disons la vérité sur mes 21.000 hommes... Sont-ce 21.000 combattants? Hélas! non. Et cette histoire est encore une des plus extraordinaires parmi toutes nos histoires!

A cette heure, je tiens entre mes mains pour 1/6 les destinées de ce malheureux empire qui s'écroule, malgré toute notre résistance, malgré toutes les batailles que nous pouvons encore facilement gagner, malgré l'admirable et glorieuse résistance d'Andrinople, de Janina et de Scutari.

Nous sommes donc 6 corps d'armée à Tchataldja, 3 de première ligne et 3 de seconde. Le mien est à l'aile gauche comme soutien du 1^{er}.

Pourquoi mes 21.000 hommes ne sont-ils pas 21.000 combattants?

Voici pourquoi en deux mots :

De mes deux divisions, celle de Fatih possède seulement la moitié des fusils qu'il lui faudrait... tandis que la division de Sélimié a un excédent considérable de fusils qui comblerait les vides de Fatih. J'ai demandé en haut lieu l'autorisation de donner les en (+) aux en (-). On m'a répondu que c'était contraire aux us et coutumes.....

N'est-ce pas colossal?





Ligne d'opération et de retraite!

L'armée de Tchataldja possède-t-elle une ligne d'opération et de retraite sur sa base actuelle qui est Constantinople?

Non! Aucune. Aucune de l'aile droite à l'extrême aile gauche. Là existe la nouvelle chaussée qui d'ailleurs ne possède qu'une médiocre importance stratégique.

Dernièrement cela a dû préoccuper les esprits au ministère car on nous a fait part d'un vaste projet et de nombreux réseaux.



Un raid du « Hamidié ».

Athènes, 16. — De l'Agence Télégraphique d'Athènes :

« Le croiseur turc *Hamidié* parvint, la nuit dernière, à la faveur du brouillard, à passer inaperçu à travers les lignes de nos destroyers croisant devant les Dardanelles et est apparu aujourd'hui devant Syra, où il a bombardé, sans résultat, la poudrière et les dépôts à charbon.

« Il a tiré aussi 15 coups de canon sur le croiseur auxiliaire grec *Makedonia* qui se trouvait dans le port, où il procédait à des réparations de son gouvernail.

« Le commandant du *Makedonia* craignant de graves avaries fit s'échouer provisoirement le vaisseau qui était attaché aux quais avec des câbles. Il fit débarquer l'équipage qui occupa les quais pour veiller au maintien de l'ordre et renforcer la garde des prisonniers.

« Le *Hamidié* a ensuite quitté Syra dans la direction de l'Asie Mineure.

« Deux hommes travaillant dans un des dépôts à charbon ont été tués par les projectiles du croiseur turc. »

A.-C.



17 janvier.

Rien, en ces heures tristes, ne pouvait me faire plus de plaisir que cette nouvelle!

Mais que font donc nos plus grandes unités? Pourquoi ne sortent-elles pas puisque l'*Avéroff* est hors de cause?

Le raid du *Hamidié* est admirable et prouve qu'on peut marcher sur les Grecs!

Voici, d'autre part, les dépêches que reçoit sur ce sujet l'*Agence Ottomane* :

Paris, 15. — On télégraphie d'Athènes :

« Le croiseur ottoman *Hamidié* est sorti inaperçu des Dardanelles et s'est rendu jusqu'à Syra où il a bombardé la poudrière, le dépôt de charbon, l'usine électrique et le croiseur auxiliaire grec *Makédonia*.

« Le commandant grec pour échapper au *Hamidié* a coulé complètement son navire dans le port. »

(*Agence Ottomane.*)

Bucarest, 16. — On télégraphie d'Athènes :

« Le croiseur turc *Hamidié* a réussi à traverser la ligne des contre-torpilleurs grecs et à bombarder Syra, détruisant l'usine électrique, et forçant le commandant du croiseur grec *Makédonia* à couler ce vaisseau devant le port de Syra. »

Bravo, Réouf!

Misère morale et misère matérielle... Elles ont atteint leur apogée!

Soit à mon quartier général de Hadji-Iliasly, soit ici à Kalfa-Keuy, nous sommes absolument comme des assié-



gés dans une forteresse. Mais la situation a cela d'incomparablement plus terrible que ces deux points sont d'infâmes petits villages, tandis que dans une ville assiégée on est nombreux et l'on se voit. Je viens de passer en ces deux villages 70 jours sans presque voir personne, surtout le soir, en dehors de mes sous-ordres. La boue nous assiège de partout. On peut à peine, non pas manœuvrer, mais faire des exercices et des tirs. Les zones de cantonnements-bivouacs ont été si bien choisies que les malheureux soldats sont obligés, de ma division de Sélimié surtout, de faire 18 à 20 kilomètres pour aller chercher leur nourriture à San-Stéfano. Ce sont des colonnes interminables de malheureux qui traînent par le licol des bêtes de bât qui ne peuvent marcher : il y en a qui n'ont pas mangé de foin ou de paille, car nous en manquons, depuis quatre jours....

Dans la nuit, en revenant au gîte, les hommes et les chevaux se perdent et ne se retrouvent plus.

On me réveille chaque nuit des trois et quatre fois de suite au moment où je venais à peine de me rendormir. Et cela pour des dépêches ou des coups de téléphone réclamant invariablement qui du pain, qui des secours, qui des tentes, ou bien pour me dire, avec un admirable toupet, que toutes les choses demandées ont été expédiées et qu'il n'y a pas lieu de se plaindre....

Qui ne s'est pas trouvé dans ce néant, dans cet incomparable vide de toutes choses, ne peut se faire une idée de la souffrance qu'un chef un peu civilisé, un chef en plein **xx**^e siècle, peut endurer.



A 20 kilomètres de la capitale, les chemins sont dans un tel état (1) que tantôt on a été obligé d'expédier sur une charrette à bœufs un malheureux officier atteint d'appendicite....

En ces deux mois passés dans ces deux villages, jamais, au grand jamais, nous n'avons été visités par les autorités et ce pays qu'on est en train de nous arracher se gouverne tout seul... Et comment veut-on qu'elle nous reste, cette contrée que nous abandonnons aux quatre vents et que nous aimons si peu? Aimez-le donc, Messieurs, aimez-le donc!

Venez donc voir, Monsieur le Valy (2) de Stamboul et vous, Monsieur le Caïmacam (3) de Makry-Keuy! Venez! venez donc, ne serait-ce que par curiosité ou par pudeur, voir un peu dans quel état se trouve ce pays dont vous pourriez alléger les souffrances en essayant de montrer les capacités administratives que l'Europe vous refuse et auxquelles, nous autres, vos compatriotes, qui sommes ici pour défendre cette patrie, au prix de notre sang, nous ne croyons pas davantage sur parole!

*
**

J'apprends d'une source autorisée qu'Abdoullah pacha a dit qu'il ne fallait pas déclarer la guerre, l'armée n'étant

(1) Si demain la paix était signée, je ne sais comment je pourrais traverser, à cheval, cette boue, pour rentrer chez moi... ?

(2) Préfet.

(3) Maire.



pas en état d'entrer en campagne. Cela le sauvera en grande partie, mais pas entièrement!

En d'autres termes, les unionistes, pour se bien faire venir d'un certain public, demandent à notre gouvernement de donner une réponse franchement négative à la note des puissances.

Si, donc, le gouvernement oppose un *non possumus* catégorique aux conseils ou propositions des puissances, il ne ferait, d'après eux, qu'exprimer les vœux de la nation. C'est possible!... C'est certain.

Seulement, s'il rompt brusquement, les puissances auront des raisons de se sentir froissées de cette façon d'agir avec elles, et d'ailleurs cela ne changera en rien leurs décisions.

Si le gouvernement se borne à repousser purement et simplement la note des puissances, il ne rompt pas seulement avec les Etats balkaniques, mais surtout, il rompt avec les puissances, avec toutes les puissances, notez bien!

Parmi ces puissances, il y en a qui ont fait et continuent à faire preuve de bienveillance envers nous.

Par conséquent, il ne serait ni prudent ni politique de manquer d'égards envers elles.

Néanmoins, le gouvernement, tout en éprouvant le besoin de convaincre tout le monde de son large esprit de conciliation, de son profond amour de paix, doit sauvegarder notre dignité nationale.

Le gouvernement évitera de se rendre impopulaire, il ne contrecarrera pas les sentiments de l'opinion publique, et il essaiera, une dernière fois, d'aboutir, par des



moyens pacifiques, à la reconnaissance de nos droits sacrés, de notre cause tellement légitime.

Je pense que le gouvernement ne rejettera pas la note, mais s'expliquera avec les puissances.

Le 18 janvier.

Un article du *Jeune Turc* exprime assez la situation, mais il ne donne pas une idée suffisante du danger et de la terrible crise politique que traverse notre pays en ces jours.

Je suis certain que le gouvernement ne pourra répondre à la note des six puissances qu'après avoir consulté la nation : mais où est-elle et par qui est-elle représentée la nation!

Kiamil pacha ne voulant pas céder de lui-même fera céder par une réunion de notabilités.

Pour conjurer cette trombe panslavique, car c'en est une, depuis la guerre de Crimée, il eût fallu non pas chercher à tromper le monde par un européenisme factice et mensonger, mais par une marche irrésistible au triple galop vers la civilisation occidentale en brisant sur notre chemin tous les entêtements, les dégradantes superstitions, les demi-mesures et toutes les hypocrisies malfaisantes qui nous ont conduit à la ruine presque totale de l'édifice ottoman : en quelques semaines nous avons perdu les plus belles contrées du monde! En quelques semaines, nous avons cueilli les fruits de plusieurs siècles d'erreurs!

Il ne pouvait pas en être autrement. Mais, assez comme cela!





Le 20 janvier.

A L'INTÉRIEUR

La grande Assemblée nationale.

L'Agence ottomane est informée que le gouvernement impérial a décidé de convoquer pour mardi prochain la grande Assemblée nationale qui sera composée des sénateurs, hauts dignitaires, notabilités politiques afin de lui exposer la situation.

Nous croyons savoir, ajoute l'Agence ottomane, que la réponse à la note des puissances ne sera remise qu'après la réunion de cette Assemblée.

Le 20 janvier.

Ainsi que cela devait être, le ministère dépourvu de courage civique ne pouvait pas prendre sur lui de donner une réponse à la note des puissances et se conformer à ce que la grande Assemblée nationale (?) décidera demain.

La gravité de l'heure que nous vivons est telle, qu'elle vous donne le vertige! Quel est ce jury qui peut signer ce verdict? Nous sommes, dans cet infortuné pays, à la veille d'événements beaucoup plus importants que ce qui s'est passé sur les champs de bataille, et ces événements sont de nature à mettre le feu aux quatre coins du continent sans qu'il soit nécessaire de demander l'avis des chiromanciennes les plus à la mode, à moins qu'une entente absolue existe entre les grandes puissances sur le partage de notre Empire. Cependant, même dans ce cas, il peut surgir des querelles à propos de la valeur



stratégique, financière ou politique des morceaux à avaler... Et alors ce sera une épouvantable danse macabre générale....

En retirerons-nous quelque profit? Il faut travailler dans ce sens. Mais où est l'homme d'Etat qu'il faut pour cela?....

*
**

Le 21 janvier.

On vient, enfin, de nous octroyer une bonne carte de la région de Tchataldja : elle est au 1/63.000. Pourquoi ce 3?...

En y jetant un coup d'œil, on constatera que le front à défendre, avec les pluies qui rendent tout mouvement impossible, du Lac à Izzeddin, se réduit à un maximum de 16 kilomètres. Et nous possédons six corps d'armée pour défendre ce couloir!...

Si les hostilités recommencent, les Bulgares seront-ils assez enfants pour attaquer cette position?

Je ne le crois pas.

Et alors que va-t-il se passer?

Et d'abord que désirent les Bulgares?

Andrinople!

Donc, c'est Andrinople qu'ils attaqueront avec de nouvelles forces si cela les amuse....

La bataille navale de Ténédos.

Le *Sabah* donne les détails complémentaires suivants



sur la bataille navale qui a eu lieu entre Ténédos et Lemnos, le 18 courant :

La flotte ottomane avait appareillé samedi matin et était sortie des Dardanelles dans l'ordre suivant :

1° La flottille des torpilleurs qui faisait le service d'éclaireurs et qui filait à toute vitesse;

2° En ligne : les cuirassés *Barberousse*, *Torghoud-Réis* et *Messoudié* et le croiseur *Médjidié*.

La flottille ottomane des torpilleurs entra d'abord en contact avec les torpilleurs grecs devant le port de Moundouros, à 60 milles des Détroits, où le combat commença. Quelque temps après, les grandes unités ottomanes prirent part à l'action et forcèrent les torpilleurs grecs à rétrograder.

A ce moment, derrière le port de Moundouros, apparurent les unités grecques, l'*Avéroff* en tête, et aussitôt s'engagea un combat naval acharné qui dura trois heures. La lutte, commencée dans l'après-midi, se termina à la chute du jour. Les cuirassés grecs *Hydra* et *Spetzai* ont été fortement endommagés et, dès le commencement du combat, des incendies se déclarèrent à bord de ces bâtiments.

L'*Avéroff* a subi aussi des avaries et se serait incliné par l'arrière avec un commencement d'incendie, éteint par deux torpilleurs grecs, accourus à son secours.

Au moment où la flotte ottomane, intacte, rentrait aux Dardanelles, les navires de guerre grecs se sont dirigés vers les îles de Chio et de Mételin.

Au cours de ce combat, deux marins ottomans seulement ont été tués. Quant aux blessés, une vingtaine environ, ils ont été transportés ici avant-hier par le navire-hôpital *Réhid-Pacha*, et transférés ensuite de la Corne-d'Or, à l'hôpital de la marine.

Les blessures des marins ottomans, toutes à la figure et aux mains, proviennent d'éclats de shrapnels.

On suppose que la flotte hellénique a subi des avaries considérables et a eu un grand nombre de tués parmi ses équipages.

L'*Ikdam* ne donne aucun renseignement particulier au sujet de ce combat et se borne à enregistrer le communiqué officiel.

D'après les informations officielles, sur le cuirassé *Bar-*



berousse ont été tués quatre officiers, dont un capitaine de vaisseau.

Les blessés.

Le nombre des blessés envoyés ici par le bateau hôpital *Réchid-Pacha* s'élève, dit un de nos confrères, au nombre de 170.

S. M. I. le Sultan a transmis aux blessés, par un aide de camp, ses salutations impériales.

Le 21 janvier.

Ce combat que j'apprécie et que je salue de toute mon âme, me montre malheureusement que nous ne pourrons pas anéantir la flotte hellène!

Et le *Hamidié*, le « vaisseau fantôme », fait trembler les marins grecs....

Le *Barberousse*, le *Torgout* et le *Messoudié* ont abandonné la proie. On tenait l'*Avéroff*, qui, par une fausse manœuvre, s'était trouvé à 3.500 mètres d'eux, alors que le grec devait les tenir à 8.000 mètres, la portée des nôtres ne dépassant pas 5.000. Le hasard nous avait octroyé ces 5.000 mètres et... nous l'avons lâché....

Le 23 janvier.

Heures angoissantes.

Hier, l'Assemblée consultative s'est réunie au Palais du Sultan. Nous saurons peut-être aujourd'hui ce que l'on y aura décidé.



A la veille peut-être de conclure la paix, le grand état-major a envoyé un capitaine pour voir notre situation : c'est admirable.

Quel temps, quelle pluie diluvienne. Quel terrain!
Quelle insouciance!

Le 23 janvier (vendredi).

L'Assemblée consultative s'est prononcée hier, mercredi 22 janvier 1913, sur l'acceptation de la note — *amicale* — des six puissances occidentales! Comment quelques personnes peuvent-elles prendre sur elles une décision aussi grave? Il n'y a que chez nous où ces choses-là arrivent....

Je sais bien que, d'une manière ou d'une autre, on nous suscitera des difficultés. Mais devant même toutes ces probabilités malheureuses, nous ne devons pas signer un acte aussi dégradant sans protester. A mon avis, l'Assemblée aurait dû ne pas accepter ces conditions et laisser au cabinet le soin de régler l'affaire : c'eût été plus honorable.

Dans tous les cas, ce sont des heures bien angoissantes!



24 janvier.

Une extraordinaire histoire de chien.

J'attends anxieusement des nouvelles de la ville...
Temps de chien! Impossible de mettre le nez dehors...
La neige tombe abondante et en tourmente. J'attends



une bonne lettre de ma femme et des journaux. Il est midi et l'estafette n'est pas encore rentrée.

*
**

Une heure et demie. — Une jeune fille passe dans ma rue avec un petit chien dans ses bras. Avec ses sabots elle marche difficilement dans cette rue immonde de Kalfa-Keuy.

Ah! pourquoi n'ai-je pas avec moi ma bonne chienne Lora?

On frappe à ma porte....

Entrez!....

La porte s'ouvre....

Qu'est-ce qui entre?

Lora! La bonne Lora, couverte odieusement de boue!

Elle se jette sur moi comme une folle! Oh! la bonne bête! Elle me couvre de caresses et de boue....

Elle a trompé enfin la surveillance à la maison : il paraît que plusieurs fois, elle a esquissé la manœuvre de l'escapade... Aujourd'hui, elle a suivi — par la terrible tempête — le cheval... Elle sentait, elle devinait que ce cheval venait vers le maître! C'est extraordinaire! Mais là où son histoire devient tout à fait fantastique, c'est à mi-chemin, au village de Safra. Là, le soldat fait halte, Lora s'arrête derrière le cheval. Jusque-là le soldat ne sait pas qu'il est suivi; d'ailleurs, il ne connaît pas la bonne Lora!

En cet instant d'arrêt, des chiens de rue, des chiens de



bergers, des bêtes féroces entourent ma chienne... Elle se sent perdue! Le soldat qui me raconte l'histoire maintenant assiste indifférent à cette scène.

Mais Lora, serrée de plus près, fait un bond par-dessus la bande qui veut l'abîmer et d'un second élan se trouve sur le cheval devant l'homme... et le soldat, par pitié, la garde ainsi jusqu'en dehors du village ...et Lora le suivant toujours, arrive jusqu'à moi!

Oh! la bonne bête!



24 janvier.

La défense de Tchataldja.

Malgré que les Bulgares connaissent tous les secrets de la défense, il faut autant que possible éloigner les espions. Mais, nous n'avons rien à craindre : la ligne est *imprenable....*



24 janvier 1913.

Coup d'Etat.

La journée d'hier est encore une de ces journées extraordinaires qui secouent un peuple de fond en comble....

Les Unionistes ont fait un coup d'Etat! Le généralissime a été tué!



A l'époque où nous vivons, ces événements ne peuvent que briser davantage nos bras et nos jambes!

Nous ne voulons pas donner Andrinople! Le geste est beau et je l'approuve de tout mon cœur... Mais était-il nécessaire de souiller de sang un si beau geste et de tuer un homme comme Nazim, malgré ses fautes énormes, mais qui était légitimement à la tête de toute l'armée?

Dieu fasse que ceux qui vont succéder au cabinet Kiamil qui — nous le reconnaissons — était moisi et malade, puissent gagner militairement et politiquement une grande bataille susceptible de conserver Andrinople et les îles!

*
**

Les gazettes du pays disent que d'une façon générale les journaux autrichiens et allemands approuvent le changement de gouvernement. La presse anglaise désapprouve, une partie de la presse française y est favorable, l'autre hostile, mais elle relève la noblesse du geste turc. Quant à la presse turque, tout ce qu'elle peut dire n'a aucune valeur : une partie est payée par le gouvernement et les Unionistes, et l'autre vit dans une terreur profonde du Comité et du gouvernement.

Combien de temps cela peut-il durer encore? Celui qu'il faut à un navire désemparé pour tomber de Charybde en Scylla!....



*Bonnets et idées.*

Hier, nous étions cinq généraux et une dizaine d'officiers supérieurs réunis en un point. En regardant autour de moi, je remarquais qu'aucun de nos bonnets n'était du même tissu et de la même nuance... Je me demandais si les idées, dans les têtes, étaient de même? Je conclus que c'était de même....

Le 25 janvier.

Etrange histoire.

J'ai reçu cette nuit le télégramme renversant que voici du commandant intérimaire de l'armée de Tchataldja :

« D'ordre de Son Altesse le maréchal Mahmoud Chevket
« pacha, grand vizir et ministre de la Guerre, je viens
« vous prier d'expédier à Stamboul, — *manu militari* —
« l'adjudant-major d'état-major Hilmy bey, chef d'état-
« major de votre division de Sélimié, de le faire remettre
« entre les mains du commandant de la place de Cons-
« tantinople et de me faire savoir que l'ordre ministériel
« a été exécuté.

« Général AHMED-ABOUK. »

Et voici ma réponse :

« Au général Ahmed-Abouk pacha, à Hadem-Keuy.

« Il m'est impossible d'expédier *manu militari* un offi-



« crier qui jusqu'ici a toujours rempli parfaitement son
« devoir et dont la culpabilité n'est pas connue de moi.
« Cet acte étant absolument contraire à l'équité et à mes
« sentiments de soldat, je viens de faire savoir directe-
« ment à Mahmoud Chevket pacha que, pour faire arrêter
« cet officier, il fallait expédier un autre commandant
« à la tête de mon corps d'armée (1).... »

Et effectivement, j'avais télégraphié à Mahmoud Chevket pacha.

Mais ce qui est fort curieux, c'est le télégramme que je reçus aussitôt d'Ahmed-Abouk pacha, qui reconnaît en brave soldat la gaffe ministérielle, puisque, dans son télégramme, il me dit :

« Comme la raison de l'arrestation de Hilmy bey n'est
« point connue à l'armée, veuillez ne prendre aucune
« mesure à son sujet.... »

Mais Mahmoud Chevket, qui voulait absolument se venger des officiers qui l'avaient renversé avant la guerre, ainsi que son parti, insista, non pas pour que je lui livre Hilmy, qui est parti en toute liberté pour la capitale, mais pour nous dire que Hilmy bey avait fait partie des Halaskiars (officiers sauveurs!) comme l'un des chefs de ce parti militaire et qu'il ne voulait sous aucun prétexte que l'armée fit de la politique....

Mais, voilà de la politique, M. le ministre! en voilà de la politique... et de la politique fort dangereuse! De la

(1) Ahmed-Abouk pacha était complètement de mon avis.



politique à occasionner, à provoquer des histoires très fâcheuses! Hilmy est très aimé dans sa division et sur toute la ligne la mesure prise à son endroit peut surexciter toute l'armée (1)....

Le 27 janvier.

Les jours passent... et les erreurs restent!

L'état d'âme des journaux (2) de la capitale est vraiment extraordinaire : devant un public apeuré et insouciant, ils disent ce qu'ils veulent et jamais ce qu'il faudrait dire, et à la veille du plus noir péril, ils sont d'un chauvinisme et d'un arriérisme révoltant! Ils s'imaginent qu'en voulant voiler nos torts, en nous prévalant de la défunte civilisation arabe, nous pouvons faire dévier l'opinion publique occidentale et diminuer la casse, tandis que c'est le contraire qui est à craindre...

Il y a même un journal qui disait l'autre jour :

« Et par quoi sommes-nous donc en retard sur les autres? »

Vous voulez le savoir? Eh bien! je vais vous le dire en quelques mots :

1. — Par l'instruction publique; les écoles.

(1) Quelques jours plus tard on parla dans *Excelsior* et dans le *Matin* d'affaires graves à Tchataldja, de ma démission! Mais nous sommes trop bons soldats pour sortir de notre devoir, surtout en face de l'ennemi.

(2) Excepté les articles de Mahmoud-Saadik qui sont excellents.



2. — Les beaux-arts : la peinture, la sculpture.
3. — La musique : la musique classique!
4. — La société et la situation de nos femmes dans la société! Le fanatisme. Les entêtements contre le modernisme. La presse.
5. — Les fleurs!
6. — Le théâtre!
7. — Les sports!... Les courses. Le yachting.
8. — Les chevaux.
9. — L'armée. La marine. La défense nationale!
L'unité de méthodes et de vues. L'esprit de camaraderie.
10. — L'aviation.
11. — L'hygiène publique.
12. — L'embellissement des villes : l'éclairage.
13. — Les ports. Les canaux.
14. — La voirie. Les chemins de fer.
15. — L'ameublement. L'ameublement artistique. Le bien-être. La maison. La domesticité. Le vrai confort.
16. — Le respect des monuments et des choses artistiques. La pointe du Serail.
17. — L'administration. Les finances. Les associations.
18. — La justice. Les tribunaux. La recherche des criminels.
19. — La liberté. La responsabilité administrative et le respect de la loi.
20. — La punition des *grands* comme celles des *petits*. La conservation du titre de pacha et les privilèges d'une classe encore debout.
21. — L'exactitude. L'exactitude au rendez-vous.
22. — La vitessel... La vitesse en tout.



23. — Les hôtels. Les restaurants. Les magasins.
24. — Les voitures, tramways, etc., etc.
25. — Les plaisirs. Les promenades publiques. Les parcs. Les réunions mondaines.
26. — Les forêts.
27. — Les admirables environs de la ville. (Les environs d'une capitale.) (Ceux du Bosphore.) Les provinces et leur bien-être.
28. — Le commerce. L'agriculture.
29. — L'industrie. L'industrie d'art.
30. — La chasse.
31. — La solidarité, la camaraderie, la fraternité, l'union.
32. — La sincérité dans les rapports sociaux.
33. — L' « au delà » de Péra. La vie européenne.
34. — Les expositions, etc., etc., etc. Voilà tout ce qui nous sépare des autres pays civilisés....

Le 28 janvier.

Ordre et contre-ordre.

Voilà déjà trois fois que je reçois l'ordre de porter mon corps d'armée des environs de Kalfa-Keuy sur la ligne Sazli-Bosna - Délikly-Caya et trois fois de suite qu'arrive le contre-ordre... Deux régiments de l'une de mes divisions qui étaient partis à cause de la longueur de leur itinéraire, furent arrêtés en route et passèrent deux nuits sans aucun autre abri que les petites tentes portatives qui sont entièrement en loques....



*
**

Un de mes officiers d'état-major, Kémal bey, parti en permission de 48 heures, n'est pas rentré depuis cinq jours. Il n'est pas chez lui à l'île de Halki non plus....

Ses camarades viennent d'apprendre que, craignant les mesures de Mahmoud Chevket pacha, il se serait réfugié à l'ambassade d'Angleterre....

Il paraît que Kémal bey est un officier Halaskiar : je l'avais senti à son libéralisme, mais je n'en étais pas certain. Il me disait tout le temps :

« Nazim pacha tombe dans le piège des Unionistes...
« à tel point qu'on dirait qu'il en est.... »

Il y a plusieurs autres officiers qui ont disparu et beaucoup qu'on a fait filer comme Hilmy....

•••

Le 29 janvier.

Il paraît que des amis de Nazim pacha et du cabinet Kiamil avaient senti la perpétration du coup d'Etat et qu'ils avaient prévenu Nazim à plusieurs reprises et à chaque fois celui-ci aurait répondu : « C'est impossible : ce sont des « Martavals » (des blagues!). Et dans la nuit du 22 au 23 janvier, plusieurs personnes partirent de Péra en auto et arrivèrent chez le généralissime à 3 heures du matin à Buyuk-Déré, sur le Bosphore, le mirent au courant du complot et s'en retournèrent ayant reçu la même réponse : « Ce sont des Martavals!... ».



Et lorsque, dans la journée du 23, pendant que le cabinet Kiamil qui était en train de digérer les bon plats que le Sultan envoyait à ses bons ministres de sa bonne cuisine particulière, Nazim se plaignait à son collègue Réchid pacha, en montrant son estomac, de ce qu'il avait trop mangé du bon pilaf impérial,... et comme à ce moment-là, de la chambre du conseil on entend des coups de feu dehors et que le même Réchid dit à Nazim : « Vous avez entendu?... Ce sont des Martavals!... ». Nazim répond : « C'est une porte qui vient de tomber... ». Et comme il s'élançait dehors, à peine ouvre-t-il la porte que c'est lui qui tombe foudroyé par terre... et les ministres, ses chers collègues, dont le premier mouvement est de mettre les verroux aux portes, sont hypnotisés et ne pensent pas à porter secours à leur camarade dont on entend le râle devant la porte!

C'est la prédiction de mon officier d'état-major Kémal bey qui se réalise....



Le 31 janvier.

Héroïsme féminin.

Nous étions assis devant ma table avec le général Moustafa — l'un de mes divisionnaires — qui est un grand admirateur, comme moi, du général H. Bonnal dont nous venions de solutionner un thème tactique du *Journal des Sciences militaires*. Nous avons froid, car les bidons de pétrole que j'avais envoyé chercher hier à



San-Stéfano n'étaient pas arrivés. Nous nous mêmes — toujours grelottants — à arrêter les dernières dispositions d'un mouvement en avant, l'armistice expirant le soir du 3 février, vers 4 heures de l'après-midi. J'entendis s'arrêter devant ma porte une charrette qui m'apportait les bidons tellement attendus. Une minute après, un ordonnance entra et m'annonça que mon beau-fils Rustem était arrivé de San-Stéfano.

— Mais, qu'il entre... Qu'il entre.

— Mon général... il ne veut pas entrer....

— En voilà une timidité... qu'il entre donc... Il a déjà eu l'honneur d'être présenté au général l'autre jour quand il est venu ici.

En de courtes réflexions, je pensai rapidement en moi-même : « Pourquoi ce garçon est-il venu?... Pourquoi, mais pourquoi est-il donc venu par cette terrible, par cette épouvantable tempête de neige? »

En me disant : « Il a dû arriver quelque chose à la maison puisqu'il n'ose même pas entrer », je me précipitai dehors.

La petite antichambre de mon quartier général était encombrée d'estafettes et de brosseurs... Au milieu de ces soldats, un jeune homme, un tout jeune homme svelte, portant le manteau gris de l'armée et le capuchon! Celui-ci entortillé autour du bonnet et de la tête... à la mode des rédifs... on ne voyait que les yeux... et cependant ces yeux n'étaient pas ceux de Rustem....

Alors l'énigme devenait de plus en plus compliquée : ce n'était plus Rustem,... il avait donc péri en route, sur ces routes infâmes couvertes de neige?



Enfin, j'arrachai le capuchon qui cachait entièrement la figure du visiteur....

Et mon Rustem n'était autre que ma chère femme qui, voulant me voir une minute avant cette reprise des hostilités, avait tout affronté... Ce voyage accompli par une dame assise dans une voiture horrible et découverte, parmi les bidons de pétrole, dans une vieille charrette sans ressort, mérite que je rende ici un profond hommage à cet acte touchant de l'héroïsme féminin le plus charmant.

Et ce jour-là bien des soldats, bien des chevaux étaient restés gelés sur ces immenses plateaux qui séparent San-Stéfano de mon quartier général.



Le 4 février.

Une affaire qui étonnera le lecteur, bien plus qu'elle ne sut me surprendre....

Dans nos milieux où la valeur des hommes est nulle et où tout est forces perdues, je m'attendais à tout et surtout à ce que Mahmoud Chevké vient de me faire.

En récompense des heures angoissantes que j'ai passées à la tête de ces divers commandements, le cher ministre me fait savoir que ma démission — à propos de l'officier que je n'ai pas voulu livrer à sa haine — ayant été acceptée, un général, Chevky pacha, a été désigné à ma place!

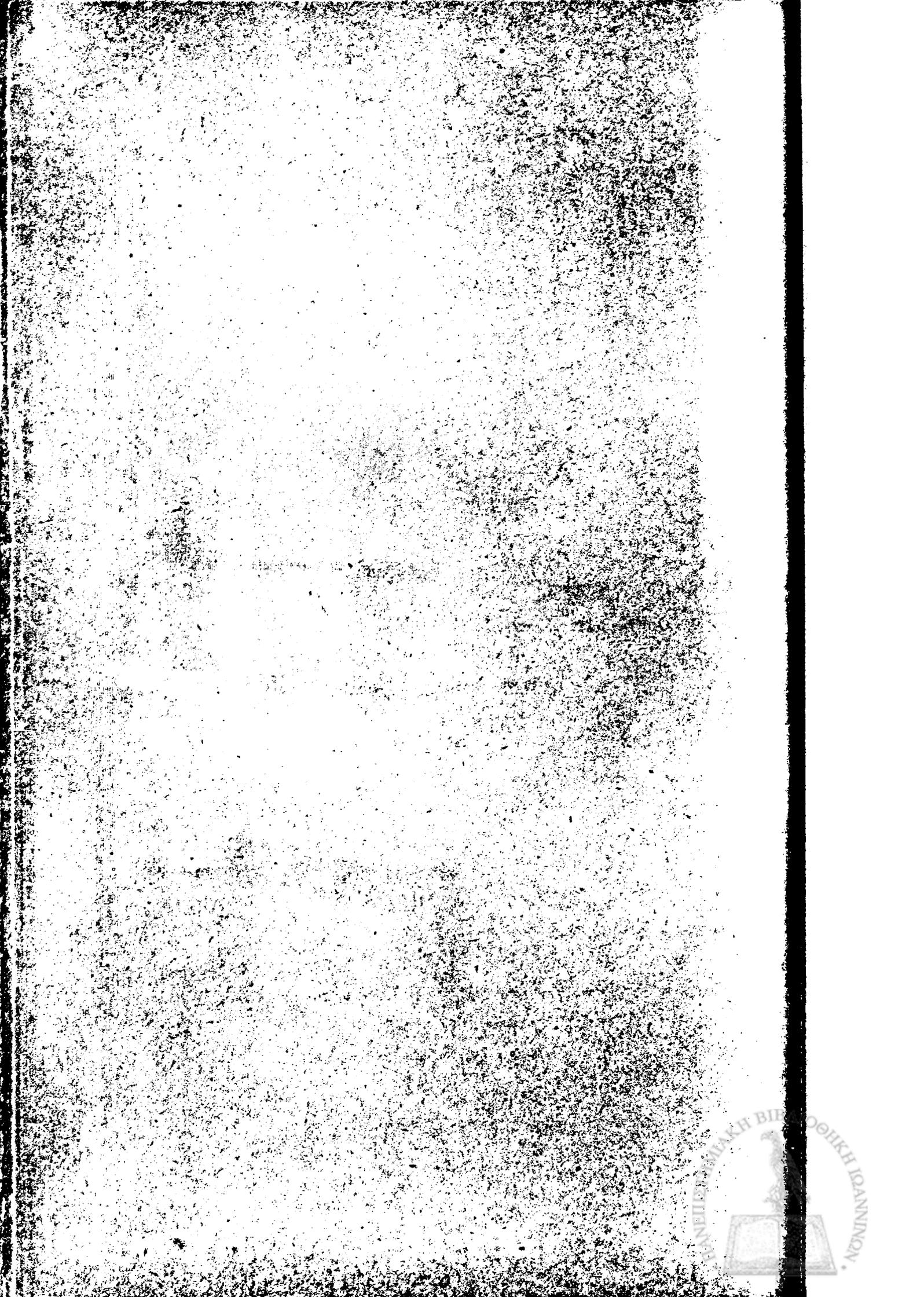


Je m'en vais en me rappelant ces vers si sages du
grand La Fontaine :

« Patience et longueur de temps

« Font plus que force ni que rage! »





CHAPITRE XIII

Reprise des hostilités

Mutuelles hésitations

Nous voici dans la troisième partie de cette douloureuse campagne.

Pour nous, les Turcs, la caractéristique de cette troisième période, c'est *l'hésitation*... l'hésitation dans une fiévreuse activité : autant, au début, on a mis une hâte périlleuse à entamer des aventures irraisonnées, autant, depuis la reprise des hostilités, on hésite à entreprendre franchement l'offensive.

Et du côté de nos adversaires, les Bulgares, on ne se risquera pas sérieusement non plus à vouloir briser la ligne de Tchataldja pour arriver jusqu'à Stamboul. De cette façon de faire — des deux côtés — il résulte que cette partie de la guerre n'est pas riche en événements militaires importants et pour notre ouvrage elle ne comportera pas de nombreux chapitres.

Yanina — Andrinople — Scutari sont des noms à jamais illustrés que notre glorieuse histoire gravera dans ses annales en lettres d'or, comme nous les avons pieusement inscrits dans nos cœurs meurtris de soldats vaincus



mais toujours fiers de porter le nom d'Osmanlys. Mais ces faits d'armes, ces sublimes résistances, ces inoubliables défenses, n'ont été que la sauvegarde morale de notre honneur militaire : au point de vue des effets matériels et des résultats pratiques, c'est vers nous, vers Tchataldja qu'il faut tourner les yeux... La nation turque ne peut hésiter à remercier de tout son cœur cette brave armée, ces 150.000 hommes qui depuis cinq mois, les yeux tournés vers l'ennemi, oubliant tout : père, mère, enfants, ne se plaignant pas une minute de la neige et de la boue, disent à l'ennemi : « Non! tu ne passeras pas! Non! tu ne passeras pas! »

Et il n'a pas passé....

Mais qu'on se figure un peu, dans la nation, ce qui fût advenu s'ils avaient passé? Qu'on se le figure!!!

Donc, il ne faut pas hésiter à reconnaître que Tchataldja, qui est le front combatif de la capitale, a fait son devoir jusqu'au bout, sans une défaillance, sans une crise de découragement.

Mais nous sommes convaincus que la capitale ne se soucie pas beaucoup de ce qui se passe à deux pas de ses portes! A voir la rue de Péra, bondée de gommeux faisant le corso, et les hauteurs des Eaux-Douces couronnées d'un monde de joyeux fêtards, on est pris de vertige!

Est-ce pour ce monde-là ou pour une idée que nous luttons?



Événements politiques

Avant d'aborder les faits de guerre, il nous faut voir en quelles conditions l'on se trouve à la reprise des hostilités.

Vers la fin de janvier 1913, le cabinet Kiamil se décide à accepter des conditions de paix sur la base de la remise d'Andrinople aux Bulgares et des îles aux Hellènes. Une assemblée de gros bonnets se réunit au Palais du Sultan, accepte ces bases et la réponse aux six grandes puissances va être faite, lorsque d'autres gros bonnets pensent que c'est une trahison et renversent le cabinet Kiamil par un sanglant coup de théâtre!

Et dans ce cher pays ce sont toujours les choses qui paraissent être les plus difficiles à accomplir qui se réalisent le plus facilement du monde!

Dans un certain milieu on trouve qu'il est dur de céder Andrinople... On a parfaitement raison de penser ainsi.

Mais, comment faire? Comment éviter cela? Oh! c'est bien simple, disent les nouveaux dirigeants : — « nous réunirons beaucoup de troupes et nous marcherons!.. ».

Et il est question, non seulement d'arracher Andrinople aux Bulgares, mais ces tacticiens en robe de chambre parlent très sérieusement — et malheur à celui qui les contredirait — de reconquérir toutes les vastes contrées envolées....

Entre ce « vouloir » et ce « pouvoir » il y avait : « l'impossible... ».

J'avais pensé avant ces messieurs — qui ont succédé au



Cabinet Kiamil — à rassembler tout ce qui restait de troupes disponibles en Asie turque et en Syrie et à prendre une vigoureuse offensive — à laquelle on aurait joint les troupes inutilement clouées à Boulaïr — et dans ce but j'avais envoyé par mon aide de camp, le lieutenant Ruchdi effendi, un rapport au grand vizir Kiamil pacha qui prit le document des mains de l'officier sans même — selon son habitude — me faire dire un mot.

Tous ces grands vizirs qui sauvent leur incapacité par un mutisme arrogant ont perdu cet Empire pour n'avoir jamais laissé parler les compétents. Mais Kiamil pacha savait qu'il n'était pas possible de repêcher les gros poissons perdus et les unionistes comprirent aux premiers coups de filet qu'ils ne feraient pas mieux. Mais, entraînés par de grosses vagues, ils ne peuvent revenir au rivage (1)....

De cette impossibilité de reconquérir, hélas! tout ce qui a passé à nos ennemis et surtout de la gêne où se trouvent les nouveaux, qui ne peuvent faire mieux que les anciens, est née une situation des plus pénibles pour le malheureux pays turc. Le nouveau gouvernement, qui est toujours persuadé qu'il va sauver l'Empire — dans sa très louable utopie — n'admet pas que l'on puisse critiquer ses actes et alors un régime analogue au joli régime d'Abdul-Hamid vient de naître sous les auspices de la Charte constitutionnelle. Et il pourra en résulter

(1) On me dit au G. Q. G. que quand Mahmoud Chevket pacha a vu l'armée, il a été le premier à déclarer qu'elle ne pouvait prendre l'offensive.



pour le pays des événements d'une gravité exceptionnelle, s'il arrivait par malheur que, quand la paix aurait été signée, l'armée qui, à ce moment-là, n'aura plus les yeux tournés vers les ennemis du dehors, vienne à s'occuper de politique. Il serait vraiment déplorable que cette armée qui a juré de ne point en faire fût contrainte à briser son serment!

Et le gouvernement? Pourra-t-il s'esquiver en disant qu'il n'a pas douté de la parole des officiers puisque son premier acte a été de me demander, à moi, l'envoi « *manu militari* » de l'un de mes officiers d'état-major, le major Hilmy bey qui, disait-on, avait fait de la politique jadis, mais auquel on ne pouvait reprocher aucun acte de ce genre depuis que, comme tout le monde, il avait fait son serment?

Devait-on accepter ma démission pour avoir refusé de le livrer les pieds et les mains liés comme on livre un bandit ou un assassin?... Cette nouvelle s'est répandue en traînée de poudre dans toute l'armée, et dès ce moment, *malgré eux*, tous ceux qui aiment leur pays ont eu des pensées politiques, puisque les chefs du pouvoir étaient les premiers à les engendrer... et à en faire....

Mais cela n'étonnera personne : *l'imprévoyance* étant une pernicieuse spécialité de tous nos gouvernements depuis des siècles!

A part cela, il faut déclarer franchement que de très bonnes choses se placent à l'actif du gouvernement unioniste :

L'administration, l'intendance, les services de l'arrière sont bien mieux organisés. Dès le début de ce nouveau



pouvoir, nous remarquons partout une fiévreuse activité, qui ne fut pas le fait de l'ancien. Il est vrai de dire que là où il y avait, de Tchataldja à Stamboul, soixante employés, il y en eut de suite près de trois cents, et que l'argent fut dépensé sans hésitation : ce ne sont pas des reproches à leur faire.

Plusieurs nouveaux corps d'armée furent formés assez hâtivement, dans le but de la fameuse offensive. Mais si celle-ci ne put être entreprise, — cela non plus n'est pas la faute de ceux qui ont organisé ces corps.

Disons tout de suite que l'activité et les efforts déployés dans ce but sont des plus louables, et nous en félicitons Mahmoud Chevket pacha et ses collaborateurs!

D'ailleurs, nous aurions chaleureusement salué ce gouvernement s'il n'était venu au pouvoir par un meurtre, par un événement mystérieux! Nous l'aurions salué surtout s'il n'était atteint de cette manie incroyable de vouloir monopoliser toutes les vertus... Eux seuls sont des patriotes, ceux qui, comme moi, ne sont d'aucun parti : des navets....

Je crois que, dans la gamme des malheurs qui peuvent s'abattre sur un peuple, il n'en est pas de plus atroce que celui qui provoque des querelles de partis quand l'ennemi est aux quatre coins du pays!

Ainsi que nous avons toujours aimé les demi-mesures, nous refusons les demi-malheurs : il nous faut toute la lyre. Il nous faut le paroxysme et le record des pires souffrances!

Et voilà où aboutissent les nations quand, au lieu d'être gouvernées par des *principes*, elles le sont par des *partis*.



Et personne ne se doute du *déménagement politique* dont nous sommes menacés, et l'on rêve à des grandeurs chimériques, et la presse dit qu'il n'y a pas de péril en la demeure et elle parle *vaguement* des réformes que le *gouvernement impérial se propose de faire en Asie Mineure et en Syrie* : c'est admirable comme promesses!

Mais qu'attend-on donc et jusqu'où attendra-t-on? En attendant, là-bas on prépare la débacle!

Rapports entre la défense d'Andrinople et celle de Tchataldja

Nous avons dit, à la fin de la 1^{re} partie de ce livre, que la clef de la position de Tchataldja était certes à l'aile droite de la ligne, à Uchchak (la caserne). Les Bulgares avaient pensé que, cette position prise, « l'affaire était dans le sac! »

Et l'affaire a failli être dans le sac! Et les Bulgares ont perdu là une de ces occasions qu'ils ne retrouveront plus!

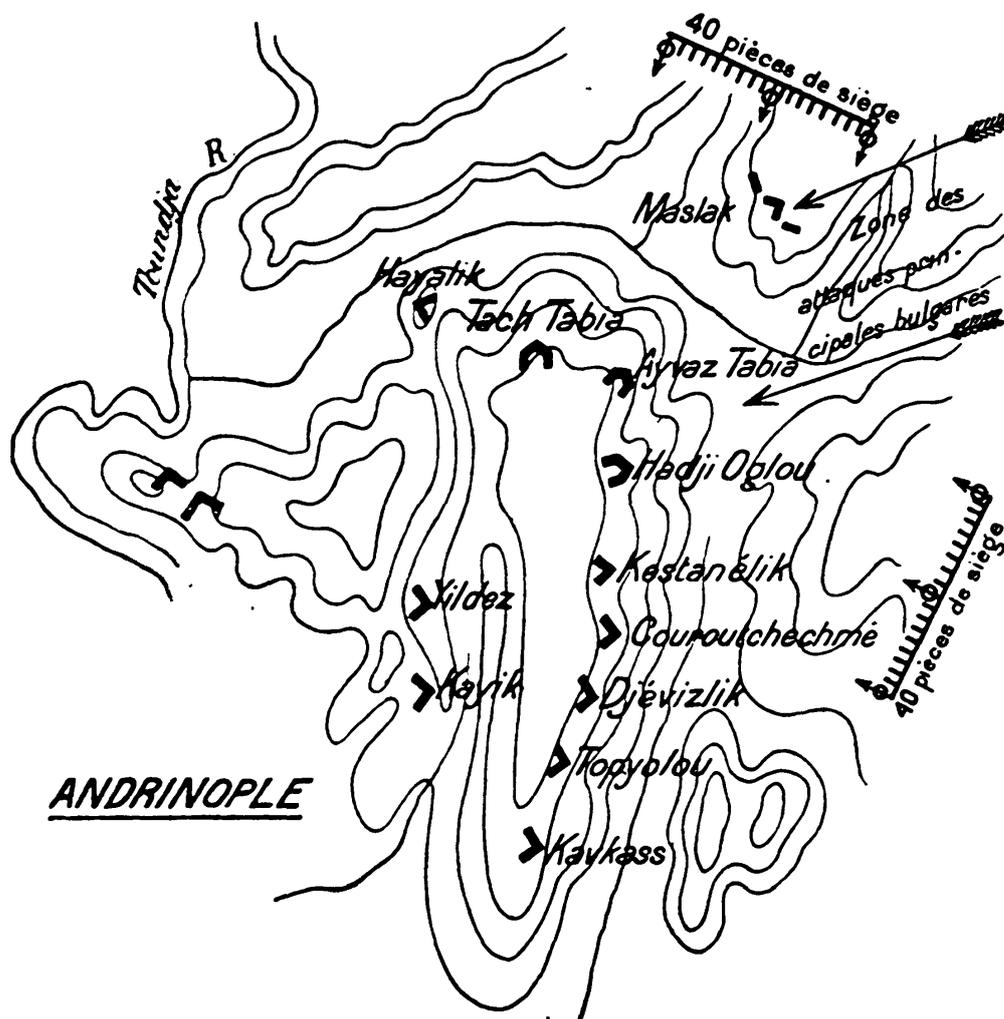
Et cette position est identique à celle du front nord-est et est, de ce front si défectueux de la défense d'Andrinople. En laissant de côté l'orientation des deux lignes et en les rapprochant strictement, quant à la position de l'adversaire, on y trouve, au début de la défense, les mêmes défauts, sauf que la droite de la ligne de Tchataldja se trouve appuyée au lac de Dercos (1). Mais, une fois la caserne prise, ce point d'appui perdait immédiatement sa valeur, et, ceci une fois reconnu, le reste de la

(1) Aujourd'hui toute la ligne est formidable : après l'avoir parcourue l'autre jour j'ai acquis la conviction qu'elle est imprenable!



ligne de Tchataldja ne revêtait plus aucun intérêt au point de vue bulgare.

Voici le front est d'Andrinople, dont notre Etat-major ne veut pas prendre sur lui la défectuosité :



Il est tout à fait clair que les forts Ayvaz et Hadji-Oglou entre les mains de l'adversaire, toute la ligne est morte....

En regardant la carte de Tchataldja, où sont indiqués les forts, on se rendra compte que c'est la même combinaison, une fois que l'on est maître d'Uchchak.



A Andrinople, les Bulgares, après avoir eu le loisir de bien étudier les défauts de la ligne, ont attaqué le point faible, qu'ils ont rompu. Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails tactiques et techniques, mais ce que nous en retenons, c'est l'inutile espérance fondée sur la résistance des places fortes et la croyance que les fils de fer et autres moyens accessoires peuvent arrêter *une attaque résolue* : ici, pas plus qu'à Moukden, cela ne servit qu'à illusionner les défenseurs, et, à ce point de vue moral seul, c'est peut-être quelque chose.

Les combats

De la reprise des hostilités jusqu'au deuxième armistice, aucune bataille décisive n'a été livrée par les Bulgares, et, de notre côté, il n'y eut que des *essais* d'offensive : aucun mouvement sincère ne fut entrepris et ne pouvait l'être.

La possibilité d'une offensive sérieuse ne fut étudiée à sa juste valeur, et cela se conçoit : Ahmed-Izzet pacha, le nouveau généralissime, sentait bien qu'avec les éléments dont il disposait, toute offensive était presque impossible, qu'elle exposait l'armée à des dangers incalculables, et que, en tout cas, *ce ne pouvait être qu'une offensive non stratégique, mais tactique*, par conséquent sans valeur!

Le nouveau gouvernement, pour sauver sa situation et tenir sa parole, pria tant qu'il put le nouveau généralissime d'entreprendre quelques opérations.

Il faut donc féliciter sincèrement mon homonyme le généralissime Ahmed-Izzet pacha et ses collaborateurs



du grand état-major de l'armée d'avoir su réprimer leur légitime envie de marcher en avant. Izzet pacha a refoulé au fond de son cœur meurtri de soldat cette envie de revanche et il a obéi avec abnégation aux commandements et à la voix de la sagesse. Il eût pu, sans nul doute, remporter *d'éclatants succès tactiques*, mais devait-il, pour des résultats *non définitifs*, risquer la possibilité d'un nouveau grand malheur?

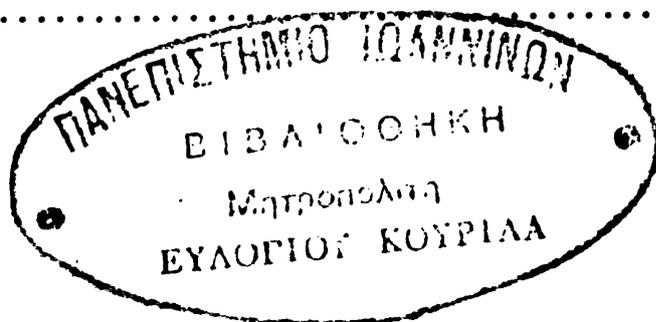
Certes non.

Mais, après l'échec de l'armée bulgare du 17 décembre 1912, pouvions-nous davantage marcher sur elle? Nous pensions, au commencement de cet ouvrage, que c'était peut-être là une occasion perdue? Eh bien! en pénétrant plus avant dans les dédales de cette campagne, nous acquérons la conviction *que ce n'était pas possible* : car il est avéré que nous n'avions plus aucunes munitions!... Et les Bulgares qui ne le savaient pas, heureusement, ne continuèrent pas leurs attaques! Ce sont eux, par conséquent, qui ont perdu la plus belle de toutes les occasions!

Mais, depuis, pourquoi les Bulgares n'ont-ils pas risqué le grand effort, cet effort qui devait les mener à Constantinople?

Qu'il nous soit permis, à ce propos, de faire de la politique : c'est que probablement les Russes ne l'ont pas voulu.

Oui, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne voulait pas cela et ne pouvait le vouloir quant à présent.... Cela l'eût gêné et lui eût enlevé sa liberté d'action au moment où l'on doit considérer les X de sa politique avec l'Autriche.



*
**

Eh bien! chers compatriotes, ne rêvons plus! Ne cherchons pas midi à 14 heures! Sachons qu'avec le bout de territoire qui nous reste de nos immenses possessions européennes, notre situation est périlleuse! Cela est dur à dire, mais c'est une vérité qui, envisagée froidement, peut encore sauver le reste de ce qui nous reste : un groupement solide et homogène surtout en Asie Mineure... Courons derrière des « possibilités »....

*
**

Aussitôt que la bien triste nouvelle de la prise d'Andrinople nous parvint, nous avons pensé : « Maintenant, la première chose que feront ces gens-là, c'est de prendre leurs troupes d'investissement devenues disponibles et leurs canons de gros calibre et de venir essayer de percer la ligne.... »

Et franchement, au point de vue militaire, cela se présentait tout naturellement comme cela et non pas autrement; mais c'est politiquement et non militairement qu'il fallait envisager la chose.

Ce n'est pas — comme on l'a dit — que les Bulgares, gens sobres et modestes, n'ont pas voulu d'une entrée triomphale à Constantinople : ils l'auraient certes essayée, sans le « holà! » de leur grande protectrice... et il fallait l'essayer, sans songer une minute aux 20, 30 ou 40 mille



hommes que cela aurait pu leur coûter, en partant de ce principe *qu'il n'y a pas de ligne défensive* que l'on ne puisse percer à la longue!...

On sait que notre armée de l'Est arriva en débandade à la ligne de Tchataldja.... Qu'on nous félicite donc chaudement d'avoir pu arrêter les Bulgares sur cette ligne. C'est un résultat qui ne devait pas facilement être atteint. On peut même dire que c'est un miracle s'il l'a été, à tel point qu'un ambassadeur d'une grande puissance avait dit à ce moment à un des nôtres que les ambassades, s'attendant sérieusement à l'entrée des Bulgares à Constantinople, avaient « discuté » sur l'avenir qui lui était réservé....

Un peu plus tard, nos adversaires comprirent que cette armée était devenue très forte, que son moral était très bon, qu'elle était commandée par d'excellents officiers et qu'elle avait retrouvé dans le recueillement toutes ses anciennes vertus guerrières. Nos adversaires n'ignoraient pas toutes ces vérités, mais ils savaient aussi, mieux que certains de nos rêveurs irréfléchis, que si — par malheur — on parvenait à nous déloger de nos premières positions très fortes, il n'y aurait aucune possibilité de nous arrêter et de combattre en d'autres lignes plus en arrière, surtout n'ayant plus notre artillerie.....
.....

Quelqu'un me demanda, l'autre jour : « Par un effort considérable, les Bulgares auraient-ils pu briser la ligne? » J'ai répondu : « La théorie dit : oui. »

« Nos dents disent : non! »



.....

Oui, nous tous, nous les plus vieux comme les plus jeunes, nous aurions résisté avec nos armes, avec nos mains, avec nos dents! Ç'eût été la lutte suprême, la lutte corps à corps de vieux lions contre des chats domestiques et paisibles que notre imprévoyance a transformés en jaguars très braves!... Mais que ces braves jaguars sachent bien que cela a été un très grand honneur pour eux que de s'être mesurés avec nous... et qu'ils soient certains que ce n'est pas nous qu'ils ont vaincus, mais bien notre insouciance!

*
**

La discussion des affaires de Tchataldja depuis la reprise des hostilités varie considérablement de celles d'avant l'armistice : les conditions ne sont plus les mêmes, comme d'ailleurs les situations.

Chez nous, pour varier un peu les sauces et afin de rompre la monotonie des petits combats d'avant-gardes, on s'est efforcé de donner de l'importance à notre aile gauche, et cela s'est manifesté par une « tête de pont » que l'on a établie en avant de Buyuk-Tchekmédjé, au delà du lac de ce nom (croquis n° 7, page 212).

Le but est vague. On ne se le cache pas au grand quartier général. C'est toujours l'histoire de contenter les uns et les autres et de ne pas rester les bras croisés....



Nous n'avons pas à faire la théorie des « têtes de ponts »; d'après nous, ici, elle ne répond pas à la règle ordinaire non plus : de cette aile, aucune offensive stratégique n'est possible. L'idée du généralissime consisterait en une offensive tactique ayant pour but de profiter des avantages de la position pour rejeter les Bulgares sur leur centre, manœuvre qui aurait coïncidé avec d'autres attaques latérales. Oui, c'est vague, très vague....

Quoique bien conçue, cette manœuvre ne pouvait donner un résultat appréciable : on n'aurait pu faire que quatre mètres cinquante en avant. C'est ce qui fut fait....

*
**

Voici, d'après un petit mémoire du grand quartier général, les événements militaires tels qu'ils se sont déroulés depuis le jour où le premier armistice fût rompu :

« Dans sa communication du 31 janvier 1913, le général Savoff faisait savoir que les hostilités allaient recommencer — selon le protocole d'armistice — quatre jours après cet avis, soit le lundi 3 février 1913, après 7 heures du soir.

« C'est quatre jours avant cette date que le général de division Ahmed-Izzet pacha, chef de l'état-major général de l'armée, fut nommé généralissime et qu'il se rendit immédiatement, avec tout son état-major, à Hadem-Keuy, au moment même où, pour la raison dont j'ai déjà parlé, je quittais mon commandement du III^e corps d'armée mixte à Kalfa-Keuy.



Le généralissime, aussitôt à la tête de son commandement, parcourut la ligne de défense, qu'on avait continué à renforcer durant toute la période de l'armistice.

A ce moment-là, l'armée était constituée de la manière suivante :

Les I^{er}, II^e et III^e corps d'armée (nizam-active), directement sur la ligne de Tchataldja;

Le II^e corps mixte, Chamlar-Aya-Yorgui et environs de la ferme de Délikly-Caya;

Le III^e corps mixte, Kalfa-Keuy - Ikitilly et environs de Cadi-Yacoupli;

Le X^e corps, Panderma (1), Izmid (2), environs de Cartal (3);

La brigade indépendante de cavalerie, Constantinople;

La division de cavalerie des tribus, Constantinople.

Dans la presqu'île de Gallipoli :

Le corps d'armée mixte de Boulaïr à Boulaïr et environs de Gallipoli;

Le corps d'armée de Maydos aux environs de Maydos;

Un détachement indépendant aux environs de Mendéris.

A Smyrne :

La division mixte de Smyrne et la division de Sivas.

(1) Rive sud Marmara en face Rodosto.

(2) Dans le golfe de ce nom.

(3) En face Iles-des-Princes, golfe d'Ismid.





Aussitôt après la signature de l'armistice, il a été créé un corps d'armée volant avec la 29^e division de Nizamié et la 4^e division du II^e corps d'armée. De ces deux divisions l'une fut installée à Doursoun-Keuy et l'autre aux environs de Sparta-Koulé et Kutchuk-Tchekmédjé.



Au début de cette reprise des hostilités la situation de l'ennemi était très forte. Dans tous les cas on jugeait que sa force principale se trouvait à l'ouest de Tchataldja. Néanmoins, un mouvement offensif combiné avec les Grecs contre la presqu'île de Gallipoli n'était pas improbable, parce que l'on pouvait penser que, de cette manière, la coalition balkanique essayerait d'en arriver à ses fins par le chemin le plus court. Par conséquent, devant cette probabilité, le grand quartier général pensa qu'il fallait avant tout — pour pouvoir prendre une décision définitive — connaître la situation réelle de l'ennemi. Dans ce but, le moyen le plus efficace paraissait consister dans l'exécution de reconnaissances offensives sur les flancs, les derrières et sur le front de l'ennemi et ceci soit par les rives de la mer Noire soit par celles de la Marmara (1).

A partir du moment où les premières rencontres commencèrent, durant deux ou trois jours, il ne fut observé

(1) Le 23 décembre 1913 j'ai envoyé de Hadji-Iliasly dans ce sens à Pertew pacha un rapport avec croquis, au G. Q. G.



aucune activité chez l'ennemi excepté dans la presque île de Gallipoli, où les Bulgares entreprirent une offensive sur notre détachement de Cavak, avec deux régiments et avec deux colonnes, ils avancèrent par Merfété et Yéni-Keuy.

Tous les forts détachements de découverte qui furent lancés sur la ligne de Tchataldja attaquèrent l'adversaire qui fut repoussé de tous côtés et dans la région Nord, depuis Ormanly jusqu'à Tchataldja, les villages de Tarfa-keuy, Ak-Alan, Indjiguz furent repris à l'ennemi. Un autre détachement qui s'avança de Buyuk-Tchekmédjé livra également des combats sanglants, prit d'abord les hauteurs d'Arnaout-Keuy et ce mouvement fut complété par un combat de nuit dont le résultat fut la prise de Sivry-Tépé (1) et les hauteurs de Lahana-Keuy. Dans cette région, un peu plus tard, les reconnaissances offensives furent poussées jusque sur la ligne Yénidjé-Bigados. Cependant, tous ces mouvements ne surent pas dévoiler la position exacte de l'adversaire; car s'il est vrai que les Bulgares opposaient une résistance sérieuse, d'autre part ils n'engageaient pas leurs forces principales. On eût dit qu'ils agissaient comme avec une arrière-garde... Et à notre grand état-major on se demanda si effectivement ces forces ennemies étaient une arrière-garde, un détachement de couverture? Cet ennemi se retirait-il réellement et dans ce cas, présentement, où se trouvait le gros de ses forces principales? (2).

(1) Ce sommet fut baptisé du nom du brave capitaine Mourad bey qui y trouva une mort glorieuse ce jour-là.

(2) Je crois que chez nous on exagérait ces forces et que les Bulgares étaient très faibles.



On pensa que, pour se rendre exactement compte de tout ceci, il fallait lancer des troupes sur les flancs de l'ennemi (1).

D'autre part, le temps était pluvieux et la boue effrayante était telle que les canons ne pouvaient avancer. Il a fallu par conséquent renoncer à toute idée de faire avancer par le centre des forces un peu importantes.

Afin d'entreprendre une offensive sur les flancs de l'ennemi, il a été expédié, la nuit, un détachement de volontaires de Kara-Bouroun. Ce détachement ayant rencontré, vers Podima, une force ennemie qui lui était supérieure en nombre dut battre en retraite. La reconnaissance qui fut opérée par mer en Marmara, démontra que l'ennemi était en train de se fortifier vers Silivri, et que

(1) Des reconnaissances en aéroplane ont été faites également avec succès par quelques-uns de nos officiers d'état-major. Nous allons les consigner ici :

24 mars. — Officier : Enver bey. Pilote : Fethy bey. Parcours par la mer Noire — lac de Dercos — Ormanly — Caradja-Keuy. Jusqu'à Ormanly, rien. Derrière la bergerie qui se trouve à l'est d'Ormanly, quatre rangées de tentes portatives de 20 mètres de longueur chacune. Les villages sont vides. Au nord-ouest du village de Caradja, six rangées de tentes portatives. On ne voit rien aux environs de Belgrade. Retourné faute de benzine.

29 mars. — Capitaine d'état-major : Kémal bey. Pilote : Chérif.

RAPPORT TRÈS IMPORTANT :

D'abord sur Baladja — Buyuk-Kilidjly — Kutchuk-Kilidjly — Sinekly — Corfally — Carasinan et ensuite Féner et retour par Haradjdji — Cadi-Keuy — Ilbassan — Lahana-Keuy. En plusieurs endroits des campements. Aux environs de Sinekly de 4 à 6 régiments. En d'autres points des camps pour un régiment chaque. Total : Campements pour 12 régiments.

Dans la même direction le capitaine Kémal bey donna des renseignements fort utiles. Pendant l'un de ses voyages au-dessus des très importantes lignes bulgares à notre aile gauche, l'artillerie tira sur lui et l'appareil fut atteint.

Au centre, le major d'état-major, le très distingué Sédad bey, fit également des reconnaissances qui donnèrent à l'armée des renseignements fort intéressants.



plus à l'ouest, vers Rodosto, le morceau du littoral était entièrement occupé par l'adversaire.

Dans la presqu'île de Gallipoli, du côté de Kavak, l'ennemi s'avançant en force, nos détachements qui se trouvaient à Yéni-Keuy, sur l'ordre qu'ils ont reçu, se retirèrent à Boulaïr. L'ennemi de ce côté s'avançant jusqu'à Examili s'y arrêta pour se fortifier. A ce moment-là, Charkeuy fut également évacué par nous (1).

Dans ces entrefaites, on recevait la nouvelle que les Grecs faisaient des levées dans l'île de Mételin. Par conséquent la possibilité d'attaques des Grecs sur les côtes ottomanes d'Anatolie et de Roumélie étaient à prévoir.

*
**

D'après moi, cette probabilité n'était pas à prévoir avec des soldats recrutés dans une île où jamais les habitants n'avaient servi régulièrement et en masse dans une armée. En dehors de cela nous avons sur les deux rives trois fois plus de monde qu'il n'en fallait pour empêcher ces attaques. Quant à la possibilité de débarquement plus en dehors de nos forces, elle était constante et jamais les Grecs n'auraient entrepris une pareille aventure avec la mer à dos, malgré leur *Avéroff*, et si l'on doit considérer le débarquement d'une force considérable pouvant marcher sur la capitale et si l'on doit accepter cette probabilité, il faut avouer du même coup qu'elle subsiste jusqu'à l'heure actuelle... D'autre part, nous restons ré-

(1) On sait maintenant que la position des Bulgares était fort critique; mais qu'aurions-nous gagné dans cette entreprise?



veur et incrédule devant le problème d'une prise de la presqu'île de Gallipoli pour faire passer la flotte grecque vers Constantinople... Et les torpilles fixes, et les torpilles mouvantes! A quoi serviraient-elles? Notre flotte elle-même, malgré certaines hésitations à une très courte portée de canon, n'aurait-elle pas fermé le goulet du détroit dans la Marmara?

Il se peut que nous soyons dans l'erreur : mais nous ne devons pas l'être de beaucoup!



Les nouvelles parvenues de la région de Gallipoli disaient que de ce côté-là on avait constaté la présence de une à deux divisions. Les forces principales de l'ennemi se trouvant concentrées sur la ligne Kavak - Yény - Keuy - Examil, il fut convenu de le prendre entre deux feux par une offensive de nos forces de Boulaïr et un débarquement à Charkeuy. Et dans ce but, les moyens d'embarquer et d'expédier rapidement un corps d'armée avaient été prévus.

Le 7 février 1913, tout le X^e corps, qui se trouvait en préparation à San-Stéfano, fut entièrement embarqué sur des bateaux. Et afin de pouvoir l'utiliser soit dans la zone de Tchataldja, soit dans celle de Gallipoli, le II^e corps mixte avait été concentré entre Makry-Keuy et San-Stéfano.



D'après la reconnaissance qui a été faite, la pointe d'Indjé-Bouroun, au sud de Charkeuy, était le point le



plus favorable à un débarquement et, selon les ordres donnés, la flotte de débarquement devait se trouver réunie, la nuit, d'abord aux environs d'Axas (1), Bouroun dans la nuit du 7 au 8 février à minuit; on devait commencer le débarquement à Indjé-Bouroun et ces troupes, après avoir repoussé les forces ennemies qui se trouvaient aux environs de Charkeuy, devaient, le lendemain, dans la direction de Yéni-Keuy, s'avancer de manière à tomber sur le flanc et les derrières de l'ennemi. En même temps, le corps d'armée qui se trouvait à Boulaïr devait opérer sur le front d'Examili et faire coopérer son offensive avec celle du X^e corps d'armée. Et l'escadre, qui était mise entièrement à la disposition du X^e corps, devait prendre part à cette opération.

Cette manœuvre devait être assurée pour les deux côtés par le commandant du X^e corps d'armée : le général Hourchid pacha.

Mais la flotte de débarquement qui devait se concentrer à minuit vers la pointe d'Axas, n'ayant pu se réunir en temps utile, cette opération, qui devait se faire à minuit, n'eut lieu que le lendemain vers onze heures... Par suite de ce retard et du mauvais temps on ne put ce jour-là débarquer que des forces très insuffisantes; néanmoins, Charkeuy fut pris et l'ennemi qui s'y trouvait fut repoussé. Mais, de son côté, le corps d'armée de Boulaïr, qui, par le fait du retard de la flotte, se trouva seul à faire son offensive, ne put y réussir et dut se retirer avec de très grosses pertes, alors pourtant que d'autres bateaux

(1) Rive asiatique.



avaient été expédiés à Gallipoli et y avaient débarqué une division du II^e corps mixte afin de renforcer les troupes de Boulaïr; mais toute cette manœuvre qui devait procéder de la plus grande rapidité et dans une communauté absolue d'efforts, n'ayant pu être obtenue, le 10 février, l'ordre a été donné de réembarquer les troupes!

Entre temps, les agences télégraphiques annonçaient que le roi de Bulgarie se rendait à Dédéaghatch, nouvelle qui faisait prévoir un mouvement combiné des Bulgares et des Hellènes. A la suite de ce renseignement, les bateaux chargés de troupes restèrent un ou deux jours à l'ancre, à toute éventualité, et puis l'une des divisions du X^e corps fut débarquée à Gallipoli et l'autre aux Dardanelles, ayant chacune leurs moyens de transport avec elles, tandis que la 3^e division, parmi laquelle on avait constaté quelques cas de choléra, fut mise en observation à Cartal. Du II^e corps mixte, l'une des divisions fut maintenue à Boulaïr, tandis que l'autre a été renvoyée à Ismid: quant à la 3^e division de ce corps, elle restait à Makry-Keuy dont elle n'avait pas bougé d'ailleurs. A la suite de tous ces différents mouvements, on avait acquis la certitude que les Bulgares possédaient au minimum deux divisions devant nos forces de Gallipoli (1).

En prévision de tout événement, l'une des divisions du X^e corps fut maintenue à Gallipoli tandis que l'autre a été amenée à San-Stéfano.

A Tchataldja on se contenta de créer quelques nouveaux points d'appui, l'hiver empêchant tout mouvement sé-

(1) C'était tout simplement pour les embouteiller.



rieux. La neige avait interrompu les communications; chaque jour on constatait des congélations. Par conséquent, jusqu'à la date du 18 mars, on ne sut entreprendre que quelques reconnaissances.

Celles-ci établirent que les forces adverses sur le front se composaient de trois divisions, et l'on jugeait que les autres forces bulgares devaient se trouver dans la zone Tchorlou - Sinekli - Mouradli.

Vers cette date, il fut constaté que l'ennemi était occupé à détériorer la voie ferrée entre Cabakdja et Indjiguiz, et, afin de s'assurer mieux de la situation exacte, les détachements de première ligne furent poussés plus avant, et ceux-ci s'avancèrent en repoussant partout les troupes qui leur étaient opposées, et, ce jour-là, tous nos détachements du centre et de l'aile gauche s'avancèrent jusque sur la ligne Indjiguiz - Elbassau.

Jusqu'au soir, l'ennemi reçut des renforts et se déploya contre nos dits détachements.

Comme le but que l'on se proposait n'était qu'une reconnaissance générale et qu'il se trouvait être largement atteint, nos détachements furent retirés et vinrent occuper leurs emplacements primitifs.

Le 24-25 mars, l'ennemi s'avança sur notre position d'avant-garde et effectua une vigoureuse offensive sur les hauteurs ouest de l'éperon de Tchataldja, et, comme d'autres forces marchaient vers Elbassau et que notre défense principale était plus en arrière, nos détachements se retirèrent pendant la nuit.

Comme on comprit chez nous que l'ennemi voulait s'avancer avec de fortes colonnes sur Lahana-Keuy, le



X^e corps a été rapproché de Buyuk-Tchekmédjé et la division du II^e mixte, qui se trouvait à Makry-Keuy, fut également appelée à ce village, et avec ces forces il a été créé un groupe d'extrême aile gauche. Le 28-29 mars, l'ennemi s'était emparé de la ligne avancée de cette nouvelle position. Le 29 mars eût lieu, sur cette position, un combat très violent et l'ennemi fut repoussé avec des pertes sérieuses et se retira sur la ligne Lahonate-Tchiftlik - Yénidjé, qu'il se mit à fortifier. Les détachements de poursuite causèrent des pertes sérieuses aux colonnes bulgares.



On donna à l'aile gauche du dispositif, dans un terrain nu comme la main, une mission à la brigade Ibrahim, qui se conduisit brillamment, pour montrer qu'elle ne recule jamais devant un sacrifice qu'on lui demande. Mais là, il n'y avait aucun sacrifice à lui demander. Un regard sur la carte établira suffisamment la grande faute qu'on a commise en donnant à la cavalerie une mission aussi inutile dans un terrain si terriblement découvert, alors que toutes les hauteurs étaient couronnées de batteries ennemies.

Ceci démontre une fois de plus que chez nous on n'attache aucun prix à l'arme à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et je dirai plus : nos commandants d'unités importantes n'ont presque pas su — depuis le commencement des hostilités — faire un emploi judicieux de la cavalerie, et si les armées bulgares victorieuses après Kirk-Kilissé ont permis à nos corps de se ressaisir et si,



après la terrible défaite de Bunar-Hissar - Lulé-Bourgaz, nos ennemis nous permirent d'occuper la ligne de Tchaltaldja et de leur interdire l'entrée triomphale à Constantinople, *c'est parce qu'ils n'avaient pas une cavalerie suffisante*, et si les nôtres évitèrent un tel désastre irréparable, c'est grâce aux seules arrière-gardes que nous eûmes et qui étaient, dans les deux directions de retraite, composées uniquement de cavalerie : division Salih et brigade indépendante Ibrahim.

Cette guerre, plus peut-être que toute autre, rehausse l'importance de la cavalerie, si l'on considère une toute petite minute la différence qui existe entre une armée bulgare arrêtée à Hadem-Keuy pour n'avoir pas pu poursuivre les nôtres en débandade et une armée bulgare signant la paix à San-Stéfano et même plus loin!



X^e corps a été rapproché de Buyuk-Tchekmédjé et la division du II^e mixte, qui se trouvait à Makry-Keuy, fut également appelée à ce village, et avec ces forces il a été créé un groupe d'extrême aile gauche. Le 28-29 mars, l'ennemi s'était emparé de la ligne avancée de cette nouvelle position. Le 29 mars eût lieu, sur cette position, un combat très violent et l'ennemi fut repoussé avec des pertes sérieuses et se retira sur la ligne Lahonate-Tchiftlik - Yénidjé, qu'il se mit à fortifier. Les détachements de poursuite causèrent des pertes sérieuses aux colonnes bulgares.



On donna à l'aile gauche du dispositif, dans un terrain nu comme la main, une mission à la brigade Ibrahim, qui se conduisit brillamment, pour montrer qu'elle ne recule jamais devant un sacrifice qu'on lui demande. Mais là, il n'y avait aucun sacrifice à lui demander. Un regard sur la carte établira suffisamment la grande faute qu'on a commise en donnant à la cavalerie une mission aussi inutile dans un terrain si terriblement découvert, alors que toutes les hauteurs étaient couronnées de batteries ennemies.

Ceci démontre une fois de plus que chez nous on n'attache aucun prix à l'arme à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et je dirai plus : nos commandants d'unités importantes n'ont presque pas su — depuis le commencement des hostilités — faire un emploi judicieux de la cavalerie, et si les armées bulgares victorieuses après Kirk-Kilissé ont permis à nos corps de se ressaisir et si,



après la terrible défaite de Bunar-Hissar - Lulé-Bourgaz, nos ennemis nous permirent d'occuper la ligne de Tchaltaldja et de leur interdire l'entrée triomphale à Constantinople, *c'est parce qu'ils n'avaient pas une cavalerie suffisante*, et si les nôtres évitèrent un tel désastre irréparable, c'est grâce aux seules arrière-gardes que nous eûmes et qui étaient, dans les deux directions de retraite, composées uniquement de cavalerie : division Salih et brigade indépendante Ibrahim.

Cette guerre, plus peut-être que toute autre, rehausse l'importance de la cavalerie, si l'on considère une toute petite minute la différence qui existe entre une armée bulgare arrêtée à Hadem-Keuy pour n'avoir pas pu poursuivre les nôtres en débandade et une armée bulgare signant la paix à San-Stéfano et même plus loin!





CHAPITRE XIV

Dernières heures d'armistice...

Hadem-Keuy G. Q. G.

5 mai 1913.

Sur la très aimable proposition du généralissime Ahmed-Izzet pacha, je fus nommé, le 16 avril, inspecteur général de la cavalerie près l'armée d'opérations. C'était une gracieuse réparation que l'on m'accordait, plutôt qu'une fonction où j'eusse pu être de quelque utilité, en ce moment surtout.... Mais rien que la joie de retrouver mes cavaliers fut un grand bonheur pour moi.

J'arrivai le 26 avril au grand quartier général et y trouvai de nouveau ces messieurs dans les fameux « wagons dorés »....

Cela fut — je l'avoue — une déception pour moi, et j'aurais mieux aimé les voir hors de ces wagons-lits qui avaient abrité dès le début tant d'erreurs néfastes et qui furent le point de mire de tant d'amères critiques!

Mais je ne tardai pas à apprendre qu'on allait bientôt en sortir pour s'installer à Sandjac-Tépé, en un quartier général digne de l'armée.



A part cela, quelle différence entre le Hadem-Keuy lugubre des premiers jours et celui d'aujourd'hui!

Ici, maintenant, on travaille méthodiquement et l'on se comporte comme si la signature de la paix n'allait pas suivre de près ce nouvel armistice! Tous les services fonctionnent normalement et démontrent, une fois de plus, qu'il suffit toujours d'une bonne direction pour améliorer les pires situations.

Durant le premier armistice, l'armée de Tchataldja a travaillé sans trêve — sous l'égide d'Abouk-Ahmed pacha — pour mettre de l'ordre dans toutes les branches de l'armée, et les uns et les autres sont d'une activité qui fait plaisir à voir et remplit les cœurs de confiance!

J'ai visité avec le général en chef une grande partie de la ligne de défense. Ce que j'ai vu m'a beaucoup réconforté. Cette ligne, aujourd'hui, est infranchissable.... Et si les hostilités recommençaient, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles! Ce qui n'était pas le cas les 17, 18 et 19 novembre 1912.... Oh! non!



Nous fîmes hier une magnifique randonnée vers notre extrême droite. Le généralissime nous a montré, sur le littoral de la mer Noire, Carabouroun, cette gracieuse pointe, sur laquelle est situé un poste important de sauvetage et qui enfile merveilleusement des deux côtés les côtes au delà et en deçà de notre défense principale.

De là, les autos nous conduisirent à Dercos, où nous nous embarquâmes sur un canot-auto pour Dar-Bogaz —



cette étroite lagune — qui forme notre extrême aile droite, commandée par le très actif colonel allemand Lossow, que je connaissais fort peu, mais auquel j'adresse ici mes compliments chaleureux, d'abord pour le parti qu'il sut tirer des sables mouvants de cette curieuse lagune, et aussi pour le dévouement qu'il montra à notre armée durant cette campagne, en ne quittant pas — même depuis que l'on est à deux pas de la capitale — son poste une seule et unique fois!

**Visite inoubliable au III^e corps d'armée
(aile droite)**

Après la mésaventure extraordinaire de Mahmoud Mouktar pacha, le III^e corps d'armée passa d'un Mahmoud pacha à un autre.

Hier, 21 mai, le généralissime nous mena en inspection dans la région Est (8^e et 9^e divisions). Nous fîmes en auto, à cheval et à pied plus de 70 kilomètres. J'ai vu avec émotion, en passant, le point où mon camarade Mahmoud Mouktar tomba grièvement blessé.

Il faudrait une autre plume que la mienne pour pouvoir donner exactement les impressions de cette magnifique journée.... Ce fut, à chaque pas, un mélange de satisfaction profonde et de larmes difficilement contenues....

D'abord le cadre : un cadre merveilleux, composé des contreforts du Balkan de Strandja au nord, vers les Bulgares.... A l'est, l'écharpe azur du lac de Dercos — le



plus joli de nos lacs — qui cravate si gracieusement, en cet endroit, la mer Noire, si bleue pourtant!

A nos pieds, partout, parmi des fleurs rouges, des fleurs bleues, des fleurs jaunes, des tombes de chers camarades.

En deçà, à l'ouest et au midi, le regard ne sait où se diriger, que fouiller? Le III^e corps étale ses tentes comme d'innombrables marguerites en ce printemps fleuri, qui est si triste pour nous....

Partout, dans cette zone, on s'est battu corps à corps avec acharnement.

Partout des travaux extraordinaires, partout des tours de force, car le terrain est terriblement difficile.

Décidément, chefs et sous-ordres — le cœur à jamais meurtri par les premiers désastres — ont su tirer de ce terrain un parti extraordinaire. Ce terrain, ils l'ont remué, non au moyen de pelles et de pioches, mais avec leurs âmes remplies du plus pur et du plus profond désir de la revanche! Mais, hélas! messieurs les Bulgares n'ont pas voulu nous l'accorder : ce n'est pas gentil!

En parcourant à cheval ces lignes, qui peuvent servir de modèle aux meilleures armées modernes, j'éprouvais tantôt une profonde satisfaction et tantôt, en me sentant au milieu de ces jeunes officiers — orphelins de la gloire ottomane — je ne pouvais retenir des larmes, que je voyais aussi briller dans les yeux du généralissime! Que Dieu puisse arracher de leur cœur toute l'amertume dont il a rempli les nôtres!

Ah! Messieurs les Bulgares, Messieurs les Bulgares, attaquez-nous donc! Essayez donc, encore une fois au



moins, de passer!... Hélas! vous avez, non militairement, mais commercialement, votre compte! Et vous vous dites:

« Merci! Nous en avons assez comme cela! »

Et vous avez raison, Messieurs les Bulgares : Ah! si vous saviez ce qui vous attend!

*
**

Au bord du lac, sur une falaise à pic, couronnée de sapins magnifiques, les camarades de la zone nous avaient préparé un déjeuner militaire, avec quelques-uns de nos excellents plats nationaux. Dans un site non moins pittoresque — deux heures après — un thé coula d'un chaud samovar du Caucase dans de gracieux petits verres, et ce fut pour tous ces jeunes officiers une nouvelle occasion de manifester leur amour endolori, mais inaltérable, à l'armée en se resserrant encore plus affectueusement autour de nous, les vieux!... Il y avait là presque toute l'élite de l'armée de Tchataldja : en dehors du généralissime, du chef d'état-major Hady pacha et des généraux Zia et Pertew, des colonels Aly-Riza et Nadji bey, du très actif chef du III^e corps Mahmoud pacha et des chefs de la 9^e division, le colonel Djévad bey; celui de la 8^e division, Vély pacha, et Hilmy bey, commandant de la 7^e, avec mon ami Hamdy bey, un de nos meilleurs officiers de cavalerie, qui, pour le moment, commande de l'infanterie à l'aile droite, avec tous leurs officiers d'état-major.

Que la nation bénisse du fond de son cœur tous ses nobles enfants : ceux-là ont fait leur devoir....





Je ne suis pas partisan des volontaires, oh, non! Mais hier j'en ai vu qui ont produit sur moi la plus profonde impression. C'étaient les volontaires du Caucase, les volontaires de la mort.... Autour de leur calpak, on voit un linge blanc : ce n'est pas un turban, c'est leur linceul...

Ils défilèrent devant nous en chantant en sourdine une louange à Dieu, et cette solennité si simple et si modeste de gens qui sont venus de si loin pour combattre à nos côtés, fut la dernière note terriblement émouvante de cette inoubliable journée militaire.



Et parmi toutes ces sensations, j'en ai éprouvé une qui n'est certes pas la moins agréable : tout en chevauchant avec les camarades, j'ai cru comprendre que — malgré tout ce qu'on en a dit — l'armée ne s'occupe pas de politique : elle a tant d'autres devoirs sacrés à remplir!

Le 1^{er} juin. — La paix

Les préliminaires de la paix viennent d'être signés. Est-ce la paix?

La Bulgarie, très pressée d'en finir avec nous pour pouvoir se retourner ailleurs, et d'ailleurs n'ayant plus rien à espérer de nous, voudrait même, selon un protocole à signer, retirer ses troupes en même temps que nous le ferions des nôtres.



*
**

Avant de terminer ce livre, nous jugeons utile de remonter un peu vers les causes déterminantes de nos malheurs.

Nous avons, avec la prise de Constantinople, depuis les sultans jusqu'au dernier des habitants de la nouvelle capitale, épousé petit à petit les mœurs des vaincus byzantins — que l'on remplaçait dans la plus dépravée des villes, — sans cependant prendre les allures de notre situation nouvelle.

D'autre part, cette ville chrétienne, qui resta chrétienne par une trop large et impolitique générosité du vainqueur, pouvait-elle logiquement et politiquement devenir la capitale heureuse et prospère d'un empire musulman sans que l'amitié des vaincus aux vainqueurs ne fût assurée?...

Rien ne fut fait en ce sens..., et aux tentes des guerriers sous lesquelles on rêvait combats et victoires succéda une vie opulente et casanière, où les robustes femmes d'Anatolie firent bientôt place aux suaves Circassiennes du Caucase! C'était le Paradis sur la Terre! La Circassienne, c'est la femme idéale... et c'est la seule femme que l'on pouvait acheter à ses parents....

La polygamie prit alors un essor considérable par une très incomplète interprétation de la loi du Chéri, qui soumet la pluralité des femmes à des conditions sages et morales qui, malheureusement, ne furent pas observées à la lettre, et, en cela comme en bien des choses, les abus succédèrent aux abus. D'un grand *Bien* que voulait



le Prophète naquit un grand *Mal!* La polygamie, comme d'autres prescriptions insuffisamment comprises, devait être le point de départ de tous les malheurs de la société ottomane, surtout après la conquête de Constantinople.

Bosphore et contemplation; limonades glacées et pâtisseries exquis, mais indigestes...; pilaf délicieux et sommeil lourd...; insouciance éternelle... fatalisme!

De ce train, un siècle et demi après la conquête de Byzance, les grandes vertus de nos ancêtres avaient pâli... et elles devaient être bien solides, ces vertus, pour avoir résisté si longtemps....

Pendant que les mœurs du peuple changeaient, celles des souverains se modifiaient également : les modestes sultans d'autrefois, toujours à cheval — par monts et par vaux — le sabre au clair, le commandement sur les lèvres, tombant comme un cyclone sur des pays où la guerre ne cessait jamais, ces empereurs sobres, qui n'étaient pas entourés d'une suite d'adulateurs efféminés, commencèrent, eux aussi, à prendre d'autres allures, et... du ventrel...

Devenus kalifs, ils se sentent plus qu'un monarque ordinaire et prennent des airs pontificaux. Il commence à leur sembler que, par une loi d'équilibre incompréhensible et inexplicable d'ailleurs, rien ne peut égaler leur pouvoir dans ce déclin de la force ottomane.

Les grands sultans se savaient sans doute grands : ils en avaient le droit; tout tremblait devant eux; mais ce n'étaient pas les demi-dieux de la décadence. Ils vivaient au milieu du peuple et de l'armée. En somme, ces grands sabreurs, ces illustres guerriers toujours avides de con-



quêtes n'étaient que des chefs d'armée connaissant les règles de l'art militaire et les pratiquant journallement. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer la conquête de ces immenses pays, qui, avec le renversement des habitudes impériales, passèrent de nos jours de vie à trépas... en quelques semaines...:

Parmi nos sultans, nous en eûmes qui aimèrent la civilisation et les progrès — tel que Sélim III.

Il y en eut aussi qui ont beaucoup aimé les arts et la musique.

Mais, avec le temps, devenus de plus en plus despotes et autocrates, ils ne voulurent s'astreindre à aucune législation : leur *caprice* a été toujours leur Loi!...

Sous de pareils régimes successifs, l'empire ne pouvait aller qu'à la dérive. Les sultans et leurs gouvernements, ennemis de tout calcul, en fatalistes qui ne calculent jamais, ont toujours voulu gouverner sans plan et sans un programme arrêté, afin de pouvoir conserver ce que l'on avait si chèrement conquis. Et, au sein de nos Palais, on ne s'est jamais demandé quels seraient les sentiments de tous ces chrétiens non admis dans nos écoles et bannis de nos régiments, et qui ne porteraient pas en leur cœur l'amour du même drapeau!

Eh bien! seront bien forts ceux qui pourront, à cette heure, réparer toutes ces montagnes de fautes accumulées.... Quant à moi, c'est avec une respectueuse et profonde douleur que je m'incline sur d'augustes sépultures, pour prononcer ces paroles de vaincu avant de fermer ce livre :

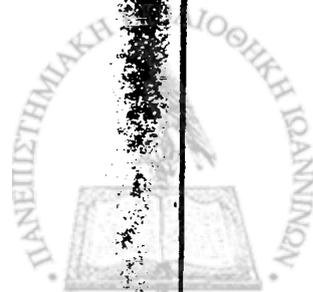
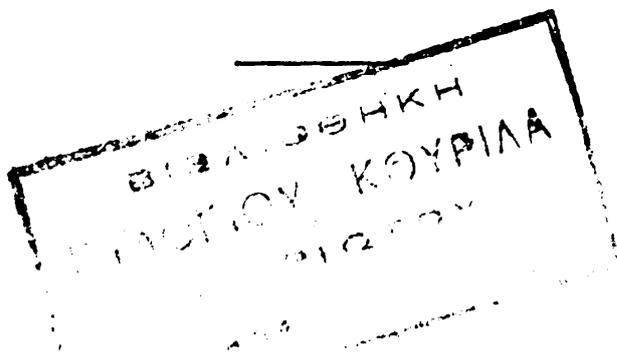
Mahomet II, et toi illustre Soliman, vivez magnifiques



dans le souvenir éternel des beaux jours d'antan! Dormez en paix sous la coupole dorée de vos turbés vénérés; mais fermez bien les oreilles, ô glorieux disparus, et ne cherchez pas à savoir ce qui se passe ici maintenant! Que les tristes rumeurs de la Byzance actuelle ne puissent troubler la majesté de votre sommeil!

O toi, superbe Mahomet II, quand tu voyais de loin, anxieux, le dôme de Sainte-Sophie se mirer dans l'azur du Bosphore, pensais-tu qu'un jour cette merveilleuse conquête, fruit de ton génie et de ton courage, ô Mahomet, serait à la merci du premier coup de vent, et que la Byzance dont tu échantras la muraille épaisse du bout de ton puissant sabre damasquiné deviendrait, au xx^e siècle, la triste capitale de ton empire, et que ton œuvre superbe serait mise aux enchères sur tous les marchés de l'Europe inassouvie de nos dépouilles?

Pensais-tu cela, ô Mahomet, le jour où le moyen âge s'endormit à jamais honteux dans le sein de l'Eternité?... Et toi, Soliman, fils du grand Sélim, toi qui nous commandais à Mohacz et partout où le drapeau turc, toujours glorieux, te fis surnommer le « Magnifique! » Que penses-tu de tout cela? Que dit dans sa gaine le glaive de ton père, l'inflexible Sélim? Moi, j'affirme que si dans sa pensée avait vécu un seul instant l'image de ce qui se passe chez nous aujourd'hui, plutôt que d'avoir à en rougir un jour dans sa tombe, il aurait supprimé sa race tout entière!...



APPENDICE

Au moment où les dernières pages de cette étude étaient à l'impression, notre chère armée se mettait en marche pour aller réoccuper Andrinople « la Belle », que des hasards injustes avaient placée, un moment, en des mains indignes. Il faut avouer que jamais revers de médaille ne fut plus atroce, que jamais fiasco ne fut plus complet!... Comment les Bulgares — d'un inespéré maximum — sont-ils tombés dans le minimum de leurs rêves?

Cette marche, durant laquelle nous n'avons rencontré, hélas! que quelques incendiaires et des massacreurs de femmes et d'enfants, fut sinon un triomphe de guerre, du moins la plus belle manifestation de l'esprit de revanche qu'une nation puisse nourrir dans son cœur!... Cet élan fut à tel point irrésistible et rapide que nos propres frères d'Andrinople qui nous virent galoper dans les rues n'en croyaient pas leurs yeux éblouis....

*
* *

Cette armée, avec laquelle j'ai eu le bonheur de marcher de Tchataldja à Andrinople, est certes celle que nous devons posséder au début de la guerre!

En lisant les chapitres précédents, on se sera rendu



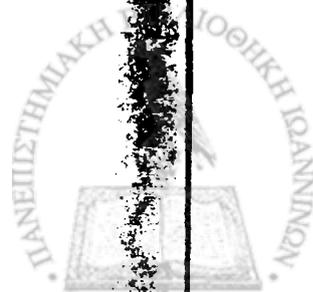
compte des raisons — surtout d'ordre psychologique — qui nous ont valu la défaite; cependant, même si nos adversaires n'avaient pas, dans des aventures sanguinaires et insensées, perdu les occasions si belles que les caprices du hasard leur avaient octroyées, et s'ils avaient conservé leur armée intacte, on peut être certain que la nôtre, très suffisamment réorganisée, éduquée et outillée dans un esprit de revanche que nul n'eût pu arrêter, aurait fini sans doute par marcher! Et certes, c'est la forme que nous eussions préférée.... Mais, hélas! on dit que les Bulgares démobilisent et préfèrent se jeter éperdument dans les bras de la Diplomatie.... C'est encore une manière très commerciale et très financière d'esquiver nos baïonnettes!

En tout cas, nous sommes là et nous les attendons!

Mais comment esquiveront-ils l'anathème du monde civilisé? Et comment éviteront-ils la sentence prononcée contre eux du monde entier, qui crie de toutes parts : « Andrinople aux Turcs! »

En se mettant au ban de l'Humanité, ne se sont-ils pas déclarés indignes de nous remplacer chez nous?

Notre entrée à Andrinople n'a pas été de l'enthousiasme, mais du délire... Du haut des minarets sveltes et superbes des siècles de souvenirs saluaient les enfants revenus... C'est que — pensez donc — tous ces superbes monuments historiques s'étaient demandé, un bon moment, si on n'allait pas les dynamiter à leur tour?



*
**

Je ne sais pas ce que feront les diplomates et les diplomaties qui, après avoir déclaré dès le début des hostilités que rien ne saurait changer le *statu quo* — et qui l'ont changé de « cœur » — quand la fortune a favorisé nos adversaires!... Mais, je sais — et je me console en y pensant — que la Diplomatie, ce n'est pas le « cœur » des nations, mais leur « estomac! » Toutes les voix humaines, en un accord de justice, parlent pour nous! Oui! les gouvernements feront ce qu'ils voudront, ils n'empêcheront pas les cordes de l'Humanité de vibrer en notre faveur.

*
**

Bien des pages du présent ouvrage auront établi que je ne me pose pas en avocat de nos torts : au contraire. Je serais peut-être arrivé à de plus grands honneurs, dans mon pays, si je n'avais cessé de signaler le « mal » et les « remèdes ». Et je sais, oh! je sais, que ce que les progressistes réclament ne se fera pas de sitôt et que nous serons encore à mendier de nos gouvernants tout ce qui doit nous poser comme une nation à la hauteur des pays occidentaux.... Mais je sais aussi que le mouvement — le coup de mistral — qui balayera les « insouciances » et les « erreurs » ne se fera pas longtemps attendre : tout le pays l'attend avec une telle soif que cela ne saurait plus tarder....



Mais ce qui deviendrait une vraie catastrophe, ce serait le retrait de nos troupes de la Thrace et l'établissement des Bulgares dans cette malheureuse contrée.... Autant dire les vêpres siciliennes, ou la Saint-Barthélemy, sous l'œil officiel de l'Europe! Non! Non! cela ne se fera... et la Civilisation et la Justice n'auront pas sur le cœur un crime semblable! Andrinople nous restera pour la bonne raison que sa perte était une « mauvaise plaisanterie ».

La marche sur Andrinople - Kirk-Kilissé n'a présenté — par suite de l'absence de forces bulgares — aucun intérêt au point de vue de la guerre proprement dite; mais ce grand mouvement de plusieurs groupes d'armées peut être considéré comme la plus considérable manœuvre qu'on ait jamais vue et exécutée en temps de paix, étant données les forces qui y ont pris part.

Je déplore vivement que MM. les attachés militaires et les reporters de journaux n'aient pas été invités à assister à l'ensemble de ce mouvement en avant. Nous avons cette mauvaise habitude de cacher ce que nous avons de bien et de montrer, la plupart du temps, ce que nous avons de mal.... Quant aux secrets à voiler, j'ai la conviction que tous les représentants militaires des Etats savent, à un homme près, ce que nous avons de monde en ligne... et nos emplacements.

L'intendance et les services de l'arrière, malgré des défauts à corriger, ont dépassé tout ce que mon imagination pouvait leur accorder, d'autant plus que tout le pays entre Tchataldja et Andrinople - Kirk-Kilissé n'était qu'un amas de ruines!



Durant les plus longues étapes, la température a été féroce, impitoyable.... Vent du Sud et pas la moindre brise! Néanmoins, l'ordre dans la marche a été parfait et les vieux comme les jeunes, nous avons eu des ailes! Tous nous sentions dans cet espace chaud, Andrinople, notre chère Andrinople, nous ouvrir éperdument ses bras!

*
**

Français! chers Français qui me lisez, vous comprendrez nos angoisses!...

*
**

Un seul camarade, un seul, a payé pour nous tous ce sang que nous eussions tous voulu verser pour ravoïr notre Andrinople! C'est le capitaine Réchid — fils du maréchal-sénateur Fuad pacha, héros d'Eléna en 1878 et aide de camp du généralissime actuel de l'armée.

Il était parti à la poursuite des fuyards d'Andrinople. Il tomba, dans un guet-apens, atteint mortellement : les misérables eurent le loisir de le mutiler horriblement!

Ah! quel sort enviable que le sien, ô cavaliers!... Celui-là est mort en criant notre devise : « En avant! En avant! »

*
**

La marche concentrique de l'armée a été une combinaison stratégique fort heureuse dans ses grandes li-



gues (1). Elle a donné, dans certains corps, des résultats merveilleux!

La brigade de cavalerie indépendante, toujours sous le commandement de son excellent chef Ibrahim bey, a accompli des prodiges de vitesse! Mais tout cela en pure perte, car MM. les Bulgares n'ont osé se mesurer avec nous nulle part.

Certes, au début, les événements furent tels que l'on pouvait penser que tout était perdu, mais puisque, grâce à leurs fautes, les vents nous sont favorables, nous allons laisser le navire de nos nouvelles destinées suivre sa course à travers de nouveaux siècles, avec des voiles neuves et des intentions plus moderne-style!

Notre ouvrage est déjà en retard et il faut le terminer ici en réclamant de nos chers lecteurs de la sympathie pour notre brave et malheureuse armée, et de l'indulgence pour moi si, au lieu d'une paix bienfaisante, je demande à Dieu, en soldat dont l'âme est blessée, une bonne revanche!

Général IZZET FUAD.

Grand Quartier général de Baba-Eski,

Août 1913.

(1) A la fin de tous ces événements encore indécis, nous publierons une petite étude où les remarquables journaux de marches seront consignés.



ANNEXE

Lettre du général von der Goltz

Le 8 mars 1908.

Chère Excellence,

J'ai l'honneur de vous remettre la copie de la lettre, que Votre Excellence a adressée à S. E. Kamphoevenu pacha. Je l'ai lue avec un grand intérêt et je remercie vivement Votre Excellence de me l'avoir communiquée.

Certes il serait des plus désirables que l'armée ottomane fasse une préparation systématique à la guerre par des manœuvres régulières d'automne, etc. Mais je crains fortement que, durant le règne de Sa Majesté actuelle, l'exécution de cette idée ne soit impossible. Or il faudra y renoncer et s'efforcer de faire ce qui est possible. Une armée, se composant d'un si excellent matériel que l'armée impériale ottomane peut faire beaucoup en campagne, même sans avoir passé l'école régulière de paix, si elle est conduite par un bon état-major.

Si j'étais à Constantinople je tâcherais à faire recommencer les voyages d'état-major, les excursions aux terrains des environs de la capitale et des autres grandes garnisons par les jeunes officiers d'état-major. Nous les avons faits, comme Votre Excellence n'ignore pas, dans le temps, mais peu à peu on a cessé de les exécuter et il paraît qu'ils ont été abandonnés entièrement, ce qui est bien regrettable.

L'armée de la Confédération des Etats du Sud en Amérique a prouvé de quels efforts et actions brillantes une armée improvisée est capable, à condition qu'elle soit bien commandée. L'armée ottomane ferait autant et serait bien à même de résister à toute nouvelle agression russe. Les états-majors des ordous, en province, devraient naturellement prendre part à la préparation dont je viens de parler.

Dans ces derniers temps j'étais bien occupé de conférencier de l'histoire de guerre à notre Académie militaire et dans la Société



scientifique militaire de Berlin. J'ai traité « le péril jaune » et la campagne désastreuse de la Prusse en 1806-07. A présent j'espère trouver des heures de loisir pour étudier votre nouvelle suite des *Occasions perdues*, et je suis sûr d'y trouver les enseignements remarquables. La campagne de Moukhtar pacha m'a de tout temps fortement intéressé, et j'en ai parfois profité pour mes conférences à l'Académie entre 1878-83.

Agréez, Chère Excellence, mes remerciements empressés et l'expression de ma considération distinguée ainsi que les salutations cordiales

de votre bien dévoué camarade,

Baron von der Goltz.

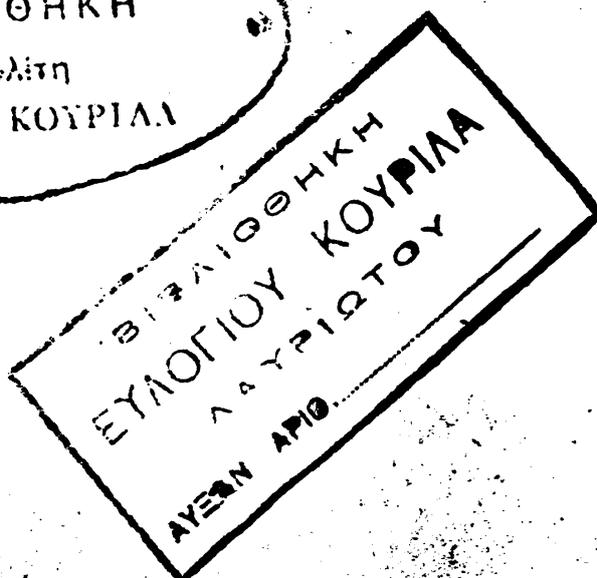


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — État d'âme.....	1
— II. — Influences funestes !.....	21
— III. — La préparation à la guerre.....	33
— IV. — Mobilisation et plan de campagne.....	47
— V. — Gouvernement et armée	65
— VI. — Espoirs envolés !	71
— VII. — Ordre et contre-ordres.....	77
— VIII. — Emploi de la cavalerie.....	101
— IX. — Premier désastre. — L'affaire de Kirk-Kilissé. — Armée de l'Est.....	121
— X. — Bataille de Bounarhissar - Kara-Agatch - Lulé- Bourgaz	165
— XI. — Tchataldja !	201
— XII. — Heures d'armistice	237
— XIII. — Reprise des hostilités.....	337
— XIV. — Dernières heures d'armistice.....	363
APPENDICE	373
ANNEXE. — Lettre du général von der Goltz.....	379



Maro Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris



11
II



Σ. Θ. ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΟΥ 1914

Η ΠΟΛΙΟΡΚΙΑ ΤΟΥ ΜΠΙΖΑΝΙΟΥ

Ποῦ κεῖνται τὰ Πέντε Πηγᾶδια.

Τὰ Πέντε Πηγᾶδια εὐρίσκονται εἰς ὕψος χιλίων περίπου ποδῶν καὶ εἶνε ἀρχαῖον ἐνετικὸν φρούριον ἐκτισμένον ἐπὶ τῆς κορυφῆς κωνικοῦ λόφου.

Ὁ λόφος οὗτος ἀνοικτεῖται σχεδὸν ἐξ ὀλοκλήρου τὴν κοιλάδα, ἣ δὲ ὁδὸς διχαζομένη διέρχεται παρὰ τοὺς πρόποδας αὐτοῦ ἐξ ἀμφοτέρων τῶν πλευρῶν.

Ἡ ἐπιφάνεια τῆς ὁδοῦ κατὰ τὸ σημεῖον τοῦτο εὐρίσκεται εἰς ὕψος 1000 περίπου ποδῶν ὑπὲρ τὴν θάλασσαν.

Ἡ ἔκτασις ἐκείνη τῶν ὁρέων, ἐφ' ὧν μοναδικὴ χλωρὸς εἶνε εἶδος χθαμαλῆς δρυός, ποικιλομένης ἑκασταχοῦ ὑπὸ ἀκανθῶδων θάμνων, ἀριθμεῖ ὀλιγίστους κατοίκους.

Τὰ ὑπάρχοντα χωρία — ἂν δύνανται νὰ ὀνομασθῶσι τοιαῦτα, ἀνὰ εἴκοσι καλύβαι ἀπέχουσαι ἀλλήλων ἑκατὸν ὡς ἔγγιστα μέτρα — εἶνε ἀφανῆ ποιμένων ἢ γεωργῶν καταλύματα μὴ ἀπαρτιζόντα πληθυσμὸν συμπαγῆ, ἀλλὰ μᾶλλον νομάδα καὶ συνήθως φερέοικον.

Πολλοχοῦ οἱ χάρται σημειοῦσι καὶ τὰ ὀνόματα τῶν χανίων.

Τὰ χάνια ταῦτα ὁμοιάζουσι πρὸς τοὺς ἐν Ἀνατολῇ σταθμοὺς τῶν караβανίων, συνίστανται δὲ συνήθως ἐκ μικρᾶς λιθοκτίστου οἰκίας, ἐν ἣ ὁ ὀδοιπόρος δύνανται νὰ καταυλιθῶσι τὴν νύκτα ἐπὶ τοῦ δαπέδου, νὰ λάβωσι ποτήριον οἴνου καὶ νὰ εὔρωσι λιτὴν τροφήν.

Αἱ κινήσεις τῶν Τούρκων.

Τὴν 4ην Νοεμβρίου ὁ Ἐσσάτ πασᾶς, ὅστις εἶχε περισυλλέξει τὰ διάφορα σώματα τῶν ρεδίφηδων ἐν τῶν κέντρων τῆς κινητοποιήσεως αὐτῶν, ἀπεφάσισε νὰ διατάξῃ τὴν ἐκτέλεσιν τῆς ἐπιθετικῆς κινήσεως δι' ἀμφοτέρων τῶν ὁδῶν, τοποθετήσας τὴν μίαν Μεραρχίαν τῶν ρεδίφηδων ἐπὶ τῆς παλαιᾶς ὁδοῦ, τὴν δὲ τῶν Νιζάμηδων ἐπὶ τῆς νέας.

Τὴν νύκτα ἐκείνην ἡ πρωτοπορεία τῆς Μεραρχίας τῶν Νιζάμηδων ἔφθασεν εἰς Σεφικ βέη μετὰ 4 ταγμάτων καὶ μιᾶς πυροβολαρχίας, ἐν ἣ αἱ προφυλακαὶ τῆς Μεραρχίας τῶν Ρεδίφηδων, συγκροτού-



μεναι ἐκ δύο ταγμάτων, ἔφθασαν εἰς ἀπόστασιν 4 χιλιομέτρων νοτίως τῶν Πέντε Πηγαδίων εἰς τὸ Χάνι Μπουράχα.

Ὁ Ἑλληνικὸς στρατὸς ἔχων ὑπὸ τὴν κατοχὴν του τὴν Πρέβεζαν εἶχεν ἐπίσης λάβει τὴν ἀπόφασιν νὰ προελάσῃ πρὸς βορρᾶν, κατὰ τὴν αὐτὴν δὲ νύκτα 3 τάγματα κατέλαβον τὴν πρὸς βορρᾶν τῆς Φιλιππιάδος κλεισσορεῖαν, ἐν ᾗ ὁ συνταγματάρχης Ἰωάννου μετὰ 4 εὐζωνικῶν ταγμάτων, 3 ὄρεινῶν πυροβολαρχιῶν καὶ 2 ταγμάτων Κρητικοῦ πεζικοῦ εὕρισκετο παρὰ τὸ Χάνι Καβασαρά.

Τὴν πρωΐαν τῆς ἐπομένης ἐν εὐζωνικὸν τάγμα κατέλαβε τὰ ὑψώματα ἅτινα σημειοῦνται ἐν τῇ χάρτῃ 1250 μέτρα, εἰς ἀπόστασιν 4 μιλίων πλαγίως καὶ ὀπισθεν τῆς ἀριστερᾶς πτέρυγος.

Τοῦτο, ὡς ἦτο φυσικόν, παρέσχεν ἀφορμὴν ζωηρᾶς ἀνησυχίας εἰς τὸ Τουρκικὸν Γενικὸν Ἐπιτελεῖον.

Πρὶν ὅμως προδῶμεν εἰς τὴν λεπτομερεστέραν ἔκθεσιν τῶν γεγονότων, ἀνάγκη νὰ ἐπεξηγήσωμεν τὴν Τουρκικὴν διάταξιν τῆς μάχης:

23η (ἀνεξάρτητος). Μεραρχία Νιζάμηδων. Διοικητὴς Ζελάλ βέης.

23ον Τάγμα κυνηγῶν (φρουρὰ Ἰωαννίνων).

1ον, 2ον, 3ον Τάγματα 67ου Συντάγματος καὶ ἡ 67η πυροβολαρχία ταχυβόλων (4 μαξίμ).

1ον, 2ον, 3ον Τάγματα 68ου Συντάγματος 68η πυροβολαρχία.

2ον, 3ον, » 69ου » 69η »

1ον Τάγμα 69ου » παραδοθὲν ἐν Πρεβέζῃ.

1η, 2α, 3η Πυροβολαρχία 23ου Πεδινοῦ Πυροβολικοῦ Συντάγματος καὶ 1η Ἰλη ἵππικοῦ.

Μεραρχία Ρεδίφηδων.

Διοικητὴς Τζοβήτ πασᾶς.

12 Τάγματα Πεζικοῦ ἐξ Ἠπείρου καὶ Ἀλβανίας. Ἐκ τούτων τὰ ἐξ Αὐλῶνος, Μαργαριτίου, Πρεμετῆς, Μαλακάσας, Ἀργυροκάστρου, Ἀηθονάτου, Τεπελενίου καὶ Ἰωαννίνων ἐτάχθησαν ἀριστερᾶ τῶν Ἰωαννίνων, τὰ δὲ ἀνήκοντα εἰς Δελδίνον, Φιλιάτες, Λεσκοβίκιον καὶ Βεράτιον δὲν εἶχον κατορθώσει νὰ συγκεντρωθῶσι.

Γενικὸς Ἀρχηγὸς τοῦ στρατεύματος ὁ Ἐσσάτ πασᾶς, Ἀρχηγὸς δὲ τοῦ Γεν. Ἐπιτελείου ὁ Ταγματάρχης Φουάτ βέης.

Ἡ προέλασις τῶν ἀντιπάλων.

Μετ' ἀκριβολογίας ἐξετάζει τὰς πολεμικὰς ἐπιχειρήσεις ὁ ἀνταποκριτὴς τοῦ « Ἡμερησίου Τηλεγράφου » κ. Ἀλβ. Τράπμαν λοχαγὸς τοῦ Ἀγγλικοῦ Ἐπιτελείου, παρὰ τοῦ ὁποῦ ἐρανιζόμεθα πάσας τὰς σχετικὰς πληροφορίας ὡς τὰς μᾶλλον ἀξιοπίστους καὶ ἐγκυρωτέρας.

Ἡ κατὰ τὴν νύκτα τῆς 21ης πρὸς τὴν 22αν Ὀκτωβρίου διάτα-



ξίς τῶν Τουρκικῶν δυνάμεων ἐμφαίνεται ἐκ τοῦ ἀνωτέρου παρατεθέντος πίνακος.

Ἐκ τῆς Τουρκικῆς ἀπόψεως ὡς ἐξῆς ἐκτίθενται αἱ ἐπακολουθήσασαι συμπλοκαὶ ὑπὸ τοῦ Ταγματάρχου Φουὰτ βέη καὶ τοῦ Τούρκου ἀρχηγοῦ τοῦ Ἐπιτελείου.

Ὁ Τούρκος ἀρχιστράτηγος ἐκτιμῆσας τὰς κατὰ τὴν 21ην Ὀκτωβρίου κινήσεις τῶν ἡμετέρων στρατευμάτων ἐσχημάτισε τὴν ἰδέαν ὅτι αἱ Ἑλληνες ἐσκόπουν νὰ προελάσωσι διὰ τῆς νέας ἑδοῦ, τῆς πρὸς τὰ δυτικώτερα εὐρισκομένης, τοῦτο δὲ προεκάλεσεν ἰκανὴν ἀνησυχίαν εἰς αὐτόν.

Τὴν 22αν Ὀκτωβρίου ἡ δυτικὴ αὐτοῦ πτέρυξ προήλασε, πλὴν περὶ τὴν δαίτην τῆς αὐτῆς ἡμέρας αἱ Ἑλληνικαὶ καὶ Τουρκικαὶ προφυλακαὶ συνεπλάκησαν παρὰ τὸ χωρίον Κόκλις.

Ὁ Ζαλάλ πασᾶς ἀκούσας τοὺς κρότους τῶν πυροβόλων πρὸς τὰριστερὰ αὐτοῦ, ἔχων δὲ συγχρόνως ἐχθρικὰ σώματα ἀντιμέτωπα, ἀπεφάσισε νὰ μὴ ἀναλάβῃ ἐνεργὸν μέρος πρὶν ἢ βεβαιωθῇ περὶ τοῦ ἀποτελέσματος τῆς πρὸς τὰριστερὰ διεξαγομένης μάχης.

Ἐν τῷ μεταξὺ περὶ τὴν χαραυγὴν εὐζωνικὸν τάγμα εἶχεν ἐγκατασταθῆ ἐπὶ τοῦ ὄρους, ὕψους 1250 μέτρων, πρὸς τὰριστερὸν τῆς Τουρκικῆς παρατάξεως ὀπισθεν τῆς Βαλτσούρας, ἐνομίσθη ὅμως, ὅτι 2 τάγματα Νιζάμηδων (τὸ 2ον καὶ 3ον τοῦ 67ου Συντάγματος) τοποθετούμενα εἰς Πεσὰ θὰ ἠδύναντο νὰ ἀντικρούσωσι τοὺς εὐζώνους ἐκεῖνους ἂν ἀπεπειρῶντο νὰ προελάσωσι. Τιοιουτοτρόπως ἡ δεξιὰ πτέρυξ ἐξηκολούθησε τὴν πορείαν τῆς.

Τὴν 8ην π. μ. ὥραν τὸ 2ον Τάγμα τοῦ 67ου Συντάγματος ἀπεστάλη εἰς Ἀνωγι, ὅπως ἀσφαλίσῃ τὴν ἀριστερὰν πτέρυγα.

Ἐκεῖ ὅμως εὗρε τὸν λόφον κατειλημμένον καὶ ὑπέστη τὸ πῦρ τοῦ πεζικοῦ, ἐν ᾧ τρία τάγματα ρεδίφιδων Πρεμετῆς, Δελβίνου καὶ Λεσκοβικίου μετὰ τοῦ ἡμίσεος τῆς πυροβολαρχίας ταχυβόλων τοῦ 67ου Συντάγματος ἐστάλη πρὸς ἐξασφάλισιν τῶν ὁρέων τῶν καλουμένων γαλάσματα.

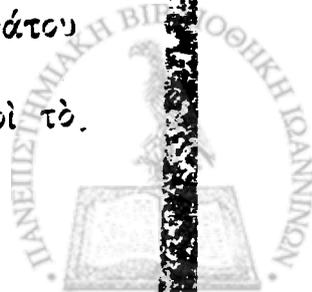
Τὰ τάγματα ταῦτα ὑπέστησαν τοσοῦτο ζοηρὸν πῦρ ἐκ μέρους τοῦ Ἑλληνικοῦ πεζικοῦ καὶ πυροβολικοῦ, ὥστε δὲν ἠδυνήθησαν νὰ προχωρήσωσι περαιτέρω.

Προπαρασκευαστικαὶ κινήσεις.

Περὶ τὴν μεσημέριαν κατέστη ἀναγκαία ἡ ἐνίσχυσις τοῦ ἀποσπάσματος τούτου ληφθείσης ὑπ' ὄψιν τῆς περιπτώσεως, καθ' ἣν οἱ Τούρκοι θὰ ὑποχρεοῦντο νὰ προελάσωσι.

Πρὸς τὸν σκοπὸν τοῦτον διατάχθησαν τὰ τάγματα Ἀηδονάτου καὶ Φιλιατῶν νὰ ἐκτελέσωσι πλευρικὴν κίνησιν πρὸς νότον.

Τὴν 2αν μ. μ. ἀνεπτύχθησαν εἰς γραμμὴν ἀπέχουσαν περὶ τὸ



χιλιόμετρον τῶν Ἑλληνικῶν θέσεων, ἐπὶ δύο δὲ συνεχεῖς ὥρας ἀπειρῶντο εἰς μάτην νὰ προχωρήσωσιν.

Ἐν τῷ μεταξύ ἡ Τουρκικὴ Φάλαγξ, ἡ εὕρισκομένη ἐντὸς τῶν Πέντε Πηγαδίων, ἐξαπέστειλε τὸ τάγμα Δύλωνος πρὸς τὴν διεύθυνσιν τοῦ Χανίου Καβάσορα καὶ τὸ τάγμα Ἀργυροκάστρου πρὸς τὴν διεύθυνσιν Τιρόβου, ἵνα ἔλθωσιν εἰς ἐπαφὴν μετὰ τῆς δυτικωτέρας φάλαγγος, τῆς εὕρισκομένης ἐπὶ τῆς κυρίας ὁδοῦ παρὰ τὸ χωρίον Κοκλιές.

Μετατροπὴ σχεδίου.

Ὁ Τοῦρκος Διοικητὴς εἶχε κατὰ συνέπειαν τρία εἰσέτι τάγματα ὑπὸ τὰς ἀμέσους διαταγὰς αὐτοῦ καὶ τὴν 3ην πυροβολαρχίαν τοῦ 23ου πυροβολικοῦ Συντάγματος, ἧτις ἤρξατο δρῶσα κατὰ τινος Ἑλληνικῆς πυροβολαρχίας, ἐγκατεστημένης παρὰ τὸ Χάνι Καβάσερα.

Τὴν 5ην μ.μ. τὸ 2ον τάγμα τοῦ 27ου Συντάγματος τοποθετημένον περὶ τὸν λόφον Ἀνωγι, ἀνέφερεν ὅτι τὸ εὐζωνικὸν τάγμα, ὅπερ ἀντιμετώπιζεν αὐτό, ἐνισχύθη ὑπὸ σώματος πεζικοῦ καὶ μιᾶς πυροβολαρχίας, ὡς ἐκ τούτου δὲ ἀπεφασίσθη ἡ ἀποστολὴ τοῦ τάγματος Τεπελενίου πρὸς ἐνίσχυσιν.

Τὴν 8ην μ.μ. ὁ Ἐσσαὶ πασαῶς, ὅστις εὕρισκετο εἰς τὸ Χάνι Φουὰτ βέη, ἐπληροφορήθη ἐπίσης ὅτι οἱ ἐπὶ τοῦ ὑψώματος 1250 μέτρων Ἑλληνες ἐνισχύθησαν, τοῦτο δὲ ἠνάγκασεν αὐτὸν ὅπως ἐκτιμήσῃ ἐκ νέου τὴν κατάστασιν καὶ μετατρέψῃ τὸ ἀρχικὸν του σχέδιον.

Ἦτο πρόδηλον ὅτι οἱ Ἑλληνες ἐσκόπουν νὰ ἐπιτεθῶσι κατὰ τῆς ἀριστερᾶς αὐτοῦ πτέρυγος καὶ οὐχὶ κατὰ τῆς δεξιᾶς, καθὼς εἶχεν ὑποθέσει κατ' ἀρχάς.

Τὸ τοιοῦτον ἐθεώρησεν ὡς ἱκανοποιητικὸν διότι καὶ ἂν οὕτως ἐξηναγκάζετο εἰς ὑποχώρησιν, τὸ ἔδαφος κατ' ἐκεῖνο τὸ μέρος παρεῖχεν ἀλληλοδιαδόχως θέσεις τοιαύτας, ὥστε θὰ καθίστατο δυνατὸν εἰς τὸν στρατὸν του νὰ μνηθῆ, περ ἀδύνατον ἀπέβαιεν ἐπὶ τῆς κυρίας ὁδοῦ.

Ἀπέμενεν ἄρα αὐτῷ ἡ ἐκλογὴ μεταξύ τῆς διαταγῆς περὶ ἐπιθέσεως τοῦ δεξιοῦ του κατὰ τῶν Ἑλλήνων καὶ τηρήσεως ἀμυντικῆς στάσεως ὑπὸ τοῦ ἀριστεροῦ του, ἢ τῆς διαταγῆς περὶ ἀνακλήσεως τοῦ δεξιοῦ του ἵνα δι' αὐτοῦ ἐνισχύσῃ τὸ ἀριστερόν.

Προέκρινεν ὡς ἀρμοδιωτέραν τὴν δευτέραν τακτικὴν, κυρίως διότι τὸ πεδινὸν αὐτοῦ πυροβολικὸν δὲν θὰ ἠδύνατο νὰ συνεργασθῇ εἰς ἐπιθετικὴν δρᾶσιν μετὰ τοῦ λοιποῦ στρατεύματος ἐπὶ τοῦ ὄρειοῦ καὶ ἄνευ ὁδῶν ἐκεῖνου ἔδαφους, ἐν ᾧ τὸ νῦν ἀντίον ἠδύνατο νὰ μεταποισθῇ μέσῳ χανίου Φουὰτ βέη πρὸς ἐνίσχυσιν τοῦ ἀπειλουμένου ἀριστεροῦ.



Ἡ ἀνάκλησις τῆς δεξιᾶς πτέρυγος.

Διὰ τὴν ἔλλειψιν λοιπὸν ὀρεινοῦ πυροβολικοῦ ὁ Ἐσσαὶ πασαῖς ὑπεχρεώθη νὰ φήσῃ τὴν πρωτοβουλίαν τῆς ἐπιθέσεως εἰς τοὺς Ἑλληνας, εἶτα δὲ ἠναγκάσθη νὰ συμμορφοῦται πρὸς τὰς κινήσεις τῶν ἡμετέρων. Τὴν ἐσπέραν ταύτην ἐξέδωκε διαταγὰς περὶ ὑποχωρήσεως τῆς πτέρυγος.

Αἱ διαταγαὶ αὗται ἐστάλησαν διὰ δύο ὁδῶν μεταβιβασθεῖσαι ὑπὸ δύο ἀποσπασμάτων ἐξ ἑνὸς ἀξιωματικοῦ καὶ δέκα ἀνδρῶν ἕκαστον.

Τὸ ἐκ πεζῶν ἀπόσπασμα ἀφίκετο εἰς Κοκλιές τὴν 10.30, μ. μ. ἀνταλλάξαν καθ' ὁδὸν εἰδήσεις μετὰ τοῦ ἀποσπάσματος τοῦ ἐκπεμφθέντος εἰς Τίροβον ὑπὸ τὸν Ζελάλ πασάν. Ἀλλὰ τὸ ἀπόσπασμα τοῦ ἵππικοῦ, ὅπερ διῆλθεν ἐκ τοῦ χανίου Φουὰτ βέη, μόνον τὴν ἐπομένην πρωΐαν κατώρθωσε νὰ ἐπιδώσῃ τὴν διαταγὴν πρὸς τὸν ἐν Μπουράχα Τούρκον διοικητήν.

Τὴν 11ην ὥραν τῆς νυκτὸς τῆς 23ης πρὸς τὴν 24ην Ὀκτωβρίου ἡ δεξιὰ φάλαγξ, ἣτις τὴν πρωΐαν ἐκείνην εἶχε διανύσει 11 περίπου χιλιόμετρα, συνεπλάκη μετὰ τῶν ἡμετέρων περὶ τὸ χωρίον Κοκλιές ἀπὸ τῆς 2ας μέχρι τῆς 4ης μ. μ. ἔλαβε δὲ διαταγὴν νὰ ὑποχωρήσῃ καθ' ἣν στιγμὴν ἤτοιμάζετο ὅπως κατακλιθῇ.

Καθ' ἅπασαν τὴν νύκτα οἱ κειμηκότες στρατιῶται ἀνερριχῶντο ἐπὶ τῆς ἀνάντους ὁδοῦ πέραν τοῦ χωρίου Κοκλιές, τοῦ ὀποίου οἱ κάτοικοι συντετριμμένοι ἔντες ἐκ τῆς πρό τινων ὥρῶν ὑποχωρήσεως τῶν Ἑλλήνων ἀνεθάρρησαν ἐπὶ τῇ ἀπομακρύνσει τῶν Τούρκων, ἐπανήλθον δὲ ἐκ τοῦ λόφου, ἐπὶ τοῦ ὀποίου εἶχον καταφύγει, εἰς τὰς οἰκίας των, αἵτινες εὐτυχῶς δὲν εἶχον πυρποληθῆ, ἀλλ' ἀπλῶς λεηλατηθῆ.

Ἡ φάλαγξ διερχομένη πρὸ τοῦ χανίου Σεφικ βέη ἐνέπρησε τοῦτο, αἱ δὲ φλόγες ἐφώτισαν τὸ νυκτερινὸν σκότος ἀντικατοπτριζόμεναι ἐντὸς τῆς παρακειμένης λίμνης καὶ τοῦ καταρράκτου.

Ἐκεῖθεν τὰ τέσσαρα ταῦτα τάγματα ἐξηκολούθησαν τὴν πορείαν των διὰ τῶν ἀποκρήμνων ὀρεινῶν ἀτραπῶν βαδίζοντα ἐφ' ἑνὸς ζυγοῦ.

Οὕτω διῆλθον ἐκ τοῦ χανίου Μπουράχα καὶ ἔφθασαν περὶ τὴν αὐγὴν εἰς τὴν παλαιὰν ὁδόν.

Ἐκεῖ οἱ ἄνδρες κατεκλίθησαν καὶ ἐκοιμήθησαν ὑπὸν ἐσχάτης κοπώσεως. Ἐξαιρουμένων τῶν προμηθειῶν, τὰς ὁποίας εἶχον ἀρπάσει ἐκ τοῦ χωρίου Κοκλιές, ἐπὶ 48 ὥρας ἦσαν νήστεις.

Ἡ ἰλὴ τοῦ ἵππικοῦ καὶ αἱ δύο πυροβολαρχαὶ προχώρησαν μέχρι Πεστῶν διὰ τοῦ χανίου Φουὰτ βέη, ἔφθασαν δὲ ἐκεῖ περὶ τὴν 11ην ὥραν τῆς 24ης Ὀκτωβρίου.

Οὕτω αἱ Τουρκικαὶ δυνάμεις συνεκεντρώθησαν ἅπασαι ἐπὶ τῆς παλαιᾶς ὁδοῦ, πλὴν τοῦ 2ου Τάγματος τοῦ 68ου Συντάγματος, ὅπερ παρέμεινεν εἰς Ἐμὴν Ἀγᾶ.



Ἡ συγκέντρωσις τῶν ἀντιπάλων δυνάμεων.

Καθ' ὃν ὅμως χρόνον οἱ Τούρκοι συνεκέντρουν τὰς δυνάμεις των, οἱ Ἕλληνες ἐπραττον τὸ ἴδιον κατὰ διάφορον ἐννοεῖται τρόπον.

Τὸ 15ον Σύνταγμα τοῦ ὁποίου ἐν τάγμα εἶχε πρὸ μικροῦ καταφθάσαι ἐκ Πρεβέζης, ἐν ἑτερον δὲ ἐμάχητο τὴν προτεραίαν ἐν Κοκλιές, διετάχθη τὴν πρωΐαν τῆς 24ης Ὀκτωβρίου νὰ βαδίσῃ κατὰ φάλαγγα διὰ τῶν ὁρέων καὶ νὰ συνενωθῇ μετὰ τῶν κυρίων Ἑλληνικῶν δυνάμεων εἰς χάνι Καβασερᾶ.

Ἵνα προκαλύψῃ τὴν κίνησιν ταύτην ἢ παρὰ τὸ χάνι πυροβολαρχία ἤρξατο σφοδροῦ πυρὸς κατὰ τῆς Τουρκικῆς πυροβολαρχίας τῶν Πέντε Πηγαδίων.

Τὴν 2αν μ. μ. ὥραν τὸ 15ον Σύνταγμα συνεπλήρου τὴν πορείαν αὐτοῦ, ἀλλ' ἢ κίνησις αὕτη ἐγένετο ἀντιληπτὴ ὑπὸ τοῦ Τουρκικοῦ Ἐπιτελείου.

Ἡ πορεία, ἣν ἡ φάλαγξ ἠκολούθησε, δύναται νὰ ἐπισύρῃ δεδι-κασιολογημένην ἐπίκρισιν, καθόσον οἱ Ἕλληνες θὰ ἠδύναντο νὰ ἐνοχλήσωσι σπουδαιότατα τοὺς Τούρκους, ἂν ἤθελον βαδίσει πρὸς τὴν διεύθυνσιν τῶν Πέντε Πηγαδίων μέσῳ Κοκλιές καὶ Τιρόβου, οὐχὶ δὲ διὰ τῆς προκριθείσης ὁδοῦ.

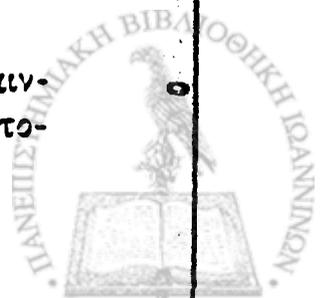
Πλὴν δὲ τούτου, τοιαύτη τις κίνησις θὰ παρεῖχε τὸ πλεονέκτημα ὅτι θὰ ἐπροστάτευε τὴν νέαν ὁδὸν καὶ θὰ ἐξησφάλιζε τὴν δι' αὐτῆς προμήθειαν τῶν πολεμοφοδίων καὶ τὴν προέλασιν ἢ τὴν ὑποχώρησιν.

Ἄν ὁ στρατηγὸς Σαπουντζάκης ἐγνώριζε τὴν θαυμασίαν ἐκστρατείαν τοῦ Στρουγγούλ Ζάκ Ρός τὴν διεξαχθεῖσαν ἐν τῇ κοιλάδι τοῦ Σένανδαχ, θὰ ἠκολούθει τὴν ἐξῆς τακτικὴν:

Θὰ διέτασσε τὸ 15ον Σύνταγμα βοηθούμενον ὑπὸ τῶν Κρητῶν, ἐνὸς εὐζωνικοῦ τάγματος ἐξ Ἀνωγίου καὶ τριῶν πεδινῶν πυροβολαρχιῶν, τὰς ὁποίας ἐτήρει ἐν ἐφεδρείᾳ παρὰ τὸ χάνι Ρεδίν πασσᾶ, νὰ βαδίσῃ κατ' εὐθείαν ἐναντίον τοῦ Ἐμὶν ἀγᾶ καὶ τοῦ Φουὰτ βέη, ἐν τοιαύτῃ δὲ περιπτώσει οἱ περὶ τὰ Πέντε Πηγάδια καὶ τὰ Πεστά, Τούρκοι θὰ ἠναγκάζοντο νὰ ὑποχωρήσωσιν ἐσπευσμένως εἰς Ἰωάννινα. Συνεπῶς εἰς Πέντε Πηγάδια οὐδεμία ἐπὶ πλέον πολεμικὴ δράσις ἤθελε σημειωθῆ οὐδὲ εἰς Πεστά ἓνα μῆνα βραδύτερον, πιθανῶς δὲ τὸ Μπιζάνι καὶ τὰ Ἰωάννινα θὰ ἐπιπτον εἰς χεῖρας τῶν ἡμετέρων ἐντὸς δύο ἡμερῶν καὶ οὐχὶ μετὰ παρέλευσιν 4 μηνῶν ἐξαντλητικοῦ ἀγῶνος.

Στρατηγικὸν σφάλμα.

Ἄλλ' ὁ Σαπουντζάκης δὲν ἦτο ὁ ἀνὴρ, ὅστις ἠδύνατο νὰ διακινδυνεύσῃ τὴν ἀσφάλειαν τοῦ κέντρου αὐτοῦ, οὐδὲ ἦτο ἄλλως τε αὐτοπροσώπως παρὼν ὅπως λάβῃ τὴν ἀπόφασιν ταύτην.



Εύρισκατο μακράν, ἐν Ἄρτη, εἰς ἀπόστασιν 12 ὥρων διὰ τῆς παλαιᾶς ὁδοῦ, ἢ δύο ὥρων διὰ τῆς κεντρικῆς τοιαύτης, ἂν τυχὸν ἀπεφάσιζε νὰ μεταβῆ διὰ τοῦ αὐτοκινήτου του μέχρι τοῦ πεδίου τῆς δράσεως. Ἡ μειονεκτικὴ θέσις τοῦ ἐχθροῦ, καθὼς εἶχον ἐκτυλιχθῆ τὰ πολεμικὰ γεγονότα, ἦτο ἡ πρώτη σοβαρὰ εὐκαιρία ἣν οἱ Ἕλληνας ἀπώλεσαν.

Ὁ Ἐσσατ πασᾶς κατενόησε τὸν κίνδυνον, ὃν εἶχε διατρέξει, ἀλλ' εἶχεν ὁ ἴδιος πολεμήσει κατὰ τοῦ στρατηγοῦ Σαπουντζάκη τῷ 1897 καὶ ἐγνώριζε τὸν ἄνδρα, εἶχε δὲ συγχρόνως τὴν χειρίστην ἰδέαν ἐσχηματισμένην περὶ τοῦ Ἕλληνος στρατιώτου, πλὴν μετὰ ταῦτα τῷ ἐδόθη ἡ ἀφορμὴ ὅπως μεταβάλλῃ τὴν ἰδέαν αὐτὴν.

Ὅπωςδήποτε ἡμεῖς ὀφείλομεν ν' ἀσχοληθῶμεν ἐπὶ τῶν γεγονότων καὶ οὐχὶ ἐπὶ ἐκείνων, τὰ ἑποῖα ἦτο δυνατὸν ἢ ἔπρεπε νὰ συμβῶσι.

Διαρκούσης τῆς ἡμέρας (24 Ὀκτωβρίου), οἱ Ἕλληνας παρέμειναν ἀπρακτοί, οἱ δὲ Τούρκοι τοῦ τακτικοῦ στρατοῦ ἐξηντλημένοι ἐκ τῆς νυκτερινῆς αὐτῶν πορείας ἐκοιμήθησαν μακαρίως πλὴν 2 ταγμάτων τοῦ 67ου Συντάγματος (1ου καὶ 2ου), ἅτινα εὐρισκόμενα εἰς Πεστὰ διετάχθησαν νὰ ἐπιτεθῶσι κατὰ τοῦ ὑψώματος 1250 μέτρων.

Περὶ τὴν 3ην μ. μ. ἀνεπτύχθησαν πρὸς ἐκτέλεσιν τῆς διαταγῆς, ἀλλὰ δὲν κατώρθωσαν νὰ προχωρήσουν ἀποκρουσθέντες ὑπὸ τῶν ἡμετέρων. Ἐπελθόντος δὲ τοῦ σκότους, ἀπεσύρθησαν ἐγκαταλιπόντες 1 ἀξιωματικὸν καὶ 15 ἄνδρας νεκροὺς ἐπὶ τῶν κλιτύων τοῦ ὄρους.

Ἐν τούτοις οἱ Τούρκοι ἤρχισαν ἀνησυχοῦντες περὶ τῶν ταγμάτων τῶν Ρεδίφηδων.

Στρατολογηθέντες ἐξ Ἀλβανίας καὶ Ἡπείρου οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι ἦσαν παντελῶς ἀπειροὶ πειθαρχίας καὶ δὲν ἠδύναντο νὰ ὀμιλήσωσιν ἢ νὰ ἐννοήσωσι τὴν Τουρκικὴν.

Ἄσύντακτοι ἔφοδοι.

Εὐθὺς ὡς ἡ νύξ ἐπῆλθεν, ἀπεφάσισαν νὰ ἐπανακάμψουν εἰς τὸ στρατόπεδον τῶν Πέντε Πηγαδίων, ἵνα κοιμηθῶσιν, οἱ δὲ ἀξιωματικοὶ αὐτῶν ἀνὰ 5 εἰς ἕκαστον τάγμα δὲν ἴσχυσαν νὰ συγκρατήσωσιν αὐτούς.

Ὁ Φουὰτ βέης, ὁ ἀρχηγὸς τοῦ Τουρκικοῦ Ἐπιτελείου, δὲν ἐδέστασε νὰ μετατοπίσῃ τὰς σκηνάς, οὕτω δὲ αὐταὶ μετηνέχθησαν εἰς τὸ χάνι Μπουράχα· πλὴν καὶ τοῦτο δὲν εἶχε τὴν δύναμιν νὰ ἐπιφέρει τὸ ποθοῦμενον ἀποτέλεσμα διότι κατ' ἐκείνην τὴν νύκτα ἡ βροχὴ ἦτο ραγδαία καὶ ὁ οὐρανὸς σκοτεινός.

Ἐντὸς μιᾶς ὥρας αἱ κλιτύς τῶν ὁρέων ἐσχημάτισαν χειμάρρους καὶ ἡ παλαιὰ ὁδὸς μετετρέπη εἰς ποταμόν.



Ἐπὶ τῶν ὑψηλοτέρων κορυφῶν τῶν ὄρεων ἢ χιῶν ἐπιπτε πυκνή, ἣ δὲ νύξ ἐκείνη ἦτο ἀληθῶς καταχθόνιος διὰ τε τοὺς Ἑλληνας καὶ τοὺς Τούρκους ἐξ ἴσου, ἀλλὰ οἱ Ἑλληνες τοῦλάχιστον εἶχον τὴν δύναμιν νὰ κρατήσωσι τὰς θέσεις τῶν.

Τοῦτο δὲ συνέβη καὶ εἰς τοὺς Ἀλβανούς. Οὗτοι κατήλθον δρομαῖοι ἀπὸ τῆς γραμμῆς τοῦ πυρὸς καὶ ἐγκαταλιπόντες τὰς θέσεις τῶν ἐτράπησαν πρὸς τοὺς πρόποδας τοῦ ὄρους. Οἱ κρότοι τῶν ἀλμάτων τῶν συνεχέοντο πρὸς τὸν δαιμονιώδη θόρυβον τῆς καταγιγδῶς.

Τὴν πρωΐαν τῆς ἐπομένης δύο τάγματα τακτικοῦ στρατοῦ διατάχθησαν νὰ ἐκκαθαρίσωσι τὰς κορυφὰς τῶν χαλασμάτων, ὅτε δὲ προσήγγισαν εἰς τὴν γραμμὴν τῶν Ρεδίφηδων τοὺς συνεπαρέλαβον μεθ' ἑαυτῶν. Οὕτω δὲ ἓν ὅλον τάγματα συνεκροτήθησαν ὅπως ἐπαχειρήσωσιν ἐπίθεσιν δι' ἐφ' ὄπλου λόγχης κατὰ τῶν θέσεων τῶν κατεχομένων ὑπὸ τῶν ἡμετέρων.

Τοῦτο ἦτο τὸ Τουρκικὸν σχέδιον.

Ἐπίθεσις Ἑλλήνων.

Τὸ ἀληθὲς εἶνε ὅτι τὰ τάγματα αὐτὰ τῶν Ρεδίφηδων εὐρέθησαν ἐν ἀποσυνθέσει, ἕκαστον δὲ τούτων ἀντεπροσωπεύετο ὑπὸ 40·50 ἢ 60 ἀνδρῶν διαβρόχων, ἐν ᾧ οἱ λοιποὶ εἶχον καταφύγει ὑπὸ τὴν προστασίαν ἐπιστέγων τινῶν οἰκημάτων μεταξὺ τῶν Πέντε Πηγαδίων καὶ τοῦ Τιρόβου.

Ἰπὸ τοιούτους, ἐννοεῖται, ὄρους ἦτο ἀδύνατον εἰς τοὺς Τούρκους νὰ ἐνηργήσωσιν ἐπίθεσιν, τὴν δὲ πρωτοβουλίαν ἀνέλαβον οἱ Ἑλληνες.

Μετὰ τόλμης ἀλλ' ἄνευ συνοχῆς οἱ Εὐζωνοὶ καὶ τὸ 15ον Σύνταγμα ἀπεπειράθησαν νὰ καταλάβουν τὰς θέσεις τῶν ἀντιπάλων, ζεῦγος ὅμως πυροβόλων διέσπασε τὴν γραμμὴν αὐτῶν δι' ἀμέσου πυρὸς προξενήσαν πανωλεθρίαν.

Μετὰ τρεῖς ἡρωϊκὰς ἐφόδους οἱ ἡμέτεροι ὑπεχρεώθησαν νὰ ὑποχωρήσωσι ὑποστάντες μεγάλας ἀπωλείας.

Ἄμα τῇ ἀνατολῇ τῆς ἡμέρας, τὸ Τουρκικὸν Ἐπιτελεῖον μετὰ τῆς ἑλθῆς τοῦ ἵππικοῦ καὶ ἐνὸς ἀποσπάσματος χωροφυλάκων περιεκύκλωσε τοὺς Ἀλβανούς καὶ τοὺς ὠδήγησεν ἐκ νέου εἰς τὴν γραμμὴν τοῦ πυρὸς.

Ἀπὸ στιγμῆς εἰς στιγμὴν δυνατὸν μίᾳ ὁμρῇ Ρεδίφηδων νὰ ἡρνήτο νὰ πολεμήσῃ, τότε δὲ αἵματηρὰ ἀποτελέσματα ἤθελον ἐπέλθει.

Αὐτὸς οὗτος ὁ Φουὰτ βέης ὠμολόγησεν ὅτι περισυνέλεξεν αὐτοπροσώπως χιλίους περίπου ἐκ τῶν λιποτακτῶν αὐτοῦ καὶ τοὺς ἐπανήγαγεν εἰς τὰς θέσεις τῶν.

Καθ' ὄλην ἐκείνην τὴν νύκτα ὀπισθεν τῶν γραμμῶν τῶν Ρε-



δίφιδων είχε τυχθῆ ζώνη χωροφυλάκων καὶ Νιζάμηδων, ἵνα τοὺς συγκρατήσουν εἰς τὴν θέσιν των, πλεῖστοι δὲ ἄνδρες ἐφρονεύθησαν ἀποπειραθέντες νὰ λιποτακτῆσουν.

Ἐν τούτοις 100-200 ἐξ αὐτῶν κατώρθωσαν νὰ διαφύγουν, κατὰ λάθος δὲ ὀλίγον ἔλειψε νὰ ἐξολοθρευθῶσιν ὑπὸ τάγματος τακτικοῦ στρατοῦ παρὰ τὰ Πεστὰ, ἐκλαθόντες τούτους ὡς Ἑλληνας ὑπὸ τὴν βραχθαίαν βροχὴν τῆς ψυχρᾶς πρωΐας.

Αἱ ἀπώλειαι τῶν ἀντιπάλων.

Τὴν 26ην Ὀκτωβρίου οἱ Τοῦρκοι ἐκ νέου ἀπεπειράθησαν νὰ ἐκπορθήσωσι τὰς Ἑλληνικὰς θέσεις, ἀλλὰ καὶ πάλιν ἀπεκρούσθησαν ἐρρωμένως.

Οἱ ἄνδρες ἠδυνάτου νὰ πολεμήσουν πλεῖότερον.

Μετ' ἀνυπομονησίας τὸ Τουρκικὸν Ἐπιτελεῖον ἀνέμενε τὴν νύκτα καὶ τὸν σκοτεινὸν αὐτῆς πέπλον.

Ἡ βροχὴ ἐξηκολούθει καταπίπτουσα βραχθαίως, ὥστε ἐκράτει τοὺς Ἑλληνας ἐν ἀπραξίᾳ.

Ὅτε τέλος ἐπῆλθε τὸ ποθητὸν σκότος, οἱ Ρεδίφηδες ἀπεσύρθησαν εἰς τὸ χάνι Φουὰτ βέη προκαλυπτόμενοι ὑπὸ τῶν ταγμάτων τῶν Νιζάμηδων.

Κατέστη ἀδύνατον ἡ μεταφορὰ τῆς πυροβολαρχίας ἐκ τῶν Πέντε Πηγαδίων ἐγκαταλείφθη δὲ αὕτη ὡς καὶ δύο ἕτερα πυροβόλα ἅτινα εἰς οὐδὲν ἐχρησίμευσαν.

Πλὴν τῶν ἤδη ἀναγραφεισῶν ἀπωλειῶν, αἱ λοιπαὶ ἦσαν σχετικῶς ἀσήμαντοι, διαρκούσης τῆς τετραήμερου πάλης συνεποσοῦντο δὲ εἰς 1 ἀξιωματικὸν (ἀντισυνταγματάρχην) νεκρὸν, 3 τραυματίας καὶ 60 ἄνδρας νεκροὺς, ἢ τραυματίας.

Αἱ ἀπώλειαι τῶν Ἑλλήνων ὑφειλόμεναι κυρίως εἰς τὰ πυροβόλα Μαξιμ ἦσαν ἔτι ὀλιγώτεραι.

Τὴν 24ην μία Ἑλληνικὴ πυροβολαρχία κατηνάλωσε 300 βολὰς μυδραλιοβόλου, ἀλλὰ τὰ ἐκ τούτων ἀποτελέσματα ἦσαν 1 νεκρὸς καὶ 2 τραυματία.

Ἡ Μεραρχία τῶν Νιζάμηδων ἀπεσύρθη εἰς Πεστὰ εἰς ὥρα νυκτός. Τὴν δὲ χαραυγὴν τῆς 27ης οἱ ἡμέτεροι προήλασαν μετὰ προφυλάξεως, ἀλλὰ φθάσαντες εἰς ἀπόστασιν 5 χιλιομέτρων περίπου κατεπυροβολήθησαν ὑπὸ τοῦ Τουρκικοῦ πυροβολικοῦ καὶ ἠναγκάσθησαν νὰναχαιτισθοῦν.

Ἐνίσχυσις ἀμφοτέρων τῶν ἀντιπάλων.

Αἱ ἐπιχειρήσεις τοῦ Ἑλληνικοῦ στρατοῦ ἐν Μακεδονίᾳ εἶχον φθάσει εἰς ἱκανοποιητικὸν τέρμα διὰ τῆς καταλήψεως τῆς Θεσσαλονίκης καὶ τῆς Φλώρινας περὶ τὰ τέλη Νοεμβρίου. Καίτοι ὁμοῦ



ὁ Ἑλληνικὸς στρατὸς τῆς Ἠπείρου εἶχεν ἐνισχυθῆ διὰ τῆς ἀφίξεως δύο ἢ τριῶν μονάδων καὶ ἰκανῶν χιλιάδων ἀτάκτων, ἐκρίθη ὅτι δὲν ἔπρεπε νὰ σημειωθῆ πρόσοδος τις εἰς τὰς πολεμικὰς ἐπιχειρήσεις πρὸ τῆς ἀφίξεως πλειοτέρων τακτικῶν ἐνισχύσεων.

Συνεπεία τούτου ἐπεβιάσθη ἐν Θεσσαλονίκῃ ἡ 2α Μεραρχία καὶ μετηνέχθη διὰ θαλάσσης εἰς Πρέβεζαν μεθ' ὅσης ἦτο δυνατόν μυστικότητος.

Ἐν τούτοις ἡ Μεραρχία αὕτη δὲν ἦτο πλήρης διότι ἀντὶ νάποσταλῆ ὡς συμπαγῆς μονάς εἰς τὴν γραμμὴν τοῦ μετώπου, τρία τάγματα αὐτῆς ἀπεσπάρσθησαν εἰς τὰς νήσους τοῦ Αἰγαίου, ἕτερα δὲ δύο τάγματα καὶ 2 πυροβολαρχίαι ἀπησχολήθησαν εἰς τὸ ἄστοχον ἐγγειρημα νάποπειραθῶσιν ἀπόδασιν εἰς Ἁγίους Σαράντα καὶ νά βαδίσωσιν ἐκεῖθεν κατὰ τῶν Ἰωαννίνων μέσῳ Δελβίνου.

Ὅπωςδήποτε ἀπὸ τῆς 22ας μέχρι τῆς 25ης Νοεμβρίου τὰ ὑπόλοιπα 7 τάγματα ἀπεβιάσθησαν εἰς Πρέβεζαν μετὰ 4 πυροβολαρχιῶν καὶ πεδινοῦ πυροβολικοῦ, ἐβάδισαν δὲ διὰ Φιλιππιάδος καὶ τῆς κυρίας ὁδοῦ πρὸς τὸ μέτωπον εἰς Σελικ βέη ὑπὸ τὴν ἀρχηγίαν τοῦ στρατηγοῦ Καλάρη.

Τὴν 26ην Νοεμβρίου ἡ λεγεὼν τοῦ Γαριβάλδη ἐπεχείρησε κακῶς ὑπολογισθεῖσαν ἔφοδον κατὰ τοῦ Δρίσκου (μεταξὺ Μετσόβου καὶ Ἰωαννίνων), ἐσώθη δὲ ἀπὸ τῆς ὀλοσχαροῦς ἐξοντώσεως μόνον διὰ τῆς ἐγκαίρου βεληθείας ἐνὸς τάγματος τακτικοῦ στρατοῦ.

Τὴν 27ην καὶ 28ην ἡ δύναμις αὕτη κατεδιώχθη ὑπὸ τῆς 19ης Μεραρχίας συνισταμένης ἐκ 5000 Νιζάμιδων ὑπὸ τὸν Φεῆκ βέην, αἵτινες εἶχον τραπῆ εἰς φυγὴν πρὸ τοῦ Σερβικοῦ στρατοῦ μετὰ τὴν μάχην τοῦ Μοναστηρίου.

Ἡ Μεραρχία αὕτη ἀφίκετο εἰς Ἰωάννινα τὴν νύκτα τῆς 26ης Νοεμβρίου μετὰ πορείαν 12 ἡμερῶν, ἀλλ' ἀμέσως ἔσπευσεν εἰς καταδίωξιν τοῦ μικροῦ τούτου ἀποσπάσματος.

Διαρκούντος τοῦ μηνὸς ἀπὸ τῆς μάχης τῶν Πέντε Πηγαδίων, τὸ Ἑλληνικὸν στράτευμα ἀποτελούμενον ἐκ 10000 ἀνδρῶν εἶχεν αὐξήσει κατὰ ἑτέρας 10000, ἐξ ὧν αἱ 7000 ἦσαν ἄτακτοι, εἰς τούτους δὲ προσετέθη καὶ ἡ 2α Μεραρχία.

Ἀλλὰ καὶ ὁ Τουρκικὸς στρατὸς εἶχεν ἐνισχυθῆ λίαν σημαντικῶς, ὅχι μόνον πλείστοι ἐκ τῶν ἐφέδρων τῶν ἀνηκόντων εἰς τὰ τάγματα Νιζάμιδων καὶ τῶν Ρεδίφιδων κατετάγησαν ὑπὸ τὰς σημαίας αὐξήσαντες οὕτω τὴν δύναμιν αὐτῶν, ἀλλὰ καὶ ἐκ Μικρᾶς Ἀσίας μετηνέχθησαν περὶ τοὺς 2000 ἑφεδρῶν, οἵτινες ἀρχικῶς προωρίζοντο διὰ τὰς μεταφορικὰς ὑπηρεσίας.

Οὗτοι διενεμήθησαν ἐπίσης εἰς τὰ τάγματα καὶ ηὔξησαν τὴν μαχητικὴν τῶν δυνάμιν.

Ἐπίσης πλείστοι Ἀλβανικαὶ ληστοσυμμορίαι εἶχον κατέλθει εἰς



τὸ θέατρον τῶν ἐπιχειρήσεων καὶ ἀπησχόλουν τὰ Ἑλληνικὰ ἄτακτα σώματα εἰς τὴν ἀμυναν τῶν χωρίων.

Αἱ ἀντιπαραταχθεῖσαι δυνάμεις.

Πλὴν τῶν ἀνωτέρω, σημαντικαὶ ἐνισχύσεις τοῦ τουρκικοῦ στρατοῦ εὑρίσκοντο καθ' ὁδόν.

Τὸ τουρκικὸν στράτευμα κατατροπωθὲν ὑπὸ τῶν Σέρβων διελύθη μετὰ τὴν μάχην τοῦ Μοναστηρίου, τὰ δὲ λείψανα αὐτοῦ ἐτράπησαν πρὸς νότον.

Εἶνε μὲν ἀληθὲς ὅτι εἶχον ἐγκαταλείψει τὸ πυροβολικὸν των, ἦσαν μολοντοῦτο σημαντικὴ καὶ εὐζπρόσδεκτος προσθήκη εἰς τὰς δυνάμεις τοῦ Ἑσσὰτ πασᾶ.

Ἡ πρώτη ἀφικομένη ἐκ τῶν μονάδων τούτων ἦτο ἡ 19ῃ Μεραρχία ὑπὸ τὸν Φεΐκ βέην, δυνάμει 5000 ἀνδρῶν, τὴν 26ην Νοεμβρίου.

Ὁ Τζαβήτ πασᾶς ἠκολούθησεν αὐτὸν ἐπὶ κεφαλῆς τῆς 20ῃς καὶ 21ῃς Μεραρχίας.

Τὴν 30ην Νοεμβρίου ἕτεροι 6000 ἀνδρῶν κατέφθασαν, καὶ κατὰ τὴν ἰδίαν ἡμέραν εἰς ἄλλος Τζαβήτ πασᾶς, ὃ ἐν Ἀλβανίᾳ ἤδη εὐρισκόμενος, ἔχων ὑπὸ τὰς διαταγὰς του 12,000 ἀνδρας τῶν Μεραρχιῶν 16ῃς, 17ῃς καὶ 18ῃς κατέστησεν εἰς τὸν Ἑσσὰτ πασᾶν γνωστὴν τὴν παρουσίαν αὐτοῦ μεταξὺ Ἰωαννίνων καὶ Κορυτσᾶς.

Ἄν οἱ Ἕλληνες εἶχον ἐλπίσει ὅτι θὰ ἐπλεονέκτουσαν εἰς σχετικὴν ἐνίσχυσιν τῶν δυνάμεων αὐτῶν, αἱ ἐλπίδες των διεψεύσθησαν διότι ἀπλῶς σύγκρισις τῶν ἀντιπάλων δυνάμεων παρουσιάζει τὰ ἑξῆς :

Τουρκικαὶ δυνάμεις.

26ῃ	Νοεμβρίου,	23ῃ Μεραρχία	Νιζάμηδων	3,900	
»	»	»	»	Ρεδίφηδων	6,000
»	»	19ῃ	»	Νιζάμηδων	5,000
»	»		Ἀλβανοὶ λησταντάρται		3,000
»	»		Λοιπαὶ Μεραρχίαι		18,000
			Σύνολον		<u>35,900</u>

Ἑλληνικαὶ δυνάμεις.

26	Νοεμβρίου	8ῃ Μεραρχία	Τακτικοὶ	13,000
»	»	»	ἄτακτοι	7,000
»	»	2α	(μέρος αὐτῆς)	8,000
			Σύνολον	<u>28,000</u>



Ὅπωςδήποτε ὁ Τούρκος Διοικητὴς ἐθεώρησεν ἑαυτὸν ἠναγκα-
σμένον νὰ ἐξακολουθήσῃ τῆρῶν ἀμυντικὴν στάσιν, διότι ἐστερεῖτο
ἔρεινου πυροβολικοῦ, ὑπαρχουσῶν μόνον 6 πυροβολαρχιῶν πεδινοῦ.
Τούναντιον ἐφφώνει ὅτι ἠδύνατο νὰ μυνθῇ θαυμασίως χάρις εἰς τὰ κί-
νητα πυροβόλα τῆς ἀμύνης τῶν Ἰωαννίνων.

Ἐν τούτοις οἱ ἡμέτεροι ἠλπισαν ὅτι ἂν ἔσπευδον θὰ ἠδύνατο
καὶ τὴν ἐνδεκάτην ἔστω ὥραν νὰ καταλάβουν τὰ Ἰωάννινα πρὶν ἢ
αἱ ἐνισχύσεις καταφθάσουν ἐκ Βορρᾶ.

Πρὸς τὸν σκοπὸν αὐτὸν ἀνελήφθη τότε ἡ ἄστοχος ἐπίθεσις κατὰ
τοῦ Δρίσκου τὴν 26ην Νοεμβρίου καὶ τοῦτο ἀναμφιβόλως ἔσχεν ὡς
ἀποτέλεσμα νὰ παρασύρῃ μακρὰν τοῦ κυρίως θεάτρου τῶν ἐπιχειρή-
σεων τὸ μείζον μέρος τῆς 19ης Μεραρχίας, ἐν ᾗ ἡ ἐξ ἴσου ἄστοχος
ἀπόβασις τῶν Ἑλλήνων εἰς Ἀγίους Σαράντα προεκάλεσε τὴν πρὸς
τὸ Δελβίνον κάθοδον τοῦ ὑπολοίπου μέρους τῆς 19ης Μεραρχίας.

Ἡ τακτικὴ τῶν Ἑλλήνων.

Τὸ ζήτημα ἦτο ἂν ἠδύνατο οἱ Ἕλληνες ἐνισχυόμενοι ἐν τῷ
μεταξὺ ὑπὸ τῆς πλειονότητος τῆς 2ας Μεραρχίας νὰ διασπάσουν
τὰς Τουρκικὰς δυνάμεις πρὸ τῆς ἀφίξεως τῶν ἐνισχύσεων αὐτῶν.

Ἡ μάχη τῶν Πεστών ὑπῆρξεν ἡ ἀρχικὴ κίνησις τῆς ὅλης ἐπι-
θέσεως, ἣτις ἔπρεπε νὰ ἦτο ταχεῖα καὶ ἀκατάπαυστος.

Μὴ οὔσα ὅμως οὔτε ταχεῖα οὔτε ἀκατάπαυστος ἀπέτυχε, καίτοι
δὲ οἱ ἡμέτεροι ἐξῆλθον νικηταὶ τῆς μάχης ταύτης, ἐλάχιστα ὠφε-
λήθησαν ἐκ τῆς νίκης.

Ὡς ἐγράφη ἀνωτέρω, ἡ Μεραρχία τῶν Ρεδίφηδων ἐπέδειξεν
ἐπαίσχυντον διαγωγὴν ἐν Πέντε Πηγαδίοις καὶ ὡς ἐκ τούτου ἐστάλη
εἰς Μπιζάνι, πλὴν τῶν ταγμάτων Ἀηδονάτου καὶ Τεπελενίου.

Τὰ δύο ταῦτα τάγματα συνενωθέντα μετὰ τῶν λειψάνων τῶν 8
ταγμάτων τῶν Νιζάμηδων (οἱ κυνηγοὶ παρέμενον εἰσέτι ὡς φρουρὰ
τῶν Ἰωαννίνων, τὸ δὲ 1ον τάγμα τοῦ 69ου Συντάγματος εἶχε
παραδοθῆ ἐν Πρεβέζῃ) καὶ 4 πεδινῶν πυροβολαρχιῶν ἐπὶ ἑξ ἑβδομάδας
εἶχον τὸν καιρὸν ὅπως προετοιμάσωσι τὰς θέσεις αὐτῶν ἐπὶ τῆς
γραμμῆς Πεστών — Ἐμὲν Ἀγᾶ.

Εἰς τὸν ταγματάρχην Φουὰτ βέην ἐνεπιστεύθη ὁ Ἐσὰτ πασᾶς
τὴν διοίκησιν τῶν δυνάμεων τούτων.

Ἦτο ἀνὴρ ἡλικίας 32 ἐτῶν ὑπηρετήσας ἐν Τριπολίτιδι καὶ δια-
τελέσας στρατιωτικὸς ἀκόλουθος ἐν Ρώμῃ.

Αἱ θέσεις τοῦ Ἑλληνικοῦ στρατοῦ.

Τὴν 26ην, 27ην καὶ 28ην Νοεμβρίου τὸ Ἑλληνικὸν πυροβο-
λικὸν προεκάλεσεν εἰς μακρὰν, ἀλλ' ἄσκοπον μονομαχίαν τὸ Τουρ-



κικὸν τοιοῦτον. Κατ' αὐτὴν οἱ μὲν Τούρκοι ἀπώλεσαν 3 νεκροὺς καὶ 2 τραυματίας, οἱ δὲ Ἕλληνες 1 τραυματίαν.

Τὸ Ἑλληνικὸν σχέδιον τῶν ἐπιχειρήσεων εἶχεν ὡς ἑξῆς :

Αον. 4 τάγματα Εὐζώνων βοηθούμενα ὑπὸ μιᾶς ὀρεινῆς πυροβολαρχίας ἐπὶ τοῦ ὄρους τῶν 1250 μέτρων ὕψους, ὤφειλον νὰ στραφῶσι κατὰ τοῦ ἀριστεροῦ τῶν Τούρκων.

Βον. 1 τάγμα Κρητῶν καὶ 1 τάγμα τοῦ 15ου Συντάγματος ὠρίσθησαν ὅπως κρατήσωσι τῶν λόφων καὶ τοῦ Ναοῦ παρὰ τὴν Σκληθανήν.

Γον. 1 τάγμα τοῦ 15ου Συντάγματος, 500 περίπου Ἑλληνοαμερικανοὶ καὶ ἕτερα μικρὰ σώματα ἔμελλον νὰ προελάσωσιν ὡς οἶόν τε πλείτερον πρὸς τὴν Μπουράχαν.

Αἱ δύο τελευταῖαι δυνάμεις ὑπεβοηθοῦντο ἐν ταῖς ἐνεργείαις αὐτῶν ὑπὸ μιᾶς ὀρεινῆς πυροβολαρχίας καὶ μιᾶς πεδινῆς παρὰ τὴν Σκληθανήν, μιᾶς δ' ἔτι πεδινῆς παρὰ τὴν Βαλόραν.

Ἐπὶ τῆς ἀνατολικῆς πλευρᾶς τοῦ λόφου τῶν 540 μέτρων, ὅστις διεχώριζεν εἰς δύο τὴν Ἑλληνικὴν παράταξιν, εὕρισκοντο :

Δον. Εἰς Σεφῆκ βέη 4 πυροβόλα Κροῦπ τῶν 5 δακτύλων, 2 πυροβολαρχίαι πεδινοῦ πυροβολικοῦ ἐν θέσει μάχης καὶ 3 πυροβολαρχίαι ἐν ἐφεδρείᾳ λόγῳ τοῦ ὅτι δὲν ὑπῆρχον θέσεις κατάλληλοι πρὸς ἐγκατάστασιν. Ἐπίσης 1 τάγμα Κρητῶν καὶ 1 τάγμα τοῦ 15ου Συντάγματος.

Εον. 7 τάγματα τῆς 2ας Μεραρχίας μετὰ μιᾶς ὀρειβατικῆς πυροβολαρχίας.

Ἡ δύναμις αὕτη διετάχθη νὰ βαδίσῃ διὰ Μελιχόβου καὶ νὰ ποπειραθῆ ἐπίθεσιν κατὰ τοῦ δεξιοῦ τῶν Τούρκων.

Ἡ πλευρική αὕτη κίνησις τῆς δυνάμεως Εον καὶ ἡ ἑτέρα τῆς δυνάμεως Αον ἐκανονίσθη νὰ ἐκτελεσθῶσι ταυτόχρονον κατὰ τὴν μεσημβρίαν.

Ἡ ἐπίθεσις.

Ἡ πρώτη τῆς 29ης Νοεμβρίου ἀνέτειλεν αἰθρία ἀλλὰ ψυχρά.

Οἱ στρατιῶται, οἵτινες ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας εἶχον ἐξοικειωθῆ μετὰ τὴν κακουχίαν τῶν ψυχροτέρων νυκτῶν, καλυπτόμενοι διὰ μόνου τοῦ λεπτοῦ κλινοσκεπάσματος αὐτῶν καὶ ὑπὸ τὴν ἀνεπαρκῆ προστασίαν τοῦ ἀντισκήνου, ἠσθάνθησαν τὴν ἐπιθυμίαν νὰ θερμάνωσιν ὀλίγον τὰς χεῖρας καὶ τοὺς πόδας των ὑπὸ τὸν ἥλιον. Τὴν στιγμὴν ἀκριβῶς ἐκείνην ἐλήφθη ἡ διαταγὴ ὅπως ἐτοιμασθῶσι πρὸς μάχην.

Τὴν 8ην π. μ. οἱ εὐζωνοὶ εὕρισκόμενοι ἐπὶ τῶν βραχωδῶν κλύτων τῆς Βαλτσούρας καὶ τοῦ ὄρους 1250 μέτρων, ἤνοιξαν ζωηρὸν πῦρ, ἀλλ' ἄστοχον ἐξ ἀποστάσεως 1200 μέτρων, πρὸ τοῦ ὁποῦ οἱ Τούρκοι μὴ ἔχοντες ἐπαρκῆ πολεμοφόδια δὲν ἐτόλμησαν νὰ παντήσουν.

Μικρὸν μετὰ τὴν 9ην π. μ. τὸ Ἑλληνικὸν πυροβολικὸν ἤρξατο



καταπυροβολοῦν τὰς τουρκικὰς θέσεις καὶ αἱ τουρκικαὶ πυροβολαρχίαι ἐδέχθησαν τὴν πρόσκλησιν.

Τὰ 2 πυροβόλα τῆς 2ης πυροβολαρχίας τοῦ 23ου πυροβολικοῦ Συντάγματος προσεπάθησαν νὰ εὗρωσι τὸν στόχον τῆς ἐν Βαλβόρα Ἑλληνικῆς πυροβολαρχίας ἐξ ἀποστάσεως 4000, 4200 καὶ 4500 μέτρων.

Τὰ ὑπόλοιπα 2 πυροβόλα τῆς πυροβολαρχίας ταύτης διεθύθονον τὸ πῦρ των κατὰ τῶν τάφρων καὶ τῶν χαρακωμάτων τοῦ Ἑλληνικοῦ πεζικοῦ, τοῦ παρὰ τὸν Ναὸν παρατεταγμένου πλησίον τῆς Σκληθανῆς.

Ἡ ἀπόστασις ἦτο 2000 μέχρι 1700 μέτρων περίπου, οἱ δὲ βολαὶ κατ' ἀρχὰς μὲν ἦσαν ἐξίδες, εἶτα δέ, ὅταν ἀντελήφθησαν ὅτι αὐτὰ δὲν ἐξερρήγιυντο, μυδράλλια.

Ἡ πρώτη πυροβολαρχία κατένειμε τὴν προσοχὴν τῆς μεταξὺ τῶν δύο Ἑλληνικῶν πυροβολαρχιῶν, τῶν τοποθετημένων ὑπεράνω τῆς Σκληθανῆς, καὶ ἡ 4η πυροβολαρχία συνέδραμε ταύτην ἐξ ἀποστάσεως 5500 καὶ 6000 μέτρων.

Τὴν 10ην ὥραν οἱ ἀξιωματικοὶ οἱ ἐπὶ τοῦ τουρκικοῦ παρατηρητηρίου, ὅπερ εὗρισκετο ἐπὶ τοῦ λόφου 750 μέτρων, διέκριναν τὴν προέλασιν τοῦ τάγματος τοῦ 15ου Ἑλληνικοῦ Συντάγματος ἀπὸ Βαλβόρας εἰς Μπουράχαν διὰ μέσου τῶν λοφουσειρῶν, τὸ δὲ δεύτερον ἡμισυ τῆς 2ας πυροβολαρχίας τοῦ 23ου τουρκικοῦ πυροβολικοῦ Συντάγματος ἤνοιξε κατ' αὐτοῦ πῦρ διὰ μυδραλλίων, ἄνευ ὅμως ἀποτελέσματος.

Οὕτω τὸ τάγμα τοῦτο τῶν Ἑλλήνων ἀνεπτύχθη εἰς γραμμὴν ἐπὶ τῶν δύο λόφων τῶν πρὸς νότον τῆς Μπουράχας, καὶ ἤρξατο τουφεκοβολισμοῦ κατὰ τοῦ τουρκικοῦ τάγματος ἐξ ἀποστάσεως 900 περίπου μέτρων.

Ἐν τούτοις ἡ κατεύθυνσις τοῦ πυρὸς ἦτο ἐσφαλμένη, ἔνεκα τούτου δὲ καὶ λόγῳ τοῦ ὅτι αἱ ἀποστάσεις εἶχον κακῶς ἐκτιμηθῆ, ὁ τουφεκοβολισμὸς ἐλαχίστην φθορὰν ἐπήνεγκεν εἰς τὰς τουρκικὰς τάξεις.

Μετὰ ἡμίσειαν ὥραν οἱ Ἑλληνοαμερικανοὶ ἐνισχυθέντες καὶ παρ' ἐτέρων μικρῶν σωμάτων ἐστάλησαν ὅπως ἐνισχύσωσι τὸ τάγμα τοῦ 15ου Συντάγματος, καθ' ἣν ὥραν ἅπαν τὸ τουρκικὸν πυροβολικὸν συννεκέντρον τὰ πυρὰ του κατὰ τοῦ τάγματος τούτου καὶ τῆς Μπουράχας, ἡ δὲ προέλασις εἶχεν ὀλοσχερῶς ἀνακοπῆ καὶ ὁ τουφεκοβολισμὸς καταπαύσει.

Μὴ λησμονῶμεν ὅτι ἡ διενέργεια τοιαύτης ἐπιθέσεως δὲν συμπεριλαμβάνετο εἰς τὸ Ἑλληνικὸν σχέδιον.

Περὶ τὴν μεσημβρίαν τὸ πῦρ ἐφάνη ὅτι εἶχε σιγήσει καὶ ἐπὶ τινα χρόνον οὐδεὶς ἤκούετο κρότος πυροβόλου εἴτε ὀπλου.

Ἦτο ἡ πρὸ τῆς καταιγίδος γαλήνη τῆς ἀτμοσφαιρας.



“Εφοδος Εύζώνων.

᾽Ολίγον μετὰ τὴν μεσημβρίαν 2 τάγματα τῶν ἀκουράστων Εὐζώνων ἦλθον δι’ ἐλιγμῶν παρὰ τὸν λόφον τῆς Βαλτσούρας καὶ ἐκεῖ ἀλλάξαντες μέτωπον πρὸς τὰριστερὰ ἀνεπτύχθησαν εἰς παράταξιν ἀπέναντι τῶν τουρκικῶν χαρακωμάτων, ἐν οἷς εὕρισκετο τὸ 3ον τάγμα τοῦ 67ου Συντάγματος.

Οἱ Εὐζῶνοι εἶχον κατορθώσει νὰ διαφύγῃσι τὴν προσοχὴν τοῦ τουρκικοῦ πυροβολικοῦ χρησιμοποιοῦσαντες καταλλήλως τὸ ἔδαφος, δι’ οὗ διήλθον, καὶ ἦνοιξαν σφοδρὸν πῦρ μετὰ τῶν ἀντιπάλων αὐτῶν ἐξ ἀποστάσεως 700 περίπου μέτρων.

Μετὰ μίαν ὥραν (1ην μ. μ.) ἑτέρα φάλαγξ ἐκ 2 Εὐζωνικῶν ταγμάτων ἐξώρμησαν ἐκ τῆς κοιλάδος τῆς μεταξὺ τῆς Σκληθρανῆς καὶ τοῦ ὄρους 1250 μέτρων.

Οἱ Τούρκοι πυροβοληταὶ τοῦ δευτέρου ἡμίσεως τῆς 2ας πυροβολαρχίας καὶ τῆς 5ης τοῦ 67ου Συντάγματος ἀντελήφθησαν τέλος αὐτοὺς καὶ διηύθυναν κατ’ αὐτῶν βροχὴν μυδραλλίων καὶ ἐκρηκτικῶν βολίδων, ἀλλ’ οἱ ἀτρόμητοι εὐζῶνοι δὲν ἐδίστασαν οὐδ’ ἐπὶ στιγμῆν.

Διαλύσαντες τὴν φάλαγγα πορείας, ἣν εἶχον, εἰς ἀπλοῦν στοῖχον καὶ πηδῶντες ἐπὶ τῶν βράχων ὡς αἱ αἴγες τῆς πατρίδος των καὶ εἰς τὰς κρημνώδεις κλιτῆς τοῦ μεγάλου ὄρους ἔσπευσαν κατ’ εὐθείαν ἐναντίον τοῦ τουρκικοῦ μετώπου.

Δύο πυροβόλα Μαξιμ ἤρχισαν βάλλοντα κατ’ αὐτῶν τὰς θανατηφόρους βολίδας των, ἀλλ’ ἀνεπετυχῶς καθότι ὁ στόχος, τὸν ὁποῖον παρεῖχον, δὲν εἶχεν ἰκανὸν βάθος.

Ἡ κίνησις ἐκείνη ἦτο τολμηρὰ καὶ τοιαύτη οἶαν οὐδὲν ἕτερον στράτευμα ἐν τῇ κόσμῳ θὰ ἠδύνατό ποτε νὰ ἐπιχειρήσῃ, πλὴν ἴσως τῶν Γκούρκας. Διότι ἐπὶ μίαν καὶ ἡμίσειαν ὥραν ἐπὶ τοῦ ἀνωμάλου ἐδάφους, ὑπὸ τὰ ὄμματα τοῦ ἐχθροῦ ἐξετέλουν ἐπίθεσιν κατὰ στοῖχον, εἶτα δ’ ἐρρίφθησαν ἐν παρατάξει κατὰ τοῦ 1ου καὶ 3ου τάγματος.

Ἡ ἐπίθεσις ἤρξατο τὴν 3ην μ.μ.

Ἐν τῇ μεταξὺ ἐν ἐκ τῶν ἀπροόπτων ἐκείνων ἐπεισοδίων, τὰ δὲ ποῖα ἐνίοτε ἔχουσι τῶν μεγάλα ἀποτελέσματα κατὰ τὸν πόλεμον, συνέβη εἰς τὸ ἀριστερὸν τῶν Τούρκων.

Περὶ τὴν 1ην μ.μ. ἐν ἐκ τῶν πυροβόλων τοῦ δευτέρου ἡμίσεος τῆς 2ας πυροβολαρχίας κατέστη ἄχρηστον βληθὲν παρ’ Ἑλληνικῆς βολίδος ἐκ Βαλόρας.

Ὁ Φουὰτ βέης ἤρχισεν ἀνγισυχῶν περὶ τῆς πιέσεως, ἣτις ἦτο ἐνδεχόμενον νὰ ἀσκηθῇ κατὰ τοῦ ἀριστεροῦ αὐτοῦ, καὶ ἐξαπέστειλεν ἐκεῖ ἐν τῶν ταγμάτων τῆς γενικῆς ἐφεδρείας (τὸ τάγμα τῶν Ρεδίφηδων Τεπελενίου), ἵνα ἐνισχύσῃ τὸ κινδυνεῦον ἀριστερὸν.



Τὸ τάγμα τοῦτο ὅπως ἀποφύγη τὸ πῦρ τοῦ Ἑλληνικοῦ πυροβολικοῦ, ἠναγκάσθη νὰ βαδίση ἐπὶ τῶν ἀποτόμων κρημνῶν τοῦ λόφου 750 μέτρων ἐπιμηκῶναν οὕτω τὴν ἀπόστασιν εἰς μίαν ἑλλην ὥραν.

Οἱ ἄνδρες, ὅταν ἔφθασαν εἰς τὴν κορυφήν, ἀνεσυνετάχθησαν καὶ ἤρχισαν τὴν κατάβασιν.

Εἶχε διατχθῆ νὰ δώσωσιν ἀναφορὰν εἰς τὸν διοικητὴν τοῦ 67ου Συντάγματος, ὅστις ἦτο καὶ διοικητὴς τοῦ συνόλου τῆς ἀριστερᾶς πτέρυγος τῆς Τουρκικῆς ἀμύνης.

Ἄλλὰ τὴν 1.30. μ. μ. ὁ ἀξιωματικὸς οὗτος κατέστη θῦμα ἀπροσδόκητον νευρικῆς κρίσεως.

Ἡ ἀριστερὰ αὐτοῦ ὀπισθοφυλακὴ παρέμενεν ἐπὶ τοῦ κρημοῦ 80 περίπου μέτρων ὕψους, ἐν ᾧ μία ἔμμονος ἰδέα εἶχε καταλάβει αὐτὸν πρὸς τὸ σημεῖον ἐκεῖνο.

Ἐπὶ τῆς γραμμῆς τοῦ πυρὸς εἶχε τάξει ἓνα καὶ ἡμισὺν λόχον — 220 περίπου ἄνδρας, — τὴν δ' ἐφεδρείαν αὐτοῦ ἀπήρτιζον οἱ ἄνδρες τοῦ ὑπολοίπου ἑνὸς καὶ ἡμίσεος λόχου. — Τὰ τάγματα τῶν Νιζάμηδων συγκροτοῦνται ἐκ τριῶν μόνον λόχων ἕκαστον. — Ἰπὸ τὸ κράτος τῆς ἰδέας ταύτης διατελῶν παρέλαβεν 1 λόχον καὶ 1 πυροβόλον τῆς 5ης πυροβολαρχίας, τεθεὶς δ' ἐπὶ κεφαλῆς αὐτῶν ἐβάδισε καὶ κατέλαβε θέσεις ἐπὶ τοῦ χείλους τοῦ κρημοῦ τούτου.

Τὸ ἀποτέλεσμα ἦτο ὅτι, ὅτε ὁ διοικητὴς τοῦ 67ου Συντάγματος πιεζόμενος ὑπὸ τῶν εὐζώνων ἐπεμψε νάναζήτησιν τὴν ἐφεδρικὴν αὐτοῦ δύναμιν, ὁ συνταγματάρχης κατέστη ἀδύνατον νάνευρεθῆ.

Ἐπεμψε τρεῖς ἀγγελιαφόρους ἐν διαστήματι ἑνὸς τετάρτου τῆς ὥρας.

Τέλος ὁ συνταγματάρχης ἰκανοποιηθεὶς διότι εἶχε διαφύγει τὸν κίνδυνον, εἰδοποίησεν ὅτι ἡ ἐφεδρεία θὰ ἐστέλλετο.

Ἄλλ' ἦτο πολὺ ἀργά.

Καθ' ἣν στιγμὴν ἔφθανεν ὁ ἀγγελιαφόρος, τὸ τάγμα ἤρχισεν ὑποχωροῦν καὶ καταδιωκόμενον ὑπὸ τῶν εὐζώνων.

Τὸ τάγμα Τεπελενίου κατερχόμενον ἐπὶ τῆς κλιτύος τοῦ λόφου 750 μέτρων εἶδε τὴν ἐξέλιξιν τῶν πραγμάτων καὶ ὅτε ἔφθασεν εἰς τὸ βᾶθος τῆς κοιλάδος ἐδιχάσθη εἰς δύο ἡμίση καταλαβὸν ἐπικαίρους θέσεις.

Ἡ φυγὴ τῶν Τούρκων.

Οἱ εὐζῶνοι ἐπῆλθον βραδέως μὲν, ἀλλὰ νικηφόρως καὶ μετ' ἐπιμονῆς.

Τὰ λείψανα τοῦ 67ου τάγματος ἐτράπησαν εἰς ἄτακτον φυγὴν πρὸ τῶν Ἑλληνικῶν λογγῶν.

Οἱ πυροβοληταὶ τῆς 5ης πυροβολαρχίας παρέμειναν εἰς τὰς θέσεις των καὶ διηύθυναν ταχὺ πῦρ κατὰ τῶν προελαυνόντων Ἑλλή-



νων, μέχρις οὗ ἔφθασαν οὗτοι εἰς ἀπόστασιν 400 μέτρων. Τότε ἀφαιρέσαντες τὰ κλειστρα τῶν πυροβόλων ἔσπευσαν νὰ τραπῶσιν εἰς φυγὴν.

Σημειωτέον ὅτι τὰ πυροβόλα ταῦτα ἦτο ἀδύνατον νὰ σωθῶσι καθότι δὲν ὑπῆρχεν ἐκεῖ βατὴ ὁδός.

Διὰ τοῦτο εὐρέθησαν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων εἰς τὰς θέσεις των ἐπὶ τοῦ βραχώδους ἐδάφους.

Περὶ τὴν 3.30. μ.μ. ὥραν τὸ ἀριστερὸν τῶν Τούρκων εἶχε παύσει ὑφιστάμενον. Τὰ ἐλάχιστα αὐτοῦ λείψανα ἐζήτησαν τὴν σωτηριαν των διὰ ταχείας φυγῆς πρὸς τὴν Κοριτιανὴν καὶ τὸ χάνι Φουὰτ βέη.

Οἱ ἡμέτεροι κατέλαβον τὰς θέσεις των καὶ τὰ 4 πυροβόλα, ἅτινα οἱ Τούρκοι εἶχον ἐγκαταλείψει.

Τὴν 3. 15' ἡ θέσις τοῦ 1ου τάγματος κατέστη τόσον δυσχερῆς, ὥστε ἦτο ἀδύνατον νὰ κρατηθῆ.

Οἱ Εὐζωνοὶ εἰσέβαλον εἰς τὴν γραμμὴν καὶ ἐξετόπισαν αὐτοὺς διὰ τῶν λογχῶν.

Τὴν 4 μ.μ. ὁ Φουὰτ βέης εἰδοποληθῆ τηλεφωνικῶς ὅτι μεγάλη δύναμις ἐχθροῦ— ἡ 4η Μεραρχία—ἐπροχώρει ἐναντίον τοῦ δεξιοῦ διὰ Μελιχόδου.

Ἐγνώριζεν ὅτι ἀριστερὸν εἶχε διασπασθῆ, ἀλλ' ἐν τούτοις ἀπεφάσισε νάντιστῆ πύσῃ δυνάμει καὶ νἀποκαταστήσῃ τὴν γραμμὴν τῆς παρατάξεώς του ἀπὸ Πεστών εἰς Ἴφθαλίαν.

Ἐξέπεμψε τὸ ἐναπομείναν ἐφεδρικὸν τάγμα κατὰ τοῦ λόφου τῶν 750 μέτρων, ἐν ᾧ τὸ 3ον τάγμα ἀπεσύρετο μετὰ 2 ταχυβόλων εἰς Πεστά. Αἱ λοιπαὶ πυροβολαρχίαι διετάχθησαν νὰ στρέψωσι τὸ πῦρ αὐτῶν κατὰ τοῦ δεξιοῦ τῶν Ἑλλήνων, δηλαδὴ κατὰ τοῦ λόφου τῶν 1250 μέτρων.

Ἢ 2α Μεραρχία.

Πρέπει ἤδη νὰ παρακολουθήσωμεν τὴν δρᾶσιν τοῦ ἀριστεροῦ κέντρου καὶ τῆς ἀριστερᾶς πτέρυγος τῶν Ἑλλήνων παρὰ τὸ Σεφῆκ βέη.

Τὸ ἐν τῇ κέντρῳ καὶ πλησίον τοῦ Σεφῆκ πυροβολικὸν κατηνάλωσε τὴν πρωτῆν εἰς ἀμέθοδον μονομαχίαν κατὰ τοῦ ἐχθροῦ πυροβολικοῦ, εὐρισκομένου πλησίον τῆς Ἴφθαλίας εἰς ἀπόστασιν 6000 περίπου μέτρων.

Ἡ 2α Μεραρχία ἤρχισε τὴν ἐπίπνον ἐπὶ τοῦ ὄρους ἀνάβασιν κατὰ τὴν μεσημβρίαν καὶ ἔφθασεν εἰς τὸ Μελιχοβὸν τὴν 2.30 μ.μ. ὁπότε ἡ προέλασίς της εἶχε παρατηρηθῆ τελείως ὑπὸ τῶν Τούρκων.

Ἡ ἀπὸ Χάνι Ἐμὶν Ἀγᾶ πρὸς τὸ Χάνι Ἴφθαλίας ὁδὸς ἀκαταπαύστως ὑφούται καθ' ὅλον τὸ μῆκος τῶν 3500 μέτρων.



Πρὸς μὲν τὸ δεξιὸν μέρος εἶνε αἱ ἀπόκρημιοι κλιτύες τοῦ ὄρους Μουλάϊ, πρὸς δὲ τὸ ἀριστερὸν μέγας κρημνὸς 400 ἢ 500 ποδῶν καταλήγων εἰς στενὴν κοιλάδα.

Εἰς τὴν ἀπωτέραν πλευρὰν τῆς κοιλάδος ὑψοῦται ἀποτόμως χιονοσκεπῆς σειρὰ ὄρέων. Ἐπὶ τῆς κορυφῆς τῶν ὄρέων, τούτων εὐρίσκαται τὸ χωρίον Μελίχοβον 300 μέτρα ἄνωθεν τοῦ Ἐμίν Ἀγᾶ καὶ τῆς κοιλάδος.

Ὁ στρατηγὸς Σαπουντζάκης ἦτο τῆς γνώμης ὅτι τὸ πρῶτον ἀξιωμα, προκείμενου περὶ πολέμου ἐπὶ τῶν ὄρέων, ἦτο νὰ ἐπιδιώκη τὴν κατάληψιν τῶν κορυφογραμμῶν, πρὸς τοῦτο δ' ἐπεμφε τὴν 2αν Μεραρχίαν, ἣτις ἀνερριχθήθη ἐπὶ τοῦ ὄρους μέχρι Μελιχόβου ὅπως διασπᾶσθαι τὸ δεξιὸν τῶν Τούρκων. Ἄλλ' ὁ στρατηγὸς φαίνεται ὅτι παραιδε τὰ οὐσιώδη σημεῖα.

Πρῶτον ὅτι διὰ νὰ καταλάβῃ τις τὴν θέσιν τοῦ ἀντιπάλου ὀφείλει ἢ νὰ διέλθῃ ὀπισθεν καὶ πέραξ τῆς πτέρυγος αὐτοῦ, ἢ ἄλλως ἂν ἐπιτεθῇ κατὰ τοῦ μετώπου τῆς πτέρυγος, ἢ ἐπίθεσις νὰ γείνη σφοδρὰ καὶ ἀκατάπαυστος.

Δεύτερον ὅτι τὸ δεξιὸν τῶν Τούρκων ἐστηρίζετο ἐπὶ κρημοῦ καὶ διὰ νὰ ψθᾶσθαι μέχρις αὐτοῦ ἢ φάλαγξ τῶν Ἑλλήνων θὰ παρίστατο ἀνάγκη, νὰ κατέλθῃ ἐντὸς τῆς κοιλάδος, τοῦθ' ὅπερ παρείχε τὰς αὐτὰς δυσχερείας, τὰς ὁποίας καὶ ἡ μέχρι τῆς κορυφῆς τοῦ ὄρους ἀνάβασις.

Ἡ κίνησις τῆς 2ας Μεραρχίας εἶχε κακῶς ὑπολογισθῆ. Ἦτο ἡ λίαν εὐρεία ἢ λίαν περιωρισμένη.

Ὁ χρόνος δὲν ἐπέτρεπεν εὐρυτέραν τὴν κίνησιν ταύτην καὶ ὡς ἐκ τούτου ἡ 2α Μεραρχία ὤφειλε νὰ περιορισθῇ βαδίζουσα ἐπὶ τῆς κυρίας ὁδοῦ καὶ ἐπιτιθεμένη κατὰ τῆς Τουρκικῆς παρατάξεως.

Ἐπὶ τοῦ μέρους τούτου οἱ ἡμέτεροι ἦσαν πολυαριθμότεροι τῶν ἀντιπάλων αὐτῶν (19000 πεζοὶ ἐναντίον ἐνὸς Τουρκικοῦ τάγματος), ἐν ἣ δὲ περιπτώσει ἢ ἐπίθεσις αὐτῶν ἐπετύγχανε καὶ κατελαμβάνετο ἡ Ἰφθαλία, ἣθελον εὐρεθῆ ἐγγύτερον τῶν Ἰωαννίνων, ἢ οἷον-δήποτε τμῆμα τοῦ Τουρκικοῦ στρατεύματος, καὶ κάτοχοι συγχρόνως τῆς θαυμασίας ταύτης πρὸς τὴν πόλιν ὁδοῦ.

Ὁ τε Ἐρσοῦν πασᾶς καὶ ὁ Φουὰτ βέης εἶχον πάντοτε ἐν τῷ νῷ τὴν πιθανότητα ταύτην. Καὶ εἰς τὰ Πέντε Πηγᾶδια ἀκόμη αὕτη ἀπετέλει τὸν μεγαλείτερον φόβον των. Τοῦτο δ' ἀκριβῶς ἠνάγκασε τὸν Φουὰτ βέην νὰ κρατῇ τὰ ἐφεδρικά του τάγματα ἐπὶ τῶν θέσεων ἐκείνων, μέχρις οὗ ἀναγκασθεῖς ὑπὸ τῶν περιστάσεων ἀπέστειλε ταῦτα πρὸς ἐνίσχυσιν τοῦ ἀριστεροῦ του.



εἰς Γαριβαλδῖνοι.

Ἐν τῷ μεταξύ οἱ Γαριβαλδῖνοι σταλέντες ὅπως χρησιμεύσωσιν ὡς προφυλακὴ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἀποσπάσματος ὑπερέδωσαν τὰς δοθεῖσας αὐτοῖς διαταγὰς καὶ ἀπεφάσισαν νάναλάβωσιν ἀσύνητον διάβημα.

Τὴν 26ην ἐπετέθησαν κατὰ τῆς Τουρκικῆς φρουρᾶς τῶν Ἰωαννίνων, ἣτις ἀπεστάλη ἵνα τοὺς ἀντιμετωπίσῃ, συνίστατο δὲ ἐκ τοῦ 23ου Συντάγματος τῶν Κυνηγῶν καὶ τοῦ τάγματος τῶν Ρεδίφιδων Μαλακασίου, ὑποστηριζομένη καὶ ὑπὸ μιᾶς πυροβολαρχίας ἐγκατεστημένης ἐν Δρίσκῳ.

Αἱ στολαὶ τῶν Γαριβαλδινῶν συνιστάμεναι ἐξ ἐρυθροῦ ἀμπέχονος καὶ περισκελίδος ἐκ Χακῆ ἐπρόδιδεν αὐτοὺς εἰς τοὺς ἐχθροὺς καὶ παρὰ τὴν μεγάλην γενναϊότητα, ἣν ἐπέδειξαν, δὲν ἠδυνήθησαν νὰ προχωρήσωσιν.

Ὁ Φαῆκ βέης ἐπέμφθη ἀμέσως πρὸς ἐνίσχυσιν τοῦ τουρκικοῦ ἀποσπάσματος καὶ τὴν 27ην Νοεμβρίου οἱ Γαριβαλδῖνοι μόνον τῇ ἐγκαίρῳ ἀφίξει τοῦ Ἑλληνικοῦ πεζικοῦ ἐσώθησαν ἀπὸ τῆς ὀλοσχεροῦς ἐξοντώσεως.

Οἱ Γαριβαλδῖνοι ἔπαυσαν ὑφιστάμενοι ὡς μαχητικὴ δύναμις, ἀλλὰ καίτοι ἡ ἀνεξάρτητος αὐτῶν ἐπιθετικὴ κίνησις εἶχε κακῶς ὑπολογισθῆ, ἐν τούτοις ἔσχεν ἐν ἀποτέλεσμά.

Τὸ σχέδιον τοῦ Τούρκου ἀρχιστρατήγου Ἐσσάτ πασα περιελάμβανεν ἐπίθεσιν πρὸς τὸ μέρος τῆς Φιλιππιάδος. Καθ' ὃν χρόνον δὲ ὁ Φουάτ βέης μετὰ τῶν δύο αὐτοῦ Μεραρχιῶν θάπησχολεῖ τοὺς Ἑλληνας ἐπὶ τῆς γραμμῆς Πεστών—Φιλιππιάδος, ἡ νέα Μεραρχία τοῦ Φαῆκ βέη συγκροτουμένη ἐκ 5000 ἀνδρῶν ἔμελλε νὰ ἐπιπέσῃ διὰ Μανωλιάσας κατὰ τοῦ Ἐμὶν Ἀγᾶ καὶ νὰ ἐφορμήσῃ κατὰ τοῦ ἀριστεροῦ τῶν Ἑλλήνων.

Ἄλλ' ἡ πρόωρος ἐκείνη κίνησις τῶν Γαριβαλδίνων ἠνάγκασε τὸν Ἐσσάτ πασᾶν νὰ μετατρέψῃ τὸ σχέδιόν του.

Ὁ Φαῆκ ἐστάλη πρὸς τὸ ἀριστερὸν καὶ οὐχὶ τὸ δεξιὸν τῆς Τουρκικῆς παρατάξεως, ὅτε δὲ ἀπησχολεῖτο εἰς δρᾶσιν κατὰ τοῦ ἐκεῖ Ἑλληνικοῦ τμήματος εὗρίσκετο πολὺ μακρὰν, ὥστε νὰ μὴ δύναται νὰ σπεύσῃ εἰς βοήθειαν τοῦ Φουάτ βέη κατὰ τὴν ἐσπέραν τῆς 29ης Νοεμβρίου, ὅτε ἐκρίνετο ἡ μάχη τῶν Πεστών.

Οὕτως ἡ πρωτοβουλία δράσεως ἀφέθη καὶ πάλιν εἰς τοὺς Ἑλληνας καὶ οἱ Γαριβαλδῖνοι διαπράξαντες σφάλμα τακτικῆς ἐβοήθησαν τὸ Ἑλληνικὸν στράτευμα ὅπως ἀντλήσῃ ἐξ αὐτοῦ στρατηγικὸν κέρδος. Ἄν μὴ προσέβαλλον μεμονωμένως τοὺς Τούρκους ἐν Δρίσκῳ, ὁ Φαῆκ βέης πιθανῶς ἤθελε συνενωθῆ μετὰ τῆς λοιπῆς Τουρκικῆς δυνάμεως εἰς τὴν μάχην τῶν Πεστών, ἐν τῷ αὐτῷ δὲ πε-



ριπτώσει δὲν ὑπάρχει ἀμφιβολία ὅτι ἡ 2α Ἑλληνικὴ Μεραρχία θὰ κατεστρέφετο καὶ ἡ ὅλη κατάστασις θὰ μετετρέπετο ὑπὲρ τῶν Τούρκων.

Ἐν Μανωλιάσῃ εὕρισκετο τὸ τάγμα τῶν Ρεδίφηδων Αὐλώνος, ὃπερ ἀνέμενε νὰ λάβῃ ἐνισχύσεις τὴν ἐπαύριον ἐκ τῶν 6000 ἀνδρῶν τῆς 20ης καὶ 21ης Μεραρχίας, ὧν ἠγείτο ὁ Τζαβήτ πασᾶς κατερχόμενος ἐκ Μοναστηρίου.

Κατὰ τῆς Μανωλιάσας.

Τὸ Ἐπιτελεῖον τοῦ Ἑλλ. Στρατηγείου διετέλει ὑπὸ τὴν πεπλανημένην ἐντύπωσιν ὅτι ἡ Μανωλιάσα δὲν εἶχε καταληφθῆ. Ἐσκόπει λοιπὸν νὰ ἀποστείλῃ ἐκεῖ τὴν 2αν Μεραρχίαν κατὰ τὴν πρωΐαν τῆς 2ας Δεκεμβρίου, ἐν τῷ μεταξὺ δὲ ἐδόθησαν διαταγαὶ εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Μάνον ὅπως βαδίσῃ μετὰ τῶν 200 αὐτοῦ Κρητῶν ἀτάκτων καὶ καταλάβῃ τὴν φάραγγα.

Τὴν κίνησιν ταύτην τῶν Κρητῶν ἐπρόκειτο νὰ ὑποστηρίξῃ 1 τάγμα τοῦ 15ου Συντάγματος. Τὴν 6ην μ. μ. ἐμηνύθη πρὸς αὐτὸν ὅτι κατὰ τὴν νύκτα τῆς 1ης θὰ κατέφθανεν ἐκεῖ τὸ σύνολον τῶν μεταγωγικῶν τῆς 2ας Μεραρχίας. Διακανονίσας μετὰ τοῦ διοικητοῦ τοῦ τῷ τάγματος τὰς λεπτομερείας τῆς πορείας ἐξεκίνησε πρὸς βοήθειαν τῶν Κρητῶν.

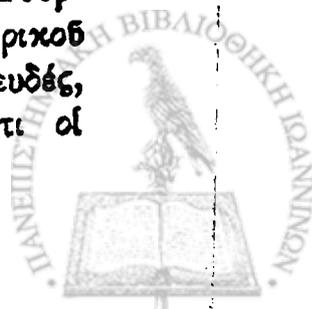
Πρὸς μεγίστην αὐτοῦ ἐκπληξιν ἀλλὰ καὶ χαρὰν — καθότι ὁ ἀτυχῆς Μάνος πάντοτε ἐπρόθει τὴν μάχην — εὔρε τὴν Μανωλιάσαν κατειλημμένην. Πρὸς μείζονα δὲ αὐτοῦ ἐκπληξιν εὐρέθη ἄνευ τῆς ὑποσχεθείσης ἐνισχύσεως καὶ οὐδαμοῦ διέκρινε σημεῖα τοῦ τάγματος.

Ἐν τούτοις ὁ γενναῖος οὗτος ἀρχηγὸς τῶν ἀτάκτων ἀπεφάσισε νὰ ἐπιτεθῆ κατὰ τῶν Τούρκων ἐντὸς τῆς κρύπτῃς αὐτῶν.

Οἱ Κρηῖτες ἀνεπτύχθησαν εἰς γραμμὴν ἀκροβολισμοῦ καὶ τοσοῦτο καλῶς ἐξετέλεσαν τὴν κίνησιν ταύτην, ὥστε μετὰ συμπλοκὴν μιᾶς ὥρας οἱ Τούρκοι ὑπεχώρησαν καὶ ὁ Μάνος μετὰ τῶν 200 αὐτοῦ ἀνδρῶν κατέλαβε τὸ χωρίον καὶ κατηυλίσθη ἐκεῖ εὐρῶν 47 Τουρκικὰ πτώματα.

Τοῦτο συνέβη τὴν 4ην μ. μ.

Τὸ χωρίον τῆς Μανωλιάσας κεῖται ὀπισθεν τοῦ λόφου καὶ ὁ Μάνος ὠδήγησε τοὺς ὑπ' αὐτὸν ἄνδρας μέχρι τῆς κορυφῆς, ἀπεχούσης περὶ τὰ 800 μέτρα τοῦ χωρίου, ἐκεῖ δὲ ἀνέμεινε τὴν Τουρκικὴν ἀντεπίθεσιν, καθότι εἶχε πληροφορηθῆ παρὰ τινος χωρικοῦ ὅτι ὀλόκληρον Σύνταγμα κατεῖχε τὸ χωρίον (Τοῦτο ἦτο ψευδές, μόνον δὲ τὸ τάγμα Αὐλώνος εὕρισκετο ἐκεῖ) καὶ ἐπίστευσεν ὅτι οἱ Τούρκοι θὰ ἀπεπειρῶντο νὰ ἀνακαταλάβωσι τὴν Μανωλιάσαν.



Τὴν 6ην μ. μ. ἅμα τῷ νυκτερινῷ σκότει κατέφθασεν ἡ συνοδεία τῶν μεταγωγικῶν τῆς 2ας Μεραρχίας, ἀλλ' ὁ ὑπὸ τὴν διοίκησιν τοῦ λοχαγοῦ Βάρκα λόγος τοῦ ἐπικουρικοῦ τάγματος ἐνεφανίσθη τὴν 7ην ἑσπερινήν, τὸ δὲ ὑπόλοιπον τοῦ τάγματος ἀνέκετο τὴν 8ην.

Οἱ τελευταῖοι οὗτοι εἶχον παραπλανηθῆ καθ' ὁδὸν λόγῳ τοῦ νυκτερινοῦ σκότους.

Ὁ Μάνος ἐξέθηκε τὴν κατάστασιν πρὸς τὸν διοικητὴν τοῦ τάγματος καὶ παρεκάλεσεν αὐτὸν νὰ τοποθετήσῃ τοὺς ἄνδρας του ἐπὶ τῆς κορυφογραμμῆς τοῦ λόφου εἰς ἀντικατάστασιν τῶν Κρητῶν, οἵτινες ἦσαν ἐξηντλημένοι καὶ πεινῶντες καθότι οὐδὲν εἶχον φάγει δι' ὅλης τῆς ἡμέρας, ἐβάδιζον δὲ καὶ ἐμάχοντο μετὰ κενῶν στομάχων.

Εἰς τὸν Μάνον ἐδόθη ἡ ἀπάντησις ὅτι καλὸν ἦτο νὰ μεριμνᾷ περὶ τῶν ἰδίων ὑποθέσεων, ὅτι ὁ διοικητὴς τοῦ τάγματος θὰ ἐτοποθετῆ τὰς προφυλακὰς του ἐκεῖ ὅπου ἤθελεν — ἀκριβῶς ἔξωθι τοῦ χωρίου — καὶ ὅτι ὁ ἀρχηγὸς τῶν Κρητῶν ἠδύνατο νὰ ὑπάγῃ στὸν διάβολον.

Ὁ Μάνος ἐπροτίμησε νὰ ὑπάγῃ νὰ δειπνήσῃ, ἐπειδὴ ὅμως ἀμφέβαλλε περὶ τῆς ἀσφαλείας του ἂν ἐδειπνῆ ἐντὸς τοῦ χωρίου, καθ' ὃν χρόνον ἡ κορυφὴ τοῦ λόφου ἦτο ἐγκαταλελειμμένη εἰς τὸ ἔλεος τῶν Τούρκων, ἀπέσυρε τοὺς ἄνδρας αὐτοῦ εἰς ἀσφαλέστερον σημεῖον ἀπέχον περὶ τὸ χιλιόμετρον ἐκεῖθεν, διένειμε δὲ εἰς αὐτοὺς τροφὰς καὶ κατηυλίσθη.

Τὸ τάγμα τοῦναντίον κατηυλίσθη ὑπὸ τὰς Τουρκικὰς σκηναὶς καὶ ἐν ταῖς οἰκίαις τοῦ χωρίου.

Σύγκρουσις ἐκ πλάνης.

Τὴν χαραυγὴν τῆς ἐπομένης, ὅτε ἡ δμίχλη ἐκάλυπτεν εἰσέτι τὴν κορυφὴν τοῦ λόφου, δύο τάγματα τῆς στρατιᾶς τοῦ Τζαβῆτ πασᾶ ἀπελθόντα κατέλαβον τὴν κορυφογραμμὴν καὶ ἐφώρμησαν κατὰ τοῦ χωρίου (2α Δεκεμβρίου).

Τὸ Ἑλληνικὸν τάγμα καταληφθὲν ἐξαπίνης ἐξώρμησε τῶν καταυλισμάτων αὐτοῦ καὶ ἐτράπη ἐν ἀταξίᾳ πρὸς τὰς ὑπυρεῖας τοῦ λόφου, καθ' ὃν χρόνον ἐπεῖγον ἄγγελμα ἐπέμπετο ἐκ μέρους τοῦ Μάνου ζητοῦντος βοήθειαν.

Ἐπὶ δίωρον διήρκεσεν ἡ σύρραξις ἐν τῇ δμίχλῃ τῆς πρωΐας, ὅτε αἰφνης μελανὴ φάλαγξ ἐθεάθη ἐπερχομένη κατὰ τῆς Ἑλληνικῆς πτέρυγος.

Ἐν μέσῳ τοῦ ἡμίφωτος διεκρίνοντο αἱ λάμπεις τῶν λογχῶν, πρὸς τὴν διεύθυνσιν δ' ἐκείνην ἤρξαντο πυροβολοῦντες οἱ ἄνδρες τοῦ 15ου Συντάγματος.



Ἀπροσδοκίτως τοῦ θορύβου τῆς μάχης ἐπεκράτησεν ἡ φωνή τοῦ ἀξιωματικοῦ λέγοντος Ἑλληνιστί: «Διὰ τὸν Θεόν, μὴ πυροβολήτε· εἴμεθα ἡ 2α Μεραρχία».

Οἱ ἄνδρες αὐτοῦ γονυπετεῖς οἱ μὲν, ὑπτιοὶ οἱ δὲ προσεπάθουν νὰ προφυλαχθῶσιν ἐκ τῶν Ἑλληνικῶν σφαιρῶν, ἐκεῖνος ὅμως ἰστάμενος ὄρθιος ἤτο εὐδιάκριτος ἐν μέσῳ τῶν πρωϊνῶν ὑδρατμῶν.

Ἴσως οἱ Ἕλληνες τοῦ 1ῆου δὲν ἤκουσαν τὴν φωνὴν του, ἴσως τὰ νεῦρά των ἦσαν ἐν παραξυσμῷ, ἴσως μάλιστα καὶ νὰ ἐφοβήθησαν παγίδα—οὐδέποτε θὰ γνωσθῆ τοῦτο—ἀλλ' οἱ ἄνδρες τοῦ λοχαγοῦ Βάρκα ἀπῆντησαν εἰς τὴν φωνὴν διὰ συνεχοῦς πυρὸς καὶ ὁ νεαρὸς Καλλάρης—ὁ ἀξιωματικὸς ἐκεῖνος ἤτο ὁ υἱὸς τοῦ Μεράρχου—ἔπεσε νεκρὸς διάτρητος ὑπὸ σφαιρῶν.

Βαθμηδὸν ἐφόσον ἡ 2α Μεραρχία ἐφθάνεν ἀνὰ τάγμα καὶ ἐλάβαν μέρος εἰς τὴν σύρραξιν, τὰ δύο Τουρκικὰ τάγματα ὑπεχώρουν.

Αἱ ἐφεδρεῖαι αὐτῶν ἀνερχόμεναι τὸν λόφον ἐξεληύθησαν ἐν τῇ ἀβεβαιότητι τοῦ φωτὸς ὡς Ἕλληνες καὶ ἐπὶ τέταρτον τῆς ὥρας Τουρκικὴ πυροβολαρχία διηύθυνε κατ' αὐτῶν σφοδρὸν πῦρ διὰ τῶν μυδραλλιοβόλων μέχρις οὗ ἀποσυνετέθησαν καὶ ἐτρέπησαν εἰς φυγὴν.

Μετ' ὀλίγον νέαι ἐπικουραὶ κατέφθασαν καὶ οὕτως ἡ μάχη ἐξηκολούθησεν ἐπίμονος καθ' ὅλην τὴν ἡμέραν. Ὅτε μὲν οἱ Τοῦρκοι κατελάμβανον τὸ χωρίον, ὅτε οἱ Ἕλληνες.

Ἡ μάχη διεξήγετο μεταξύ τῶν στρατιωτῶν ἄνευ ὀριστικοῦ σχεδίου, μηδὲ τακτικῆς.

Μία Ἑλληνικὴ πεδινὴ πυροβολαρχία τοποθετημένη ὀπισθεν τῆς κυρίας ὁδοῦ μεταξύ Ἰφθαλίας καὶ Κανέτας ἐπυροβόλει κατὰ τῶν Τουρκικῶν θέσεων, συγχρόνως ὅμως τρεῖς Τουρκικαὶ πυροβολαρχίαι εὐρισκόμεναι ἐπὶ τοῦ Μπιζανίου ἐπραττον τὸ αὐτὸ κατὰ τῶν Ἑλλήνων.

Αἱ ἀντίπαλοι πυροβολαρχίαι δὲν ἠδύναντο νὰ στραφῶσι κατ' ἀλλήλων. Σὺν τῇ χρόνῳ ὅμως ταχυβόλα μετεκομίσθησαν ἐπὶ τόπου καὶ ἐτέθησαν εἰς ὄρασιν ὑπὸ ἀμφοτέρων τῶν ἀντιπάλων.

Αἱ ἀπώλειαι.

Αἱ ἀντιμαχόμεναι δυνάμεις ἦσαν περίπου 7000 ἄνδρες ἐκατέρωθεν, ἀλλ' οἱ Τοῦρκοι εἶχον τὸ πλεονέκτημα ὡς πρὸς τὸ πυροβολικὸν καὶ τὰ ταχυβόλα.

Καθ' ὅλην ἐκείνην τὴν ἡμέραν ἡ μάχη ἐξηκολούθησε, τὴν δ' ἐπομένην (4 Δεκεμβρίου) μέχρι τῆς δειλῆς οἱ Τοῦρκοι ἐν ἐσχάτῃ προσπάθειᾳ κατέλαβον τὸ χωρίον καὶ ἐκράτησαν αὐτό, ἐν ᾧ οἱ ἡμέτεροι ἀπεσύροντο ἐκτὸς βολῆς πυροβόλου ἀπὸ τοῦ Μπιζανίου, ἀλλ' ἐντὸς βολῆς ὀπλοῦ ἀπὸ τῆς Μανωλιάσας.



Ἡ φθορά ὑπῆρξε τρομακτική.

Εἶναι ἀδύνατον νὰ δώσῃ τις ἀκριβῆ, ἀλλ' οὐδὲ κατὰ προσέγγι-
σιν κἂν τὸν ἀριθμὸν τῶν ἀπωλειῶν. Ἀμφιβάλλομεν ἐν τούτοις ἂν οἱ
Ἕλληνες, οἵτινες εἶχον κατὰ τὴν πρῶαν τῆς 2ας Δεκεμβρίου 8000
ἄνδρας, θὰ ἤρίθμουν πλειότερον τοῦ ἡμίσεος κατὰ τὴν πρῶαν τῆς 4ης

Πλὴν καὶ οἱ Τοῦρκοὶ ὑπέστησαν σημαντικὰς ἀπωλείας.

Ὁ διοικητὴς αὐτῶν Ἰζαδὴτ πασᾶς ἐφρονεῦθη κατὰ τὴν τελευ-
ταίαν ἐφοδον, οὐδεὶς δ' εὐρέθη ὅπως λάβῃ τὴν θέσιν του καὶ ἐδηγήσῃ
τὸν στρατὸν ἐπὶ τὰ πρόσω· ἄλλως οἱ Ἕλληνες ἴσως κατεδιώκοντο
ἔτι ἀπωτέρω. Ὅπως δὲ ποτε καθὼς συνέβησαν τὰ πράγματα, οἱ ἄν-
δρες ἀμφοτέρων τῶν μερῶν ἐπολέμησαν γενναίως. Καίτοι κεκοπια-
κότες ἀφιέρωσαν τὴν νύκτα εἰς τὴν ταφὴν τῶν νεκρῶν των.

Τὸ ἔργον τοῦτο ὑπῆρξε μακρὸν.

Παρά τὸ Μπιζάνιον.

Ἐν τῷ μεταξὺ εἰς τὸ Ἑλληνικὸν δεξιὸν κέρασ πρὸς τὴν Ἀετο-
ράχην συνεκροτήθη σοβαρὰ μάχη τὴν 1ην καὶ 2αν Δεκεμβρίου.

Εἰς τὸ σημεῖον τοῦτο ἡ Ἑλληνικὴ ταξιαρχία τῶν Εὐζώνων κα-
ταδιώκουσα τὸν φεύγοντα Φουὰτ βέην μετὰ τὴν μάχην τῶν Πεστῶν,
ἐπίστευσεν ὅτι τὸ Μπιζάνιον θὰ περιήρχετο εἰς χεῖράς των.

Οἱ Ἕλληνες ἠγνόουν ὅτι ὁ Φαῆκ βέης μετὰ τῆς 19 Μεραρχίας
ἣτις εἶχε νικήσει τὸ Ἑλληνικὸν ἀπόσπασμα ἐν Δρίσκῳ, τὴν ἐσπέ-
ραν τῆς 30ης Νοεμβρίου ἔφθασε παρὰ τὸ Μπιζάνι.

Ἐντὸς μακρᾶς κοιλάδος ὑπὸ τὴν προστασίαν ἐνὸς λόφου τὰ 4
τάγματα τῶν Εὐζώνων ἀνεπτύχθησαν εἰς γραμμὴν τὴν πρῶαν τῆς
1ης Δεκεμβρίου ἀφήσαντες ἐλιγὰριθμον μόνον ἀπόσπασμα ἐπὶ τῆς
κεφαλῆς τοῦ λόφου.

Ὁ Φαῆκ βέης εἶχε διαταχθῆ νὰ προελάσῃ ἔτι πορρωτέρω. Ἡ
Μεραρχία αὐτοῦ ἐστερεῖτο πυροβολικοῦ καὶ ἦτο ἠλαττωμένη κατα-
πληκτικῶς εἰς ἀριθμὸν. Ἀλλ' ἀφ' οὗ τὸ Μπιζάνι ἀπετέλει τὸ δεξιὸν
αὐτοῦ κέρασ, περὶ τὸ ὁποῖον ἐπρόκειτο νὰ περιστραφῇ, ἴδύνατο νὰ
βασίλῃται ἀφόβως ἐπὶ τῆς δυνάμεως τοῦ πυροβολικοῦ τοῦ φρουρίου
τούτου.

Ὅθεν κατένειμε τὴν Μεραρχίαν του εἰς 6 τάγματα, προσετέθη
δ' ἐπὶ πλέον ἐν ἑτερον παραχωρηθὲν ὑπὸ τοῦ Φουὰτ βέη ἐκ Μπιζα-
νίου, ἐν ᾧ ὁ Στρατηγὸς εἶχε θέσει εἰς τὴν διάθεσίν του τὴν φρουρὰν
Ἰωαννίνων συγκειμένην ἐκ 2 ταγμάτων.

Κατὰ συνέπειαν ὁ Φουὰτ βέης εὐρίσκετο ἐπὶ κεφαλῆς 1) ταγ-
μάτων, ἐξ ὧν συνεκρότησε τρεῖς φάλαγγας, ἡ μὲν τῶν ὁποίων ἐτά-
χθη ὡς ἐφεδρεία καὶ αἱ λοιπαὶ ἀπετέλεσαν τὰς δύο πτέρυγας τῆς πα-
ρατάξεως, ἐκάστη δὲ τῶν φάλαγγων ἐβάδιζεν ἔχουσα δύο τάγματα
ἐπὶ τῆς μαχητικῆς γραμμῆς, ἐν δὲ ἐν ἐπιφυλακῇ.



τῶ
λῆ
νὰ
με
Οἱ Τούρκοι εἶχον πλέον συνηθίσει νὰ εὐρίσκωσι τοὺς Ἑλλη-
νας ἀνερριχημένους πάντοτε ἐπὶ τῶν κορυφογραμμῶν τῶν ὄρεων,
ὡς ἐκ τούτου δέ, ὅτε τὴν πρωΐαν τῆς 1ης Δεκεμβρίου ἡ φάλαγξ τοῦ
Φαῦκ βέη εἶδε μικρὸν ἀπόσπασμα Ἑλλήνων ἐπὶ τοῦ ὕψους τοῦ
ὄρους, ἀκαριαίως μετέβαλε διεύθυνσιν καὶ χωρὶς νὰ ἀναπτυχθῆ εἰς
παράταξιν ἐφώρμησε κατὰ τοῦ λόφου.

τὰ
πχ
Βε
Κε
νε
Οἱ Τούρκοι ἐβάδιζον κατὰ τετράδας, ἀλλ' οἱ εὐζωνοὶ ἀνέμενον
αὐτοὺς ἐν γραμμῇ παρατάξεως καὶ τότε ἤρχισε λυσσώδης μάχη.

Οἱ Τούρκοι ἀδυνατοῦντες νὰ ἀναπτυχθοῦν εἰς γραμμὴν ἠναγ-
κάσθησαν νὰ ὑποχωρήσουν ἐν ἀταξίᾳ συμπαρασύραντες μεθ' ἑαυτῶν
καὶ τὸ ἐν ἐπιφυλακῇ τάγμα, ὅπερ εἶχε φθάσει ἐγγύτατα ὀπισθεν
αὐτῶν. Εἰς μάτην τὸ Μπιζάνι διὰ σφοδροτάτου πυρὸς τῶν πολυαρίθμων
αὐτοῦ πυροβόλων καὶ τῶν μαξιμ ἠγωνίζετο νὰ νανικόψη τὴν προέλα-
σιν τῶν ἡμετέρων. Οἱ Ἕλληνες νικηφόροι ἔβλεπον ἤδη τελικὴν
καὶ ἀνέκκλητον τὴν ἐκδοσιν τοῦ ἀγῶνος, παρουσιάζετο δὲ ὡς ὄραμα
πρὸ αὐτῶν ἡ πτώσις τοῦ Μπιζανίου.

τῆ
Τι
μ
Κι
κι
Ἐνόμισαν ὅτι οἱ κατ' αὐτῶν ἐπιτεθέντες ἦσαν ἡ φρουρὰ τοῦ Μπι-
ζανίου καὶ ὅτι ἐπρόκειτο περὶ ἐξόδου αὐτῆς, ἐπειδὴ ἠγνόουν ὅτι οἱ
ὑποχωροῦντες καὶ παρ' αὐτῶν οὕτω καταδιωκόμενοι ἦσαν ἡ δεξιὰ
μόνον πτέρυξ νέας Τουρκικῆς Μεραρχίας, συνισταμένης ἐκ τῶν ἀρί-
στων ἀνδρῶν τοῦ τακτικοῦ Τουρκικοῦ στρατοῦ.

δι
Η Τουρκικὴ φάλαγξ τῆς ἐφεδρείας ἀνέκοψε τὴν ἀγρίαν αὐτῶν
καταδίωξιν, ἅμα δὲ τῆ νυκτί, οἱ εὐζωνοὶ ὑπεχώρησαν ἐκτὸς βολῆς
ἀπὸ τοῦ Μπιζανίου πρὸ τοῦ νέου καὶ ἀπροσδοκῆτου ἀντιπάλου των.

κ
Τ
α
λ
Ἐπολέμησαν μετ' ἐπιτυχίας ἐναντίον πολυπληθῆς στέρας δυνά-
μεως ὑπ' αὐτὰ τὰ πυροβόλα τοῦ Μπιζανίου, φρουρίου υπερβαλλόντως
ἰσχυροῦ. Τὴν 2αν Δεκεμβρίου ἡ ἀριστερὰ πτέρυξ τῶν Τούρκων κατέ-
στησεν αἰσθητὴν τὴν παρουσίαν της.

λ
ἐ
Καθ' ἅπασαν τὴν ἡμέραν οἱ γενναῖοι ἐκεῖνοι εὐζωνοὶ μαχόμενοι
ἐπιμόνως κατὰ τῶν πολυαρίθμων Τούρκων ἠναγκάσθησαν νὰ ποσυρ-
θῶσι βαθμηδὸν πρὸς τὰ ὀπίσω μέχρις οὗ τὸ σχῆμα τοῦ Μπιζανίου
ἐξηφανίσθη εἰς τὴν ἀπόστασιν.

Ὅτε ἡ νύξ ἐπῆλθεν, ἡ δεξιὰ Ἑλληνικὴ πτέρυξ εὐρίσκετο καὶ
πάλιν ἐν Βαλτσόρα, κατὰ δὲ τὴν 3ην καὶ 4ην Δεκεμβρίου ἡ ἀρι-
στερὰ εἰσεχώρησε βαθμηδὸν φθάσασα οὕτως εἰς Μανωλιάσαν.

θ
Ἐντὸς ὀκτῶ ἡμερῶν καὶ μιᾶς ἔτι, τῆς τοῦ Δρίσκου, ὁ στρατὸς
εἶχεν ἀπολέσει περὶ τοῦς 7000 ἀνδρας ἐκ τοῦ συνόλου τῆς μαχητι-
κῆς αὐτοῦ δυνάμεως ἀπαρτιζομένης ἐξ 20000 τακτικῶν καὶ ἴσως
7000 ἀτάκτων, οἵτινες ὁμῶς, ἐπειδὴ δὲν συμμετέσχον εἰς τὸν ἀγῶνα,
δὲν δύνανται νὰ προσμετρηθῶσιν.

ΕΛΛΗΝΙΚΗ
Μητροπολίτις
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΑΣ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

τοῦ
λή'

ΚΑΤΑΣΤΗΜΑΤΑ ΜΙΧ. ΣΑΛΙΒΕΡΟΥ ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

νά
μει

Παρακολουθήσατε ὅλοι
τὴν νέαν σειρὰν τῶν μαχῶν

τά
πα
Βό
Κε
νε:

ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΟ-ΤΟΥΡΚΙΚΟΥ ΚΑΙ ΕΛΛΗΝΟ-ΒΟΥΛΓΑΡΙΚΟΥ ΠΟΛΕΜΟΥ

θα

ΓΙΑ ΤΗΝ ΒΙΟΓΡΑΦΙΑΝ ΕΚΑΣΤΟΥ ΝΕΟΥ ΗΡΩΟΣ ΑΜΦΟΤΕΡΩΝ ΤΩΝ ΠΟΛΕΜΩΝ

τῆ
Τε
μυ

Πάντα τὰ ἐπεισόδια καὶ τῶν δύο πολέμων, οἱ ἡρωϊσμοί, αἱ περιπέτειαι, αἱ θηριωδία τῶν Τούρκων καὶ τῶν Βουλγάρων.

Ἄφάνταστος ἑρμητικότης τῶν Ἑλληνικῶν Στρατευμάτων καὶ τέλεια περιφρόνησις πρὸς τὸν θάνατον.

κο
κο

Αἱ σελίδες τοῦ 21 ὠχρῶσιν εἰς πλεῖστα σημεῖα ἀπέναντι τῆς ἐπιδειχθείσης ἐθελουσίας τοῦ Ἑλλήνος στρατιώτου.

Ἡ μεγάλη στρατηγικότης τοῦ Διαδόχου καὶ νῦν Βασιλέως μας.

Τὸ ἐνεργὸν μέρος τοῦ ἀειμνήστου Βασιλέως ἡμῶν Γεωργίου καὶ ἡ κακοπιστία ἐνδὲς ἐκ τῶν συμμάχων.

δε

Αἱ σελίδες καὶ τῶν δύο πολέμων θὰ παρελάσουν ὡς ἐπὶ κινηματογραφικῆς ἐθόνης ζωντανά, γραφικὰ, παραστατικὰ, μετὰ μεγαλοπρεπῶν εἰκόνων εἰλημμένων ἐκ τοῦ θεάτρου τοῦ πολέμου καὶ στηριζομένων ἐπὶ τῆς πραγματικότητος.

κι
Τ
αι
λι

Ὁ ἀγοράζων τὴν σειρὰν τῶν μαχῶν δύνανται νὰ ἔχῃ συγχρόνως καὶ τὴν Ἱστορίαν καὶ τῶν δύο νικηφόρων πολέμων.

λι
ἐτ

ΕΞΕΔΟΘΗΣΑΝ ΜΕΧΡΙ ΣΗΜΕΡΟΝ

θε
κ
π
σ
α
β

- 1 Ἡ μάχη τοῦ Σαρανταπόρου.
- 2 Ἡ μάχη τῶν Καϊλαρίων καὶ τοῦ Ναλμπάγκιοι
- 3 Ἡ μάχη τῶν Γιαννιτσῶν.
- 4 Ἡ παράδοσις τῆς Θεσσαλονίκης.
- 5 Ἡ Πολιορκία τοῦ Μπιζανίου.
- 6 Ἡ Ἄλωσις τοῦ Μπιζανίου.
- 7 Αἱ δύο Νουραχίαι.
- 8 Ἡ μάχη τοῦ Κιλκίς.



BK 1
19.3

Αριθ. εσο.

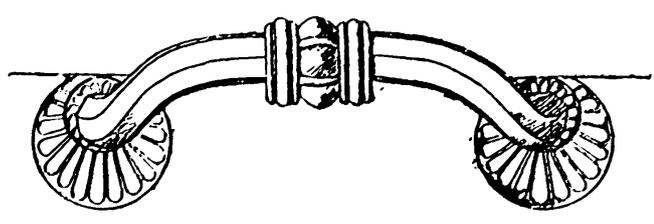
ΜΑΚΕΔΟΝΙΑ ΚΑΙ ΜΑΚΕΔΟΝΕΣ

ΔΙΑΛΕΞΙΣ ΓΕΝΟΜΕΝΗ ΕΝ ΜΑΚΕΔΟΝΙΑ

ΥΠΟ

ΑΝΤΩΝΙΟΥ Δ. ΚΕΡΑΜΟΠΟΥΛΛΟΥ

ΚΑΘΗΓΗΤΟΥ ΕΝ ΤΩ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΩ ΑΘΗΝΩΝ, ΑΚΑΔΗΜΑΪΚΟΥ



Εικ. 26 εὑρημάτων τῶν παρὰ τὴν Ἀχρίδα 7 ἡγεμονικῶν τάφων.

Ἐκδότης ἡ Μακεδονικὴ Ἐκπαιδευτικὴ Ἐταιρεία
Ὁδὸς Ἐδουάρδου Λῶ 14.

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
1930

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μητροπολιτῆ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ



τοῦ
λη
ν
με
ν
π
Βα
Κα
νε
βα
τη
Το
μ
πο
πο
διο
τη
Το
α
λη
λη
π
ο
α
βα

Τυπ. «Ἑστία» 4517.



TO THE SOCIETY OF HELLENIC STUDIES

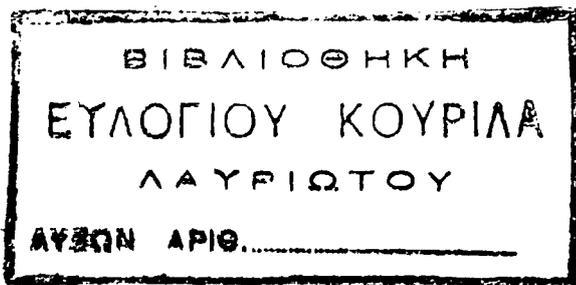
ON THE OCCASION OF ITS 50TH ANNIVERSARY



τοῦ
λῆτ
νά
μεν
τά
παγ
Βάρ
Κα
νεκ
βαν
τῆ
Τοι
μυ
κο
κα
διο
κυ
Το
αι
λή
λή
έτ
θε
κα
πα
ση
ά
βο

Θεομαὶ εὐχαριστίαι ἐκφράζονται ἐνταῦθα πρὸς τὴν γερα-
ρὰν Ἀρχαιολογικὴν Ἑταιρείαν Ἀθηνῶν, διότι ἐδάνεισεν 26
μεταλλογραφήματα τῆς Ἀρχαιολ. Ἐφημ. 1926-7 (τυπω-
θείσης τῷ 1929) εἰκονίζοντα εὐρήματα τῶν παρὰ τὴν Ἀχρίδα
ἐπιτὰ ἡγεμονικῶν Μακεδονικῶν τάφων, καὶ πρὸς τὸ Ἡμε-
ρολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος 1930 διὰ πᾶσαν φιλόφρονα
ἐπικουρίαν.





ΟΙ ΜΑΚΕΔΟΝΕΣ ΚΑΙ Η ΜΑΚΕΔΟΝΙΑ

Πάντες οἱ Μακεδόνες σήμερον πιστεύουσι καὶ ἰσχυρίζονται, ὅτι εἶνε Ἕλληνες, ἔτοιμοι νὰ ἀποθάνωσιν ὑπὲρ τῆς ἐθνικότητος ταύτης, ὡς καὶ πᾶς ἄλλος Ἕλλην ἴσῃν καὶ ὁμοίαν ἔχων πεποίθησιν.

Θέλω ὁμως νὰ ἐρωτήσω αὐτοὺς πῶς πείθονται, ὅτι εἶνε μέλη ἀρχικῶς τοῦ ἔθνους τούτου, ποίαν πιστεύουσιν ὡς ἐθνολογικὴν ἀρχὴν αὐτῶν, ἀφ' οὗ ἤδη ἐπὶ Φιλίππου ὁ ἀθηναῖος Δημοσθένης ἐκάλει αὐτοὺς βαρβάρους. Καὶ ἔχει μὲν ἡ λέξις αὕτη καὶ τὴν σημασίαν τοῦ ἀνήκοντος εἰς κατώτερον πολιτισμὸν ἀνθρώπου, ὅστις δύναται νὰ εἶνε καὶ Ἕλλην, ἀλλ' ἐγὼ πιστεύω, ὅτι ὁ Δημοσθένης, θέλων νὰ διαβάλη τοὺς Μακεδόνας εἰς τὴν ψυχὴν τῶν ἀκροατῶν του, ἔδιδε πιθανῶς εἰς τὴν λέξιν πᾶσαν δυνατὴν κακὴν σημασίαν, ὡς ἐὰν ἦσαν ὄντως οἱ Μακεδόνες καὶ ἀλλόγλωσσοι καὶ ἀλλόθρησκοι καὶ ἀλλότροποι, «ὄθεν οὐδ' ἀνδράποδον πρίαιτό τις ἄν ποτε», οἷοι οἱ σφζόμενοι καὶ τότε ἀκόμη πιθανῶς — ἀφ' οὗ ἐσφζοντο ἐπὶ Θουκυδίδου — «δίγλωσσοι βαρβαροὶ» τῆς ἀνατολικῆς Μακεδονίας, πρὸς τοὺς ὁποίους, γνωστοὺς τοῖς Ἀθηναίοις διὰ τῶν παραλίων ἐκεῖ ἀποικιῶν ἤδη ἀπὸ τῶν χρόνων τοῦ φορολογοῦντος τὰ παράλια ἀττικοῦ κράτους, εὐκόλον ἦτο νὰ συγχύσῃ καὶ ταυτίσῃ πάντας τοὺς Μακεδόνας ὁ ἐπιτήδειος δημαγωγός.

Ἀλλὰ καὶ σήμερον ἀκόμη πολλοὶ ξένοι ἱστορικοί, ἀναλύοντες χωρὶα τινὰ σκοτεινὰ ἐλλήνων καὶ λατίνων συγγραφέων, νεωτέρων πολὺ τοῦ Ἡροδότου, καὶ παρερμηνεύοντες αὐτὰ φρονοῦσιν ἐπιμόνως, ὅτι οἱ Μακεδόνες δὲν ἦσαν Ἕλληνες, παρὰ τὴν ῥωμαλέαν ἀντεπέξοδον τοῦ Γ. Χατζι-



τά του λήτι
νά τ
μενε
τά
παγ
Βάρ
Κα
νεκ
εαν
τη
Τοι
μυε
κολ
κα
διο
κυ
Το
αιε
λή
λή
έτε
θε
κα
πο
σπ
άτ
βο

δάκι μετὰ φιλολογικῆς σοφίας καὶ ἀκριβείας καὶ μετὰ πίστεως ὁμολογητοῦ τῶν πρώτων χριστιανικῶν χρόνων.

Πρέπει λοιπὸν νὰ καταλήξῃ ζήτημα πείσματος ἢ πίστεως ἡμῶν τῶν Μακεδόνων ὅτι εἴμεθα Ἕλληνες; θὰ εἴπωμεν ἀπλῶς ὅτι εἴμεθα ὅ,τι θέλομεν νὰ εἴμεθα; ἢ εἶνε δυνατόν νὰ ἔχωμεν ἄλλας ἀποδείξεις τῆς ἑλληνικῆς φυλετικῆς ἡμῶν ιδιότητος;

Καὶ πρώτον θὰ ἐπεθύμουν νὰ ἐξετάσω μήπως οἱ Μακεδόνες ὡς Ἕλληνες εἶνε προϊόντα πρωίμου ἑξελληνισμοῦ, τόσον πρωίμου, ὥστε ἤδη ἀπὸ τοῦ 700 π. Χ. περίπου πάντες οἱ βασιλεῖς τῆς Μακεδονίας νὰ ἔχωσιν ἑλληνικὰ ὀνόματα. Ἄλλ' ἐκτὸς ὅτι αἱ ἀνασκαφαὶ ἀποδεικνύουσιν, ὅτι πρὸ τοῦ 7^{ου} αἰῶνος π. Χ. οἱ νότιοι Ἕλληνες δὲν εἶχον ἐπιμειξίαν μετὰ τῆς Μακεδονίας, δύναται τις νὰ ἐρωτήσῃ καὶ τοῦτο: ποῖον ἐκ τῶν μικρῶν βασιλευομένων κατ' ἀρχὰς ἢ δημοκρατουμένων ἔπειτα κρατῶν, εἰς ἃ διηρεῖτο ἡ νότιος Ἑλλάς κατὰ πόλεις, εἶχε τὴν δύναμιν καὶ τὴν θέλησιν καὶ τὰ μέσα καὶ τὸ συμφέρον νὰ ἑξελληνίσῃ, μικρὸν αὐτό, τὴν ἐκτενῆ χώραν τῆς Μακεδονίας; Αἱ Ἀθῆναι, τὰ Μέγαρα, αἱ Θῆβαι, ἡ Λαμία, ἡ Σπάρτη, αἱ Θεσπιαί, τὸ Ἄργος; Ποῖον; πῶς;

Ὅταν μάλιστα τοιοῦτον ἑξελληνισμόν δέχηται τις μετὰ τὸν 7^{ον} αἰῶνα, δηλ. ἐν χρόνῳ καθ' ὃν τὸ Μακεδονικὸν κράτος ἐσχηματίζετο μέγα διὰ τῆς ὁμοσπονδιακῆς ἐνώσεως πάντων τῶν ἐπὶ μέρους κρατειδίων, ὡς θὰ ἴδωμεν περαιτέρω, καὶ ἦτο εὐτυχὲς καὶ ὑπερήφανον, ἢ καθ' ὃν ὁ Φίλιππος καὶ ὁ Ἀλέξανδρος ὑπέτασσαν τὴν νότιον Ἑλλάδα καὶ εἶχον συναίσθησιν τῆς ἑαυτῶν ὑπεροχῆς, θὰ ἦτο ἀνήκουστον πρᾶγμα οἱ Μακεδόνες νὰ μισήσωσιν ἑαυτοὺς καὶ τὴν πατριὸν γλῶσσαν ἀντὶ ἄλλης ξένης. Ὁ ἀρτίως ἀποθανὼν γερμανὸς ἱστορικὸς Beloch λέγει τὰ ἐξῆς περὶ τούτου: «πρέπει ἐπὶ τέλους νὰ λεχθῇ ἅπαξ διὰ σαφῶν λέξεων: πάντων τῶν ἡλιθίων ἰσχυρισμῶν, οἵτινες ἐλέχθησαν ἐπὶ τοῦ ἐδάφους τῆς ἱστορίας, οὐδεὶς εἶνε ἡλιθιώτερος ἐκείνου, καθ' ὃν λαός, ὅστις κατέκτησε τὴν παγκόσμιον ἡγεμονίαν, θὰ ἠρνεῖτο τὴν ἰδίαν ἑαυτοῦ γλῶσσαν, ἵνα δεχθῇ ἄλλην, ξένην. Καὶ ὅμως ὑπάρχει καὶ ἡλιθιώτερος ἰσχυρισμὸς, ἐκεῖνος δηλ., καθ' ὃν οἱ Μακεδόνες ἔπραξαν τοιοῦτόν τι κατὰ διαταγὴν τοῦ Ἀλεξάνδρου, ὅστις δῆθεν ἐν τῇ ἑλληνικῇ, τουτέστι τῇ



ἀττικῇ γλώσσει, διεΐδε τὸ ἄριστον μέσον νὰ συγχωνεύσῃ τὰ ἕτερογενῆ στοιχεῖα τοῦ κράτους του». Ὅντως δὲ δὲν ὑπάρχει παράδειγμα, καθ' ὃ ἡ γλῶσσα ἑνὸς ἔθνους νὰ ἀλλαχθῇ ῥιζικῶς διὰ βασιλικοῦ ἢ δι' οἰουδήποτε ἄλλου διατάγματος.

Ἐπειδὴ λοιπὸν τοιοῦτος ἐξελληνισμὸς εἶνε ἀνιστόρητος καὶ ἀδύνατος καὶ κατὰ τοὺς φωτεινοὺς ἀκόμη χρόνους τοῦ ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ, ἀφ' οὗ ἀντεῖχον καὶ οἱ ἄμεσοι γείτονες τῶν ἑλληνικῶν ἀποικιῶν «δίγλωσσοι βάρβαροι» τὸν 4^{ον} αἰ., ἐρωτῶ, μήπως οἱ Μακεδόνες εἴμεθα προΐοντα ἀποικισμοῦ; Ἀλλὰ καὶ ἐν τούτῳ ἐγείρεται ἡ αὐτὴ καὶ ἄνω ἀντίρρησης, ἄνευ μάλιστα ἀνάγκης, ἐπειδὴ οὐδεὶς ὑπάρχει ἰσχυρίζομενος, ὅτι ἐγένοντο ἢ καὶ ὅτι ἦτο δυνατόν νὰ γίνωσιν ἀποικίαι ἑλλήνων τῆς νοτίου Ἑλλάδος εἰς μεσόγειον χώραν, οἷα ἡ Μακεδονία καὶ μάλιστα ἡ ὄρεινὴ δυτικὴ, ἡ ἀφρητηρία τοῦ Μακεδονικοῦ κράτους καὶ ἡ κυρία πηγὴ τῆς παλαιᾶς δυνάμεως αὐτοῦ. Μεσόγειος ἀποικισμὸς εἶνε ἀντίθετος πρὸς πᾶσαν ἀποικιακὴν πολιτικὴν τῶν Ἑλλήνων πρὸ τοῦ Μεγάλου Ἀλεξάνδρου, διότι ἀπῆτει δύναμιν ἀνύπαρκτον πρότερον.

Δὲν ὑπολείπεται λοιπὸν ἄλλο τι, ἢ νὰ δεχθῶμεν, ὅτι οἱ Μακεδόνες ἐν τῇ χώρᾳ των ὑπῆρξαν καὶ εἶνε ἀρχῆθεν Ἑλληνες τὸ γένος, καθ' ἣν σημασίαν ἔχει ἡ λέξις αὕτη σήμερον εἰς τὸν νοῦν τῶν συζητούντων περὶ τῆς φυλετικῆς αὐτῶν συστάσεως.

Πρὸς τοῦτο θὰ παρατάξω συλλογισμοὺς τινὰς ἱστορικοὺς καὶ ἀρχαιολογικοὺς, καθ' οὓς δυνάμεθα σκεπτόμενοι νὰ ἔχωμεν ἐπιστημονικὴν ἐπίγνωσιν τῆς καταγωγῆς ἡμῶν καὶ τοῦ φυλετικοῦ ἡμῶν χαρακτῆρος.

*
* *

Εἶναι γνωστὸν, ὅτι ἡ Μακεδονία ἀπὸ τοῦ 6^{ου} αἰῶνος π. Χ. ἀπετέλει κράτος ὁμοσπονδιακὸν ἐκτεινόμενον (ἀμέσως μετὰ τὴν καταστροφὴν τοῦ Ξέρξου καὶ τοῦ Μαρδονίου, 479 π. Χ.) ἀπὸ τοῦ Βοΐου ὄρους μέχρι τοῦ Στρυμόνος καὶ ἀπὸ τῶν Τεμπῶν καὶ τῶν Καμβουνίων μέχρι καὶ τῆς Πελαγονίας συμπεριλαμβανομένης. Μέχρι τίνος σημείου ἀκριβέστερον



ἐξετείνοντο τὰ βόρεια σύνορα, θὰ φανῆ ἐκ τῶν κατωτέρω.

Τὸ κράτος τοῦτο ἦτο μέγα διὰ τοὺς χρόνους ἐκείνους, καθ' οἷς ἐκάστη πόλις τῆς νοτίου Ἑλλάδος ἀπετέλει χωριστὸν κράτος. Τὰ μικρὰ κράτη ταῦτα ἦσαν ἐχθρὰ συνήθως πρὸς ἄλληλα, ἢ τοῦλάχιστον ὑπεβλέποντο ἀμοιβαίως, ζηλότυπα διὰ τὴν ἀνεξαρτησίαν των, δὲν εἶχον ἐν τῇ πολιτικῇ ἰσχυρὸν συναίσθημα τῆς ὁμοφυλίας των, δὲν εἶχον ἀκόμη προσλάβει γενικῶς τὸ ἔπειτα ἀπὸ τῶν Περσικῶν κυρίως πολέμων ἐπικρατήσαν κοινὸν Ἐθνικὸν ὄνομα Ἑλληνες καὶ ὁμοίαζον πρὸς τὴν σημερινὴν Εὐρώπην, διηρημένην ὡσαύτως εἰς ἀντίπαλα κράτη λαῶν οὐ μόνον ὁμοφύλων τὸ πλεῖστον ἀλλὰ πολλάκις καὶ ὁμογλώσσων ἢ ὀλίγον διαφερόντων γλωσσικῶς. Ὅπως οἱ Εὐρωπαῖοι σήμερον διακρίνονται εἰς Γάλλους, Ἀγγλους, Ἰταλοὺς, Ρωμούνους, Σέρβους, Βουλγάρους, Τσεχοσλοβάκους κ.λ.π. χωρὶς νὰ κατορθώνωσι νὰ χωνεύσωσι τὴν ἰδέαν τῆς Πανευρώπης, τοιούτοτρόπως καὶ οἱ Ἑλληνες τότε διεκρίνοντο εἰς Ἀθηναίους, Μεγαρεῖς, Ἡλείους, Ἀργεῖους, Κορινθίους, Φωκεῖς, Θεσσαλοὺς κ.λ.π. καὶ εἰς ἔτι μικροτέρας ἐνότητας, ὡς Θεσπιεῖς, Πλαταιεῖς, Θηβαίους κ.λ.π. Αὐτὸ τοῦτο συνέβαινε καὶ ἐν Μακεδονίᾳ πρότερον. Οἱ Μακεδόνες διεκρίνοντο εἰς Πελαγονάς, Λυγκήστας, Ὀρέστας, Ἐλειμιώτας, Ἀλμῶπας κ.λ.π., μέχρις οὗ ὁ Ἀλέξανδρος Α', ὁ ἐπιλεγόμενος Φιλέλλην, καὶ οἱ πρόγονοι αὐτοῦ ἤνωσαν διὰ τῆς βίας τὰ φύλα ταῦτα εἰς ἓν κοινὸν κράτος καὶ ἔθνος, ἐφ' οὗ ἐξετάθη τὸ ὄνομα Μακεδονία καὶ Μακεδόνες ἢ Μακεδνοὶ ἦτοι μακρουλοὶ, ὑψηλοὶ. Τὸ κράτος τοῦτο ὁμοίαζε πρὸς τὴν προπολεμικὴν Γερμανίαν, ἣτις ἐνῶ ἦτο αὐτοκρατορία, διετήρει, ὅμως καὶ τοὺς Βασιλεῖς καὶ τοὺς Δοῦκας τῶν ὁμοσπόνδων Κρατῶν: οὕτω καὶ τὰ ὑποτελῆ ὁμόσπονδα κράτη τῆς Μακεδονίας «βασιλεῖς εἶχον καθ' ἑαυτὰ» ἀλλ' ἦσαν «σύμμαχα καὶ ὑπήκοα» κατὰ τὸν Θουκυδίδην τῆς Κεντρικῆς Διοικήσεως.

..

Πῶς ἐσχηματίσθη τὸ κράτος τοῦτο; Ὅλαι αἱ παραδόσεις ἀνάγουσι τὴν ἀρχὴν αὐτοῦ εἰς τοὺς Ὀρέστας,



τὸ δυτικώτατον δηλ. τοῦτο Μακεδονικὸν κρατείδιον, τὸ ὁποῖον εἶχε πρωτεύουσαν τὸ Ὀρεστικὸν Ἄργος, παρὰ τὴν σημερινὴν Χρούπισταν. Ἡ πεδιάς ἐκεῖ ἐλέγετο Ἀργεσταῖον πεδῖον, οἱ δὲ κάτοικοι Ἀργέσται (ὄχι Ἀργεῖοι), ὅπως οἱ κάτοικοι τῆς Κύρρου παρὰ τὴν Πέλλαν Κυρρῆσται, τῆς Κράννου ἐν Ἑορδαίᾳ Κραννέσται, τῆς Λύγκου Λυγκῆσται τοῦ Δίου Διέσται, τοῦ Ὄρους Ὀρέσται¹. Φαίνεται, ὅτι τὰ ἐπισφαλῆ σύνορα τοῦ Ἄργους πρὸς νότον, πρὸς τοὺς Ἐλιμιώτας, κατὰ τὴν σημερινὴν Ἀνασελίτσαν ἐγένοντο μεταξὺ τῶν δύο γειτόνων αἰτία πολέμων, οἵτινες κάποτε θὰ κατέληξαν εἰς ὀριστικὴν ἥτταν καὶ ὁμόσπονδον ὑπόταξιν τῶν Ἐλιμιωτῶν. Τὸ δυαδικὸν τοῦτο κράτος ἔπειτα θὰ ἐξετάθη πρὸς τὴν Ἑορδίαν τῶν Καίλαριων. Οἱ ἀγῶνες ἐνταῦθα θὰ ἦσαν σκληροί· μάρτυς πιθανὸν θὰ ἦτο τὸ Νταούλ - Δερβέν τῆς Κλεισούρας καὶ διὰ τοῦτο ἡ τύχη τῶν Ἑορδῶν ὑπῆρξεν οἰκτρά. Κατὰ τὸν Θουκυδίδη, ἄλλοι τούτων ἐφορευθήσαν καὶ ἄλλοι ἐξεπατρίσθησαν. Ὀμαλώτερον, φαίνεται, προσηρτήθησαν οἱ Λυγκῆσται τῆς Φλωρίνης. Γενόμενοι οὕτω κύριοι καὶ ταύτης τῆς χώρας οἱ Ἀργεάδαι βασιλεῖς, ἴσως δὲ καὶ τῆς Πιερίας δεξιὰ τοῦ κάτω ῥοῦ τοῦ Ἀλιάκκμονος, δὲν εἶχον ἀξιόλογα ἐμπόδια νὰ φθάσωσιν εἰς τὰς Αἰγὰς, ἥτοι εἰς τὴν Ἑδεεσαν, τῆς ὁποίας ἡ ἐξαιρετικὴ θέσις διὰ τὰς ὑπὸ τοῦ Ἡροδότου ὑμνουμένας φυσικὰς καλλονας καὶ διὰ τὴν ἐπιτηδειότητα πρὸς ἐπέκτασιν τοῦ ὄρεινοῦ κράτους ἀνατολικώτερον ἐπὶ τοὺς πεδινούς ἐπεβάλλετο ἀφ' ἑαυτῆς. Ἐδῶ λοιπὸν ἔγινεν ἡ πρωτεύουσα, καὶ εἶναι ζήτημα μόνον, ἂν πρὸ τοῦ γεγονότος τούτου ἢ συγχρόνως ἢ μετ' αὐτὸ ὑπετάγησαν οἱ πεδῖνοι τῆς Ἡμαθίας, ἥτοι τῆς ἀμμώδους πεδινῆς χώρας, ἣτις ἐξετείνετο ἐκεῖσε κατὰ τὰς ἐκβολὰς τῶν μεγάλων ποταμῶν.

¹ Ἐκ ταύτης τῆς παλαιᾶς καταλήξεως — σης ἢ — σιας κατάγεται καὶ ἡ σημερινὴ τοπικῶν ὀνομάτων κατάληξις — στα, ὡς Σιάτιστα κτλ. Ἡ ἀρχὴ αὐτῆς νομίζεται ἰλλυρικὴ καὶ παρεβλήθη πρὸς τὸ Este τῆς βορείου Ἰταλίας, ἡ δολοπικὴ ἀπλῶς (πρβλ. Κάρυστος). Νομίζω ὀρθότερον, ὅτι εἶνε γενικῶς Ἑλληνικὴ (πρβλ. Γεραιστός Ὀγγηστός, Θυέστης, Ἰωφελέστης, Πενέστης, ἔθνος Ἑθνέσται ἀμφιβάλλεται ἂν ὑπῆρξε).



Ἦτο δὲ τότε καὶ κατὰ τὸν 5^{ον} αἰῶνα π. Χ. ἡ λεγομένη σήμερον πεδιάς τῶν Γενιτσῶν πολὺ στενοτέρα ἢ νῦν, διότι ἡ Λυδία ἢ Λουδία λίμνη ἦτο συνδεδεμένη μετὰ τῆς θαλάσσης, ὁ δὲ πρὸς αὐτὴν συγχεόμενος εἰς τὸν κάτω ροῦν του ὁμώνυμος ποταμὸς Λουδίας ἦτο πλωτὸς καὶ ἡ Πέλλα ἦτο παραλία πόλις. Ὑστερον οἱ ποταμοὶ τὴν ἔκαμαν μεσόγειον, ὅπως κινδυνεύει νὰ πάθῃ τὸ ἴδιον τώρα καὶ ἡ Θεσσαλονίκη, ἂν δὲν παρατρέψωμεν τὰς ἐκβολὰς τῶν ποταμῶν. Ὅταν ὁμως ὁ Ἀρχέλαος ἔκαμε πρωτεύουσαν τῷ 412 π. Χ. τὴν Πέλλαν ἀντὶ τῶν Αἰγῶν, ἡ Πέλλα ἦτο πόλις παραλία καὶ διὰ τοῦτο ὁ προοδευτικὸς οὗτος βασιλεὺς τὴν ἐπροτίμησεν.

Ὁ Θουκυδίδης μᾶς ἀναφέρει καὶ πολλὰ ἄλλα ὀνόματα Μακεδονικῶν ἔθναριων, τὰ ὅποια ὑπέταξαν ὁ Ἀλέξανδρος ὁ Α΄ καὶ οἱ πρόγονοι αὐτοῦ (οὗτοι εἰς τὸν μεταξὺ 700-500 π. Χ. χρόνον) ἦτοι, πλὴν τῶν Πιέρων πρὸς Δ. τῶν ἐκβολῶν τοῦ Ἀλιάκμονος μέχρι Τεμπῶν, τοὺς Βοττιαίους πρὸς Α. τῆς Ἡμαθίας, τοὺς Παίονας κατὰ τὰς ὄχθας τοῦ Ἀξιοῦ καὶ πρὸς τὴν Γευγελὴν ἦτοι κατὰ τὴν ἔπειτα Ἀμφαξίτιν, τοὺς Ἀλμῶπας τῆς σημερινῆς Καρατζόβας, πέραν δὲ τοῦ Ἀξιοῦ τοὺς Μύγδονας, τοὺς Ἡδῶνας, τοὺς Κρησιῶνας καὶ τοὺς Βισάλτας μέχρι καὶ τοῦ Στρυμόνος. Τὰ παρὰ τὸν ποταμὸν τοῦτον ἔθνη, ἅτινα κατεῖχον οἱ Πέρσαι, ὅταν ἦλθον εἰς τὴν Ἑλλάδα, ὑπετάχθησαν ὅταν οἱ Πέρσαι, ἠττηθέντες καὶ καταστραφέντες, ἀπῆλθον καὶ τὰ ἀφήκαν ἀπροστάτευτα καὶ εὐκόλον λείαν τοῦ Ἀλεξάνδρου Α΄. Εἶχον δὲ μεγάλην σπουδαιότητα, διότι οὕτω ὁ Ἀλέξανδρος ἔγινε κύριος τῶν μακεδονικῶν χρυσορυχείων καὶ ἀργυρορυχείων τοῦ Δυσώρου ὄρους, ἐκ τῶν ὁποίων προέρχεται ἡ ὕλη τῶν σφζομένων νομισμάτων του.

Ὡς κυρίως Μακεδόνας ὅμως, ὡς κυρίους δημιουργοὺς τοῦ κράτους τούτου ὁ Θουκυδίδης λέγει τοὺς Ἐλειμιώτας, τοὺς Ὀρέστας, οὓς ὑπονοεῖ ὑπὸ τὸ ὄνομα τῆς δυναστείας αὐτῶν (Τημενίδαι — Ἀργεάδαι — βασιλεῖς τοῦ Ἀργους), τοὺς Λυγκήστας «καὶ ἄλλα ἔθνη ἐπάνωθεν, ἃ ξύμμαχα μὲν ἔστι τούτοις καὶ ὑπήκοα, βασιλείας δ' ἔχει καθ' αὐτά». Ἀπὸ τὸν Ἀριστοτέλην μάλιστα μανθάνομεν, ὅτι ἐπὶ τῶν χρόνων τοῦ Θουκυδίδου ὁ βασιλεὺς τῆς Ἐλειμίας, ἃς εἰπώμεν τοῦ Παλαιοκάστρου τῆς Καισαρειᾶς πρὸς νότον τῆς Κοζάνης,



ἦτο γαμβρὸς ἐπὶ θυγατρὶ τοῦ Ἀρχελαίου, βασιλέως τῆς ὅλης Μακεδονίας, ὅπως δηλ. ὁ μέγας δούξ τοῦ Σάξ Μάϊνιγγεν ἐν Γερμανία ἦτο γαμβρὸς ἐπὶ θυγατρὶ τοῦ αὐτοκράτορος Φρειδερίκου ἢ ἐπὶ ἀδελφῇ τοῦ τελευταίου αὐτοκράτορος τῆς Γερμανίας. Ἡ δὲ Εὐρυδίκη ἢ σύζυγος τοῦ Ἀμύντου, μήτηρ δὲ τοῦ Φιλίππου καὶ μάμμη τοῦ μεγάλου Ἀλεξάνδρου ἦτο ἐκ θυγατρὸς ἐγγόνῃ τοῦ Ἀρραβαίου ἡγεμόνος τῶν Λυγκηστῶν.

*
* *

Ἄλλὰ ποῖα εἶναι ἐκεῖνα τὰ ἄλλα ἔθνη ἐπάνωθεν, ἅτινα καταλέγει ὁ Θουκυδίδης εἰς τοὺς κυρίως Μακεδόνας, τοὺς ἰδρυτὰς τοῦ Μεγάλου Μακεδονικοῦ κράτους;

Ἄναμφισβητήτως μεταξὺ τούτων πρῶτοι ἦσαν οἱ Πελαγόνες, τῶν ὁποίων τὸ ὄνομα εἶνε συγγενὲς πρὸς τὸ τοῦ πελάγους καὶ τῶν Πελασγῶν. Τὸ τελευταῖον τοῦτο ἔγινε ἐκ τοῦ Πελαγ-σ-γοὶ πελασγοὶ ὡς ἐκ τοῦ μίγνυμι ἔγινε μίγ-σ-γω μίσγω, ἐκ τοῦ λίγ-σ-γος λίσγος, ἐκ τοῦ (σ)φάγ-σ-γανον, φάσγανον. Ἄλλὰ τί σημαίνει πέλαγος; Ἡ ρίζα πέλαγ ἢ πλαγ εἶναι ἢ αὐτὴ τῇ πλακ (γερμ flach), ἐξ ἧς γίνεται ἢ λέξις πλάξ, ὥστε πέλαγος σημαίνει τι ἐπίπεδον, πλακῶδες, ἴσιωμα, τὸ ὁποῖον δύναται νὰ εἶναι ὄχι μόνον ἐξ ὕδατος ἀλλὰ καὶ ἐκ γῆς. Διὰ τοῦτο οἱ Ἕλληνες ἔλεγον χαρακτηριστικῶς «ἀλὸς πέλαγος» (Ὀδύσσεια, Εὐριπίδης), «πόντιον πέλαγος» (Πίνδ.), «πέλαγος θαλάσσης» (Ἀπολ. Ρόδ.). Φαίνεται δέ, ὅτι οἱ Ῥωμαῖοι ποιηταὶ ἐγνώριζον τὴν προέλευσιν τῆς σημασίας ταύτης τῆς λέξεως καὶ διὰ τοῦτο τὸ πέλαγος μετέφραζον ἢ ἔλεγον κατὰ μίμησιν aequor (ἐκ τοῦ aequus = ἴσος), ἴσιωμα, πεδιάδα θαλασσίαν. Ἐπομένως πελασγοὶ εἶναι λέξις Ἑλληνικὴ δηλοῦσα τοὺς πεδινούς, τοὺς καμπίσιους ἀσχέτως πρὸς τὴν φυλετικὴν αὐτῶν καταγωγὴν. Τοιοῦτοι ἦσαν οἱ κατ' ἐξοχὴν πελασγοὶ τῆς Θεσσαλίας οἱ κατοικοῦντες τὴν Πελασγιώτιδα κατὰ τὴν Λάρισσαν, ἦτοι τὸ πελασγικὸν Ἄργος, ὡς ὀνομάσθη ἢ πόλις, ὅτε Μακεδνοὶ Ὀρέσται κατερχόμενοι πρὸς νότον ἔκτισαν αὐτὸ ὁμόνυμον πρὸς τὴν ἐγκαταλειφθεῖσαν φίλην πατρίδα, ὡς πράτ-



τους και νυν οι πρόσφυγες. Ἡ διαφορὰ πρὸς τοὺς νῦν πρόσφυγας εἶναι, ὅτι οἱ Μακεδνοὶ δὲν εἶχον ἐκριζωθῆ ἐκ Μακεδονίας, ἐπειδὴ ἡ ἱστορία εὐρίσκει αὐτοὺς καὶ ἔπειτα ἐκεῖ, ὥστε φαίνεται ὅτι ἐν μέρει λόγοι ὑπερπληθυσμοῦ καὶ ἀναζήτησις εὐρυχωρίας, ἐν μέρει πίεσις βορειοτέρων λαῶν ὄθησαν πλήθη τινὰ αὐτῶν πρὸς νότον.

Ἄλλ' ὅτι εἶναι Πελασγοί, αὐτὸ τοῦτο εἶναι καὶ Πελαγόνες. Ὁ Ὀμηρος γινώσκει τὸν Πηλεγόνα ὡς ἄμεσον ἔγγονον τοῦ Ἀξιοῦ καὶ γενάρχην τῶν Παιόνων, τῶν παροχθίων κατοίκων τοῦ Ἀξιοῦ, εἰς ὃν ἐκβάλλει ὁ Ἐριγὼν τῆς Πελαγονίας· διὰ τούτου δ' ἐπεκοινωνοῦν καὶ συνεδέοντο αἱ συγγενεῖς φυλαὶ Πελαγόνων καὶ Παιόνων. Συνεδέοντο δὲ τόσον στενῶς, ὥστε πιθανώτατα ὁ Λίβιος ὀνομάζει τὸ Ντεμῖρ-καποῦ faux Pelagoniae δηλ. στενὰ τῆς Πελαγονίας. Ἑλληνικώτατα εἶναι τὰ ὀνόματα παλαιῶν τῆς Παιονίας πόλεων Ἀμυδῶν, Εὐρωπος, Ἀταλάντη κλπ. Ὅπως οἱ Πελασγοὶ κατόικουν πεδιάδα οὕτω καὶ οἱ Πελαγόνες κατόικουν τὴν πεδιάδα τοῦ Μοναστηρίου μὲ πρωτεύουσαν τὴν Ἡράκλειαν. Τὸ ὄνομα τῶν Πελαγόνων ἐσηματίσθη διὰ τῆς καταλήξεως -ων, τὸ δὲ τῶν Πελασγῶν διὰ τῆς -κος, διότι γλωσσικῶς διήλθε διὰ τῆς μορφῆς Πελασκοὶ (λίγσκος, μίγσχω κλπ., πρβλ. διδάσκω, θνήσκω κλπ.).

Οἱ Πελαγόνες λοιπὸν εἶναι ἐν τῶν «ἐπάνωθεν» ἤτοι ἐν τῇ μεσογείᾳ πρὸς βορρᾶν ἔθνῶν Μακεδονικοῦ ἑλληνικοῦ αἵματος καὶ ὀνόματος. Εὐνόητον λοιπὸν, διὰτὶ ἀπόσπασμά τι τοῦ Στράβωνος λέγει, ὅτι πρότερον ἢ Πελαγονία ἐκαλεῖτο Ὀρεστία· οἱ Ὀρέσται θὰ εἶχον ὑποτάξει καὶ τοὺς Πελαγόνους.

Ὁ Θουκυδίδης ὅμως θέλει περισσότερα τοιαῦτα ἔθνη, διότι ὀμιλεῖ εἰς πληθυντικὸν ἀριθμὸν. Τίνα εἶναι τὰ ἄλλα; Ἐν ἄλλο ἔθνος πρέπει νὰ εἶναι οἱ Δουρίοπες ἢ Δευρίοπες ἢ Δερρίοπες, τῶν ὁποίων ἡ πρωτεύουσα Δευρίοπος ἦτο παρὰ τὸ χωρίον Τσεπίγκοβο 5 ὥρας βορείως τοῦ Μοναστηρίου καὶ 2 1/2 νοτιοδυτικῶς τοῦ Πριλάπου (Περλεπέ). Οἱ Δουρίοπες εἶναι γνωστοὶ κυρίως ἀπὸ τῶν Ρωμαϊκῶν χρόνων, ὅτε μάλιστα αἱ ἐπιγραφαὶ ὀνομάζουσιν αὐτοὺς Δερρίοπας. Ἀλλὰ τὰ σωζόμενα χειρόγραφα τοῦ Στράβωνος λέγουσι Δευρίοπας, ὁ δὲ Στέφανος ὁ Βυζάντιος ἀνέγνωσεν



εἰς τὰς ἡμέρας του χειρόγραφα τοῦ Στράβωνος, ἅτινα εἶχον τὸν τύπον Δουρίοπες. Φαίνεται λοιπόν, ὅτι καὶ εἰς τὰ χειρόγραφα καὶ ἄλλως ὑπέστη μεταβολὴν τὸ ὄνομα, οὗ ὁ ἀρχικὸς τύπος ἦτο Δουρίοπες.

Ἄλλὰ Δουρίοψ εἶναι τὸ αὐτὸ πρὸς τὸ Δρύοψ (= δασόβιος ἢ ὄρεινός) καὶ Δωριεύς. Δρυοπις ἐλέγετο ἢ μεταξὺ Οὔτης καὶ Παρνασοῦ χώρα ἢ ἔπειτα γνωστὴ Δωρίς, ὅπου σήμερον εἶναι ἡ Γραβιὰ καὶ ὁ Μπράλλος. Δούρατα καὶ δόρατα λέγει ὁ Ὅμηρος. Δωρίς γίνεται ἐκ τοῦ δόρου ὡς γωνία ἐκ τοῦ γόνυ. Δωρικλῆς, Δωρίμαχος εἶνε ὁ μαχόμενος καὶ δοξαζόμενος διὰ τοῦ δόρατος. Τὸ ὄνομα Δουρίοψ ἔχει μορφήν ἀρχαϊκὴν ἑλληνικὴν καὶ ἰδιάζει εἰς ἀρχαῖκα ἔθνη τῆς Βορείου Ἑλλάδος (Δρύοπες, Δόλοπες, Ἑλλοπες, οἵτινες εἶναι οἱ αὐτοὶ πρὸς τοὺς Ἑλλοὺς ἢ Ἑλληνας, Οἴνοπες, Ἀλμῶπες ἐν Μακεδονίᾳ—πρβλ. καὶ τὸ βασιλικὸν Μακεδονικὸν ὄνομα Ἀέροπος, ὅπερ ὑπῆρχε καὶ ἐν Ἀρκαδίᾳ Ἡρόδ). Διὰ τοῦτο καὶ ὁ λαὸς τῶν Δουριόπων πρέπει νὰ εἶναι παλαιὸς ἐκεῖ ἐπάνω, ἢ δὲ ἱστορία τῆς Μακεδονίας, τόσον ἑλλιπὴς καὶ χασματώδης ἐν γένει, δὲν ὁμιλεῖ περὶ αὐτοῦ πρὸ τῶν ρωμαϊκῶν χρόνων, ὡς δὲν ὁμιλεῖ καὶ περὶ πλείστων ἄλλων σπουδαιοτάτων πραγμάτων. Μία πόλις τῶν Δουριόπων, αἱ Ἀλαλκομεναί, ἔχει ἑλληνικώτατον ὄνομα εὐρισκόμενον καὶ ἐν Βοιωτίᾳ.

Ἄλλος τις λαὸς φαίνεται ὅτι εἶναι οἱ Ἑγγελεῖς, ἢ Ἑγγέλειοι ἢ Ἑγγελαῖνες, τοὺς ὁποίους γνωρίζομεν διασπάρτους εἰς τὰ παράλια τῆς Ἰλλυρίας, ἀλλ' οἵτινες φαίνονται ὅτι ἐξετείνοντο καὶ περὶ τὴν Ἀχρίδα, ὅπου ἔπειτα ἐπεκράτησαν οἱ Δασσαρηται. Πλησίον τῆς Λυχνίτιδος ἢ Λυχνιδίας λίμνης ἦτο ἡ πόλις αὕτη ἔχουσα τὸ ὄνομα Λυχνιδὸς καὶ ἐπιστεύετο ὡς κτίσμα τοῦ Κάδμου, ὅστις εἶχε φύγει δῆθεν ἐκ Θηβῶν τῆς Βοιωτίας πρὸς τοὺς Ἑγγελεῖς. Παρὰ τὴν λίμνην ὑπῆρχε πόλις Ἑγγελαῖνες, ἴσως κατὰ τὸ σημερινὸν χωρίον Ἑγλὴν τουρκιστὶ ἢ Λὲν ἀλβανιστὶ. Ἡ κατάληξις — ἄν, — ἄνος εἶνε παλαιότατος συρμὸς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, ὡς δεικνύουσιν ὀνόματα παλαιοτάτων ἑλληνικῶν φύλων π.χ. Ἀκαρναῖνες, Εὐρυταῖνες, Δυμᾶνες, Ἀζᾶνες κ. ἄ. Ἄλλη πόλις αὐτόθι ἐκαλεῖτο Βοιοί, τῆς ὁποίας τὸ ὄνομα ὡς καὶ τὸ τοῦ ἐκεῖθεν κατερχομένου Βοίου ὄρους μᾶς δει-



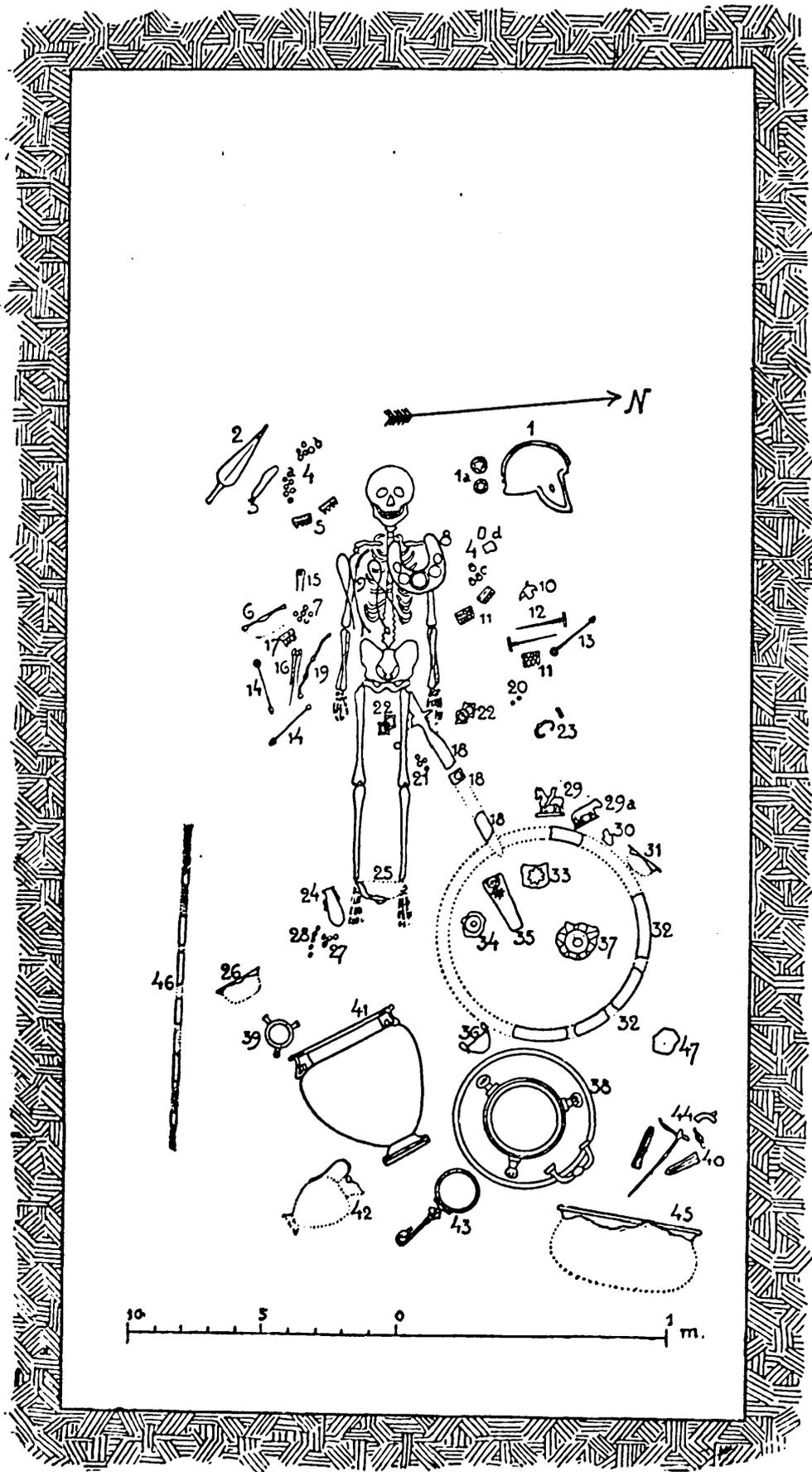
κνύουσι πόθεν κατῆλθον οἱ Βοιωτοὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Τὸ ὄνομα Ἐγγελεῖς ἢ Ἐγγελαῖνες ἢ Ἐγγέλειοι εἶναι πρόσφορον κατοίκους παραλιμνίου χώρας καὶ ἑλληνικὸν τὴν ρίζαν ὡς εἶναι ἑλληνικὸν καὶ τὸ τῆς Λυχνιδίας ἢ Λυχνίτιδος.

Οὕτω λοιπὸν οἱ ὄρειοι Μακεδνοὶ τοῦ ὄροπεδίου τῆς Δυτικῆς Μακεδονίας, οἱ ὑψηλόσωμοι, ὡς εἶναι καὶ σήμερον, ἴδρυσαν τὸ μέγα Μακεδονικὸν κράτος.

*
**

Πότε ὑπετάχθησαν τὰ ἐπάνωθεν ἔθνη ταῦτα ἐν τῷ χρονικῷ διαστήματι 700-500 π. Χ. περίπου καὶ ἐντὸς τοῦ ὁποίου ἐβασίλευσαν οἱ πρόγονοι τοῦ Ἀλεξάνδρου Α΄; Τὸ ζήτημα τοῦτο ὡς πρὸς τὸ βορειότατον ἴσως Μακεδονικὸν ἔθνος ὀρίζεται πιθανῶς μετὰ μεγάλης ἀκριβείας ἔκ τινος σπουδαιοτάτου εὐρήματος ἀρχαιολογικοῦ, τυχαίως ἐπιτευχθέντος τῷ 1918 ὑπὸ τοῦ κατέχοντος τὴν Πελαγονίαν Βουλγαρικοῦ στρατοῦ. Ἐπισκευαζομένης τότε τῆς ὁδοῦ Ἀχρίδος - Κιτσέβου, εὐρέθησαν εἰς ἀπόστασιν 3,5 χιλιομέτρων ἀπὸ τῆς λίμνης τῆς Ἀχρίδος καὶ δύο νοτίως τοῦ χωρίου Τρεμπένιστα ἑπτὰ μεγάλοι σύγχρονοι πάντες καὶ πλουσιώτατοι τάφοι ἑπτὰ πολεμιστῶν, ἔχοντες ὡς κτερίσματα θαυμαστὰ χαλκᾶ ἀγγεῖα ἑλληνικῆς κατασκευῆς, κατακόσμητα πολλὰ καὶ δι' ἀναγλύφων ἀκόμη, πολύτιμα καὶ μοναδικὰ κατάλοιπα τῆς ἀρχαιότητος. Πλὴν τούτων εὐρέθησαν καὶ ἀργυρᾶ καὶ ἐπίχρυσα ἀγγεῖα καὶ κοσμήματα, πολλὰ δὲ ἄλλα χρυσᾶ, μεταξὺ τῶν ὁποίων δύο προσωπίδες χρυσαῖ καὶ μία χεῖρ. Καὶ τὰ κράνη τῶν πολεμιστῶν, ἐπείσακτα πιθανῶς, ἦσαν κεκοσμημένα ἔπειτα ἐν Μακεδονίᾳ διὰ ταινιῶν χρυσῶν ἔχουσῶν ἐμπαιστὰ κοσμήματα. Τὰ ξίφη καὶ αἱ σάρισσαι ἦσαν σιδηραῖ, αἱ ἀσπίδες χαλκαῖ ἤτοι ἐπίχαλκοι κατακόσμητοι. Περόναι ἀργυραῖ, ἐπίχρυσοι, ἀλυσίδες ὅμοιαι καὶ πολλὰ ἄλλα κτερίσματα ἐξ ἠλέκτρου καὶ ἄλλων ὑλῶν καὶ τινὰ τεθραυσμένα πήλινα ἑλληνικὰ ἀγγεῖα συνεπλήρουν τὸν ἐξαιρετικὸν πλοῦτον τῶν τάφων, ἀποτελοῦντα σήμερον ἀγλαΐσμα τοῦ ἐθνικοῦ μουσείου τῆς Σόφιας. Ἐκ





Εικ. 1.—Ο VII μακεδονικός ηγεμονικός τάφος παρά την Ἀχερίδα.

τούτων παρέχομεν ἔνταῦθα εἰκόνας τινὰς πρὸς ἐκτίμησιν τῆς σπουδαιότητος τοῦ εὐρήματος.

Ἐναντιοβλητικῶς πρόκειται περὶ ἡγεμονικῶν νεκρῶν πεσόντων ἐν πολέμῳ περὶ τὸ 520 π. Χ., (ἡ χρονολογία προκύπτει ἐκ τῆς τεχνουργίας τῶν εὐρημάτων), ὅτε ἐβασίλευεν ἐν Μακεδονίᾳ ὁ Ἀμύντας ὁ Α΄, ὁ πατὴρ τοῦ Ἀλεξάνδρου τοῦ Α΄. Βασιλεῖς δὲν ἦσαν, ἂν εἶναι ἀληθῆς ἡ παράδοσις, ὅτι οἱ βασιλεῖς τῆς Μακεδονίας ἀπὸ τῆς ἰδρύσεως τοῦ κράτους τῶν Αἰγῶν περὶ τὸ 700 ἔδει νὰ θάπτονται ἐν Αἰγαῖς. Ἀλλὰ ὁ πλοῦτος τῶν κτερισμάτων δὲν εἶναι δυνατὸν νὰ ἐξῆλθεν ἐξ οἴκου κοινῶν θνητῶν, οὐδ' ἐκ τῶν ἀνακτόρων βασιλέως τινὸς τῶν συμμάχων καὶ ὑπηκόων ἐθνῶν, ἐπειδὴ ταῦτα ἦσαν γεωργικὰ καὶ ποιμενικὰ, κατὰ κόμας τὸ πλεῖστον ὠκισμένα καὶ ἄνευ τετειχισμένων πόλεων, αἵτινες νὰ δύνανται νὰ εἶναι θησαυροφυλάκια ἀσφαλῆ. Διότι ἀληθῶς, ἂν ἐξαιρέσῃ τις τὸ τεῖχος τῶν Δουπιάκων τῆς λίμνης τῆς Καστορίας, οὐδὲν ἄλλο γνωρίζομεν ἀξιόμαχον. Ἀλλὰ καὶ τοῦτο εἶνε λίαν μικρὸν (εἰκ. 26).

Ὁ πλοῦτος τῶν ἑπτὰ τάφων ἐξῆλθεν ἐκ τῶν ἀνακτόρων τῆς πρωτευούσης τοῦ μεγάλου Μακεδονικοῦ κράτους, ἐκ τῶν ἀνακτόρων τῶν Αἰγῶν. Μόνον ἐκεῖ ἦτο δυνατὸν νὰ ἀποκείται ὁ τηλικούτος κειμήλιος πλοῦτος καὶ ὁ ἄλλος, ὃν προϋποθέτουσι τὰ κτερίσματα τῶν νεκρῶν ὡς ὑπόλοιπον χάριν τῶν ζώντων. Ἴσως τινὲς ἦσαν μέλη τοῦ βασιλεύοντος ἐν Αἰγαῖς οἴκου, ἀλλ' ἴσως καὶ τινες ἦσαν ὑποτελεῖς ἡγεμόνες. Ἡ εὐρεθεῖσα χρυσῆ χεὶρ ἔχει καὶ δακτύλιον, ἀπὸ δὲ τὰ γεγονότα τοῦ θανάτου τοῦ μεγάλου Ἀλεξάνδρου γνωρίζομεν, ὅτι ὁ δακτύλιος ἦτο σύμβολον ἐξουσίας. Ἴσως ὁ φορῶν ἦτό τις τῶν συμμάχων καὶ ὑπηκόων βασιλέων συγγενῆς τοῦ βασιλικοῦ οἴκου τῶν Αἰγῶν. Οἱ ἑπτὰ νεκροὶ ταφέντες μετὰ τοσούτου πλούτου, προφανῶς ἔκειντο ἐν φιλίᾳ ἢ κάλλιον ἐν οὐχὶ ἀλλοτρίᾳ χώρᾳ. Πιθανῶς εἶχεν ὑποταχθῆ αὕτη ἀκριβῶς διὰ τῆς νικηφόρου μάχης, ἐν ἣ ἔπεσον οὗτοι περὶ τὸ 520 π. Χ. Ἀλλ' εἶναι δυνατὸν ἢ μὲν ὑπόταξις τῆς χώρας νὰ εἴχε γίνει πρότερον, οἱ δὲ ἑπτὰ νεκροὶ νὰ ἔπεσον ἀμυνόμενοι νικηφόρως ὑπὲρ αὐτῆς κατὰ τινος βαρβαρικῆς εἰσβολῆς. Πάντως τὸ ἀπαραβίαστον τῶν πλουσίων τάφων εἶναι τεκμήριον, ὅτι τοῦλάχιστον ἀπὸ τῆς ὀρύξεως αὐτῶν



καθ' ὅλους τοὺς ἱστορικοὺς χρόνους, μέχρις ὅτου ἐλησμονήθησαν, ἡ χώρα ἦτο ἐν τῇ ἐξουσίᾳ τῶν Μακεδόνων, ἡ δὲ θέσις τῶν τάφων, πιθανῶς θέσις τῆς μάχης, ἐν ἣ ἔπεσον οἱ ἑπτὰ ἔνδοξοι ἡγεμονικοὶ νεκροί, εἶναι τὸ κατώτατον πρὸς βορρᾶν ὄριον τῆς χώρας, ἐν ἣ ἐξετείνοντο τὰ ἄλλα γνήσια Μακεδονικὰ ἔθνη ἐπάνωθεν, τὰ σύμμαχα καὶ ὑπήκοα τῶν Αἰγῶν, τὸ κατώτατον δηλ. σύνορον τοῦ μεγάλου Μακεδονικοῦ κράτους. Ἀκόμη ἐπὶ τῶν Ρωμαίων, οἵτινες παρέλα-



Εἰκ. 2.— Χρυσὴ ἡγεμόνος προσωπίς νεκρική τοῦ τάφ. I.

βον τὰ πατροπαράδοτα σύνορα τῆς χώρας παρὰ τοῦ τελευταίου βασιλέως τῆς Μακεδονίας Περσέως, ὁ ὑπεράνω τῆς Λυχνιδοῦ Πυλών, δι' οὗ διήρχετο ἔπειτα ἡ Ἐγνατία ὁδός, ἦτο ὁ «τόπος» ὁ χωρίζων τὴν Ἰλλυρίαν ἀπὸ τῆς Μακεδονίας, ὡς μαρτυρεῖ ὁ Πολύβιος, ὃν οὐδεὶς δύναται νὰ κατηγορήσῃ ὡς ἀγνοοῦντα τὴν πολιτικὴν καὶ ἐθνολογικὴν γεωγραφίαν τῶν χρόνων του. Διὰ τοῦ εὐρήματος ὅμως τούτου τῆς Τρεμπένιστας, τώρα τὸ πρῶτον μανθάνομεν ἀκριβέστε-



ρον και θετικώτερον, τί ἐστοίχισαν εἰς τὸν Ἑλληνισμόν οἱ αἰῶνες τῶν ἔπειτα ἱστορικῶν περιπετειῶν καὶ κολοβώσεων αὐτοῦ.

*
**

Τὰ ἀνωτέρω γίνονται εὐκρινέστερα διὰ τῶν ἀποτελεσμά-



Εἰκ. 3. — Τάφ. I. Χρυσὴ χεὶρ μετὰ δακτυλίου.

των τῶν κατὰ τὸν τελευταῖον μέγαν πόλεμον καὶ μετ' αὐτὸν γενομένων ἐν Μακεδονίᾳ ἀνασκαφῶν. Αὗται δεικνύουσι τὰ ἑξῆς:

1) Κατὰ τὸν νεολιθικὸν αἰῶνα πρὸ τοῦ 3000 περίπου π. Χ., ὅτε τὰ μέταλλα ἦσαν ἀκόμη ἄγνωστα, ἡ Μακεδονία



κατωκείτο ὑπὸ λαοῦ ἐλθόντος ἀπὸ Βορρᾶ ἐκ τῶν ὀχθῶν τοῦ μέσου ροῦ τοῦ Δουνάβεως, ὡς δεικνύουσι τὰ λείψανα τοῦ πολιτισμοῦ.

2) Κατὰ τὰς ἀρχὰς τοῦ χαλκοῦ αἰῶνος (3000 περίπου π. Χ.), ἡ ἀπὸ τοῦ Στρυμόνος καὶ ἐντεῦθεν Μακεδονία καὶ ὅλη ἡ ἄλλη Ἑλλάς κατωκίθη ὑπὸ λαοῦ Ἀσιατικοῦ, ὅστις κατέλιπεν ἀπὸ τοῦ ἐνὸς ἄκρου μέχρι τοῦ ἐτέρου πανταχοῦ τοπωνύμια διατηρηθέντα καὶ ἔπειτα (Σίνδος, Σιντική, Ὅσσα Θάσος, Ἀλίνδοια, Πίνδος, Ὀλυμπος, Λάρισσα, Αἰδηψός, Παρνασσός, Ὑμηττός, Κόρινθος, Κύθνος, Ἀράκυνθος, Κνωσός κλπ. κλπ). Ἡ ἐπιδρομὴ αὕτη ὁμοίαζε τὴν Τουρκικὴν, ἀλλ' ἦτο διαρκεστέρα καὶ ἀνέπτυξε πολιτισμὸν τινα ἀξιόλογον διὰ τοὺς τότε χρόνους.

3) Κατὰ τὰ μέσα τοῦ χαλκοῦ αἰῶνος (περὶ τὸ 2000 π. Χ. καὶ ἐντεῦθεν) ἡ μὲν Χαλκιδικὴ δέχεται τὴν ἐπιδρομὴν Μικρασιατικοῦ λαοῦ, ἡ δὲ ἄλλη Μακεδονία καταλαμβάνεται ὑπὸ λαῶν ἐλθόντων ἐκ Βορρᾶ διὰ τῆς κοιλάδος τοῦ Ἀξιοῦ καὶ τῶν ὄρεινῶν διαβάσεων τῆς Δυτικῆς Μακεδονίας. Μέρος αὐτῶν εἰσέδυσσε πιθανώτατα εἰς Ἡπειρον διὰ τῶν ὄρεινῶν διόδων τῆς ἔπειτα Ἰλλυρίας. Ἴσως οὗτοι πάντες νὰ ἦσαν συγγενεῖς πρὸς τοὺς τοῦ νεολιθικοῦ αἰῶνος, ἀλλὰ πάντως ἦσαν φορεῖς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, μέρος δ' αὐτῶν προῦχώρησε καὶ πρὸς νότον εἰς Θεσσαλίαν καὶ Στερεὰν καὶ ἔπειτα νοτιώτερον, ἐπιτρέψαν ἐν τῷ μεταξὺ τὴν ἐκεῖ ἑξάπλωσιν τοῦ διὰ θαλάσσης ἐλθόντος μικρασιατικοῦ λαοῦ, ὅστις ἐποίησε τὰ λεγόμενα μινύεια ἀγγεῖα. Μεταξὺ τῶν προχωρησάντων πρέπει νὰ ἦσαν οἱ λαοὶ οἱ γνωστοὶ ἡμῖν ὑπὸ τὸ ὄνομα τῶν Ἰώνων καὶ τῶν Ἀχαιῶν διότι δὲν εὑρίσκεται ἄλλη εὐκαιρία καθόδου αὐτῶν, κατὰ δὲ τὸν 14^{ον} αἰ. π. Χ. ἡ Ἀχαΐα ἀκμάζει κατὰ τὰς χεττιτικὰς ἐπιγραφὰς τοῦ Μπογᾶς - κιοῖ τῆς Φρυγίας. Δὲν ἦτο δὲ δυνατὸν τὰ ἑλληνικὰ ἐκεῖνα φῶλα νὰ ἔλθωσιν ἄλλοθεν ἢτοι ἐξ Ἀσίας, ἐπειδὴ οἱ μὲν κάτοικοι τῆς Ν. Δ. Μικρᾶς Ἀσίας ἦσαν ὁμόφυλοι τῶν προελλήνων κατοίκων τῆς Ἑλλάδος ἢτοι μὴ ἄριοι, οἱ δὲ τῆς ΒΑ, ἂν δὲν ἦσαν ὁμόφυλοι τῶν νοτιωτέρων, ἀλλ' ὅμως ἀπετέλουν τὸ Χιττιτικὸν κράτος, τὸ ὅποιον κατὰ βάσιν δὲν ἦτο ἀρίας συστάσεως. Οἱ Ἴωνες διερχόμενοι ἐκ Θεσσαλίας ἔκτισαν τὴν Ἰωλκὸν (Ἰάων, ἰώνιος ὄγκος, ἢτοι μυχὸς



ἀβαθής, εἰς ὃν ἀνέσυρον τὰ ἄνευ τρόπιδος πλοῖα) καὶ ἀπετέλεσαν τὴν πρωτοπορίαν τῶν ἀρίων ἤτοι Ἰνδοευρωπαϊκῶν φύλων, ἅτινα ἐκ τῆς Ἀσίας διὰ τῶν στεππῶν τῆς Ρωσίας εἶχον πλημμυρήσει τὴν Εὐρώπην καὶ ἐκεῖ ὡς ἐν εὐρείᾳ πατρίδι εἶχον διακριθῆ εἰς γλωσσικὰς καὶ ἔθνικὰς ὁμοφυλίας. Ἡ Εὐρωπαϊκὴ κοιτὶς τῶν Ἑλληνικῶν φύλων θὰ ἦτο ἡ Οὐγγαρία ἴσως καὶ αἱ κοιλάδες τῶν νοτιωτέρων παραποτάμων τοῦ Δουνάβεως. Ἡ πρωτοπορία ἐκείνη πολεμικῶν σιφῶν, ἣτις πιθανῶς κατῆλθεν εἰς Ἑλλάδα κατ' ἄλλεπάλληλα κύματα μέχρι τοῦ 1600, ἦλθεν εἰς ἐπαφὴν πρὸς τὸν



Εἰκ. 4. — Χρυσὴ νεκρικὴ ὑποδερίς ἢ ἐπιστηθία κλάξ.

ἐκεῖ καὶ κυρίως ἐν Κρήτῃ ἀκμαῖζοντα προελληνικὸν πολιτισμὸν καὶ κατὰ πρωτοβουλίαν ἰσχυρὰν τῶν παραμεινάντων πεπολιτισμένων παλαιῶν κατοίκων ἀνέπτυξε τὴν λεγομένην σήμερον μυκηναϊκὴν τέχνην, ἣν ἠγνόουν οἱ ἐν Μακεδονίᾳ παραμείναντες καθυστερημένοι ὁμόφυλοι καὶ ὁμόγλωσσοι αὐτῶν. Οὐραγοὶ τῆς πρὸς νότον κινήσεως ταύτης ἦσαν οἱ Δωριεῖς, οἵτινες παρέμειναν ἐν Θεσσαλίᾳ ὑπὸ τὴν Ὀσσαν καὶ τὸν Ὀλυμπον, γνωστοὶ καὶ ἐπὶ Ἡροδότου ὡς Μακεδνὸν ἔθνος, ἤτοι ὡς τμήμα τοῦ Μακεδονικοῦ λαοῦ, ἐπειδὴ ἐκεῖθεν εἶχον κατέλθει· οὗτοι ἦσαν οἱ κτίσται τοῦ Πελαγικοῦ Ἄργους κατὰ τὴν Λάρισσαν. Ἀρχαιολόγοι τινὲς



φρονοῦσιν, ὅτι ἡ πρώτη κατοικία τούτων τῶν Μακεδνῶν Λωριέων εἶναι ἡ Φθιώτις καὶ ὅτι ἐκεῖθεν ἐβάδισαν οὗτοι πρὸς τὸν Ὀλυμπον. Ἡ πλάνη προέρχεται ἐκ τοῦ Ἡροδότου, ὅστις, πιστεύσας ὅτι μόνον οἱ Δωριεῖς ἦσαν Ἕλληνες καὶ ἀναμείξας μυθολογίαν μετὰ τῆς ἱστορίας, ἐτοποθέτησεν αὐτοὺς εἰς τὴν Φθιώτιν, ἐπειδὴ ἐκεῖ ἔδρασεν ὁ Δευκαλίων, ὁ πατὴρ τοῦ Ἑλλήνος, γενάρχου τοῦ ἑλληνικοῦ γένους. Τὸ ἀληθές εἶναι, ὅτι τὰ μετὰ τὴν εὐσεβῆ ταύτην τοποθέ-



Εικ. 5. — Χρυσὰ ἐλάσματα διαφόρων τάφων· ἴσως κοσμήματα ξυλίνων σαρκοφάγων.

τησιν λεγόμενα ὑπὸ τοῦ Ἡροδότου εἶνε ἡ ἀληθὴς ἱστορία, εἰ καὶ δὲν εἶνε ὀλόκληρος.

4) Ἐνῶ ἡ πρωτοπορία ἐκείνη κατήρχετο πρὸς νότον, οἱ ἐν Μακεδονίᾳ παραμείναντες ὁμόφυλοί των, κτίσαντες ἤδη τὰς πόλεις Ἀμυδῶνα, Εὐρωπον, Ἀταλάντην, Ἀλαλκομενάς Ἐγγελάνας κ. ἄ., ὑπέταξαν καὶ τὴν Χαλκιδικὴν καὶ τὴν πρὸς τὸν Στρυμόνα Μακεδονίαν. Τότε ἐγνώρισαν καὶ τὸν σίδηρον διὰ πρώτην φοράν (μετὰ τὸ 1600 π. Χ. περίπου), ἤρχισαν δὲ καὶ θαλασσίαν διὰ τοῦ Θερμαίου κόλπου ἐπιμειξίαν πρὸς τοὺς νοτίους ὁμοφύλους, οἵτινες ἔρχονται ἐκ νότου ὡς



ἔμποροι καὶ φέρουσι μυκηναϊκῆς τέχνης ἀγγεῖα εἰς τοὺς πλησίον τῆς θαλάσσης κυρίως συνοικισμούς, μεταδίδουσι δὲ εἰς αὐτοὺς καὶ στοιχεῖα τοῦ προηγμένου πολιτισμοῦ των περὶ τὸ 1350.

5) Ἀλλὰ κατὰ τὸ 1150 π. Χ. παροδική τις ἐπιδρομὴ βορείων πάλιν λαῶν φέρει καταστροφάς, καίουσα τοὺς συνοι-



Εἰκ. 6.—Χρυσὰ κοσμήματα διαφόρων ταφῶν.

κισμούς περιφερειῶν τῆς κεντρικῆς, ὅσον ἐξ ἀνασκαφῶν γινώσκομεν, Μακεδονίας, καὶ οἱ κάτοικοι συνταράσσονται καὶ κινοῦνται πρὸς νότον ἰσχυραὶ αὐτῶν ἐξ ὅλης τῆς Μακεδονίας ὁμάδες, αἵτινες ὠθοῦσι τοὺς Δωριεῖς ἐκ τῆς Πελασγιάτιδος Θεσσαλίας ὡς πρωτοπόρους τῶρα τῆς νέας κινήσεως, τῆς καθόδου τῶν Δωριέων, κατ' ἀρχὰς μὲν εἰς Πίνδον,

ἔπειτα δὲ εἰς τὴν μεταξὺ Οἴτης καὶ Παρνασσοῦ στενὴν πεδιάδα, τὴν Δρυοπίδα ἢ Δωρίδα. Ἐνταῦθα κτίζουσι οὗτοι τέσσαρας κώμας, ὧν δύο ὠνόμασαν Πίνδον καὶ Βοιὸν εἰς ἀνάμνησιν προφανῶς παλαιῶν πατρίδων ἐν τῷ βορρᾷ, εἶτα δὲ προχωροῦσι χαμηλότερον καὶ εἰς Πελοπόννησον, ἔνθα



Εἰκ. 7. — Τάφ. V. Ἴππεὺς Μακεδῶν ἐκ δύο συνηρμοσμένων ποτὲ ἀντινώτως φύλλων ἀργύρου ἐπιχρῦσων. Φορεῖ κράνος καὶ περισκελίδας.

ἀνατρέποντες τὰ ἀνθοῦντα μυκηναϊκὰ κράτη, κτίζουσι τρίτον Ἄργος. Ὅσον δὲ προὔγωρον οὗτοι, τόσον ἠκολούθουν οἱ ὀπισθεν ὠθοῦντες αὐτοὺς ὁμόφυλοι, διακρινόμενοι κατ' ἔθνη διὰ διαφόρων ὀνομάτων καὶ καταλαμβάνοντες τὰς ἀμέσως ὀπισθεν τῶν προηγουμένων μενούσας κενὰς χώρας. Οὕτω ἔρχονται ἐν σειρᾷ τινι οἱ Αἰτωλοὶ καὶ Ἡλεῖοι,



οἱ Ἀκαρνᾶνες, οἱ Βοιωτοί, οἱ Φωκεῖς, οἱ Λοκροί, οἱ Μαλιεῖς τοῦ Μαλιακοῦ κόλπου καὶ ἄλλοι καὶ τελευταῖοι, ἦτοι οὐραγοὶ τῶρα, οἱ Θεσσαλοί. Οἱ λαοὶ οὗτοι πάντες δίδουσι τὰ ὀνόματά των εἰς τὰς καταλαμβανομένας χώρας τῆς Ἑλλάδος



Εἰκ. 8. — Τάφ. 1. Ποτήριον ὡς κέρας ἀργυροῦν ἐπίχρυσον τορευτόν.

(Αἰτωλία, Φωκίς κλπ.), τὰ δὲ ὀνόματα ταῦτα μένουσιν ἐκεῖ ἔπειτα, ἐπειδὴ ἄλλη κίνησις λαῶν παραπλησίως σημασίας δὲν ἔγινεν ἔκτοτε εἰς τὴν Ἑλλάδα, ἂν ἔξαιρέση τις τὴν Τουρκικὴν, ἣτις ἔμεινεν, ὅσον ἔμεινεν, ὡς ξένη καὶ ἀσυγχώ-



νευτος τὸ πλεῖστον μέχρι τῆς τελευταίας ἐκκαθαρίσεώς της.

Οἱ Θεσσαλοὶ ἦλθον ἐκ τῆς Θεσπρωτίας τῆς Ἡπείρου διὰ τῆς φυσικῆς διόδου τοῦ Ζυγοῦ τοῦ Λάχμου (Μετσόβου) καὶ διὰ τοῦτο τὰ μὴ αἰολικὰ γλωσσικὰ στοιχεῖα τῶν ἐπιγραφῶν εἶνε πλείονα εἰς τὴν δυτικὴν Θεσσαλίαν. Διὰ νὰ ἔλθωσι δ' ἐκεῖθεν, πρέπει ἢ ἀπὸ βορρᾶ πίεσις νὰ προῆλθεν ἐξ Ἰλλυρίας. Φαίνεται λοιπόν, ὅτι μετὰ τὴν βύσιν τῆς Μακεδονίας καὶ Ἡπείρου δι' ἑλληνικῶν φύλων κατὰ τὸ 2000 π. Χ., ἐξετάθησαν βορειότερον αὐτῶν οἱ Ἰλλυριοί. Ὅπισθεν αὐτῶν θὰ ἦλθον οἱ Θραῖκες, διαχυθέντες κατ' ἀνάγκην εἰς τὴν ἄνω καὶ τὴν κάτω Μοισίαν καὶ τὴν πέραν τοῦ Δουνάβεως χώραν καὶ τὴν ἱστορικὴν Θράκην, ὅθεν ἔπειτα ἀπώκισαν καὶ Μικρασιατικὰς χώρας.

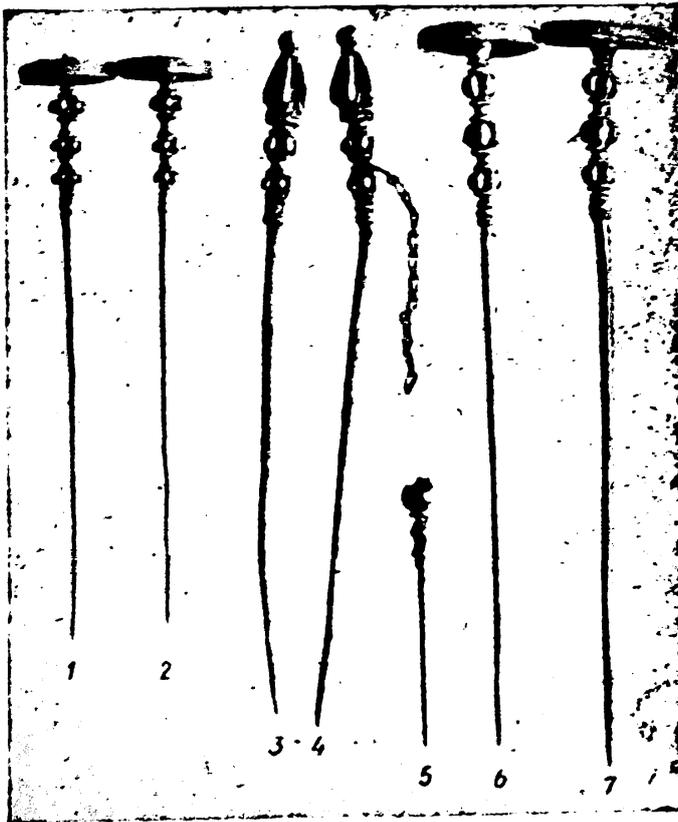
Εἶνε μάλιστα πιθανόν, ὅτι τὰ ἑλληνικὰ φύλα εἶχον καταλάβει τότε ἐκτενεῖς χώρας καὶ βορειότερον τῆς Ἡπείρου, ἐν Ἰλλυρία, τὰς χώρας δηλ., ὅσαι ἔφερον ἔπειτα ἐκεῖ τὸ ὄνομα τῶν παραλίων Ἐγγελέων, τῶν Ἐορδῶν, τῶν Δερριόπων καὶ τῶν Πενεσιῶν, ἐπειδὴ τοὺς μὲν τρεῖς πρώτους εὐρίσκομεν καὶ ἐντὸς τοῦ ἑλλ. Μακεδονικοῦ κράτους, ὡς εἶδομεν ἄνωτέρω, τὸν δὲ τέταρτον εὐρίσκομεν ἔπειτα ἐν Θεσσαλίᾳ ὑποτεταγμένον. Φαίνεται, ὅτι οἱ βορειότατοι οὗτοι Ἕλληνες συνεθλίβησαν ὑπὸ τῶν Ἰλλυριῶν, αἱ χῶραι αὐτῶν κατελήφθησαν, ἀποτελέσασαι ὕστερον μῆλον ἔριδος μεταξὺ Μακεδονίας καὶ Ἰλλυρίας, ὅσοι δ' ἔμειναν ἐν τῇ πατρίδι ἀφομοιώθησαν, ὥστε ἐκ τῆς παλαιότητας ταύτης ἱστορίας παρέμειναν μόνον τὰ γεωγραφικὰ ὀνόματα.

Ἄλλ' ἐν τῇ περὶ ἧς νῦν ὁ λόγος περιόδῳ οἱ οὕτως ἰσχυρῶς ἐγκατεστημένοι Ἰλλυριοὶ πρὸς βορρᾶν τῶν Ἑλλήνων, ἐκινήθησαν πρὸς νότον καὶ νοτιοανατολικά, παραγαγόντες οὕτω τὴν νέαν κίνησιν τῶν Ἑλλήνων πρὸς νότον.

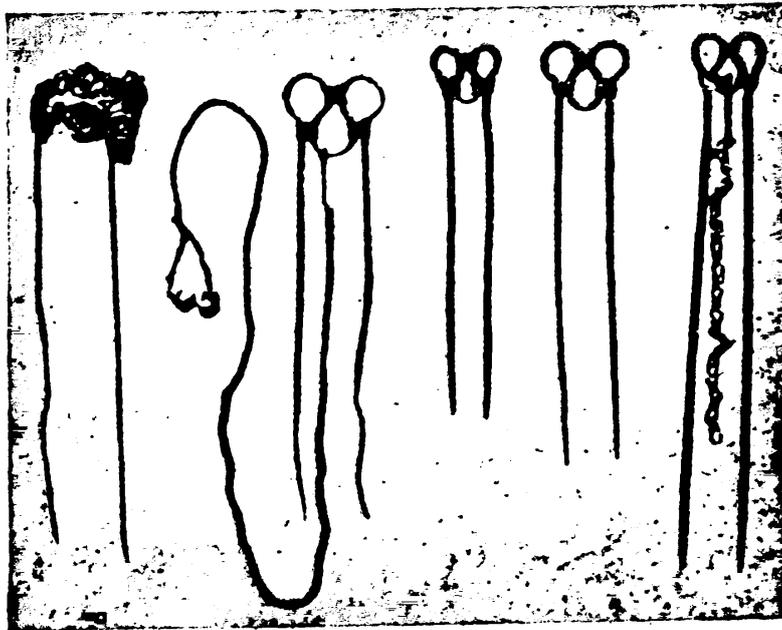
*
* *

Οἱ παραμείναντες ἐν Μακεδονίᾳ ὁμόφυλοι τῶν μεταναστευσάντων κατώρθωσαν νὰ ἀποκρούσωσι τοὺς τελευταίους ἐπιδρομεῖς καὶ ἐπανέκτισαν τοὺς συνοικισμοὺς των ἑξακο-





Εἰκ. 9 — Διαφόρων τάφων περὶ ἀργυραὶ.

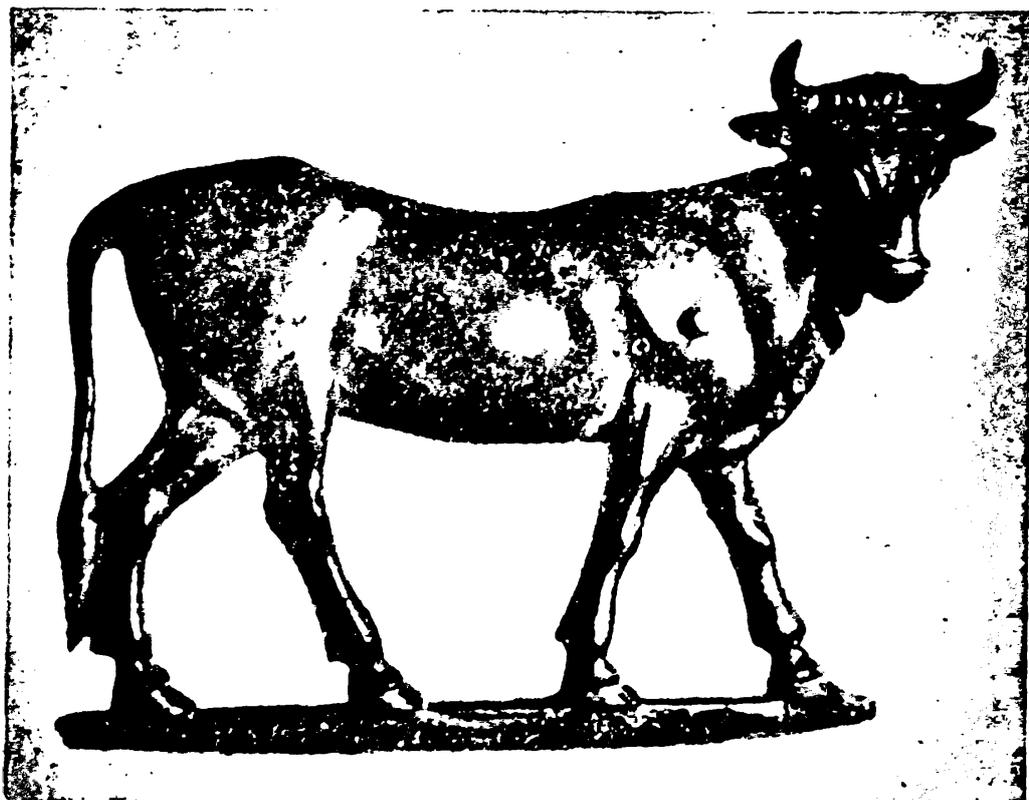


Εἰκ. 10.— Διαφόρων τάφων δίδυμοι ἀργυραὶ περὶ ἐπίχρῳσοι.



Ειγ. 11. — Τάφ. 1. Χαλκούς κρατήρ κατακόσμητος. Πολυτιμώτατον έργον.

λουθοῦντες τὸν παλαιὸν πολιτισμὸν των, ὃν γνωρίζομεν ἐκ τῶν ἀνασκαφῶν παρὰ τὰς ὄχθας τοῦ Ἄξιου ποταμοῦ (Βαρδαρόφτσα, Βάρδινο, Κιλιντίρ κλπ.) καὶ εἰς τὸ Πάτελι καὶ τὸ Μπουμποῦσι τῆς δυτικῆς Μακεδονίας ὅμοιον πρὸς τὸν πολιτισμὸν τῶν τελευταίων μεταναστῶν πρὸς νότον, τὸν Δωρικὸν πολιτισμὸν. Ἦσαν καὶ αὐτοὶ διηρημένοι εἰς διάφορα φῦλα βασιλευόμενα (Ἐλιμιῶται, Ὀρέσται, Πελαγόνες, Βοττιαῖοι, Ἐορδοὶ κλπ.), ἀλλὰ φαίνεται, ὅτι οἱ ἀποχωρι-



Εικ. 12.—Ἄγελας χαλκῆ ἐξ 7 κοσμουσῶν τὸν λαιμὸν τοῦ κρατήρος εικ. 11.

σθέντες πρὸς νότον ὁμόφυλοι ἐγνώριζον ἔπειτα αὐτοὺς ἀπὸ τοῦ 700 δηλ. ὅτε συνεπήχθη τὸ ἐνιαῖον Μακεδονικὸν κράτος, μᾶλλον ὡς Μακεδόνας γενικῶς. Πολὺ δὲν τοὺς ἐγνώριζον, διότι ἡ συγκοινωνία ὄπισθεν τῶν ὀρέων μεταξὺ νοτίων καὶ βορείων εἶχε διακοπῆ τῶρα.

Οἱ τελευταῖοι μετανάσται ὑπῆρξαν δυσκίνητοι εἰς τὴν πρόοδον καὶ μόλις ἀπὸ τοῦ χρόνου τῆς θεμελιώσεως τοῦ ἠνωμένου Μακεδονικοῦ κράτους ἐπαναλαμβάνονται αἱ σχέσεις αἱ ἐμπορικαί, μαριτυρούμεναι διὰ τῆς παρουσίας τῶν

λεγομένων κορινθιακῶν ἀγγείων εἰς τὰ παράλια τῆς Μακεδονίας καὶ διὰ τῶν ἰδρυομένων ἐν Χαλκιδικῇ ἀποικιῶν.

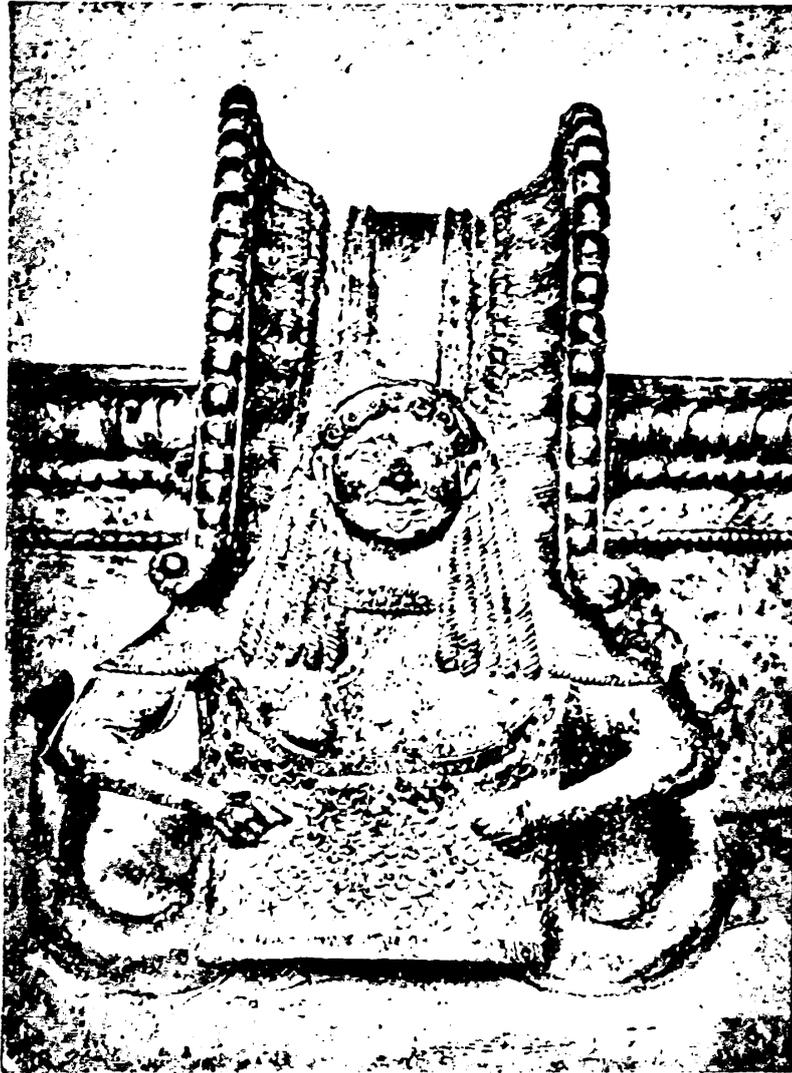
Ἄλλ' ἐνῶ οἱ Μακεδόνες βασιλευόμενοι ἐνοῦνται εἰς ἐν κράτος, καθ' ἃ ἐρρήθη ἄνωτέρω, οἱ νότιοι ὁμόφυλοι καταλύσαντες τὰς βασιλείας παραμένουσι διηρημένοι εἰς δημοκρατούμενα μικρὰ κράτη πόλεων, συντελούσης καὶ τῆς φυσικῆς διαπλάσεως τῆς χώρας, ἐρίζοντες πρὸς ἀλλήλους καὶ μὴ ἔχοντες κατ' ἀρχὰς κοινὸν ὄνομα ἔθνικόν. Μόλις ἀπὸ τοῦ 7^{ου} αἰῶνος ἀρχίζει νὰ γενικεύηται τὸ ὄνομα Ἑλληνες, μεταδοθὲν ἐκ τῆς Φθίας ἢ Φθιώτιδος Ἀχαΐας, ἔνθα ἦτο ἡ Ἑλλάς, τὸ Ὀμηρικὸν κράτος τοῦ Ἀχιλλέως· ἡ δὲ γενίκευσις αὕτη φαίνεται ὅτι ἔγινε ἐκ τῆς πολυσημάντου τότε δελφικῆς ἀμφικτυονίας, ἐν ἣ ἔιχον ὑπεροχὴν τινα οἱ Ἑλληνες Φθιώται, ἀφ' οὗ ἡ ἀμφικτυονία, πρὶν μετατεθῆ εἰς Δελφούς, εἶχεν ἰδρυθῆ παρὰ τὰς Πύλας ἢ — ἐκ τῶν ἐκεῖ Θερμῶν πηγῶν — Θερμοπύλας λεγομένας, ἔνθα ἐγένετο καὶ κατὰ τοὺς ἔπειτα χρόνους ἡ ἑτέρα σύνοδος τῶν ἀμφικτυόνων (ἠρινὰ πυλαία ἐν Δελφοῖς, ὀπωρινὰ πυλαία ἐν Ἀνθήλῃ τῶν Θερμοπυλῶν). Ἐπεκράτησε δὲ τὸ ὄνομα Ἑλληνες κυρίως ἔνεκα ἐξωτερικῶν κινδύνων γενικῶν, καθ' οὓς οἱ νότιοι ἠναγκάζοντο νὰ ἐνθυμηθῶσιν, ὅτι εἶναι ὁμόφυλοι, ὁμόγλωσσοι, ὁμόθησκοι, ὁμόθεις. Τότε ἠνοῦντο πάντες οἱ κοινωνοῦντες τῆς ἐν τῇ Φθιωτικῇ Ἑλλάδι ἀμφικτυονίας, οἱ Ἑλληνες. Κυριωτάτη τοιαύτη περίστασις ὑπῆρξαν οἱ Περσικοὶ πόλεμοι. Ἐκτοτε ἐπεκράτησε νὰ λέγωνται πάντες Ἑλληνες, διότι καὶ πάντες μετεῖχον τῆς Ἀμφικτυονίας. Ὅταν δ' οἱ ἔπειτα συγγραφεῖς ἐφαρμόζωσι τὸ ἔθνικὸν τοῦτο ὄνομα καὶ εἰς παλαιότερους χρόνους, κάμνουν ἀναχρονισμόν.

Ἀλλὰ καθ' ὃν χρόνον οὕτως ἐξειλίσσοντο τὰ πράγματα πρὸς νότον, οἱ βόρειοι, οἱ Μακεδόνες, συντηρητικὸν καὶ βραδυκίνητον πρὸς τὸν πολιτισμὸν στοιχεῖον ἐν τῇ μεσογαίᾳ ἄνευ χερσαίων συγκοινωνιῶν χώρα του, ἣν δὲν διέτεμεν ἡ θάλασσα, ἡ κυρία ὁδὸς τοῦ παλαιοῦ πολιτισμοῦ, ὡς διέτεμεν τὴν κάτω Ἑλλάδα — ἀκολουθοῦσιν ἴδιον ἔθνικὸν καὶ πολιτικὸν βίον. Ἐν τῷ μεταξύ, ἀπὸ τοῦ 7^{ου} αἰῶνος ἄρχεται ἡ θαλασσία ἐμπορικὴ μετὰ τῶν νοτίων ἐπιμειξία καὶ ἑξακο-



λουθεῖ κατὰ τὸν 6^{ον}, ὅτε εἰσάγονται τὰ θαυμαστὰ χαλκᾶ ἀγγεῖα τῆς Τρεμπένιστας.

Ἄλλὰ μεγάλη ἐθνικὴ ἀνάηψις συντελεῖται μετὰ τοὺς Περσικοὺς πολέμους. Οὗτοι εἶχον τότε τὴν σημασίαν τοῦ τελευταίου παγκοσμίου πολέμου· γνωρίζομεν δὲ τίνα αἰσθή-



Εἰκ. 13.—Ἡ λαβὴ τοῦ αὐτοῦ κρατήρος (πρὸς. εἰκ. 11, 12).

ματα γεννῶσι τοιαῦτα γεγονότα εἰς τὴν ψυχὴν ὁμοφύλων κυρίως λαῶν, τοὺς ὁποίους ὠθοῦσι πρὸς κοινοπραγίαν καὶ ἐθνικὴν ἔνωσιν. Τὸ παράδειγμα τῶν Σέρβων, τῶν Κροατῶν καὶ τῶν Σλοβένων καὶ τὸ παράδειγμα τῶν Σλοβάκων καὶ τῶν Τσεχῶν ἀρκοῦσι νὰ πείσωσι περὶ τούτου. Δὲν εἶναι



λοιπὸν ἄπορον, ὅτι καὶ οἱ Μακεδόνες μετὰ τὰ Περσικὰ ἐπέζητησαν νὰ σταθῶσι παρὰ τοὺς νικητὰς ὁμοφύλους, νὰ μερισθῶσι τὴν δόξαν των, νὰ δείξωσιν ὅτι εἶναι τοῦ αὐτοῦ αἵματος. Καὶ ἐπειδὴ ἔνωσις πολιτικὴ τότε δὲν ἦτο σύμφωνος πρὸς τὸ πολιτικὸν πνεῦμα οὐδὲ τῶν νοτίων, ὁ Ἀλέ-

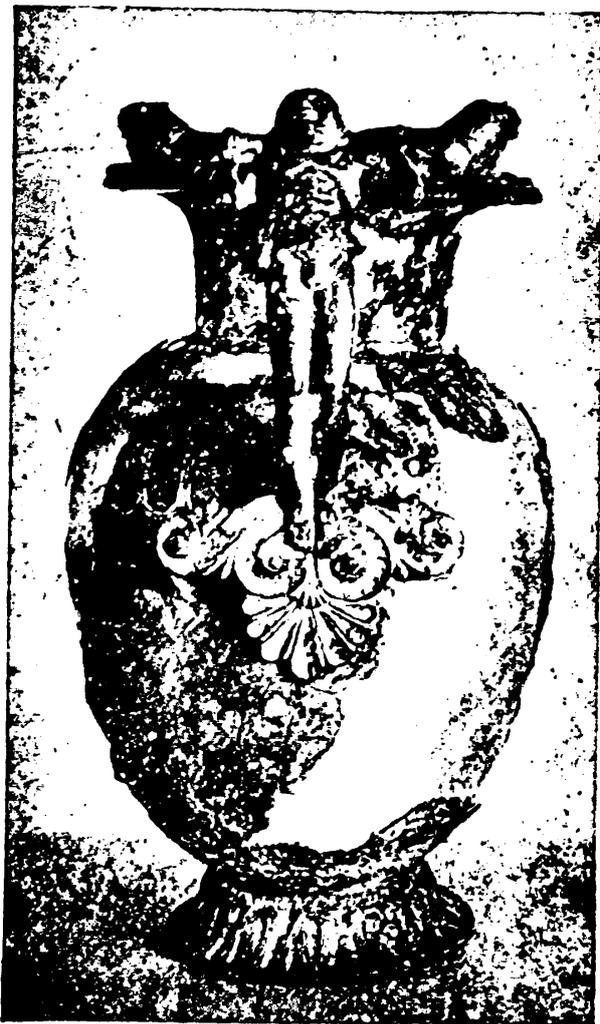


Εἰκ. 14.—Πλαγία ὄψις τῆς λαβῆς εἰκ. 13.

ξανδρος Α΄, ὁ υἱὸς τοῦ Ἀμύντου ἐζήτησε νὰ μετάσχη τῶν Ὀλυμπιακῶν ἀγώνων ὡς κοινῆς τῶν ὁμοφύλων θρησκευτικῆς πανηγύρεως. Ἠγέρθη τότε ἡ τυπικὴ ἔνστασις, ὅτι ὁ Ἀλέξανδρος δὲν εἶναι Ἕλλην, ἂν καὶ ὁ Ἡρόδοτος ὀνομάζει αὐτὸν «ἄνδρα Ἕλληνα Μακεδόνων ὑπαρχον». Ἡ ἔνστασις ὅμως εἶχε τὴν σημασίαν, ὅτι ὁ Ἀλέξανδρος δὲν ἦτο ἐξ



ἐκείνων, οἵτινες ἔφερον τὸ ὄνομα Ἑλληνες, ἀφοῦ οἱ Μακεδόνες ἀπὸ Φιλίππου μόνον μετέσχον τῆς ἀμφικτυονίας, ὥστε κατὰ τοῦτο ἡ ἔνστασις ἦτο τυπικῶς βάσιμος. Ἄλλ' ὁ Ἀλέξανδρος ἦτο διακεκριμένος διπλωμάτης τῶν χρόνων του καὶ δὲν θὰ ἀπεφάσιζε νὰ διατυπώσῃ ἀξίωσιν ἀπαγορευομένην εἰς τοὺς βαρβάρους. Διὰ τοῦτο οὐδεὶς Θραῦξ διενοήθη



Εἰκ. 15. — Τάφ. I. Οἰνοχόη χαλκῆ. Ἡ λαβὴ γυμνὸς ἔφηβος κρατῶν τὰς οὐράς δύο λεόντων.

παρόμοιον πρᾶγμα. Πῶς λοιπὸν ὁ Ἀλέξανδρος ἐτόλμησε τοιοῦτον διάβημα; Ἀπλούστατα. Ὁ Ἀλέξανδρος ἀπέβλεπεν εἰς τὴν οὐσίαν, ἣτις ἔλεγεν ὅτι ἦτο ἡ Μακεδονία ὁμόφυλος καὶ ὁμόγλωσσος. Ἐπειδὴ ὅμως ἔδει νὰ λυθῇ καὶ τυπικῶς τὸ ζήτημα, ἐπεδείχθη ἡ συγγένεια αὐτοῦ, ὡς Ἀργεάδου ἐκ τοῦ Ὀρεστικοῦ Ἄργους πρὸς τοὺς Τημε-

νίδας τοῦ Πελοποννησιακοῦ Ἄργους, καὶ διὰ νὰ μὴ προσβληθῶσιν οὗτοι ὡς μὴ Ἕλληνες, ἂν ἐλέγετο ὅτι κατάγονται ἐκ Μακεδονίας, ἀνετράπη ἡ ἱστορικὴ ἀκολουθία καὶ ἐνεφανίσθη ὁ Ἀλέξανδρος ὡς Ἕλλην, ἅτε καταγόμενος ἐκ τῶν Τημενιδῶν, ἐλθόντων ποτὲ δῆθεν ἐκ Πελοποννήσου εἰς τὴν Ὀρεσιίδα. Αὕτη ἡ νόθος ἐρμηνεία — νόθος, διότι δέχεται ἄνοδον ἐκ Πελοποννήσου εἰς Μακεδονίαν — ἐγένεν ἔπειτα



Εἰκ. 16.—Ὁ ἑρμῆς τῆς λαβῆς τῆς οἰνοζόης εἰκ. 15.

ἱστορικὴ παράδοσις, χωρὶς ὅμως νὰ ἐξαλείψῃ καὶ τὴν ἀληθῆ ἱστορικὴν ἐξέλιξιν, ἥτις ἐπίσης διετηρήθη.

Φαίνεται δέ, ὅτι τὸ παράδειγμα τοῦ Ἀλεξάνδρου ἐμιμήθησαν καὶ οἱ ὑποτελεῖς δυναστικοὶ οἰκοὶ τῶν ὁμοσπόνδων Μακεδονικῶν κρατειδίων καὶ διὰ τοῦτο ἔχομεν εἰς τὴν Λυγκησιίδα τὴν παράδοσιν, ὅτι ἐκεῖ ἡ δυναστεία κατήγετο ἐκ τῶν Βακχιαδῶν τῆς Κορίνθου, εἰς δὲ τοὺς Ἐγχελεῖς, ὅτι ἦλθεν ὁ Κάδμος ἐκ Θηβῶν καὶ ἐξ αὐτοῦ δῆθεν κατήγοντο



οἱ ἐκεῖ βασιλεῖς. Τὸ ἀληθὲς τεκμήριον ἐν τούτῳ περὶ τῆς ἀντιθέτου φορᾶς τῆς ἱστορίας εἶνε τὸ ὄνομα τῶν παραλιμνίων Βοιῶν καὶ τὸ ἀρχαϊκῆς πνοῆς ὄνομα τῶν Βοιωτῶν σχηματισθὲν διὰ τῆς σπανίας ἐθνικῆς καταλήξεως — ωτὸς (πρβλ. Ἐποδωτὸς ἴσως δὲ καὶ Θεσπρωτὸς). Ἀνάλογα πράγ-



Εἰκ. 17.— Τάφ. VI. Λαβὴ φιάλης ἢ ἀρυταίνης χαλκῆς.

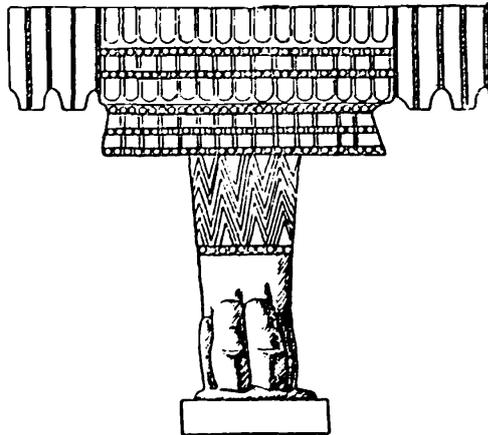
ματα δυνάμεθα νὰ φαντασθῶμεν καὶ περὶ πασῶν τῶν Μακεδονικῶν δυναστειῶν, αἵτινες ὅμως ἦσαν ἰθαγενεῖς παλαιαὶ καὶ ὁμόφυλοι πρὸς τοὺς λαοὺς των.

Τῷ 412 π. Χ. ἀνέρχεται εἰς τὸν θρόνον ὁ Ἀρχέλαος, δραστήριος, φιλόμουσος καὶ προοδευτικὸς βασιλεὺς, ὅστις μετέθεσε τὴν πρωτεύουσαν εἰς Πέλλαν, ἐκαλλιέργησε τὰς



τέχνας καὶ τὰ γράμματα, καί, τὸ σπουδαιότατον, κατεσκεύασεν ὁδοὺς εἰς τὰ μεσόγεια πρὸς προαγωγὴν τῆς συγκοινωνίας, ἣτις φέρει πλοῦτον καὶ πολιτισμόν.

Τοιοῦτον περίπου παραλαμβάνει μετὰ τινος ταραχώδεις δεκαετηρίδας τὸ κράτος ὁ Φίλιππος, ὁ πατὴρ τοῦ Μεγάλου Ἀλεξάνδρου, ὅστις, ἀφοῦ ἠσφάλισεν αὐτὸ καὶ ἤνωσε βία ἢ πειθοῖ καὶ τοὺς νοτίους Ἑλληνας ὡς «συμμάχους καὶ ὑπηκόους» τοῦ Μακεδονικοῦ κράτους, ἀπεφάσισε νὰ τιμωρήσῃ τοὺς Πέρσας διὰ τὴν πρὸ 100 καὶ πλέον ἐτῶν ἐπιδρομὴν των εἰς τὴν Ἑλλάδα. Τοιαύτην ἐκδίκησιν μόνον Ἑλλην ἠδύνατο νὰ συλλάβῃ καὶ νὰ ποθήσῃ. Ὁ δὲ Φίλιππος καὶ ὁ υἱοθετήσας τὸ σχέδιόν του διάδοχος Ἀλέξανδρος ὁ Μέγας καὶ οἱ ἀκολου-



Εἰκ. 18.—Τάφ. III. Λεοντόπους χαλκοῦ τρίποδος.

θοῦντες αὐτοὺς Μακεδόνες καὶ ἦσαν Ἑλληνες καὶ ἐσκέπτοντο ὡς Ἑλληνες, παρὰ τὰς ἐκδηλώσεις τῆς πολιτικῆς ἐμπαθείας ἢ τῆς στενῆς φιλοπατρίας τοῦ Δημοσθένους.

Οὔτε ἀποικίαι ἐκ νοτίων Ἑλλήνων ἔγιναν εἰς τὸ ἐσωτερικὸν τῆς Μακεδονίας, οὔτε ἐξελληνισμὸς μεσογείων πληθῶν λαϊκῶν μαζῶν ἦτο δυνατός, ἂν αὐταὶ συνέβαινε νὰ εἶναι ἀλλόφυλοι, μάλιστα τότε, μὴ ὑπαρχόντων τῶν ἀναγκαίων προπαγανδιστικῶν καὶ μορφωτικῶν μέσων. Οἱ Μακεδόνες ἦσαν Ἑλληνες καὶ ἰθαγενεῖς ἐν Μακεδονίᾳ αἰῶνας ὅλους παλαιότερον ἢ οἱ Ἑλληνες τῆς νοτίου Ἑλλάδος.

Ἐκεῖνοι οἵτινες θέλουσι νὰ εὗρωσι τὴν γλῶσσαν τῶν ἀρχαίων Μακεδόνων, ἵνα πεισθῶσι περὶ τῆς φυλετικῆς συστάσεως αὐτῶν, παραγνωρίζουσι τὸ σπουδαιότερον τεκμή-



ριον, τεκμήριον ζῶν καὶ ὑπάρχον, καὶ τοῦτο εἶναι οἱ ἰθαγενεῖς Ἑλληνες Μακεδόνες, τῶν ὁποίων ἡ ρίζα ἐν τῇ χώρᾳ ταύτῃ ἀνέρχεται εἰς τὰς πρὸ Χριστοῦ χιλιετηρίδας, καὶ οἱ ὅποιοι κατὰ συμπαγεῖς μάζας πολλαχοῦ, παρὰ τὰς σφαγὰς, τοὺς ἐξοικισμοὺς καὶ τὰς ἀφανίσεις κατὰ τὰς μεσαιωνικὰς περιπετείας τοῦ ἔθνους ἡμῶν, ἀναλλοίωτοι ξανθοὶ καὶ ὑψη-



Εἰκ. 19.—Τάφ. I. Χαλκοῦν κράνος κορινθιακῆς μορφῆς. Αἱ παρυφαὶ ἐκοσμοῦντο διὰ χρυσῶν ταινιῶν ἀποσπασθειῶν.

λόσωμοι, παρέμειναν τοῦλάχιστον εἰς τὰς ὀρεινὰς παρυφὰς τῶν πεδιάδων, ὅπου οὐδεὶς ἄποικος ἠδύνατο νὰ φθονήσῃ ἢ ζηλεύσῃ τὴν τύχην των, καὶ εἶναι τεκμήριον τοσοῦτον ἰσχυρὸν περὶ τῆς φυλετικῆς τῶν Μακεδόνων συστάσεως ἐν παντὶ ἱστορικῷ χρόνῳ, ὅσον τοῦλάχιστον τὰ ἀρχαιολογικὰ εὐρήματα τοῦ Πάτελι, τοῦ Ἀξιοῦ, τοῦ Μπουμπουστιοῦ.

*
*
*



Ἄλλ' ὅμως ἐπειδὴ ἡ ἀρχαιολογικὴ ἐπιστῆμη ἐσυστηματοποίησε τὴν ἀσφαλῆ χρησιμοποίησιν τῶν ἀρχαιολογικῶν εὐρημάτων, εἶναι ἀνάγκη νὰ ἀποκαλυφθῶσι πλείονα δι' ἀνασκαφῶν καὶ νὰ μελετηθῶσιν ἐνδελεχῶς, ἀφοῦ συμβαίνει νὰ



Εἰκ. 20.—Τάφ. III. Χαλκοῦν κράνος. Αἱ παρυφαὶ κοσμοῦνται διὰ χρυσοῦν ταινιῶν.

κρύπτη ἡ Μακεδονία τὴν κλεῖδα τοῦ προβλήματος τῆς φυλετικῆς συστάσεως ὅλου τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους.

Τοῦτο ὅμως δὲν εἶνε δυνατόν νὰ γίνῃ ἄνευ ἀρχαιολογικῶν ὑπαλλήλων.

Διὰ τοῦτο εἶνε ἐθνικὸν ἔγκλημα νὰ ἀποτελῇ ὁλόκληρος ἡ Μακεδονία καὶ ἡ Θράκη μίαν μόνην ἀρχαιολογικὴν περιφέρειαν καὶ ταύτην ἄνευ ἐφόρου ἐπὶ ἔτη ἴδη, καθ' ὃν χρόνον ὀρίζει ὁ νόμος ἐν Κρήτῃ δύο περιφέρειας (πρὸ τινος



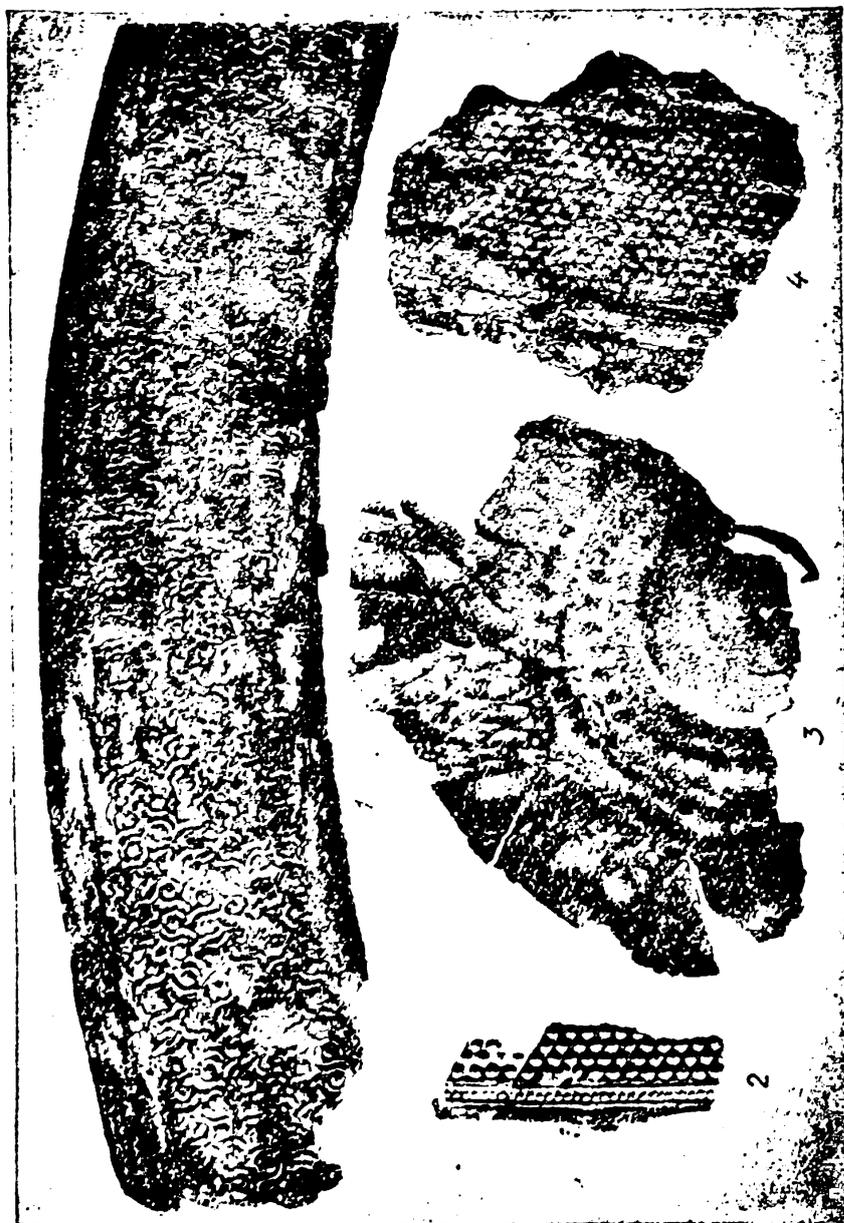
χρόνου μάλιστα ἦσαν τρεῖς), ἐν Πελοποννήσῳ δὲ τρεῖς. Σημειωτέον δέ, ὅτι ἡ μὲν παλαιὰ Ἑλλὰς εἶνε ἐν τοῖς κυρίοις ἡρευνημένη, τὰ γενικὰ προβλήματα τῆς εἶνε λευμένα, αἱ δὲ γινόμεναι ἐν αὐτῇ ἀνασκαφαί, χρησιμεύουσι πολλάκις ὡς μέσον ἐκπαιδεύσεως καὶ ἀσκήσεως καὶ δοξοθηρίας νεαρῶν κατὰ τὸ πλεῖστον ἀρχαιολόγων, ὅταν δὲν ἀποδίδωσιν ἀξιολόγους ἐπιγραφάς, καὶ πάντοτε ἔχουσι μᾶλλον ἢ ἥττον τοπικὴν σημασίαν, προσαρμόζονται δὲ συνήθως εἰς κεκτημένους ἐπιστημονικοὺς κανόνας καὶ καταλήγουσιν, ὅταν εἶνε εὐτυχεῖς, εἰς πλουτισμὸν τινα τῶν μουσείων μας. Ἄλλ' οὐδέποτε ἔχουσι τὴν κεφαλαιώδη ἐθνικὴν σημασίαν, ἣν ἔχει τῶρα ἡ ἔρευνα τῶν προϊστορικῶν καὶ τῶν κλασσικῶν χρόνων ἐν Μακεδονίᾳ. Αἱ ἀνασκαφαί τῆς νοτίου Ἑλλάδος δὲν ἐπείγουσι πάντοτε οὐδὲ καθυστερεῖ σπουδαίως ἡ ἐπιστήμη, ἀν ἀναβληθῶσιν ἐν ᾧ ἡ ἀναβολὴ τῆς ἀνασκαφικῆς ἐρεύνης τῆς Μακεδονίας, τῆς Ἡπείρου καὶ ἐκ παραλλήλου τῆς Θράκης ἀποτελεῖ φανεράν καθυστέρησιν τῆς γνώσεως τῆς πρωτογόνου ἱστορίας τοῦ ἔθνους ἡμῶν ὁλοκλήρου καὶ σημαίνει ἀσυγχώρητον ἀμέλειαν περὶ τὴν διάλυσιν τοῦ σκοτίου, τὸ ὁποῖον καλύπτει τὴν ἐθνολογικὴν καὶ τὴν ἄλλην ἱστορίαν τῶν βορείων ἑλληνικῶν χωρῶν. Ἡ νότιος Ἑλλὰς ἐπομένως δύναται νὰ ἀρκεσθῇ ἐπὶ τινα χρόνον εἰς καλὴν συντήρησιν καὶ φύλαξιν καὶ τὴν ἐξ ἀνάγκης ἐπιβαλλομένην περισυλλογὴν, ἐν ᾧ ἡ βόρειος δεῖται πολλῶν καὶ καλῶν ἐρευνητῶν. Ὅτι τοῦτο εἶνε ἀληθές, ἀποδεικνύει ἡ ἐπιτεινομένη προσοχὴ πρωτοπόρων τινῶν ξένων ἀρχαιολόγων πρὸς τὰ ἱστορικὰ καὶ ἀρχαιολογικὰ προβλήματα τῶν βορείων χωρῶν μας. Εἶνε λοιπὸν ἀνάξιον τοῦ κράτους ἡμῶν, μόνον αὐτὸ νὰ μὴ βλέπη καὶ νὰ μὴ ἐπιλαμβάνηται ἐκείνου, ὅπερ ἔπρεπε νὰ εἶνε ἀποκλειστικὸν καθῆκόν του.

Πόσον δὲ μεγάλη εἶνε ἡ πρὸς τὸ καθῆκον τοῦτο ἀμέλεια καὶ ἀδιαφορία τοῦ κράτους τῶν 6 1/2 ἑκατομμυρίων Ἑλλήνων, ἦν ἀνωτέρω ὠνόμασα ἔγκλημα, ἀποδεικνύεται ἐκ τούτου, ὅτι ὁ προϋπολογισμὸς τοῦ ἀρχαιολογικοῦ τμήματος τοῦ Ὑπουργείου τῆς παιδείας παραμένει ὁ αὐτὸς πρὸς τὸν τοῦ κράτους τῶν 2 1/2 ἑκατομμυρίων καὶ τῶν συνόρων τῆς Μελοῦνας. Κατ' οὐσίαν μάλιστα εἶνε μικρότερος, ὑπολογιζομένης τῆς ὑπερμέτρου αὐξήσεως τῶν δαπανῶν (ἡμερο-



μισθίων κλπ.), ἅτινα ὑπερβαίνουν ἐν τῇ αὐξήσει τὸν γενικὸν τιμάρθμον. Δὲν ἔχω λοιπὸν δίκαιον καλῶν τὴν ἀμέλειαν ταύτην ἔγκλημα;

Καὶ ὁμως ἔχομεν καὶ τμῆμα ξένων καὶ συνδέσμους τουρι-



Εἰκ. 21.—Θηραῦματα χαλκῶν ἐπενδύσεων διαφόρων ἀσπίδων.

στικοὺς καὶ πάντες οἱ Ἕλληνες καὶ χωρὶς νὰ ἀνήκωμεν εἰς κρατικὰς ὑπηρεσίας καὶ ἰδίους συνδέσμους, περιβαλλόμεθα τῆς σοβαρότητος τὸν τρίβωνα καὶ συζητοῦμεν ἀβδηριτικῶς περὶ προσελκύσεως ξένων καὶ «βιομηχανίας ξένων» διὰ τοῦ



θελγύτρου τῶν ἱστορικῶν καὶ καλλιτεχνικῶν μνημείων καὶ τῆς ὅλης ἱστορικῆς ἐμφανίσεως τῆς χώρας ἡμῶν, ἐν ᾧ εἰς τὸ ἐθνικὸν μουσεῖον Ἀθηνῶν, εἰς ὃ σωρεῖονται ἐν ὑπογείοις ἀπὸ δεκατηρίδων ἄπειρα εὐρήματα, οὐδεμία ἀξιόλογος ἐργασία ἐπεκτάσεως, μεταρρυθμίσεως καὶ προσθήκης πτερυγῶν καὶ ὀρόφων ἐγένετο ἀπὸ τῶν χρόνων τοῦ Τρικούπη, αἱ ὑπαιθροὶ ἀρχαιότητες ὅλης τῆς Ἑλλάδος καταστρέφονται ἐλλείψει συντηρήσεως, αἱ ἄδειαι ἀνασκαφῶν ἐξακολουθοῦσι παρεχόμεναι ἀφειδῶς καὶ τὰ ἐκασταχοῦ ἀρχαιολογικὰ εὐρήματα παραμένουσι κατὰ τὸ πλεῖστον ἐν ὑπαίθρῳ ἢ στεγά-



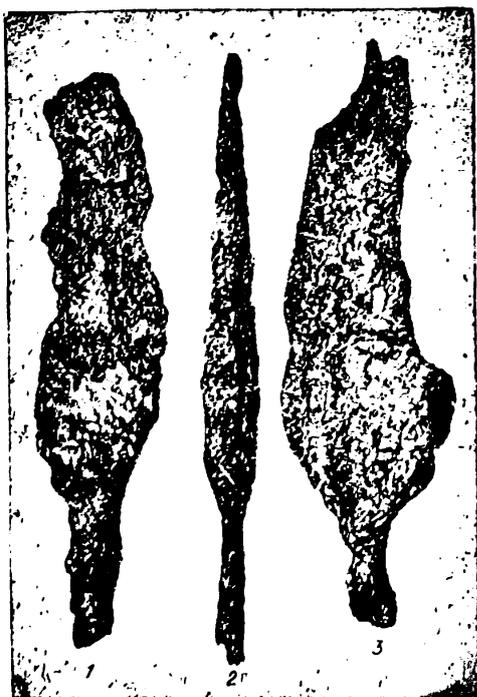
Εἰκ. 22.—Θραύσματα διαφόρων σιδηρῶν ξιφῶν.

ζονται σωρηδὸν εἰς ἀνάξια παραπήγματα καὶ ἀποθήκας, ἀντὶ τὰ εἶνε ἀξίως τῆς σπουδαιότητός των καταγεγραμμένα, εἰκονισμένα καὶ ἐκτεθειμένα ἐντὸς καλλιμαρμάρων μουσείων. Τοιαύτη κατάστασις κατασχύνει τὸ ἔθνος καὶ τὸ κράτος μας εἰς τὰ ὄμματα παντὸς πεπολιτισμένου ξένου, ὅστις δὲν ἀγνοεῖ πῶς εἰς τὴν πατρίδα του καὶ εἰς τὰς ἄλλας χώρας περιέπουσι τὰ ἱστορικὰ καὶ καλλιτεχνικὰ μνημεῖα.

Καὶ ὅμως οὐδεὶς βλέπει τὴν ῥίζαν τοῦ κακοῦ, τὸν ἀνεπαρκέστατον ἀρχαιολογικὸν προϋπολογισμόν· ὅταν δ' οἱ ἀρχαιολόγοι ζητῶσι λογικὴν αὔξησιν αὐτοῦ, λαμβάνουσι τὴν ἀπάντησιν «νά ἐξεύρητε μόνοι σας χρήματα», ὅταν δὲ πάλιν ἐξευρίσκωσι πόρους, ἀπορροφῶνται οὗτοι εἰς τὸν



δημόσιον κορβανᾶν πρὸς ἄλλας ἀνάγκας τοῦ κράτους· καὶ οὕτω τὰ πάντα σχεδὸν καταλείπονται ἔρμαιο τῆς φθορᾶς καὶ τῆς παραλύσεως, ἀφ' οὗ καὶ τὸ νόμιμον ἐπιστημονικὸν προσωπικὸν τοῦ ἀρχαιολογικοῦ κλάδου ἠραιώθη εἰς τὸ ἥμισυ σχεδόν, ἐπειδὴ οἱ μισθοὶ αὐτοῦ ἔνεκα τῆς κρατικῆς ἀδιαφορίας κατῆλθον κάτω τῶν μισθῶν τῶν ἐκπαιδευτικῶν ὑπαλλήλων, οὐδεὶς δὲ διδάκτωρ προσέρχεται νὰ λάβῃ θέσιν διὰ διαγωνισμοῦ εἰς κλάδον ἀπαιτοῦντα ἐπὶ πλέον εἰδικὴν μόρφωσιν, ὅταν εἶνε γνωστὸν ὅτι μέλλει νὰ ζήσῃ πενόμενος



Εικ. 23.—Σιδηραὶ ἀλχημαὶ δοράτων ἢ σαρισσῶν.

ἐν ᾧ ἄνευ οὐδενὸς διαγωνισμοῦ, οὐδενὸς προσθέτου κόπου ἢ ἀναλώματος, ἐπιτυγχάνει καλύτερον μισθὸν καὶ ἀσφαλῆ σειρὰν προαγωγῆς εἰς τὸν ἐκπαιδευτικὸν κλάδον. Δέν με λανθάνουσιν αἱ ἄλλαι μεγάλαι ἀνάγκαι καὶ αἱ στενοχωρίαι τοῦ κράτους ἡμῶν. Ἄλλ' οὐδεὶς δύναται νὰ ἰσχυρισθῆ, ὅτι ἡ αὐτὴ ἀδιαφορία κρατεῖ καὶ πρὸς ἄλλας κρατικὰς ὑπηρεσίας ἢ ὅτι δὲν ὑπάρχουσι δημόσιοι κλάδοι προνομιακῶς εὐνοούμενοι ὑπὸ τῆς πολιτείας. Ἐπειδὴ δὲ οἱ Ἕλληνες πολῖται, ἔστω καὶ οἱ μὴ δυνατοὶ ἐξ οἰκείας κρίσεως νὰ ἔχωσι γνώμην, εἶνε ὅμως πάντες ἐνθουσιώδεις λάτρες τῶν ἀρχαιο-



τήτων, τὸ δὲ ἀρχαιολογικὸν ἐπιστημονικὸν προσωπικὸν ἀνταπεκρίθη πρὸς τὸν ἐπιστημονικὸν προορισμὸν του, ἀφ' οὗ ἀποτελεῖ τὸν μόνον ἐπιστημονικὸν κλάδον τὸν γνωστὸν καὶ τιμώμενον ἔξω τῆς Ἑλλάδος ἐν παραβολῇ πρὸς ὅμοια ἢ ἀνάλογα ἐπιστημονικὰ συγκροτήματα τοῦ πεπολιτισμένου κόσμου, αἰσθάνομαι ἐσωτερικὴν ὥθησιν καὶ καθῆκον νὰ εἶπω, ὅτι αἱ κυβερνήσεις τῶν τελευταίων δεκαετηρίδων δὲν ἀνταπεκρίθησαν ἐν τῷ ζητήματι τούτῳ πρὸς



Εικ. 21.—Ληκύθια ἐξ ὑαλομάζης διαφόρων τάφων.

τὸ πνεῦμα τὸ κρατοῦν ἐν τῇ ψυχῇ τοῦ λαοῦ καὶ πρὸς τὴν πλουτολογικὴν ἀξίαν τῶν ἀρχαιοτήτων, πολὺ δὲ ὀλιγώτερον πρὸς τὴν ἐπιστημονικὴν ἀξίαν αὐτῶν. Τὸ τελευταῖον τοῦτο κατὰ τὰ ἀποτελέσματα τοῦλάχιστον καταφαίνεται καὶ ἐκ τῆς μικρᾶς προσοχῆς, ἧς ἔτυχον μέχρι τοῦδε αἱ εἰσηγήσεις τῶν εἰδικῶν. Ἐν Ρωμανία, Σερβία καὶ Βουλγαρία, ὁ λόγος τοιούτων εἰδικῶν, τοὺς ὁποίους δὲν ἀγνοοῦμεν οἱ Ἕλληνες ἐπιστήμονες, εἰσακούεται ὡς νόμος, καὶ διὰ τοῦτο τὰ ἔθνη ταῦτα, καὶ ἄνευ τῶν ἀρχαιολογικῶν θησαυρῶν τῆς Ἑλλάδος,



ἔχουσιν ὁμως ἐπιστήμην καὶ τὴν προσήκουσαν ὀργάνωσιν. Ἄλλ' ἂν τὸ κράτος δὲν ἐπιληφθῆ τῆς γενικῆς διορθώσεως, οἱ Μακεδόνες καὶ οἱ Θρᾶκες βουλευταὶ καὶ οἱ γερουσιασταὶ ἔχουσι καθήκον νὰ ἀξιώσωσι δικαίαν κατανομὴν τῆς κρατικῆς στοργῆς, ζητοῦντες τὴν ἴδρυσιν τριῶν τοῦλάχιστον



Εἰκ. 25.— Τάφ. VI. Πηλίνη πλαγγὼν καθημένη ἐπὶ θρόνου.

ἀρχαιολογικῶν περιφερειῶν διὰ τὴν Μακεδονίαν καὶ μιᾶς διὰ τὴν Θράκην.

Οἱ Ἔφοροι οὗτοι τῶν ἀρχαιοτήτων θὰ ἀνασκάψωσι καὶ καὶ θὰ μελετήσωσιν εἰδικώτερον τὴν χώραν, θὰ εἰδικευθῶσιν ἐν τούτῳ καὶ θὰ φωτίσωσι καλύτερον καὶ ἡμᾶς καὶ τὸν διεθνῆ κόσμον τῶν ἐπιστημόνων περὶ τῶν ἱστορικῶν τῆς προβλημάτων, θὰ μεριμνήσωσι περὶ ἰδρύσεως μουσείων εἰς τὰς ἀξιολογωτέρας πόλεις καὶ θὰ ἐλκύσωσι τὸ ρεῦμα τῶν



ἐρευνητῶν καὶ τῶν περιηγητῶν πρὸς τὴν βόρειον Ἑλλάδα, ἣτις ὑπὸ τινος ἐπόψεως τῶρα τὸ πρῶτον, ἀφ' οὗτου ἐπλάσθη ἡ ὑδρόγειος σφαῖρα, ἀνοίγεται εἰς τὰ ὄμματα τοῦ ἐπιστημονικοῦ κόσμου.

Ἡ μήτηρ γῆ φυλάττει μετὰ στοργῆς εἰς τοὺς κόλπους τὰ τεκμήρια τῶν ἱστορικῶν τυχῶν αὐτῆς καὶ κανεὶς δὲν γνωρίζει ἀκόμη τί ἀκριβῶς θὰ διδάξωσιν ἡμᾶς τὰ εὐτελῆ ἄλλως θραύσματα τῶν ἀγγείων, ἅτινα κρύπτουσι φωλεαὶ ἐρειπίων ἀδιατάρακτοι ἀπὸ χιλιετηρίδων, λόφοι προελθόντες ἐκ τῆς ἐπὶ αἰῶνας ἀλλεπαλλήλου καὶ εὐχεροῦς καταστροφῆς καὶ ἀνοικοδομήσεως τῶν διὰ κλάδων καὶ καλάμων καὶ πηλοῦ καλυβῶν μικρῶν κωμῶν ἦτοι συνοικισμῶν, ὡς εἶναι πολλαὶ τοῦμπαι πολλαχοῦ τῆς Μακεδονίας καὶ τῆς Θράκης, π.χ. παρὰ τὸν Ἀξιὸν ἢ τὴν Κομοτινὴν ἢ δεξιὰ τῆς ἐθνικῆς ἀμαξιτοῦ ὁδοῦ παρὰ τὴν πρὸς τὰ Σέρβια κεφαλὴν τῆς γεφύρας τοῦ Ἀλιάκμονος.



Κυριώτερα Βιβλιογραφία :

Χατζηδάκι πάντα τὰ περι Μακεδόνων καὶ Μακεδονίας μελετήματα.
Kretschmer, Einleitung in die Gesch. der griech.
Sprache καὶ Glotta I, 11 ἔξ.

Beloch, Griechische Geschichte 2α ἔκδ.

Buck, Classical Philology XXI (1926) σ. 1 ἔξ.

Blegen καὶ Haley, American Journal of Archaeo-
logy 1928, 141 ἔξ.

Casson, Macedonia, Thrace and Illyria 1926.

Heurtley, Annual of the British School at Athens
1926 - 7 καὶ 1927 - 8 καὶ Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθη-
νῶν Δ' (1929) σ. 59 ἔξ.

Filow, Die archaische Necropole von Trebeni-
schte am Ochridasee. Berlin 1927.

Κεραμόπουλλος, Ἀρχαιολ. Ἐφημ. 1927-8 («Ἡ ἀρχαϊκὴ νεκρό-
πολις τοῦ Τρεμπένιστε παρὰ τὴν λίμνην τῆς Ἀχρίδος») καὶ Ἑλλην-
ικὰ τόμ. 4, σ. 105 ἔξ.



Εἰκ. 26.—Τὸ τεῖχος τῶν Δουπιάκων παρὰ τὴν λίμνην τῆς Καστορίας (σελ. 16)



ΠΑΡΑΡΤΗΜΑ

Πρὸς τὴν οὐσίαν τῆς ἀνωτέρω διαλέξεως ἔχει στενὴν σχέσιν ἰδιόχειρος ἐπιστολὴ τοῦ γηραιοῦ σοφοῦ τῆς Γερμανίας, τοῦ U. von Wilamowitz - Moellendorf, ἣν μοι ἀπέστειλεν οὗτος ἅμα τῇ λήψει καὶ ἀναγνώσει τῶν μελετῶν μου «ἡ Ἀρχαϊκὴ νεκρόπολις τοῦ Τρεμπένιστε παρὰ τὴν λίμνην τῆς Ἀχρίδος» (Ἀρχ. Ἐφημ. 1927 - 8) καὶ «οἱ Ἀχαιοὶ καὶ οἱ Δωριεῖς ἐν Μακεδονίᾳ» (Ἑλληνικά τόμ. Β), ἐνθα κατέσπειρα πολλοὺς ὁμοίους συλλογισμοὺς περὶ τοῦ φυλετικοῦ χαρακτῆρος τῶν Μακεδόνων. Ἐπειδὴ δὲ πᾶν ὅ,τι λέγει ὁ σοφὸς ἐκεῖνος ἀνὴρ, εἶνε ἀπόσταγμα βαθείας γνώσεως τοῦ ἀρχαίου κόσμου καὶ εἶνε ὠφέλιμον νὰ γίνηται γνωστὸν εὐρύτερον, διὰ τοῦτο παραθέτω τὴν ἐπιστολὴν αὐτοῦ, εἰ καί, ἀγνοῶν τὰ οἰκεῖα τεκμήρια, δέχομαι μετ' ἐπιφυλάξεως τὴν γνώμην αὐτοῦ, ὅτι ὁ πατὴρ τοῦ Μεγάλου Ἀλεξάνδρου Φίλιππος «ἐξηλλήνισε» τὴν τάξιν τῶν εὐγενῶν Μακεδόνων διὰ τῆς βίας καὶ διὰ τοῦ σχολείου. Σχολεῖα βεβαίως χάριν κύκλων μᾶλλον ἢ ἦττον εὐρέων θὰ ὑπῆρχον ἐν Μακεδονίᾳ καὶ πρὸ τοῦ Φιλίππου. Πῶς θὰ ἐγίνωσκεν ὁ Ἀρχέλαος τοὺς Ἀθηναίους ἢ ἄλλους ποιητὰς καὶ σοφοὺς καὶ πῶς θὰ ἐθέλγετο ὑπ' αὐτῶν, ἂν ἦτο ἀγράμματος; Ἀλλὰ δὲν βλέπω τὴν βίαν. Ἐν Ἡπείρῳ δ' ὀλιγώτερον. Τὸν ὄρον «ἐξελληνισμός» (Hellenisierung), ὡς τὸ ὅλον περιεχόμενον τῆς ἐπιστολῆς δεικνύει, λαμβάνει ὁ Wilamowitz, ἐν τῇ ἐννοίᾳ τῆς εἰσαγωγῆς μεθόδων καὶ τρόπων πολιτισμοῦ τῆς κυρίως Ἑλλάδος, εἰς ἣν πάντες συνειθίσασαμεν νὰ ὑπάγωμεν μόνους τοὺς νοτίους Ἕλληνας, παρ' οἷς εἶχεν ἐκπαιδευθῆ ὁ Φίλιππος. Ἴδου ἡ ἐπιστολή.



Charlottenburg 22 Juli 1929.

Hochgeehrter Herr College,

.... Vor allem ziehen mich die Schlüsse an, die Sie aus dem Funde in Trabenische ziehen, auch für die Volksgeschichte. Ich war im wesentlichen zu denselben Schlüssen gelangt, nur dass ich natürlich in dem Archäologischen nur lernen kann. Eine Differenz über die Dorer ist zu lang für einen Brief, beeinträchtigt (aber) die Hauptsache nicht. Gewiss ist die Mitte der Balkanhalbinsel, also das spätere innere Makedonien, der älteste Sitz der Hellenen, den wir erreichen können. Über die Makedonen selbst hätte man sich niemals gestritten, wenn Hesiod den Glauben gefunden hätte, den er verdient. Bei ihm ist Makedon ein Vetter des Hellen, was der Wahrheit ganz entspricht. Hellenisiert ist dies Volk oder besser sind diese im Lande gebliebenen Stämme, zu denen auch die Epiroten gehörten, allmählich durch den Verkehr und die Schule. Philippos II. hat die Hellenisierung des Adels planmässig und mit Zwang durchgeführt. Im Inneren ist, wie es scheint, die Hellenisierung nie recht tief gegangen, aber darin ward durchaus kein Gegensatz der Rassegefühle; in Lakonien war der Unterschied der Sprache nicht viel anders. Wenn man nur eine makedonische Inschrift fände....

In echter Ergebenheit

U. v. Wilamowitz

Καὶ ἐν μεταφράσει:

.... «Πρὸ παντός με ἐλκύουσι τὰ συμπεράσματα, ἅτινα συνάγετε ἐκ τοῦ εὐρήματος τῆς Τρεμπένιστας, τὰ τε ἄλλα καὶ τὰ περὶ τῆς ἱστορίας τῶν λαῶν. Κατ' οὐσίαν εἶχον καταλήξει εἰς τὰ αὐτὰ πορίσματα, ἐκτὸς μόνον ὅτι ἐν τοῖς ἀρχαιολογικοῖς ζητήμασι νὰ διδάσκωμαι μόνον δύναμαι. Διαφορὰ τις γνώμης περὶ τῶν Δωριέων εἶνε μακροτέρα ἢ πρὸς ἐπιστολήν, ἀλλὰ δὲν ἐπηρεάζει τὴν οὐσίαν. Βεβαίως τὸ κέντρον τῆς Βαλκανικῆς χερσονήσου, ἦτοι τὰ μεσόγεια



τῆς ὕστερον Μακεδονίας, εἶνε ἡ ἀρχαιοτάτη κατοικία τῶν Ἑλλήνων, ἣν δυνάμεθα νὰ ἐξακριβώσωμεν. Περὶ αὐτῶν τῶν Μακεδόνων οὐδεὶς θὰ ἤριζεν, ἂν ὁ Ἡσίοδος εἶχε τύχει τῆς πίστεως, ἣς εἶνε ἄξιος. Παρ' αὐτῷ ὁ Μακεδῶν εἶνε ἐξάδελφος τοῦ Ἑλλήνος, ὅπερ ἀνταποκρίνεται πλήρως πρὸς τὴν ἀλήθειαν. Ὁ ἐξελληνισμὸς τοῦ λαοῦ τούτου ἦ μᾶλλον τῶν ἐν τῇ χώρᾳ παραμεινάντων φύλων, εἰς ἃ ἀνήκον καὶ οἱ Ἡπειρώται, ἐγένετο βαθμηδὸν διὰ τῆς ἐπικοινωνίας καὶ τοῦ σχολείου. Ὁ Φίλιππος Β' συνετέλεσε τὸν ἐξελληνισμὸν τῶν εὐγενῶν ἀπὸ σχεδίου καὶ διὰ τῆς βίας. Εἰς τὸ ἐσωτερικόν, ὡς φαίνεται, δὲν ἐχώρησε βαθέως ὁ ἐξελληνισμὸς, ἀλλὰ τοῦτο οὐδαμῶς σημαίνει, ὅτι ὑπῆρχεν ἀντίθεσις τις φυλετικῶν αἰσθημάτων· παραπλησία ἦτο ἡ διαφορὰ τῆς γλώσσης ἐν τῇ Λακωνίᾳ. Ἐν εὕρισκέ τις καὶ μίαν μόνην μακεδονικὴν ἐπιγραφὴν! ...

Ὅτι ἡ ἔλλειψις παλαιῶν ἐπιγραφῶν ἐν Μακεδονικῇ διαλέκτῳ ἢ ὅπωςδήποτε ἄλλως δὲν σημαίνει ἀπουσίαν τοῦ λαοῦ, ἀνέπτυξα ἐν ταῖς ἀνωτέρω μνημονευθείσαις μελέταις μου. Οὐδεὶς λαὸς ἐν τῇ πρωτογόνῳ καταστάσει καὶ κατὰ τὰς ἀρχὰς τοῦ πολιτισμοῦ του ἐδήλωσε δι' ἐπιγραφῶν τὴν ὑπαρξίν του. Ὁ πολιτισμὸς τῶν Μακεδόνων ἦτο ὁμολογουμένως κατώτερος. Καὶ οἱ νότιοι Ἕλληνες δὲ μόνον σὺν τῷ χρόνῳ καὶ οὐχὶ πάντες ἀπέκτησαν τὴν συνήθειαν νὰ γράφωσιν ἐπὶ λίθων, μιμηθέντες ξένους λαοὺς κεκτημένους τὸ αἶσθημα τοῦ ἱστορικοῦ χρόνου, οὐ χάριν ἔγραφον ἐπὶ λίθου, ἀλλ' οὕς ἠγνόουν οἱ ἀποκόσμιοι χερσαῖοι Μακεδόνες. Οἱ νόμοι των δὲν ἦσαν γραπτοί, ὡς οὐδὲ τῶν Σπαρτιατῶν. Ἄλλα βεβαίως ἔγγραφα θὰ ἔγραφον, ἀλλὰ θὰ ἦσαν ἴσως ταῦτα ἐπὶ φθαρτῆς ὕλης, οἷα π.χ. ἡ σανίς, ἣτις καὶ παρὰ τοῖς Ἀθηναίοις ἦτο ἐν πολλῇ χρήσει. Δὲν εἶνε ὅμως ἀπίθανον νὰ εὑρεθῇ καὶ λίθος τις ἐνεπίγραφος μακεδονικός, ὅστις εἰς τοὺς ἀπίστους καὶ ἀπισχυριζομένους νὰ δείξη φανερὰ ποίαν γλῶσσαν ὠμίλει ὁ γράφων καὶ εἰς ποίαν ἠδύνατο νὰ εἶνε νοητὸς ἀπὸ τοὺς πρὸς οὓς ἀπηλυθαιετο θεατὰς καὶ ἀναγνώστας τοῦ λίθου. Αἱ ἀνασκαφαὶ καὶ ἐρευνᾶι θὰ δείξωσι καὶ τοῦτο σύμφωνον, πιστεύω, πρὸς τὰ ἱστορικά καὶ τὰ μὲθοι τοῦ ἀρχαιολογικὰ τεκμήρια, ἅτινα ἀρροχουσιν ἀδιάσειστον τὴν ἀποδοτικὴν δύναμιν των.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μητροπολίτη
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ
ΛΑΥΡΙΩΤΟΥ
ΜΕΤΡΩΝ ΑΡΙΘ...

